Suite 1 Avril 1915 N° 412

N° 411 — Tome CX 1er Août 1914

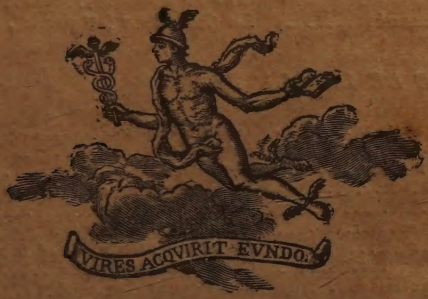
MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-cinquième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



HENRI ALBERT, GUILLAUME APOLLINAIRE, EDMOND BARTHÉLEMY,
GEORGES BOHN, R. DE BURY, JANKO CADRA,
FERNAND CAUSSY, HENRIETTE CHARASSON, YVE DELAGE et MARIE GOLDSMITH,
HENRY DÉRIEUX, JEAN DE GOURMONT, CHARLES-HENRY HIRSCH,
GUSTAVE KAHN, CAMILLE MALLARMÉ, JEAN MARNOLD, HENRI MAZEL,
AUGUSTE MARGUILLIER, MAURICE MONTABRÉ,
MARCEL MONTANDON, E. DE MORSIER, JEAN NOREL, J. POLLIO,
J.-G. PROD'HOMME, ANDRÉ ROUVEYRE, A. VAN GENNEP, J.-L. WALCH.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50.**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXIV

SOMMAIRE

N° 411. — 1er AOUT 1914

Henry Dérieux	*L'Œuvre romanesque de M. Henri de Régnier*	433
Yve Delage et Marie Goldsmith	*Les Facteurs mécaniques de la division cellulaire*	468
André Rouveyre	*Visages* (2e série) : *VIII. Pierre Champion*	487
Maurice Montabré	*Adieu*, poème	488
J. Pollio	*Le Vrai Texte des Mémoires de Casanova*	491
J.-G. Prod'homme	*Le Chevalier Gluck et sa "réforme" de l'Opéra*	502
Camille Mallarmé	*La Casa Seca* (1re partie), roman	517

REVUE DE LA QUINZAINE

Henriette Charasson	*Les Romans*	558
Jean de Gourmont	*Littérature*	563
Edmond Barthélemy	*Histoire*	568
Georges Bohn	*Le Mouvement scientifique*	574
Henri Mazel	*Science sociale*	577
A. van Gennep	*Ethnographie, Folklore*	582
Jean Norel	*Questions militaires et maritimes*	587
Fernand Caussy	*Géographie politique*	591
Charles-Henry Hirsch	*Les Revues*	595
R. de Bury	*Les Journaux*	603
Jean Marnold	*Musique*	607
Gustave Kahn	*Art*	612
Auguste Marguillier	*Musées et Collections*	616
Henri Albert	*Lettres allemandes*	623
Marcel Montandon	*Lettres roumaines*	628
J.-L. Walch	*Lettres néerlandaises*	632
Janko Cadra	*Lettres tchèques*	636
E. de Morsier	*Variétés : L'Ame d'un Archiduc*	641
Guillaume Apollinaire	*La Vie anecdotique*	644
Mercure	*Publications récentes*	647
	Echos	649

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

ERNEST FLAMMARION, Éditeur, 26, rue Racine, PARIS

NOUVEAUTÉS

PAUL ACKER

LES DEUX AMOURS

Roman

volume in-18. — Prix..... **3 fr. 50**

Dans ce roman, l'auteur a étudié, avec une pénétration qui va jusqu'à la cruauté, la jalousie dans l'amour. ıment un homme qui se croit à l'abri de ce vieux sentiment barbare est peu à peu tourmenté et dévoré par jusqu'à en mourir : c'est là un de ces sujets éternels, où la masse des lecteurs retrouvera ses propres sensa- s et ses propres souffrances.

G.-B. RENAUDET

Promenades et Excursions

ES PLANTES SAUVAGES, DANGEREUSES OU UTILES

vol. in-18, orné de nombreuses illustrations, cartonnage élégant. — Prix... **3 fr.**

Un petit guide qui sera bien accueilli par les promeneurs et dans les familles, car il a pour but de nous ren- ner sur les deux cents espèces environ de plantes vénéneuses, utiles ou curieuses que l'on rencontre à chaque et dont on ignore les caractères et souvent même le nom.

COLLECTION IN-18 JÉSUS

Les Meilleurs AUTEURS CLASSIQUES Français et Étrangers

Prix du volume broché : **95** centimes. — Cartonné toile : **1 fr. 75**

ARTHUR SCHOPENHAUER

LE FONDEMENT DE LA MORALE

Traduit de l'Allemand par M.-R. BASTIAN

Un volume

BIBLIOTHÈQUE DE CULTURE GÉNÉRALE

llection in-18. — Prix du volume..... **1 50**

W. DEONNA, docteur ès lettres

ES LOIS ET LES RYTHMES DANS L'ART

volume in-18. — Prix..... **3 fr. 50**

OUVRAGES PARUS DANS CETTE NOUVELLE COLLECTION :

LIX LE DANTEC.	La Mécanique de la Vie.....	Un volume.
BLARINGHEM...	Le Perfectionnement des Plantes.....	Un vol. illustré.
GUIGNEBERT...	Le Problème de Jésus.....	Un volume.
CORNETZ.....	Les Explorations et les Voyages des Fourmis.	Un vol. illustré.

COLLECTION IN-8 ILLUSTRÉE A 95 CENTIMES

reliure artistique..... ..... **1 50**

MAX et ALEX FISCHER

ESTELLE

OU LE SEUL ROMAN D'AMOUR DE M. PAUL FELDSPATH

Illustrations de Xandaro

Un volume

ENVOI CONTRE MANDAT-POSTE

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN, 108, Boulevard Saint-Germain, Paris (VI^e)

Viennent de paraître

LA CRISE DE LA RÉPUBLIQU

PAR

J.-L. DE LANESSAN

Ancien Ministre

Un volume in-16..... 3

LES MAITRES DE LA MUSIQUE

VICTORIA

PAR

Henri COLLET

Un vol. in-8, avec planche hors texte et citations musicales dans le texte..... 3

L'ANNÉE MUSICALE

PUBLIÉE PAR

MM. Michel BRENET, J. CHANTAVOINE, L. LALOY, L. de la LAURENCIE

Troisième année 1913

M. Brenet. — *Bibliographie des bibliographies musicales.* — L. de la Laurenc — *André Campa, musicien profane.* — L. Royer. — *Catalogue des écrits des théo ciens de la musique, conservés dans les fonds latins des manuscrits de la Bibliothè Nationale.* — G. Cucuel. — *Sources et documents pour servir à l'histoire de l'Opé Comique en France.* — Jean Chantavoine. — *La musique française en 1913. Bibliographie.*

Un vol. grand in-8..... 10

Précédemment parues :

PREMIÈRE ANNÉE, 1911, & DEUXIÈME ANNÉE, 1912

Chacune, 1 vol. in-8..... 10

VIIIe ANNÉE

LE TEMPS PRÉSENT

Revue mensuelle de Littérature et d'Art

Directeur : Jean LŒW

Secrétaire général : Roger AUDOUIN

Le *Temps Présent*, outre ses chroniques mensuelles, qui sont parfois de vrais articles, et qui ennent au courant de toutes les manifestations intéressantes du moment, donne dans chaque méro des articles de fond signés des auteurs les plus recherchés parmi les jeunes, et de leurs nés que leur sympathie rattache encore à la jeune littérature, des poèmes, romans, études documentaires, etc. Soucieux de soutenir son nom, il ne se désintéresse d'aucune question, mais il se fend d'entrer dans les polémiques courantes de politique et de religion ; il reste dans le domaine la littérature, de la critique et de l'art ; le *Temps Présent* n'est inféodé à aucune école et efforce uniquement d'être très *français*, avec largeur et liberté d'esprit, sans se lier à un faux traditionalisme étroit, ni à des théories excentriques, éphémères et étrangères à notre goût.

SOMMAIRE DU 2 AOUT 1914

NDRÉ MAUREL : Gœthe et l'Italie (I). — CHARLES MORICE : Tableau de l'Art vivant (II). — HENRY DÉRIEUX : L'Odeur des soirs d'été (*poème*). — MAURICE BEAUBOURG : Madame Chicot (*roman*-II). — ANDRÉ BILLY : Scènes de la Vie littéraire : L'Enquête. — ROGER AUDOUIN : Colette ou les multiples visages (*fin*). — EMILE COTTINET : *Vues et aperçus.*

HRONIQUE DU MOIS : *Les Poèmes :* HENRIETTE CHARASSON : le Livre d'Amour, par Ch. Vildrac. — *Parmi les Livres.* — *Les Théâtres :* GEORGES LE CARDONNEL : Le Prince Charmant ; l'Essayeuse. — *La Musique :* PAUL LE FLEM : la Saison Russe de 1914. — *Lettre du Midi :* MARCEL PROVENCE. — *Courrier des Lettres et des Arts* : JOSÉ DE BÉRYS. — *Notes bibliographiques.*

LES CHRONIQUES DU TEMPS PRÉSENT :

otes actuelles : Jean Lœw.
ues et aperçus : Emile Cottinet.
es Romans : Henri Clouard.
e Mouvement des Idées : Roger Audouin.
a Philosophie : Tancrède de Visan.
'Histoire : André Delacour.
hronique du Midi : Marcel Provence.
Les Arts : Charles Morice.
Les Poèmes : Henriette Charasson.
Critique et Littérature : Albert de Bersaucourt
Le Théâtre : Georges Le Cardonnel.
La Musique : Paul le Flem.
Les Arts industriels : Emm. de Thubert.
Courrier des Lettres et des Arts : José de Bérys
Parmi les Livres

Le numéro : **1 fr. 25** ; ÉTRANGER **1 fr. 50**
(Envoi franco contre mandat)

ABONNEMENT :

ance (Paris et départ.) : Un An..... 14 fr. ; Six Mois..... 7 fr. 50
ranger (Union postale) : Un An..... 16 fr. ; Six Mois..... 10 fr. »
our les membres du corps enseignant { France, un an..... 10 fr. ; Six mois..... 6 fr. ; Étranger, — . 11 fr. ; — . 7 fr.

76, rue de Rennes, 76
PARIS

LIBRAIRIE BERNARD GRASSET, 61, rue des Saints-Pères, Paris

POUR LES VACANCES

Chaque volume in-18 jésus. Prix..... 3 fr. 50

FRANÇOIS MAURIAC

LA ROBE PRÉTEXTE

ROMAN

RENÉ BEHAINE

LES SURVIVANTS

ROMAN

MARTIAL PIÉCHAUD

LE RETOUR DANS LA NUIT

ROMAN

HENRI BACHELIN

L'HÉRITAGE

ROMAN

RAYMOND SCHWAB

MENGEATTE

ROMAN

JOSEPH BOUZINAC-CAMBON

MARIE DE MIREUIL

ROMAN

MARCEL PROUST

A LA RECHERCHE DU TEMPS PERDU

DU COTÉ DE CHEZ SWANN

ROBERT DE JOUVENEL

LA RÉPUBLIQUE DES CAMARADES

JEAN RENAUD

MIRAGES D'EXIL

(PRIX DE LA VIE HEUREUSE)

LIBRAIRIE BERNARD GRASSET, 61, rue des Saints-Pères, Paris

POUR LES VACANCES

Chaque volume in-18 jésus. Prix..... 3 fr. 50

JACQUES VONTADE

(FŒMINA)

UN VOYAGE

BELGIQUE, HOLLANDE, ALLEMAGNE, ITALIE

C'est un très beau voyage et qui est devenu un très beau livre. Hollande, Allemagne, Italie, des paysages, des villes, des souvenirs. L'auteur a merveilleusement rendu le pittoresque des sites. Le psychologue si lucide de l'*Ame des Anglais* sait voyager : cela ne consiste pas seulement à regarder, mais à comprendre. Et ce livre de voyage est un livre de pensées.

J. D'OR SAIN-CLAIR

DEUX YEUX

ROMAN

ALBERT METZVILL

AU PAYS D'AMOUR

POÈMES

RENÉ JOUGLET

LA CONQUÊTE

POÈMES

Le Journal de Bébé

TENU PAR MAMAN

DÉLICIEUX ALBUM DESTINÉ A RECUEILLIR TOUS LES SOUVENIRS DE BÉBÉ • FRISES ET ESTAMPES DE Mme FRANC-NOHAIN

ENVOI FRANCO CONTRE MANDAT-POSTE DE DIX FRANCS ADRESSÉ A LA LIBRAIRIE GRASSET 61, RUE DES SAINTS-PÈRES PARIS

PRIX : 10 FRANCS – ENVOI D'UN PROSPECTUS SUR DEMANDE

CUMIN & MASSON, Éditeurs, à LYON

POUR FORMER SA BIBLIOTHÈQUE

" Le Livre charme dans la prospérité " ;
" " Le Livre console dans l'infortune ".

DEMANDER NOS CATALOGUES

BEAUX LIVRES

ANCIENS ET MODERNES — LIVRES ILLUSTRÉS — GRANDS CLASSIQUES
ROMANTIQUES — ÉDITIONS ORIGINALES
HISTOIRE — BEAUX-ARTS, etc., etc. — DOCUMENTS
AUTOGRAPHES — DESSINS ORIGINAUX
GRAVURES — RELIURES ANCIENNES ET RELIURES D'ART

En distribution : 3 Catalogues (Envoi gratuit franco poste)

I. Livres Anciens et Modernes — II. Beaux-Arts — III. Dessins, Gravures

FACILITÉS DE PAIEMENT

EN VENTE A NOTRE LIBRAIRIE

VICTOR HUGO

43 volumes in-4°

2.000 gravures en taille-douce par 200 artistes

En vente les *20 derniers exemplaires*

750 fr. au lieu de **1.290 fr.**

Payable 30 fr. par mois

Spécimen illustré gratuitement sur demande

Les ÉVANGILES

3 beaux volumes in-4°
dans de somptueuses reliures
CENT MINIATURES

400 pages d'ornements en couleurs

En vente les *6 derniers exemplaires*

650 fr. au lieu de **1.100 fr.**

Payable 40 fr. par mois

Prospectus détaillé gratuitement sur demande

L'ÉDITION, 4, rue de Furstenberg, PARIS (VIe)

Les Livres de Vacances :

PIERRE CUSTOT

CHICHINETTE & CIE

Le dernier roman de Pierre Custot est une remarquable étude de l'amour moderne, une œuvre pétillante, vive, verveuse, où l'on pénètre joyeusement la vie de château et celle des grands bars. Les personnages ont un relief saisissant : vieilles gens du noble faubourg comme échappés du grand siècle ; jeunes crétins bien modernes sablant l'eau minérale ; Chichinette, gosse délicieuse, et Philippe, ce gai garçon, plein d'entrain, de sincérité et de cœur.

(Couverture en couleurs de JACQUES NAM)

LE JOURNAL DE MARINETTE

Par UNE FEMME CURIEUSE

(*Notes d'une Jeune Fille Aventureuse*)

Marinette est une jeune fille de la bourgeoisie provinciale, mais elle a le goût des aventures et de l'amour. Elle s'évade de son milieu ennuyeux pour aller chercher les unes et l'autre à Paris, où elle se heurte à mille difficultés. Mais sa belle humeur, sa jeunesse, son charme triomphent de bien des obstacles, et Marinette arrive bien là où inconsciemment elle voulait arriver.

(*Couverture en couleurs de GERDA WEGENER*)

DU MÊME AUTEUR :

L'ART DE SÉDUIRE LES HOMMES

(6e MILLE)

Suivi de **L'AMOUR ET LES POISONS**

LA LANTERNE ROUGE, par **Frédéric BOUTET.**

CE QUE MES JOLIS YEUX ONT VU, par **Mlle X...**, Comédienne française.

LES ILOTS D'AMOUR, par **Louis SONOLET.**

Chacun de ces volumes..... 3 50

Demandez le prospectus spécial des volumes à 3 fr. 50
à L'ÉDITION, 4, rue de Furstenberg, PARIS
qui s'empressera de vous le faire parvenir franco.

Librairie Ancienne HONORÉ CHAMPION, Éditeur
ÉDOUARD CHAMPION, 5, Quai Malaquais — *Téléph. : Gobelins 28-20*

ACADÉMIE FRANÇAISE

PRIX JEAN REYNAUD (10.000 FR.)
décerné au travail le plus méritant depuis cinq ans.

J. BÉDIER
PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE

LES LÉGENDES ÉPIQUES

4 volumes : Tome Ier, petit in-8, 5 francs. Tome II (*En réimpression*). Tome III et IV, in-8, chaque, 8 francs
DÉJA COURONNÉ DU GRAND PRIX GOBERT

PRIX GOBERT (9.000 FR.)
Le morceau le plus éloquent d'histoire de France

Pierre CHAMPION
ARCHIVISTE PALÉOGRAPHE

FRANÇOIS VILLON

SA VIE ET SON TEMPS

Deux volumes in-8 de la *Bibliothèque du XVe siècle*, avec 49 planches hors texte..... **20 fr.**

Vient de paraître :

LE ROMAN DE RENARD

PAR

Lucien FOULET
ÉLÈVE DIPLÔMÉ DE L'ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES

Fort volume grand in-8° de VIII-574 pages..... **13 fr.**

Jacques BOULENGER

AU PAYS DE GÉRARD DE NERVAL

NUIT PERDUE. — LA ROUTE DE LOISY. — LE HAMEAU DE SYLVIE. — LE VILLAGE DE GÉRARD. — MORTE FONTAINE. — ADRIENNE. — CHAALIS. — ERMENONVILLE. — AURELIA. — CHANTILLY ET SENLIS.

Avec six planches hors texte dont une en couleur..... **3 fr. 50**

L'ŒUVRE ROMANESQUE
DE
M. HENRI DE RÉGNIER

—

C'est une plaisante étude que les manières différentes de chacun.

Mme DE SÉVIGNÉ.

L'œuvre romanesque de M. de Régnier va, coup sur coup, s'enrichir de deux œuvres nouvelles. Lorsqu'on aura cet article, *Romaine Mirmault* et *l'Illusion héroïque de Tito Bassi* — que nous avons lues déjà, celle-ci dans une grande revue, et celle-là dans un journal à tirage mondial, — seront, sans doute, l'une parue, l'autre à la veille de paraître en librairie. Avec elles le nombre des œuvres d'imagination publiées en volumes par l'écrivain se trouvera porté à quinze.

C'est un nombre considérable — surtout si l'on songe que l'âge de M. de Régnier nous permet de le revendiquer parmi les jeunes et si l'on sait, d'autre part, que cette œuvre romanesque représente la moitié seulement de son œuvre totale — dont l'autre part est en majorité poétique.

Poétiquement, M. de Régnier domine — d'une taille qu'il a naturellement élevée — à bien peu près toute la poésie contemporaine. Ne parlons pas des jeunes morts que Charles Guérin surpasse aussi sûrement et d'aussi haut que Carrière fait les peintres de sa génération. Il lui reste, parmi les contemporains, assez d'émules ! C'est le puissant Verhaeren, l'aimable Francis Jammes, le gentil Paul Fort, c'est Louis Mercier avec son *Poème de la Maison*, Stuart Merrill avec sa *Voix dans la Foule*, Paul Claudel, païen et biblique, tant d'autres...

Avec *le Beau voyage*, M. Henry Bataille a écrit, à mon sens, le plus poignant des poèmes « modernes », un de ces livres dont Jean Lorrain disait qu'il n'en pouvait lire dix vers sans être envahi d'une soudaine envie de pleurer : livre dont il ne sera pas excessif d'écrire un jour qu'il a reculé les bornes de la sensibilité et du pathétique. M. Henry Bataille, il est vrai, n'a enrichi là que la seule élégie.

Mais, outre la richesse et la nouveauté du fond, une grande œuvre exige l'équilibre des parties et leur mutuelle ordonnance. Or, à cet égard, de qui oserait-on dire qu'il ravit cette suprématie que M. de Régnier prit tout de suite parmi les écrivains de sa génération, cette royauté à laquelle son nom même semblait le prédestiner?

Seule, peut-être, M^me^ de Noailles, pesant d'une plus chaude sollicitation sur notre cœur et joignant à la force de la plus mâle inspiration tout l'attrait, toute la séduction féminine, seule, peut-être, M^me^ de Noailles mérite, pour des raisons différentes, de marcher son égale.

Le titre de poète suffisait à M. de Régnier, lui ayant valu la gloire. L'écrivain y a joint celui de romancier, et l'œuvre qu'il nous a donnée ainsi n'est pas d'un mince mérite. Sans doute il n'est guère possible de la mettre à balances égales avec l'œuvre poétique. Mais, pour considérable qu'elle soit et bien que les exigences de la production y aient introduit de vagues redites et d'insensibles répétitions, il n'en reste pas moins que, pour la qualité de la langue, le piquant, la vivacité des situations et des visages, elle rendrait des points à celle des contemporains les plus notoires. Et si elle compte — ce qui n'est pas déjà si banal — des livres composés pour notre seul agrément, ailleurs elle orchestre — et dans quelle langue étonnante! — de grands thèmes éternels.

§

Sur cette œuvre romanesque on a beaucoup écrit déjà et *le Mercure de France*, resté fidèle à la gloire de M. de Régnier qu'il avait vue pour ainsi dire éclore, lui a consacré à lui seul un certain nombre de pages. Je ne prétends point renouveler un sujet de MM. Remy et Jean de Gourmont, que M. Paul Léautaud, déjà, traitèrent. Mais cette œuvre est trop nombreuse, trop diverse pour ne solliciter qu'une explication. Et je suis heureux d'offrir, ici, les notes qu'une pratique, j'ose-

rais dire familière, m'a dictées, — indifférent, je l'avoue, au blâme ou à l'éloge qu'elles pourront me valoir ; — heureux si, à l'occasion, j'offre quelques points de repère, ou, ce qui à mon sens est bien plus précieux qu'aucune doctrine, quelques prétextes à rêver.

Les romans de M. de Régnier se répartissent d'eux-mêmes en deux groupes : romans dont l'action se passe aux dix-septième et dix-huitième siècles et romans contemporains. Ainsi, en isolant les contes, aujourd'hui réunis en trois volumes : *la Canne de Jaspe*, *Couleur du Temps*, *le Plateau de laque*, — on a, d'une part, *la Double Maîtresse*, *les Amants singuliers*, *le Bon plaisir*, *les Rencontres de M. de Bréot*, *l'Illusion héroïque de Tito Bassi;* et, d'autre part, *le Mariage de Minuit*, *les Vacances d'un jeune homme sage*, *la Peur de l'Amour*, *la Flambée*, *l'Amphisbène*, *Romaine Mirmault*. Superposant une action contemporaine à une aventure du dix-huitième siècle, *le Passé vivant* est comme le pont jeté entre ces deux groupes...

Ce groupement n'est pas seulement logique : il suit presque la chronologie. Des cinq romans de la première série, seuls *les Rencontres de M. de Bréot* et *l'Illusion héroïque de Tito Bassi* sont postérieurs à certains romans de la deuxième série, se plaçant, l'un après *les Vacances d'un jeune homme sage*, l'autre après *Romaine Mirmault*... L'harmonie valait bien cette légère infraction aux droits du temps!...

§

Les biographes nous apprennent que, dès le collège, M. de Régnier nourrissait un culte pour Flaubert, Victor Hugo, Vigny, Chateaubriand, — et les tragiques du dix-huitième siècle. Ce sont là, qu'on y prenne garde ! — les derniers y compris — des musiciens de la langue, épris de belles arabesques et de savoureuses polyphonies. Ce sont des maîtres de la phrase volontiers prolongée et comme étagée en gradins, phrase bien française, non seulement parce qu'elle fut la phrase du grand siècle, mais encore parce qu'elle manifeste un goût essentiellement national pour l'architecture.— Parmi les contemporains, Mallarmé et Villiers de l'Isle-Adam peuvent être revendiqués pour les maîtres du jeune écrivain.

C'est pénétré et, si j'osais dire, gorgé de ces souvenirs plus

ou moins classiques, que M. de Régnier aborda la prose. Il avait écrit beaucoup en vers déjà, et avait publié cinq ou six ouvrages, de longueur fort inégale, les uns simples plaquettes, les autres livres vraiment, tels que : *Episodes* ou *Tel qu'en Songe*, variations somptueuses et tristes qui suffiraient, à elles seules, à classer un poète... Dès *les Contes à soi-même*, sa première œuvre en prose, M. de Régnier s'affranchissait presque de quelques-uns des tics les plus fâcheux de son époque, n'en retenant guère que deux des traits les plus sympathiques : l'amour du rare et le goût des expressions abstraites.

Pourtant, quand on pénètre dans les jardins et les demeures qu'ouvre devant nous *la Canne de Jaspe*, on sent passer en soi un frisson singulier. De ces perspectives de pierre et d'eau, de ces salons qui mirent dans des glaces en plusieurs pièces l'arrangement de leur mobilier de grand style et les entrelacs de leurs parquets marquetés, c'est l'âme claire et ordonnée de la vieille France qui devrait se lever. Or je ne sais quel frisson mystérieux vous gagne et vous pénètre.

Jardins de Versailles, cortège des grandes divinités, troupeau bondissant des Faunes et des Satyres : on dirait que l'auteur a découvert tout cela à travers le prisme d'épouvante que lui tendait Edgar Poe.

Mais, du poète des *Histoires extraordinaires*, il a mérité le don de faire vibrer, de dresser vivantes et palpitantes les choses aveugles et sourdes qui nous entourent.

La mythologie n'offrait guère au grand siècle qu'un répertoire de tableaux, qu'un album de formes heureuses. C'est l'âge où, pour l'ornement des jardins, on dresse, dans le marbre ou la pierre, le chœur des grandes divinités. Au siècle suivant, Clodion aura une autre liberté pour mener, en bacchanale autour de son siècle, la troupe des petits dieux agrestes.

Dans *la Canne de Jaspe*, satyres et bacchantes, faunes et dryades s'ébattent librement, descendus de leur piédestal. Ce ne sont plus, dressés dans le marbre ou l' « argile vineuse », des « sujets », grands ou petits, immobilisant devant nous un geste ou une attitude. Ce sont des corps en qui circule encore un sang vermeil, des êtres qu'émeut encore le goût de vivre.

Quel pilote ivre, un jour, prétendit avoir reçu, d'une voix plus qu'humaine, l'ordre d'annoncer au monde la mort du grand Pan? Les dieux vivent encore, les petites divinités, mi-

bestiales, mi-humaines, peuplent toujours les bois reculés. Ils se cachent, car l'homme, ignare et méchant, les traquerait. Mais ils reviennent errer dans les parcs déserts. Ils se hasardent dans les allées où l'homme ne passe plus. Le silence les encourage, l'ombre les favorise... Peut-être, à la nuit tombée, oseront-ils coller leur tête — visage ou mufle? — aux vitres des maisons quittées? Les dieux terrestres reprennent peu à peu possession des lieux que l'homme abandonne.

Merveilleux cortège dont le poète mène les pas furtifs ou les galops sonores. Ces visions sont obsédantes jusqu'à l'hallucination. Si habile est la façon dont elles sont conduites qu'elles prennent la rigueur d'un événement contemporain.

M. d'Amercœur, le plus long récit de *la Canne de Jaspe*, a l'air transposé d'un Saint-Simon enchanté par Clodion. C'est un rêve mythologique et capiteux. M. de Régnier a marché ici dans la voie même où s'engagea le peintre Latouche, cet artiste doué d'une imagination si prodigue, mais trahi par une exécution de « décorateur au mètre courant ». Le conteur anime un décor du dix-septième siècle de personnages mythologiques. C'est aussi une histoire d'envoûtement et de magie, signe d'un temps où résonnait encore la voix du fameux Stanislas de Guaita.

Dans *le Trèfle Noir* et *les Contes à soi-même*, l'auteur ne se sert guère des personnages et de leurs aventures que comme de symboles et de fictions pour traduire son propre sentiment de la beauté des choses et de leur incessant écoulement.

Qu'est-ce que l'histoire d'Hermagore, dédiée à saint Julien l'Hospitalier, sinon une variation sur les *Contes* de Flaubert? Mais le style en est admirable et je ne sais rien qui me charme plus, dans ce livre, que cette page, traduction parfaite de ce que Puvis de Chavannes a peint dans son *Pauvre pêcheur :*

Il avait été longtemps le pauvre pêcheur qu'on voit à l'estuaire du fleuve, debout sur sa barque immobile.

L'eau passe lentement le long du bordage et, comme elle vient de très loin du fond des terres sylvestres et plantureuses, elle entraîne à la dérive des feuilles, des pailles et parfois une fleur, des herbes qui s'entravent au bateau ou tournoient dans quelque remous. Le ciel est gris sur une mer pâle ; le sable des berges va rejoindre les dunes du rivage; la barque oscille imperceptiblement; souffrante et

lasse, elle geint : la plainte de ses jointures se mêle aux soupirs du câble et les bras maigres ne lèvent qu'un filet vide.

... Parfois, las de la station inutile, il ramait vers la haute mer. Les lames plus fortes berçaient lourdement sa mélancolie; l'eau profonde verdissait. Du large il voyait la côte sablonneuse et l'estuaire. Le vent sifflait dans les cordages et tout le jour le pêcheur s'acharnait à sa tâche.

A ces journées rudes et infructueuses, il préférait la médiocrité d'une proie dérisoire, le fretin des eaux douces, le calme du fleuve, son balancement paresseux, sa fuite onctueuse et monotone où passaient, une à une, des feuilles, des pailles, une fleur.

La Canne de Jaspe a un autre mérite : c'est un album de décors somptueux. La ligne stricte du jardin y fait le plus savoureux contraste avec la pulpe sensuelle des fruits qu'on y cueille. Les impressions qui nous viennent des plus beaux pays se multiplient, s'intensifient les unes par les autres. Ce n'est pas Versailles seulement, mais aussi les contrées flottantes, entrevues par le rêve ou le souvenir : Ortygie légendaire où viennent boire les sirènes; Thulé scandinave, où les rois, du haut des terrasses de leurs palais, laissent choir dans la mer des coupes orfévries; Alyscamps où des ombres bleuissantes errent encore aux heures nocturnes; Venise enfin, jeu de miroirs et fantasmagorie de reflets, première escale de l'imagination en route pour l'Orient... On a rarement reculé plus loin les limites où le réel se fond à l'irréel, la vie à la légende, le songe à la féerie.

Les éléments de pathétique ne diffèrent guère dans les contes qu'a publiés M. de Régnier, depuis l'époque où il exerçait, dans cette singulière *Canne de Jaspe*, la virtuosité de son jeune talent.

Le Trèfle blanc, aujourd'hui réuni à d'autres contes dans le livre intitulé *Couleur du Temps*, contient des souvenirs d'enfance dont la langue transparente et aérée repose, très heureusement, de la virtuosité, un peu tendue parfois, de *Tiburce et ses amis*, contes dans la manière de *la Canne de jaspe*. Plus loin s'ouvre une série de récits mystérieux. Mais tous se développent dans le cadre de la vie contemporaine.

Ce pathétique quotidien et précis, n'est-ce pas tout à fait celui dont frissonnent les meilleurs contes d'Edgar Poe! Cette sorte de fabuleux semble trouver, dans la vraisemblance

au cadre, la minutieuse concordance des détails, ce que la volupté, chez quelques-uns, trouve dans le sentiment du péché : à la fois son réactif et son piment. Ainsi ces contes inspirent ce brin de crédulité qui suffit à faire frissonner les grands enfants : ceux dont le sens du mystère s'est plus satisfait par la foi, et ceux à qui un froid miroir de scepticisme ne présente plus qu'un monde dépouillé de tous prolongements mystérieux.

Nous avons enfin ce *Plateau de laque* sur lequel, comme l'écrivait si bien Mme Rachilde, l'auteur nous apporta, pour nos étrennes, tant de choses baroques, futiles, tragiques ou tendres, et souvent délicieuses.

§

« C'est un pauvre homme que M. de Galandot. J'ai eu soin de lui composer une histoire qui lui convînt. » Ainsi parle M. de Régnier dans la préface de *la Double Maîtresse*.

Ce livre est, au sujet du « pauvre homme », l'occasion, pour l'auteur, d'évoquer une atmosphère de siècle avant-dernier et de conduire le lecteur le long de terrasses et de tonnelles, parmi les douceurs d'un souper galant, enfin sur les ruines de la Rome éternelle.

Dans ces décors passe et repasse la silhouette falote et dégingandée du pauvre Nicolas de Galandot, dont le nom seul se trouve ironique déjà, car si le bonhomme tenta parfois l'acte de chair, on est fondé à dire qu'il ne le parfit jamais.

Mais c'est, plus encore qu'un livre raconté, un livre dessiné et peint. Par l'imprévu de ses postures plus que par l'acuité de sa psychologie, le Galandot nous amuse et nous retient. Surtout on trouve, à chaque page, de délicieux motifs, de fins croquis enlevés à la pointe du crayon, et si délimités, si précis qu'ils s'envolent du texte pour s'inscrire, en illustrations, dans la marge. Coins de jardins, balustrades, parterres d'eau, pavillons à la française, salons de glaces, pyramides de fruits, c'est toute la première partie du livre. Fine ombrelle d'un pin, jet rigide d'un cyprès, vol d'un pigeon traversant le ciel surchauffé, babil d'une fontaine coulant dans une vasque en ruine sous le regard ironique d'un mascaron, tonnelle aux grappes pendantes : c'est toute la seconde.

Près d'une console marquetée, puis sous la tonnelle, une

forme féminine, deux fois différente en son identité, nargue Galandot et l'invite, vainement, hélas ! aux douceurs du plaisir...

Pourtant les derniers chapitres prennent une allure tragique. Incapable de résister au double appel de son destin, Nicolas est allé chez la courtisane Olympia. Mais en peu de temps le barbon est passé de l'alcôve à l'antichambre; de l'antichambre à l'office et aux cuisines. Son goût du silence, de l'effacement, — peut-être son amour, — l'ont conduit à se plaire peu à peu aux besognes serviles et triviales. Berné par les laquais, moqué par Olympia et son compère Angiolino, le bonhomme meurt misérablement dans le réduit qu'il s'est lui-même choisi pour chambre. Tandis que les deux compères, qui attendaient de lui la signature d'une donation en règle, s'enfuient épouvantés dans les ténèbres, sous la terreur de la mort entrevue. Cette peur physique de la mort monte peu à peu au long de ces pages, comme un soupir dans la nuit, comme un bruit de pas dans un corridor désert...

On aurait mauvaise grâce à se défendre des charmes divers d'un conte ironique et voluptueux. Pourtant, je l'avoue, je m'étonne de la place que lui assignent certains admirateurs de M. de Régnier qui sont, je crois bien, le plus grand nombre. Sans doute, un observateur minutieux et précis ne pouvait conduire un aussi long récit sans y déposer à maintes reprises des traits de l'observation la plus fine. Ce Galandot est un des personnages aux dépens duquel la verve de l'écrivain s'est le plus brillamment exercée. Il y a même quelque chose de pénible dans l'attitude de ce personnage, dans son apathie, sa lâcheté, son éternel renoncement. On voudrait qu'il se reprît, qu'il eût une fois au moins le courage de s'affirmer. Mais non ! il baisse toujours pavillon. Aussi à la longue fatigue-t-il, je dirai plus, révolte-t-il un peu. Il est vraiment trop misérable, et l'on se trouve un peu confus de l'attention qu'on lui vient d'accorder ! Ce n'est plus un homme ridicule, il a dépouillé toute humanité : il ne reste qu'un fantoche disloqué, qu'une loque, qu'une chiffe, qu'une guenille !

Je sais bien qu'il ne serait besoin ni d'une extrême habileté, ni d'un amour immodéré du paradoxe pour soutenir que ce livre est, de tous ceux de M. de Régnier, le plus émouvant, et que Galandot porte dans sa précaire destinée toute l'amertume

de la déception amoureuse! On s'imagine aisément qu'à travers les corps les âmes s'étreignent. D'où, indépendamment du plaisir que l'on prend à l'échange, l'ardeur de la plupart des gens à en venir le plus vite possible aux « réalités amoureuses ».

C'est, d'ailleurs, fort sage ainsi. Toutes les femmes ne sont pas propres à inspirer de l'amour; au contraire, il en est bien peu qui ne soient susceptibles de faire éprouver du plaisir. A défaut du premier, il reste toujours l'aimable compensation du second. A l'orgueil supplée le plaisir, — lequel vient par l'épiderme. M. de Galandot ignore, il est vrai, l'un et l'autre. Mais il suffirait qu'il fût un peu moins misérable pour apparaître comme le parangon tragique de l'amour méconnu.

Outre que c'est un livre fort voluptueux, peut-être n'a-t-on goûté tant *la Double maîtresse* que parce qu'elle évoque certains romans de M. France. Le public aime particulièrement les découvertes qui sont plutôt des reconnaissances. Il sait tout de suite à quoi s'en tenir avec le nouveau venu, s'il peut l'apparenter à quelqu'un qu'il connaît déjà. Et cela lui évite la fatigue de plus amples recherches. Sans doute, M. de Régnier n'est-il pas sans s'apparenter à l'auteur de Jérôme Coignard, du moins dans ce premier roman. Encore serait-il plus juste de dire qu'ils ont eu des maîtres communs : les conteurs galants de France et d'Italie. Ils s'en sont inspirés et les ont interprétés, chacun suivant son tempérament propre, M. France avec plus d'amertume peut-être, plus de sécheresse sarcastique; M. de Régnier avec plus de pittoresque, en homme pour qui, avant de comporter des goûts et des sentiments, le « monde extérieur » existe, si fortement même qu'il suffirait à la rigueur à l'intéresser.

Il ne faudra pas attendre très longtemps pour découvrir combien M. de Régnier lui-même, par d'autres livres, a fait pour détacher, de celui-ci, nos préférences et notre cœur.

§

Les Amants singuliers réunissent trois courts récits qui valent surtout par la sobriété, l'allure souple, ondoyante et comme transparente de la narration. L'auteur s'efface. Il laisse, on dirait, parler les faits dont il n'est que le rapporteur fidèle. Et cette transparence n'est-elle pas en quelque sorte

rendue sensible par des phrases comme celles-ci, bercées au rythme d'un heureux loisir ?

Ce fut ainsi que s'écoulèrent les années de notre adolescence. Les filles de Venise les rendirent amoureuses et légères. Le mouvement des gondoles berça notre loisir; les chants et les rires l'égayèrent d'un doux tumulte. L'écho lointain m'en bourdonne encore aux oreilles. Les souvenirs de ces heureux jours me sont plus miroitants et plus nombreux que les détours mêmes de ces canaux. Il me semble que j'aurais pu continuer indéfiniment à vivre ainsi sans rien souhaiter d'autre. Je ne désirais rien voir changer autour de moi, sinon le sourire des femmes, pour que leurs bouches fussent toujours fraîches à la mienne.

Ne voit-on pas en outre filtrer dans ces lignes ce don qu'eut toujours l'auteur de *la Canne de Jaspe*, de laisser transparaître, à travers les gestes et les paroles de ses personnages, le visage, l'âme même d'une époque et d'une ville?

De ces trois récits le premier et le dernier exhalent une âcre odeur de sang, de fièvre et d'amour. Toute la fureur de la rivalité amoureuse tient dans le premier; toute la ténacité de la rancune s'exprime dans le second. L'un comme l'autre, ils nous conduisent dans les décors de cette Italie à qui les acteurs doivent la richesse d'un sang plus chaud. *Le Rival*, au contraire, se rattache plutôt à la verve ironique à qui nous devons *les Rencontres de M. de Bréot*. Pareils en sont les décors : pareille aussi la distance où nous voyons l'auteur rester de ses personnages. Aussi, pour tragique qu'il soit, le trépas de M. de la Thomassière, « ce bon M. de la Thomassière », ne va pas jusqu'à nous émouvoir. Nous savons pourquoi et pour qui le bonhomme rôdait en ce carrefour des Gisquets, où il trouva la mort, et la plaisante posture que devait tenir, auprès de Perrette Gilon, le barbon alourdi par l'âge atténue singulièrement l'écho qu'aurait dû éveiller en nous le hoyau de Pierre Graffard, le promis de Perrette, s'abattant sur le crâne du séducteur.

Le « rival », c'est le Christ de qui l'amour supplante, dans le cœur de Mlle de la Thomassière, celui qu'elle avait promis à son fiancé, M. de Valenglin. Quel homme, il est vrai, serait assez insensé pour jalouser ce rival immatériel et lointain, ce rival dépouillé de l'enveloppe sensible sans quoi l'attachement ne saurait guère se concevoir? Mais voici que, par son zèle et

ses ardeurs, Mlle de la Thomassière mérite de voir le Christ lui-même. Et l'image sous laquelle il lui apparaît est celle d'un jeune homme admirablement beau... C'est pourquoi, un soir, M. de Valenglin passa devant le calvaire champêtre près de qui le galop de son cheval l'avait emporté, tête haute, sans se découvrir...

Le récit qui rapporte la découverte du cadavre de M. de la Thomassière, son convoi nocturne, le retour au château, compose une suite d'estampes dont tous les traits sont si justement arrêtés qu'ils s'imposent au souvenir... Et dans le dernier conte, la scène de volupté nocturne, à laquelle Balthazard Aldramin doit l'un des plus étranges souvenirs de sa vie et le sujet de sa fin prématurée, cette scène compte parmi celles que le littérateur possède en propre, sans la disputer, comme il arrive souvent, au peintre ou au dessinateur, car, ni l'un ni l'autre, ils n'en pourraient rendre l'atmosphère obscure et embaumée...

§

Dans les deux romans suivants : *le Bon Plaisir* et *les Rencontres de M. de Bréot*, le véritable personnage est supérieur à tous ceux que nous y voyons paraître. Le visage qui en ressort le plus nettement, celui que l'écrivain a cherché avec le plus de soins, c'est le visage même du grand siècle. L'un et l'autre, mais surtout *les Rencontres*, je les comparerais à ces feuilles couvertes de « têtes d'étude » où les peintres cherchent, dans des « faces », « des profils », des « trois quarts » adroitement gradués, à pénétrer, peu à peu, l'âme d'une physionomie.

Si les choses du dix-septième siècle nous apparaissent sous un jour particulier, c'est que tout s'y éclaire au soleil de l'absolutisme. La France entière est orientée du côté de Versailles. Les gens de qualité n'existent qu'autant qu'ils reçoivent et gardent quelque reflet des rayons qui s'épanouissent autour du masque solaire du roy. Tel est le thème du *Bon Plaisir*.

Roman qui sent la poudre, roman tout sonore de mousquetades ! Le métier des armes s'offre, en effet, comme celui où il est le plus facile à un hobereau de faire son chemin et d'attirer sur lui le regard du roy. Parfois, cependant, du plus méritant, du mieux placé, ce regard se détourne obstinément.

Telle fut la malchance de M. Pocancy, et cela pour un incident banal : sa majesté n'oublia jamais l'instant de désir insatisfait qu'elle avait connu en apercevant le Pocancy debout dans le retrait d'un balcon, près d'une femme tentante de toute sa beauté, de tout son désordre nocturne, — une nuit, en entrant à Vircourt.

Mais si l'on pénètre dans la vie privée de ce siècle où tout est absolu, le débat de la croyance enracinée et du scepticisme naissant n'est pas ce qui fait couler le moins de paroles et d'écrits. Aussi le débat des croyants et de ceux qu'on appelle alors les « libertins » remplit-il *les Rencontres de M. de Bréot*. Les « types » de ce livre composent une plaisante galerie. N'y voit-on pas : un jeune homme qui se cherche, — un homme mûr qui se fuit, — un poète, — un musicien, — un « partisan », — un mari trompé et qui porte la jalousie au delà même des limites de la haine, — enfin de troublantes images de femmes...

Certains n'évitent pas absolument une allure de fantoches. Mais cette allure même convient au rôle qui leur est dévolu : animer de lignes accusées et de couleurs crues un tableau figuratif du grand siècle.

Ainsi, qu'ils portent le feutre à plumes ou le chapeau à trois gouttières, qu'ils paraissent à la ville, aux frontières ou à la cour, tous ces personnages donnent l'impression de vivre, outre leur vie propre, une vie élargie et généralisée. Une verve bouffonne s'exerce à leurs dépens. Le bouffon, n'est-ce pas, en effet, le nom qu'il faut donner à un comique qui, dédaignant les mots et les traits, ne tire presque ses effets que de la bizarrerie des poses et des mouvements? L'histoire de la mort et des funérailles de M^me^ la duchesse de Grigny, le morceau le plus caractéristique des *Rencontres*, répond assez bien à cette définition. On y voit comment le duc, jaloux, n'arrêta point aux limites de la mort la fureur de son ressentiment et comment il tira vengeance posthume d'une épouse infidèle en lui donnant, pour escorte jusqu'à sa dernière demeure, un cortège de péchés capitaux dont les rôles étaient tenus par des mendiants « grimés comme des saltimbanques et habillés comme des rois de cartes ».

Ce mélange de bouffonnerie et de tragique semble plutôt dans la note d'un Shakespeare que dans celle de nos poètes du

dix-septième siècle. Le souvenir des conteurs et des comédiens de cette époque revit pourtant dans *les Rencontres*. Par exemple, un entretien fort grave (il ne s'agit rien moins que de haute métaphysique), est accompagné, en sourdine, si l'on peut dire, et parfois interrompu, par la présence d'une jeune femme, absolument nue, étendue sur un lit. L'entrée d'un tiers avait, en effet, troublé un débat plus terrestre et la belle personne s'était tenue quitte envers la pudeur en ramenant un pan du drap sur son visage, comme sur la seule partie d'elle-même qu'elle tînt à dissimuler. « Que cette belle personne consente à rentrer sous les draps, dit soudain Floreau de Bercaillé, le nouveau converti, car sa vue commence à m'émouvoir et... » Et n'est-ce pas une variante fort plaisante du « cachez ce sein » de *Tartufe*?

Il y a, par ailleurs, dans ces romans, des coins d'intimisme où se révèle une touche infiniment plus moderne. Ce qui ne va pas sans nous séduire par contraste avec le ton savoureusement suranné du récit. Voici, dans *le Bon plaisir*, l'adieu de deux amants :

> L'herbe d'un pré leur fut douce une dernière fois. Ils restèrent longtemps l'un près de l'autre. L'air était tiède et léger. Ils pensaient chacun à des choses différentes, ce qui est le commencement même de l'oubli. Un amour qui ne repose que sur le plaisir partagé ne lui survit guère.

Cette intime fusion de la psychologie et du décor, cette mélancolie résignée : ce sont des notes modernes dans ces lignes qui n'ont de classique que leur ferme sobriété.

Rattachons à ces romans, et plus particulièrement aux *Amants singuliers*, *l'Illusion héroïque de Tito Bassi*. Histoire d'un jeune homme et peinture du dix-huitième siècle dans une petite ville italienne.

Fils d'un cordonnier et d'une lingère de Vicence, Tito a conçu, dès l'enfance, le goût d'une existence héroïque. Hélas ! sa condition ne lui permet guère de trouver où se satisfaire. Il entre, un peu par hasard, dans la carrière théâtrale. Bafoué dans le tragique, et contraint de travailler pour vivre, il doit descendre du tragique au comique ; de la déclamation aux pantalonnades, — ce qui lui semble le pire des abaissements. Il traîne une existence assez misérable quand il fait

la connaissance d'une jeune fille qui déclare l'aimer et s'attache à son sort de comédien ambulant. Mais bientôt il éprouve par elle toute l'amertume de la jalousie et, un soir, il s'emporte jusqu'à la frapper d'un couteau. Arrêté, il est condamné à la pendaison. Il fait appel à tout son courage pour offrir à la mort un visage serein et retrouve son « illusion héroïque » des meilleurs jours. Mais lorsque, amené sur la place publique, il se trouve en face du bourreau, — soudain tout se découvre : le podestat, dont il déçut jadis les ambitions tragiques, s'est joué de lui en organisant ce supplice comme un spectacle où les mines de Tito devaient défrayer le rire de la populace. Et Tito, âme héroïque, née pour faire rire, reconnaît la rigueur de la destinée qui le lie à la condition de bouffon.

C'est un conte ironique, car les événements les plus graves y sont déterminés par les circonstances les plus infimes et les plus fortuites. Ainsi les jappements d'un méchant carlin, venant déchaîner le rire aux dépens de Tito débutant dans le tragique, le précipitent du haut de son « illusion héroïque », décident de son malheureux sort. La vie fait la nique aux projets des ambitieux comme aux imaginations des rêveurs.

Dans ces romans, M. de Régnier a porté à l'extrême les raffinements de l'élégance et du bon ton. Il a rajeuni son inspiration en lui infusant le sang plus chaud de la vie contemporaine.

§

Le Mariage de Minuit est le premier roman moderne de M. de Régnier. C'est, sans fadeur, le roman de la jeune fille pauvre. Il se déroule à Paris. Les milieux où nous pénétrons avec lui sont composés de gens bien nés et de gens riches et d'autres qui, « ni l'un ni l'autre, font croire au moins à l'un des deux ». Une vingtaine de personnages, placés en bonne lumière, ne sont que les fantoches de leur ambition et de leurs sens.

Les uns seulement faibles, sympathiques encore ; les autres obligés par la rigueur des temps à des combinaisons qui n'ont pas le train d'aller jusqu'à la malhonnêteté véritable ; certains poussant jusqu'à l'odieux. Ceux-ci, prisonniers des traditions, s'y enlisent, d'autres, modernisant leurs ambitions, veulent à leur fils « un bâton de maréchal fait d'un rouleau d'écus ».

Le Mariage de Minuit est aussi, indirectement, un roman sur la médisance de Paris. Comme on le devine, la médisance n'a pas le même ton à Paris qu'ailleurs. Timide, sournoise, réticente, en province, elle emprunte à l'air de Paris une habileté, une désinvolture qui lui donnent une assurance merveilleuse.

L'intérêt, canalisé par la sympathie qui nous attache à Mlle de Cléré, à Le Hardois, au prince de Bercenay, ne va pas sans s'éparpiller un peu. Au goût de l'anecdote, du détail piquant il faut attribuer un certain encombrement analogue à celui qui, dans *la Canne de Jaspe*, résultait de la passion du bibelot rare, du décor approprié.

Du moins, M. de Régnier a-t-il ce don précieux de nous présenter chacun de ses personnages justement délimité en ses attaches ancestrales comme en ses obligations sociales. Les livres d'un Zola sentent le manuel de physiologie plus ou moins bien assimilé. Le plus aimablement du monde, sans se départir d'un ton de bonne compagnie, l'auteur du *Mariage de Minuit* nous dit qui furent les ancêtres de ses héros, quels goûts les distinguèrent, s'ils furent sédentaires ou aventureux, quelle était la physionomie de la terre où ils vécurent. Au concours de ces divers éléments il revient de former l'atmosphère particulière où nous nous développons. Ce sens très complet, très sûr de l'atmosphère apparente M. de Régnier à l'admirable Michelet.

On a souvent raillé chez lui la manie du bibelot, l'importance accordée au décor. Mais n'est-ce pas son moyen de nous introduire dans le privé des personnages ? C'est souvent par le mobilier que se perpétue chez les contemporains le passé dont nous sommes tous plus ou moins pénétrés ? Le romancier fut toujours frappé des survivances ancestrales qui semblent se manifester en nous. Il n'affiche pas la ridicule prétention du physiologiste. Il se contente d'insinuer et son insinuation se développe, déposée en nous comme un germe. Certaines manies qui étonnent ne sont peut-être, à tout prendre, que goûts héréditaires. N'y avait-il pas, se demande ici M. de Régnier, quelque retour du premier métier du grand-père Bazouche, cuisinier du comte de Provence, dans ce goût qui intéressait le gros Bocquincourt « à la préparation des sauces et des rôtis » et le fin Serpigny « à la pâtisserie des fruits d'émail » ? Ce

qui n'est ici qu'observation amusée s'imposera à l'auteur avec une force de hantise de plus en plus grande et un jour viendra qu'il prendra corps dans *le Passé vivant*.

Ce que l'auteur du *Mariage de Minuit* note encore avec une verve amusée, c'est la déformation particulière que l'ordre de nos occupations détermine en chacun de nous. Rien de plus doucement comique que cette fantaisie d'un bureaucrate célibataire qui, Gotha en main, dressait pour son plaisir un tableau des princesses à marier en Europe. Déjà s'avère ce goût qui a fait de M. de Régnier un grand collectionneur de singularités humaines.

Ce livre, parfois amer, se clôt sur des pages dont la pénétrante douceur vous remplit le cœur, — ainsi la lune qui monte emplit peu à peu toute la forêt. Le seul mouvement des phrases en est si enveloppant qu'on ne sait plus l'oublier.

Mais il y a bien d'autres coins « d'intimisme », et je crois en découvrir un dans cette page où Mlle de Cléré rend visite à son vieil ami le prince de Bercenay. Touchante petite Françoise. Elle est l'une des héroïnes de l'écrivain à qui l'on s'attache le plus. Sans doute que, pour la peindre, des traits se sont offerts à lui dans la réalité la plus tendre de son cœur. Mais plus touchante encore la mélancolie résignée du vieux prince, reconnaissant qu'un jour vient, bon gré, mal gré, où l'on n'a pour ainsi dire plus le droit de regarder en avant...

Le prince de Bercenay s'arrêta comme fatigué. Il ferma les yeux. Sa figure desséchée, où ils vivaient seuls, sembla morte. Une larme coulait, petite et pure, sur sa vieille joue.

— Françoise, Françoise, je revois souvent l'allée du bois ; vous savez le trottoir qui longe les grillages où il y a du lierre. J'y vois un vieux bonhomme boitillant sur sa canne qui marche auprès d'une jeune femme. On se retourne et l'on dit : « Quel drôle de couple ! »

M. de Bercenay rouvrit les yeux. Une flamme de malice et de regret les anima.

— Il aurait fallu vivre encore cinq ou six ans. Ah ! le vieux fou ! le vieux fou ! Voulez-vous sonner, mademoiselle Françoise? Je crois que le feu s'éteint.

Et M. de Bercenay rentra frileusement ses mains sous les couvertures amassées.

Lent, onduleux, un peu dispersé, *le Mariage de Minuit* n'est pas le chef-d'œuvre du romancier. Mais il occupe une place à

part. Faisant trêve à ces chaudes bouffées de plaisir qui ailleurs nous enveloppent, il laisse surtout parler la tendresse et elle y chante à l'accord, de façon délicieuse. La corde du cœur est là.

§

Les Vacances d'un jeune homme sage sont un petit roman sans prétentions. Le sentiment s'y mêle à l'observation, les traits de caractère aux paysages. Et tout cela forme un tableautin si juste que chacun y croit reconnaître un instant de ses plus juvéniles émois. La dernière phrase du livre en donne à merveille, ce me semble, le ton général. Je la cite donc ici, comme on isole un thème pour donner, en musique, le dessin d'un morceau.

... Et Georges, qui avait soif, sentait, chaque fois qu'il portait son verre à sa bouche, ses mains encore toutes parfumées d'une odeur subtile, délicieuse et faible, qui lui serrait la gorge devant les petits pois arrondis sur son assiette en petites boules dures et vertes.

On a beaucoup accusé M. de Régnier de froideur et d'impassibilité. Je veux retenir, au contraire, qu'il est l'un des seuls qui aient parlé avec sérieux des premières aventures amoureuses d'un jeune homme. Ces aventures demeuraient presque l'apanage des auteurs gais. Ne trouve-t-on pas prétexte à rire dans l'excès de sérieux d'un jeune homme lorsqu'il cherche à incarner pour la première fois dans une forme féminine l'occasion de ce petit élancement qui commence à nous poindre sur les bancs du collège ? Or, qu'on le remarque : Georges Dolonne, le jeune homme sage, n'est guère ridicule dans un roman où presque tous les personnages le sont. Preuve évidente que l'auteur l'a traité avec ménagement, sinon avec tendresse.

A l'âge de Georges commence, en général, chez le jeune homme qui a reçu l'éducation religieuse des familles provinciales et des « institutions » libres, une évolution au terme de laquelle il se trouvera avoir transformé en ferveur amoureuse tout ce qui, à douze ans, était chez lui ferveur mystique. Les enfants pieux sont, en général, les meilleurs amants sur leurs vingt ans.

Malheureusement il est bien rare que, très jeune, on connaisse les joies de l'amour avec une femme pour laquelle on

éprouve un véritable amour. D'où cette dissidence forcée de la passion et de l'acte physique, qui en est pourtant la meilleure expression, dissidence dont souffrent la plupart des jeunes gens.

M. de Régnier a traduit les émois disproportionnés de cet âge avec beaucoup de délicatesse. Presque tous les éprouvèrent, ceux-ci avec plus d'intensité tragique, ceux-là avec déjà plus de désinvolture, mais tous, dilettantes et passionnés, s'accordent en général pour en sourire, et cela d'autant plus ouvertement que le souvenir est plus récent. Que M. de Régnier sourie aussi en racontant son histoire, cela ne fait guère de doutes. Au reste il faut être bien sot ou bien lourd d'esprit pour n'en pas sourire. Du moins est-ce d'un sourire imperceptible, en transparence, un sourire qui n'apparaît même pas entre les lignes, mais s'ébauche, on dirait, au filigrane...

Les Vacances d'un jeune homme sage sont en même temps un roman provincial. Dans la petite ville que nous arpentons pendant des mois d'été, vides et ensoleillés, chacun semble fort soucieux des faits et gestes de ses voisins. Tout s'ordonne dans l'espace qui va du mail à l'église et de l'église à la gare où, une ou deux fois la semaine, on s'embarque pour la ville voisine. Rentré chez soi, on s'observe mutuellement derrière les vitres. Dans le cadre suranné et sans goût des maisons meublées sous le roi Louis-Philippe, chuchotent de vieux « réactionnaires » qui, les oreilles encore bourdonnantes du fracas révolutionnaire, regardent l'avenir avec les yeux élargis de l'épouvante. Seules les questions généalogiques ou culinaires le disputent dans leurs discours aux prévisions pessimistes. Le dessin a si bien apparence d'exactitude qu'on a parlé, je crois, de roman à clef. J'ai entendu superposer aux noms de la petite ville et de la rivière du livre ceux d'une rivière et d'une petite ville du Bourbonnais. D'ailleurs qu'importe !

Il y a un équilibre si juste entre les événements rapportés et la légèreté narquoise du récit que, malgré la minceur de l'ouvrage, on est fondé à parler de chef-d'œuvre. Commencé avec l'été il s'achève avec lui, et durant tout ce temps il coule paresseusement, tout semblable à ces rivières du Bourbonnais qui n'ont pas l'air pressées de fausser compagnie aux plaines tranquilles et grasses qu'elles animent de leurs cours... Et sous ses airs de « n'y pas toucher », c'est le plus « balzacien » des livres de Régnier.

§

A partir de ce roman l'écrivain n'aura plus la même minutie d'entomologiste pour étiqueter les ridicules de ses personnages. Ou, du moins, s'il pique encore çà et là quelques fantoches pareils à de gros insectes baroques, ce ne sera plus qu'au second plan.

D'ailleurs ne verrons-nous pas l'ardeur de la passion et la gravité du lyrisme prendre peu à peu le pas, dans ses livres, à l'esprit et à la bouffonnerie, — jusqu'à remplir d'eux-mêmes et d'eux seuls des livres comme *la Peur de l'amour* ou *Romaine Mirmault* ?

Quels échos éveille dans l'âme ce beau titre mystérieux : *la Peur de l'amour !*

La peur de l'amour !

Poète, M. de Régnier lui a donné voix dans un tragique poème de *la Sandale ailée*. Un hôte mystérieux est là dans la chambre. Il n'a pas encore desserré les lèvres, et déjà, on sent qu'il est le maître, le dominateur. Et l'homme de le supplier avec des mots humbles et doux, de lui offrir le don et l'usage de ce qui lui appartient : le parfum de ses fleurs, la saveur de ses fruits, sa vie même. Mais qu'importe au farouche visiteur ? Oui qu'importe ! quand, d'un seul regard de ses yeux, il peut asservir le mortel dont il a choisi pour sienne la demeure fermée !

> Je suis l'Amour. Ecoute-moi. Mes mains sont fortes...
> C'est en vain à mes pas que l'on ferme les portes
> De la maison prudente et du jardin secret...
> Lorsque l'on ne veut pas que j'entre, j'apparais.
> Je suis le visiteur impatient et l'hôte...
> Il n'est plus temps de fuir alors que l'on me voit !

C'est encore un pauvre homme que Marcel Renaudier, le héros de ce livre. Pourtant, si on le rapproche de M. de Galandot, on sentira mieux la distance que l'auteur a parcourue depuis *la Double Maîtresse*. Renaudier non plus, à un moment de sa vie, n'ose pas les gestes de l'amour...

Mais c'est par découragement prématuré. Et s'il reste un peu falot, du moins n'est-il pas ridicule.

Paris, l'Ile de France, Venise : voilà les décors où se joue

sa sombre destinée. Fils d'un moraliste pessimiste, il se croit tenu de conformer sa vie au conseil désenchanté donné par la vie et l'œuvre de son père. A quoi bon chercher ce mouvement incessant et toujours nouveau dont se tisse la trame d'une existence ? A quoi bon tendre les bras pour cueillir l'amour, son plus beau fruit ? Tout ne doit-il pas se résoudre par la décomposition et le néant ? La pulpe du fruit, si savoureuse qu'elle soit, a déjà le goût de la cendre. A travers les corps, ce sont les squelettes qui se cherchent et s'étreignent.

L'exemple de son ami le peintre Cyrille Buttelet ne peut convaincre le jeune homme, non plus que le tentant appel que semble pousser vers lui la jeune beauté de Juliette Roissy. Il ne suffira même pas que, mariée sans amour à un vieillard, la jeune femme vienne s'offrir à lui. Pour le convertir à la vie, il faudra, parmi l'élan voluptueux du printemps de Venise, l'appel bondissant dans ses veines de son sang de convalescent ! Et voici justement qu'il retrouve Juliette à Venise. Cette fois c'est Paul Renaudier qui va tendre les lèvres vers l'amour enfin convoité. Mais Juliette ne s'abandonnera que tristement et comme à regret.

Haletantes, fiévreuses semaines de leurs amours ! Triste idylle mêlée d'appréhensions et de regrets, brusquement dénouée par la mort ! Souvent l'amant était resté surpris de la tristesse craintive surprise chez sa maîtresse. Tout s'explique soudain. Après l'offensant refus de Paul la première fois qu'elle s'était offerte à lui, — Juliette s'est abandonnée à un certain Bernard d'Argimel, neveu et commensal de son mari. Un beau matin, d'Argimel débarque à Venise, devine tout, provoque Renaudier et le tue... Il rentre à Paris, ramenant Juliette soumise...

Ce livre vaut par une sorte de pathétique désenchanté. L'équilibre heureux des décors fait le plus tragique contraste avec l'instabilité des destinées qui s'y jouent. Jamais M. de Régnier n'a peint de plus heureux paysages que ceux de l'Ile de France qui servent de cadres à la première partie. Précision de la ligne et du ton, justesse aimable et pénétrante ; il y aurait tout à louer dans ces pages.

C'est aussi un livre plein de Venise. Lointaine ou présente, la merveilleuse dogaresse revient, évoquée presque à toutes les pages. Elle aussi demeure, un peu plus affaissée de siècle

en siècle, sur le frêle appui de ses pilotis, drapée dans le manteau de ses palais vides. Elle demeure, les générations passent. Mais à chaque génération un poète se lève qui ajoute quelques paroles à cette « chanson de Venise » qui suffirait à la sauver de la mort, si, dans quelque catastrophe, la ville venait à s'abîmer tout entière. Paraissant à son tour, après Byron, Musset, Gautier, MM. d'Annunzio, Barrès, vingt autres, le poète de *la Sandale ailée* a célébré en Venise la belle dogaresse qui, dans son automne, conserve, plus pathétique encore le prestige de son plein été. Le conseil qu'elle lui a murmuré à l'oreille est un conseil de vie voluptueuse et pleine. Car de la fenêtre de ses palais filigranés comme des verreries précieuses, elle voit toujours, entre les murs de ses jardins, fleurir, enlacée au cyprès rigide, la belle rose de la vie...

§

Romans exquis dont on se demande s'il y a plus de plaisir à les écrire, à les vivre ou, simplement, à les lire, — la volupté que l'on goûte dans ce dernier cas n'allant point sans quelque mélancolie, car chaque page semble effeuiller — du bouquet — la fleur que l'on s'attarde à respirer.

La Flambée soutient, bien qu'un peu plus faiblement, cette voluptueuse symphonie moderne qui va des *Vacances d'un jeune homme sage* à *Romaine Mirmault*.

C'est, à certains égards, aux *Vacances* qu'on rattacherait le plus volontiers *la Flambée*. On se rappelle le dénouement sentimental du premier et ce troublant baiser que Mme d'Esclaragues accorde à Georges Dolonne. Ici, Mme d'Esclaragues s'appelle Mme de Nancelle et Georges Dolonne André Mauval. André est un Georges grandi, initié maintenant aux petits secrets de l'alcôve et au plaisir qu'offre un corps de femme. Quant à Mme de Nancelle, on n'en retient pas grand'chose, sinon que, pour employer une expression vulgaire, elle a « le cœur près de la peau ».

Donc André Mauval en est encore aux médiocres aventures sentimentales qui ne sont que le prologue ou, si l'on veut, les premières répétitions, tâtonnantes encore, de cette tragi-comédie amoureuse avec la conduite de laquelle se confond, pour la plupart des gens, le cours même de l'existence. Il rêve de l'amour véritable, celui qui n'est pas fondé sur l'intérêt et le caprice, mais sur le désir et l'instinct, « cet amour réciproque

et volontaire, ardent, libre, délicat, où deux amants mettent en commun le goût qu'ils ont d'eux-mêmes ».

Il le rencontre, il croit le posséder, il voudrait le retenir en Mme de Nancelle. Mais la passion, portée de suite à l'extrême, — comme il est propre aux jeunes gens, — jette sa lueur et s'éteint, pareille à ces flambées de brindilles et de pommes de pin qu'on allume, dans les chambres frileuses, aux premiers jours de l'automne. Puisse-t-elle laisser dans les yeux le reflet doré du souvenir !

Aventure très simple. Le romancier l'a contée avec une sorte d'abandon au sujet, parfois teinté de passion. Passion discrète sans doute ; mais enfin pas plus que dans *la Peur de l'amour*, on ne surprend le sourire aux lèvres du narrateur. On croit le voir penché sur le récit, avide de surprendre, dans la poitrine de ses héros, les coups précipités de leurs cœurs haletants...

§

L'Amphisbène est peut-être le livre le plus complexe de M. de Régnier et peut-être aussi faut-il admirer la virtuosité avec laquelle il s'est joué des détours d'un labyrinthe qu'il s'est plu, dirait-on, à compliquer à chaque pas. C'est un marivaudage sentimental, un peu refroidi à mon sens par les lenteurs du récit et le « convenu » du procédé. Le livre a la forme d'un journal et ne change de ton que pour passer à celle du roman par lettres. Je ne vous dirai point ce que Laure de Lérins écrit à Jérôme Cartier. Je ne dévoilerai point pour vous les secrets enfermés dans le gros cahier de Pompéo Néroli — ce cahier où Julien Delbray tint longtemps son journal ; ce cahier que, par une délicieuse fantaisie sentimentale, Laure de Lérins rouvre pour confier à ses derniers feuillets les circonstances où, après tant de détours, elle est devenue la maîtressse de Julien. Oui, *l'Amphisbène* est bien un morceau de virtuosité : il suffit d'avoir lu cent lignes de l'écrivain pour imaginer avec quelle aisance il l'a su conduire.

§

Romaine Mirmault enfin nous offre l'histoire d'un jeune homme. Qu'on n'aille pas voir là une boutade ! Ce qui fait d'un personnage le héros d'un livre, c'est l'importance psychologique qu'il prend dans le récit. Or, à cet égard, le héros de

Romaine Mirmault, c'est assurément Pierre de Claircy. En Pierre de Claircy M. de Régnier a voulu peindre le jeune homme d'aujourd'hui : épris de sport, de « culture physique, sinon d'athlétisme ; assez méprisant des choses intellectuelles, voire de l'amour ; bref passionné d'action, avide de vivre. C'est ce goût de l'action qui a conduit Pierre à s'enrôler parmi les « Ventre-Saint-Gris ».

Les Ventre-Saint-Gris (nous apprend M. de Régnier) étaient une association de jeunes gens qui, sous couleur de réaction, profitaient de tous les prétextes pour faire tapage dans les rues, casser les réverbères, bousculer les passants et finir leur journée ou leur nuit au poste. Ennemis jurés de République et des institutions démocratiques, ils travaillaient à donner à la France un roi de leur façon, et ils avaient choisi pour prétendant légitime le personnage à la Naundorff qui se faisait appeler le duc de Pignerol, en souvenir du Masque de Fer, de qui il disait descendre en ligne directe et, par là, de Louis Quatorze, dont le fameux prisonnier masqué eût été le frère jumeau. La cause du duc de Pignerol avait recruté de nombreux partisans parmi la jeunesse surtout, partisans mi-fumistes, mi-convaincus qui se groupaient sous le nom de Ventre-Saint-Gris pour le triomphe de la future restauration et dont la propagande bruyante divertissait le public, sans inquiéter autrement le gouvernement. Les Ventre-Saint-Gris tenaient des meetings, organisaient des conférences, apposaient des placards, provoquaient quelques tumultes et publiaient un journal où personne n'était ménagé.

N'est-ce pas à dire que les Ventre Saint-Gris cherchent à s'étourdir eux-mêmes par de grands mots et des manifestations bruyantes, et qu'ils se donnent ainsi, à défaut d'un témoignage de leur force, une assurance de leur faiblesse et de leur naïveté?

Agir, agir, cela est beau. Encore faut-il que l'occasion se présente de mettre en jeu des forces prêtes. La suffisance de ses amis déçoit assez vite Pierre de Claircy. D'ailleurs, il a rencontré Romaine Mirmault, et à mesure que grandissait l'amour qui l'emporte vers elle, il a senti décroître le beau zèle qui l'inclinait hier aux tapages des manifestations, — ce qui lui vaut bien vite d'être renié de ses camarades.

La suite du livre est consacrée à peindre cet amour, discret d'abord, puis de plus en plus assuré. Romaine est la femme

d'un M. Mirmault, consul à Damas. Tout à sa carrière de consul, fleurie pour lui de préoccupations archéologiques, M. Mirmault a bien voulu que Romaine vînt passer quelques mois en France. La jeune femme jouit donc d'une grande liberté. Mais elle n'en profite pas pour enrichir sa vie sentimentale de ces aventures qui répondent pour quelques femmes à un besoin physique, pour d'autres -- les plus nombreuses — à des goûts de luxe insatisfaits et à l'absence d'intérêt dans la vie, pour quelques-unes enfin, — et presque légitimement, il faut l'avouer, — au désir de se préparer de beaux souvenirs. Romaine n'est pas née pour l'amour. Elle se l'avoue sans regret. Le calme plat de son existence ne vaut-il pas le feu rapide des plus beaux orages ?

C'est donc sans joie, mais aussi sans scrupules, qu'elle sent croître à côté d'elle la passion de Pierre de Claircy. Connaissant le caractère de Romaine, le jeune homme ne garde que peu d'espoir. D'ailleurs ses velléités d'énergie ne le servent même pas assez pour qu'il ose se déclarer. Et Romaine se dispose à quitter Paris... Obligé par les circonstances à brusquer les choses, Pierre pénètre dans la chambre d'hôtel où la jeune femme achève ses préparatifs et lui crie sa passion. Elle le repousse. Il prétend lui faire violence. Il veut être énergique et ne réussit qu'à être brutal. Et définitivement repoussé par Romaine il quitte la chambre sans s'être donné autre chose que le témoignage de sa faiblesse.

Cet échec l'a bouleversé. Son goût pour l'action le torture comme d'un remords. Il tente de revoir Romaine, il arrive à la gare, le train parti... A l'exaltation a succédé la clairvoyance, plus lamentable encore. Un revolver se trouve sous sa main... Le suicide lui est le dernier moyen de rester conforme à son idéal de force et d'énergie. Ainsi son fameux goût de l'action ne l'a conduit qu'à se détruire!

Cependant la triste nouvelle atteint Romaine au delà des monts, à Rome, où elle goûte paresseusement l'automne. Le saisissement passé, elle s'impose le calme, sentant bien que lorsqu'elle se laissera attendrir par ce suicide, sa tranquillité sera peut-être pour jamais compromise. Et égoïstement elle défend cette tranquillité, comme on protège de la main une flamme contre l'orage. Une semaine s'écoule. Et un jour l'émotion qu'elle repoussait fait en elle une irruption si subite

que, sur le coup, la pauvre femme tombe évanouie. Elle guérit, mais pendant les longues heures de sa convalescence, l'affreux événement lui revient sans cesse en mémoire, comme un regret, comme un remords. « Un être s'est tué pour elle et il aurait suffi du don d'elle-même pour qu'il ne se tuât pas. N'est-elle pas responsable, coupable? »

Il y a là des pages d'analyse, très sûres, très belles. Ce qui pèse sur elles et sur tout le livre, ce n'est pas, comme dans *le Passé vivant*, l'influence du passé sur le présent, la « superposition » des destinées; c'est plutôt l'enchevêtrement de ces destinées, cette sorte de solidarité qui lie deux êtres quand l'un d'eux a jeté sur l'autre, même sans en être récompensé, le dévolu de son amour.

Telle est la trame sentimentale de *Romaine Mirmault*. Mais, comme toujours, M. de Régnier l'a brodée de paysages, d'anecdotes, de traits comiques ou savoureux et il n'a pas résisté au plaisir de baigner ces destins tourmentés dans de nobles atmosphères de jardins à la française et d'horizons italiens. Mais il reste que son livre est surtout un livre d'analyse et doit, à cet égard prendre place, dans son œuvre, entre *la Peur de l'amour*, dont il n'a pas la volupté langoureuse, et *l'Amphisbène*, dont il surpasse, en gravité, les enchevêtrements sentimentaux.

§

Aux dépens de la stricte chronologie, j'ai rejeté ici *le Passé vivant*, parce que, à mon sens, il domine encore à l'heure actuelle toute l'œuvre romanesque de l'écrivain; et non seulement la couronne, mais, en jetant le pont, comme je l'ai dit, des romans du passé aux romans contemporains, confère à toute l'œuvre sa convergence, son unité.

Barrès a nommé l'histoire : « musique de vie et de mort ». Mais qu'est-ce que notre destinée elle-même sinon une oscillation constante entre la mort et la vie ? Cependant nous nous sentons tellement faits pour la vie que si tout nous assure qu'elle doit finir pour nous, nous ne pouvons songer longtemps à cette fin, ni, à plus forte raison, imaginer cette cessation. D'ailleurs, si tous les phénomènes sont liés entre eux dans un ordre constant, il nous répugne d'admettre que tout l'effort de notre intelligence, de notre volonté aille se per-

dre sans retour le jour que notre cœur s'arrête de battre. Qu'on imagine la somme prodigieuse de désirs que nous avons incarnée! Tout cela n'est-il rien? Tout cela doit-il se perdre sans retour

Aussi presque tous rêvons-nous d'un royaume affranchi des lois de la décadence et de la mort, pour tout dire d'un « paradis » où seraient satisfaits nos secrets désirs, où trouveraient écho nos profonds appels. Les uns (ce sont les croyants) rejettent ce royaume dans un au delà de tous points différent du monde où ils auront vécu. Les autres se résignent à revivre seulement dans leurs descendants, à léguer aux êtres issus de leur chair et de leur sang un peu de leurs rêves et de leurs désirs. Ceux-là croient au « ciel » ; ceux-ci à l'hérédité.

Le Passé vivant est un livre où les morts poussent vers la vie un appel désespéré. Les morts ne sont pas seulement, en effet, la multitude obscure des disparus, la foule anonyme des cimetières ; toute une lignée dort en nous-mêmes. Qui sait si ce n'est pas par nos yeux qu'ils aspirent à voir, par nos bouches à parler, par nos corps à se revoir et à s'enlacer ?

Thème complexe et délicat, thème de poète plutôt que de romancier. Car, si le poète s'arroge tous les droits, par contre le romancier doit compter avec certaines exigences de vraisemblance ; et nous sommes trop pénétrés encore de réalisme pour ne pas réserver notre approbation complète aux œuvres les plus « vécues » ! M. de Régnier s'est joué de la difficulté avec une adresse qui tient du prodige. Son tact s'est exercé à créer autour de ses personnages une atmosphère de passé qui, peu à peu, les pénétrât au point de déterminer leurs gestes. Le mystère plane moins sur l'action que sur l'âme des personnages qui la jouent. Un concours de circonstances inexpliquées détermine les caractères et, à travers eux, les faits. C'est parfois lorsque nous croyons agir que nous sommes le plus « agis ».

Thème frissonnant et désenchanté, thème qu'on trouve à l'origine même de la philosophie d'Henri de Régnier poète, conteur, essayiste, et qui la détermine tout entière. Dans de nombreuses parties de son œuvre, tant en vers qu'en prose, il s'est appliqué, d'une oreille attentive à recueillir, à exprimer ces innombrables échos qui se répercutent en nous. Mais je doute qu'il y ait jamais mieux réussi que dans *le Passé vivant*.

§

Faible et impressionnable, Jean de Franois a été détraqué de bonne heure par les pratiques d'occultisme auxquelles l'initia une certaine Mme de Maurebois dont il fut l'amant. En outre il n'a jamais eu le loisir ni même l'occasion de développer sa personnalité, tenu qu'il est encore en lisières par un père avare et intransigeant. Aussi, laissant son père à Valnancé, s'attarde-t-il le plus longtemps possible à Paris, chez son cousin Maurice de Jonceuse.

L'humeur du père de Franois n'est pas sans cause. Valnancé reste d'un entretien coûteux : les revenus du maître de maison sont minces. Heureusement la timide et frileuse Mme de Jonceuse s'est-elle laissé convaincre et est-elle venue abriter son veuvage à Valnancé, chez son frère. Elle y vit dans une perpétuelle terreur des courants d'air et des vivacités fraternelles. Et M. de Franois finit toujours par obtenir d'elle le supplément nécessaire, non seulement à l'entretien, mais aussi à l'embellissement de Valnancé. En agissant ainsi, il se sent d'accord avec les plus anciennes traditions de la race. Il a conscience de travailler, non pour lui, mais pour son château et ce château n'est-il pas comme les armes vivantes et parlantes, le blason des siens ? Hélas ! réussira-t-il à le sauver définitivement ? Au lendemain de sa mort, ce sera la vente certaine du vieux domaine. M. de Franois a donc reporté tous ses espoirs sur le mariage de son fils. Il a même jeté son dévolu sur la « richissime Américaine »... Mais Jean préfère la vie libre et désœuvrée qu'il mène à Paris.

Il a fait connaissance d'un jeune érudit, amoureux du dix-huitième siècle : Charles Lauvereau. Avec lui il apprend à fréquenter le siècle délicieux, qui survit par les inventions de ses conteurs, de ses peintres, de ses ébénistes, et, parfois, renaît pour un soir, dans l'impromptu d'un bal costumé. Mais Jean souffre dans sa délicatesse de ne pouvoir se maintenir à Paris que grâce à son cousin Jonceuse, le bouillant homme d'affaires qui lui laisse le libre usage de sa garçonnière. Et de Paris il songe tristement à l'obligation où il est de regagner bientôt Valnancé.

Sur ces entrefaites Maurice de Jonceuse rencontre Antoinette de Saffry. Les Saffry n'ont gardé, de leur ancienne for-

tune, — outre leur beau nom, qu'un merveilleux pastel de La Tour, portrait d'une aïeule à qui Antoinette ressemble étonnamment. Maurice a été saisi d'un si violent désir de la posséder qu'il passe sur le peu de fortune, et le mariage, décidé, se conclut très vite.

Cependant Jean a suivi Lauvereau en Italie. Tous deux, un jour, au cours d'une promenade, ne sont pas peu surpris de découvrir, dans un cloître à Passignano, la pierre tombale d'un « Jean de Franois » tué à la guerre, un demi-siècle plus tôt.

A son retour le jeune homme trouve Valnancé plus triste que jamais. Il lui faut subir les éclats de colère de son père et les jérémiades de sa tante. N'ayant pas réussi à marier son fils, M. de Franois torture sa sœur pour obtenir d'elle qu'elle déshérite son propre fils au profit de son neveu de Franois. Ainsi seulement Valnancé sera sauvé !

La pauvre femme résiste de son mieux. Mais enfin le débat, longtemps couvert, éclate en une scène si violente que Mme de Jonceuse, effrayée, s'échappe en pleine nuit et se réfugie pieds nus dans le jardin. Elle contracte une congestion pulmonaire qui l'emporte en peu de jours. A la nouvelle de sa mort, M. de Franois tombe, à son tour, frappé d'apoplexie.

Resté seul, Jean se trouve dans l'impossibilité de garder Valnancé, à l'entretien duquel passait le plus clair des revenu de sa tante. D'ailleurs, le pourrait-il, qu'il n'en aurait ni le goût, ni le courage. C'est le signal de la déroute. Détachées des murs, de magnifiques tapisseries s'en vont les premières, achetées par cette Miss Watson que Jean devait épouser. L'herbe commence à envahir les allées, la mousse à feutrer les bassins. Jean lui-même se laisse aller de plus en plus à sa bizarrerie naturelle. Il est hanté par cet ancêtre dont un hasard lui fit découvrir la tombe italienne et le destin tragique, cet ancêtre dont il porte le nom... Les destinées interrompues n'aspirent-elles pas à s'achever? S'il était, lui, le Jean de Franois d'aujourd'hui, le représentant, le mandataire de son ancêtre ?

Lauvereau ne vient-il pas de découvrir, dans le tiroir secret d'un vieux bureau, la correspondance amoureuse qu'échangèrent précisément l'aïeul de Jean de Franois et l'aïeule d'Antoinette de Jonceuse, cette Antoinette de Saffry qui fut le modèle de La Tour. Le départ de Franois pour la guerre les avait sé-

parés... Elle attendait impatiemment son retour... Le canon de Passignano empêcha leurs lèvres de se joindre.

Antoinette, Jean : l'identité des noms accuse encore la ressemblance des destinées ! Jean qui avait pour sa cousine un sentiment tendre sent croître son désir et sa passion s'exaspérer. Une force irrésistible les emporte l'un vers l'autre. Une après-midi d'orage, les jeunes gens se réfugient dans un pavillon de Valnancé. Parmi l'odeur des meubles centenaires et des tentures fanées, Jean assaille Antoinette de son amour...

On croit vivre, on croit vivre, s'écrie-t-il, et c'est la volonté des morts qui est en nous. Il faut faire ce qu'ils ordonnent, il faut avoir pitié d'eux... Les morts, mais ne les continuons-nous pas ? N'est-ce pas en nous que s'achève ce qu'ils n'ont pas eu le temps d'accomplir ? C'est en nous qu'ils se retrouvent, se reconnaissent, s'aiment. C'est en nous qu'ils se désirent, c'est par nos bouches qu'ils s'expriment. Nous sommes eux, ils sont nous, et ils sont plus forts que nous.

Il la prend bouleversée, presque terrifiée à la pensée de ces deux ancêtres qui, après plus d'un siècle et par leurs lèvres, échangent enfin le baiser désiré...

Lamentable baiser ! Comment s'étonner qu'un goût de mort s'y soit mêlé ? L'étourdissement passé, Jean repousse Antoinette et s'enfuit ..La nuit même l'alerte, retentit dans Valnancé: le château est en flammes ! Les secours s'organisent. Mais déjà l'embrasement est complet et les gens accourus assistent impuissants à la ruine de la belle demeure. Jean a disparu. Ce n'est que quelques semaines plus tard qu'on apprend sa mort : on l'a trouvé, le crâne fracassé d'une balle de revolver, dans le cloître de Passignano, sur la tombe même de son ancêtre.

Déjà, pour l'amour des lèvres fraîches de Jeannine, le bon Lauvereau avait rompu avec ses chers bibelots, son cabinet d'études, ses amoureuses recherches de documents choisis. Il faut vivre, et l'amour ne vit plus d'eau fraîche ! Demain Lauvereau accommodera en pièces faciles ses lentes notations de poète. Ce renoncement de Lauvereau n'est pas moins important que le suicide de Jean, que l'incendie du château : il marque une nouvelle défaite du passé.

Tel est, en effet, le sujet du livre et, par là, il s'élargit jusqu'au pathétique. C'est en vain que par la vivacité sémillante de son esprit, par le talent combiné de ses peintres, de ses

costumiers, de ses décorateurs, de ses ébénistes, le passé s'efforce à durer et à vivre. En vain voudrait-on remonter le cours de ce qui fut. La révolution n'a pas seulement tranché des têtes : « elle a séparé deux mondes. » Une force inéluctable emporte la vie comme fait un fleuve son courant. Les morts sont morts. Mieux vaut encore les oublier que subir la désespérante étreinte d'un souvenir qui conduit à la folie et à la mort.

Comme une fleur son parfum, *le Passé vivant* exhale le conseil de remettre le soin de son sort aux mains prudentes de l'instinct. Il traduit à merveille la mystérieuse pression que les choses exercent sur la destinée des vivants. Il nous fait sentir que la forme d'un meuble ou d'un bibelot, la disposition d'une demeure sont des éléments du déterminisme éternel. C'est parce qu'ils sont pris entre tant de facteurs plus anciens, plus puissants qu'eux-mêmes que les personnages du livre semblent presque tous grêles et falots. Certains, comme Jean de Franois, sont des cariatides enchaînées : le passé pèse d'un poids trop lourd sur ses faibles épaules. D'autres au contraire bénéficient de cette présence mystérieuse, de cette domination. Qu'est-ce que M. de Franois? Un hobereau sanguin, assez borné. Pourtant il a grand air. Et c'est sans doute parce qu'un peu de l'âme de Valnancé, cette vieille demeure qui est elle-même un personnage, et peut-être le plus important, exprime en lui son désir de durée.

Tous ces éléments ont été mêlés, fondus, « orchestrés », avec une ampleur qui fait songer au chef-d'œuvre. *Les Vacances* valent peut-être par une perfection plus mesurée. *Les Rencontres* par une singularité plus savoureuse. *La Peur de l'amour*, *Romaine Mirmault* sont de beaux livres. Je persiste pourtant à voir dans *le Passé vivant* le chef-d'œuvre de M. de Régnier romancier. Ce livre tient dans son œuvre la même place que *le Crépuscule des dieux* dans celle de M. Elémir Bourges, *la Becquée* dans celle de M. Boylesve. C'est le livre « nécessaire et suffisant », justificatif de toute une carrière, celui dont la disparition prendrait couleur de catastrophe.

§

L'œuvre romanesque de M. de Régnier se trouve, je crois, assez minutieusement analysée dans les pages précédentes pour qu'il suffise d'en résumer, en peu de traits, le sens et les directions.

On n'est pas sans avoir remarqué, chez l'écrivain, une tendance foncière à imaginer la vie à travers le rêve, c'est-à-dire à projeter sur elle la déformation particulière de ses traits passant par notre âme. Opération d'apparence complexe et au fond très simple. Nos yeux ne sont pas les « miroirs impassibles » que souhaitait Gautier. Même si nous nous défendons de prendre parti dans l'ordre des faits que nous observons, nos dispositions naturelles, notre culture, nos préférences antérieures ne nous déterminent pas moins à voir de telle façon et non pas de telle autre. Le plus objectif des observateurs n'est qu'un subjectif clairvoyant. Rien n'est qu'à travers un songe, écrivait l'auteur d'*Hertulie*.

D'ailleurs, n'est-ce pas très bien ainsi? En se dépouillant de tout prolongement humain, la « réalité » perd son véritable intérêt ou plutôt cesse d'être. Ce qui nous passionne dans une œuvre, ce n'est jamais que le témoignage qu'elle enregistre. Témoignage de tristesse ou de joie, de clairvoyance ou d'enthousiasme, d'analyse ou de passion. Tant vaut l'homme devant les choses, tant vaut le témoignage qu'il nous en rend!

Celui de M. de Régnier est fait de patiente observation, de clairvoyance désenchantée, de noblesse un peu hautaine. Qu'on retienne ces trois traits : il n'en est pas un seul qui ne nous soit cher !

Sans doute il a trop souvent, — et en particulier dans une phrase en passe de devenir célèbre (1) — affiché un dilettantisme aimable pour qu'on puisse le défendre tout à fait du reproche qu'on en a tiré. Plusieurs de ses livres semblent avant tout avoir été écrits pour ces mille petits faits baroques et savoureux que le conteur se délecte à rapporter. Fantaisie de grand seigneur et délassement de mandarin. Aussi bien faut-il observer que la part accordée à la verve bouffonne et à l'ironie va, en quelque sorte, se rétrécissant à mesure qu'on avance dans son œuvre. Ou plutôt, comme j'ai eu l'occasion de le dire déjà, la verve qui s'acharnait hier sur les personnages principaux s'exerce maintenant aux dépens des comparses. Moyen excellent de réserver sa part à la satire, tout en faisant, au fond, œuvre de sérieux et de passion. Et

(1) Il (ce livre) est un de ceux parmi les miens où se marque le mieux que je n'ai jamais, en écrivant, cherché quoi que ce soit d'autre que le plaisir délicieux et toujours nouveau d'une occupation inutile. (Préface des *Rencontres de M. de Bréot.*)

qui nierait qu'en des livres comme *le Passé vivant*, *la Peur de l'amour*, *Romaine Mirmault* l'écrivain ne reste soucieusement attentif à ces grands mouvements d'ardeur et de découragement, de tristesse et de joie (tristesse parfaite, joie mélangée) que nous localisons dans notre poitrine en les désignant d'un terme unique : notre cœur !

Ironie, passion : les mots sont bien grands et, au fond, bien factices les distinctions que l'on veut établir de l'un à l'autre. Comme toute chose est double : à la fois passé qu'elle n'est plus et avenir qu'elle n'est pas encore ; de même chaque être est complexe et multiple. Il y a toujours de la tristesse dans notre joie et les larmes, selon le mot de Stendhal, ne sont peut-être que l'extrême sourire. C'est pourquoi toute définition trop précise est fausse qui dissocie des éléments enchevêtrés et dont la réalité n'était faite que de mutuel équilibre. Le fond de toute l'œuvre prose et vers de Régnier, ce n'est peut-être qu'un merveilleux sens du continu...

Aussi bien, si je cherchais à définir la forme romanesque qu'il emploie, choisirais-je, entre tous, le mot symphonique. Chacun de ses livres est comme un morceau d'ensemble dont tous les éléments jouent leur partie distincte, mais subordonnée au dessin de l'ensemble. A chaque instant s'offrent de délicates stylisations de la vie dans le sens des décors où elle joue. La face de la terre qui nous vit naître, de la maison bâtie par les nôtres, des innombrables objets créés par le besoin ou la fantaisie des âges : tout cela s'est réfléchi en nous et nous en subissons l'insinuante domination. On a reproché à ces romans d'être moins en profondeur qu'en surface, moins en mouvements psychologiques qu'en descriptions et en paysages. Mais on n'a pas pris garde que ces descriptions étaient toutes psychologiques déjà et qu'à travers les choses comme à travers les êtres — décors, bibelots, caractères, — c'était toujours de l'âme qui s'exprimait.

Observation, méditation : cette attitude double de l'homme devant la vie, de l'écrivain devant son œuvre autorise les commentaires les plus divers, les sollicite même, puisque s'arrêter à un seul est le meilleur moyen de fausser ou tout au moins de tronquer la vérité. Ainsi l'on peut fort bien prendre l'œuvre romanesque de M. de Régnier pour une sorte de galerie où défilent des passants, fantasques ou graves, gro-

tesques ou glorieux. Et, en effet, il n'est guère, à cet égard, d'œuvre contemporaine qui ne lui doive céder le pas, et l'œuvre de M. René Boylesve, si caractérisque pourtant sur ce point, en est peut-être moins riche elle-même. Mais, d'autre part, de tous ces livres, une philosophie se dégage, raisonnée ou latente, et connaissant ce penchant de l'écrivain à envelopper une pensée sous des gestes et des figures, certains seront tentés de voir l'œuvre entière comme cette symphonie à mille voix dont je parlais tout à l'heure.

Une telle philosophie, comme on pense, n'est jamais exprimée directement, mais en fonction des gens et des choses. Et nous n'imaginons, de l'écrivain, ce qu'il pense qu'en observant le genre de personnages à qui il ne semble pas donner raison. Or, ceux-là n'appartiennent guère qu'à deux catégories : ceux qui s'obstinent à être raisonnables et ceux qui se targuent de volonté. C'est le Marcel Renaudier de *la Peur de l'Amour*, le Jean de Franois du *Passé Vivant*, le Pierre de Claircy de *Romaine Mirmault*. Tous ceux-là succombent parce qu'ils ne surent pas s'abandonner, au moment favorable, aux sûres lois de l'instinct. Ils en préjugèrent ou se raidirent contre lui : deux fautes également condamnables. Qu'est-ce, en effet, que la sagesse, sinon le sens du temps opportun? Les actes, comme des fruits, s'acheminent lentement vers la maturité. Vient l'instant où ils se détachent et pourrissent. Malheur à celui qui ne sait point les cueillir au bon moment! Aussi bien tout notre malheur vient-il de notre science, de nos raffinements, de notre « civilisation ». C'était déjà le thème de *l'Homme et la Sirène*, et l'on voit ainsi comment l'œuvre romanesque de M. de Régnier se relie à son œuvre poétique.

Il fallait manier mes cheveux
Comme on ramasse des algues jaunes, brins ou nattes,
Où de l'or se mêle aux reflets bleus;
Il fallait regarder mes yeux
Comme on regarde l'eau qui luit en flaques
Sur le sable plus doux à toucher qu'une joue;
Il fallait toucher mon ventre
Comme on joue
A flatter de la main une vague qui s'enfle
Et se gonfle et s'apaise et qui n'écume pas,
Et suivre en souriant la trace de mes pas

Et sourire et chanter et vivre
Sans épier le pied du destin sur le livre
De la grève où la mer efface chaque jour
Le vain grimoire triste auquel tu t'appliquas.

Pourtant c'est notre honneur, à nous hommes, de pousser le plus avant possible cette culture d'où vient tout notre mal. Faiblesse et grandeur à la fois. Certes, il serait beau d'être heureux. Mais, en l'absence de ce bonheur, il est tragique que l'homme devienne son propre bourreau.

Ces quelques idées se retrouvent dans presque tous les livres de Régnier comme des leit-motif très simples, armature sur laquelle il laisse courir les souples arabesques de l'observation et de la fantaisie.

Si j'avais donné à ces pages une allure un peu plus polémique, il me resterait à faire justice de quelques objections qu'on a souvent faites à une œuvre qui, par sa masse et ses lignes architecturales, semblait s'imposer au respect. Ces objections se ramènent à trois : pastiche, frivolité, immoralité.

Comme on l'a vu, en effet, la moitié de l'œuvre de M. de Régnier est une reconstitution de la vie aux dix-septième et dix-huitième siècles. Et sans doute sommes-nous portés à mettre au-dessous d'une œuvre d'imagination directe celle où l'écrivain semble s'être soucié surtout de conduire sa pensée et sa plume selon les arabesques de sentiment et de style d'une époque révolue. Pourtant, ce faisant, l'auteur du *Passé Vivant* et des *Rencontres de M. de Bréot* a su rester vivant. Comme le disait fort bien M. Jean de Gourmont dans sa remarquable étude, ce qui nous intéresse si fort à ces œuvres, c'est la surprise de retrouver, « sous ces robes de brocart et ces habits de velours, nos propres sentiments et de revivre ainsi comme une vie antérieure ». Et ces tableaux n'ont pas la lourdeur d'une reconstitution forcée, mais la désinvolture pimpante d'une fête de masques.

Frivoles? ces livres sans doute le sont, si la frivolité caractérise l'époque de notre histoire la plus chère à M. de Régnier. Ecole de désinvolture et de courage : on y porte :

Le mépris de la mort comme une fleur aux lèvres.

Et cette élégance, il me semble, a toujours eu couleur de vertu française.

Quant au reproche d'immoralité, oh! celui-là me paraît si pauvre, si mesquin qu'une réponse sérieuse dépasserait son but. Aux moralistes en quête de sujets d'indignation, j'offrirais pour conclure cette sage pensée d'Oscar Wilde : « Les Français savent traiter tous les sujets avec esprit et, quand on rit, il n'y a pas d'immoralité, — l'immoralité et la gravité commencent ensemble. »

HENRY DÉRIEUX.

LES FACTEURS MÉCANIQUES DE LA DIVISION CELLULAIRE

—

La tendance moderne de la biologie générale est de chercher des explications mécaniques aux phénomènes vitaux. Parmi ces derniers, un, entre tous, est important : la division cellulaire, sans laquelle il n'y aurait ni croissance, ni différenciation, ni reproduction des êtres vivants, sans laquelle, par conséquent, la biologie n'existerait pas. Une explication de ce genre était d'autant plus tentante pour les théoriciens que la division cellulaire, sous la diversité de ses menus détails, montre dans toutes les classes des règnes animal et végétal et dans tous les tissus des êtres vivants une uniformité si remarquable qu'elle se laisse ramener à un schéma très simple, malgré la complexité des phénomènes qu'elle met en jeu.

Les dimensions de cet article nous obligent à supposer que ces phénomènes sont connus; on en trouve, d'ailleurs, la description dans des traités qui sont à la portée de chacun. Donc, sans nous préoccuper de donner une description complète de la division cellulaire, rappelons seulement qu'au stade le plus caractéristique de cette division, de deux pôles symétriques (centrosomes, sphères attractives) partent de fines fibrilles pâles, dessinant dans leur ensemble un fuseau renflé dans sa région équatoriale, et, dans ce plan équatorial, la substance essentielle du noyau est condensée en petits bâtonnets, les chromosomes, qui se divisent en deux groupes se portant chacun vers un des pôles opposés (fig. 1). Ce que l'on a principalement tenté d'expliquer, c'est l'existence et la forme de ce fuseau, ainsi que la force qui dirige le long de ses filaments constitutifs les chromosomes du noyau-mère vers les deux pôles, pour y former les éléments des noyaux-filles. Cette force a été considérée par les uns comme vitale, par les autres comme physico-chimique. De là la distribution des théories sous trois chefs : physiologique, chimique et physique.

I. — Explications physiologiques.

C'est Van Beneden qui, le premier (1887), a formulé une théorie de cet ordre. Le fuseau qu'on voit dans la division se compose de deux parties : une centrale, de fibres continues d'un pôle à l'autre, une périphérique, discontinue, allant de chaque centrosome aux chromosomes du côté correspondant (« fibres du manteau »). Ces dernières, d'après Van Beneden, sont contractiles : prenant appui sur le centrosome immobilisé par les fibres antipodes, elles attirent vers lui l'ensemble des demi-chromosomes correspondants. Ultérieurement, les fibres allant du centrosome à la périphérie se contractent à leur tour et déterminent l'arrondissement de la demi-cellule, et, par conséquent, la division cellulaire (fig. 1). On le voit, c'est une propriété physiologique, la contractilité des éléments du fuseau, qui sert de base à l'explication.

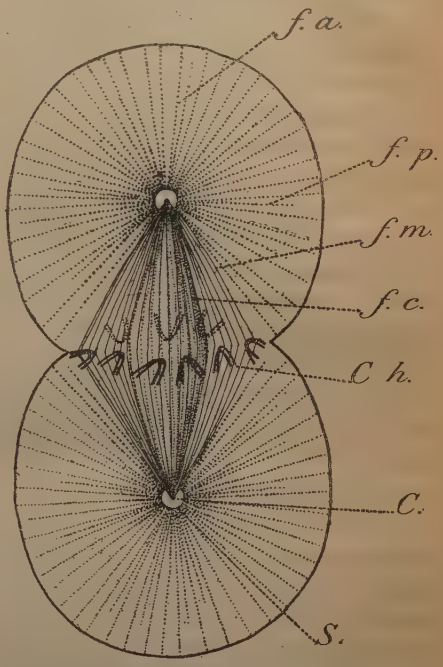


Fig. 1. — Cellule en voie de division. *Ch.*, chromosomes ; — *c*, centrosomes, — *s*, sphère attractive ; — *f. c.*, fuseau central ; — *f. m.*, « fibres du manteau » ; — *f. a.*, fibres antipodes ; — *f. p.*, fibres périphériques.

Cette théorie fut, quelques années plus tard, développée par Heidenhain (1895-96), qui essaya de préciser les conditions mécaniques de cette contraction. Pour lui, en outre de la contractilité des éléments du fuseau, intervient une turgescence de la cellule, qui augmente la tension des fibres s'étendant jusqu'à la membrane et collabore ainsi au même résultat. La turgescence de la cellule s'ajoute donc comme un nouveau phénomène physiolo-

gique servant de base à l'explication. Heidenhain construisit, pour illustrer ses idées, un appareil élastique qui fut le premier de ces sortes de modèles et servit ensuite, avec des modifications, pour d'autres systèmes, même ceux conçus dans un esprit tout différent.

D'autres ont invoqué non pas la contractilité des fibres du manteau, mais l'élasticité de celles du fuseau central, qui, en s'allongeant, repousseraient les centrosomes et les chromosomes attachés à ces derniers par les fibres périphériques (Watase, Drüner, Meves Reinke, R. Herwig et autres vers 1893-1898).

Orr (1893) introduisit dans ces théories une idée originale qui mérite d'être signalée en passant. Elle ne s'applique d'ailleurs pas aux phénomènes de la caryocinèse, mais à la division de la cellule dans son entier, indépendamment du mode de division de son noyau. A mesure que la cellule grandit, le rapport de sa surface à son volume diminue, d'où résulte une diminution de la fonction respiratoire, une asphyxie relative. Cet état de souffrance doit avoir pour effet de déterminer des mouvements capables d'augmenter la surface par rapport au volume, ce qui est précisément le cas pour la forme « en biscuit » et surtout pour la cellule entièrement divisée. Est-il utile de faire remarquer le caractère finaliste de cette prétendue explication ?

A l'ensemble de ces théories, on a fait un certain nombre d'objections fort graves : 1° dans certains cas, les fibres du fuseau s'arrêtent avant d'arriver aux centrosomes ; dans d'autres, elles ne sont pas en contact avec les chromosomes ; 2° les fibres, au lieu de se raccourcir et s'épaissir, comme elles devraient le faire si elles se contractaient, s'amincissent, au contraire, lorsque les chromosomes se rapprochent des centrosomes.

Mais ce qu'on peut surtout leur reprocher, c'est qu'elles font intervenir dans l'explication une contractilité aussi obscure dans ses causes que les phénomènes qu'elle prétend expliquer. L'esprit moderne qui règne dans la biologie et qui cherche aux phénomènes vitaux des causes mécaniques, physiques ou chimiques, devait aiguiller les recherches dans une autre voie.

II. — Explications chimiques.

Elles n'ont pas tenu les promesses que le grand rôle de la chimie dans les phénomènes biologiques semblait faire luire à nos yeux.

Pour expliquer la nature cyclique du phénomène, qui reste un des points les plus obscurs dans toutes les autres théories, Carnoy (1885) émit l'idée que le centrosome pourrait renfermer des ferments qui ont une évolution cyclique se répétant entre les divisions successives et qui déterminent à chaque instant, par une action chimiotactique, l'arrangement des parties de la cellule.

Strasburger (1893), et à sa suite Haecker (1894) attribua le déplacement des chromosomes le long des filaments à une attraction spécifique de la nature de ce chimiotropisme dont la biologie présente de si remarquables exemples.

Une explication proposée par Boveri (1887-1896) se rattache en partie aux théories physiologiques. Ce savant fait intervenir l'action directrice des centrosomes sur les mouvements, action qui ne s'exercerait que périodiquement, les centrosomes passant par différents états. Cette action des centrosomes, mal définie dans les premiers travaux de Boveri, fut attribuée ensuite par lui à une substance chimique spéciale.

Une autre théorie, chimique, mais faisant intervenir aussi des considérations sur les processus osmotiques, fut émise un peu plus tard par Giardina (1902-1903). Une théorie en partie chimique est aussi celle de Schläpfer (1905), qui suppose que la coagulation de certaines substances colloïdales qui se produit lors de la mitose peut être due à des substances spéciales sortant du noyau, processus qu'il put imiter en coagulant des albuminoïdes par l'acide azotique sortant d'un tube capillaire. — Maillard (1904), en considérant toutes les théories proposées et en acceptant l'idée de centres de force et de ligne de force dans l'application à la mitose (idée que nous exposerons plus loin), émet aussi l'hypothèse qu'il peut s'agir d'une diffusion de matière aussi bien que d'une diffusion d'énergie et, par conséquent, d'une action chimique aussi bien que d'une action physique.

On ne peut qu'être frappé et surpris du vague extrême de

ces théories et de la pénurie de données précises sur lesquelles puissent s'appuyer des inductions de quelque valeur.

III. — Explications physiques.

En fait, les interprétations de cette catégorie ont apparu simultanément avec les deux précédentes, mais parce qu'elles sont plus modernes par leur physionomie générale et aussi parce que les autres explications ont été peu à peu refoulées au second plan, tandis que les théories physiques ont pris de plus en plus d'extension, ces dernières nous apparaissent comme plus nouvelles. Parties de vagues hypothèses ou de simples comparaisons, elles ont fourni, dans le courant de ces dernières années, des systèmes bien élaborés et s'appuyant sur des expériences remarquables.

Dès longtemps, les observateurs ont été frappés par la ressemblance entre les figures de la mitose au stade du fuseau bipolaire avec le spectre magnétique obtenu en saupoudrant de limaille de fer une feuille de papier posée sur un barreau aimanté. Cela les a incités à chercher dans les forces physiques l'explication des phénomènes de la division. Fol eut le premier cette idée en 1873; depuis, les investigations ont conduit à deux ordres d'explications différentes : l'une s'appuyant sur l'osmose et la diffusion, *forces capillaires* agissant au contact et de proche en proche, l'autre sur les *forces* dites *bipolaires*, telles que magnétiques ou électriques, déterminant des champs dans toute l'étendue desquels leur action se manifeste d'emblée à distance.

1° THÉORIES DES FORCES CAPILLAIRES

Les unes s'appuient sur l'osmose, les autres sur la diffusion.

a) *Osmose.* — Le représentant le plus marquant de ces théories, Rhumbler, invoque dans ses conceptions les idées de Bütschli sur la structure du protoplasma.

Bütschli (1889-1894) considère le protoplasma comme formé d'une sorte d'émulsion faite d'alvéoles à parois plus denses (*hyaloplasma*) et à contenu plus liquide (*enchylème*), structure qu'il a pu constater au microscope. Il est arrivé à la reproduire artificiellement au moyen de certaines huiles broyées avec des poudres alcalines; les premières forment les parois des

alvéoles, les secondes leur contenu. Ces mousses artificielles offrent avec le protoplasma de certains Protozoaires une ressemblance d'autant plus grande qu'on les voit sous le microscope émettre des pseudopodes et se déplacer par le fait des variations locales de tension superficielle. De même, si, dans une telle mousse, se rencontre une bulle d'air, on voit se produire autour d'elle une radiation due à la contraction graduelle de la bulle par suite du refroidissement. S'il y a deux bulles à quelque distance l'une de l'autre, il se forme entre elles un fuseau. Dans la cellule, le rôle de la bulle serait joué par le centrosome gonflé par l'afflux du liquide des alvéoles environnantes.

D'après Rhumbler, qui admet cette conception (1896-1903), lorsque la division commence, le centrosome aspirerait les liquides des alvéoles voisines, qui passeraient dans son intérieur et y diminueraient de volume par suite de leur condensation, corrélative, de leur élaboration chimique, en sorte que le centrosome grossirait, mais moins qu'il ne le ferait s'il n'y avait là qu'une simple aspiration; il en résulterait une tendance au vide au voisinage de ce corpuscule. Les liquides aspirés étant empruntés aux alvéoles, celles-ci se rétréciraient, et cela d'autant plus qu'elles sont plus voisines du centrosome. Quant à la tendance au vide, elle déterminerait le long des traînées radiaires formant les parois des alvéoles un écoulement centripète de substances, d'où résulte-

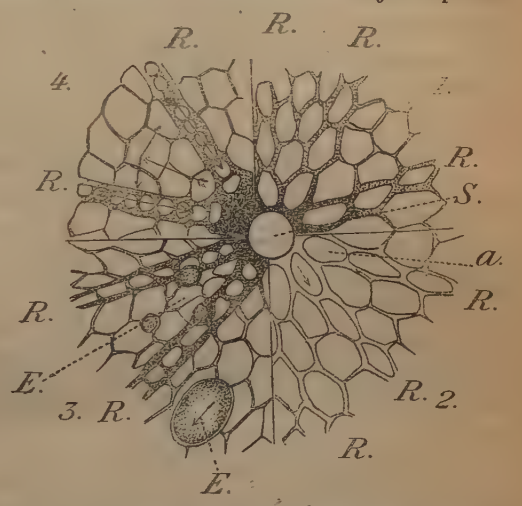


Fig. 2. — Schéma de l'aspiration des liquides par le centrosome, d'après Rhumbler.

Les quartiers 1, 2, 3, 4 de la figure représentent les stades successifs de cette aspiration ; les flèches indiquent la direction du mouvement de l'enchylème. *S*, sphère attractive ; *R*, traînées radiaires ; *a*, alvéoles; *E*, enclave.

raient un épaississement graduel de ces traînées à mesure qu'on s'approche du centrosome. Tous ces phénomènes se passeraient dans certaines directions radiaires privilégiées qui constitueraient des tractus rayonnant autour du centrosome, lesquels tractus deviendraient les rayons des asters (fig. 2).

On a cherché la confirmation de ces vues théoriques dans la construction de modèles artificiels. Rhumbler justifie leur emploi par cette idée que les propriétés physiques de la cellule ne changent pas avec ses propriétés chimiques (la preuve, c'est que la figure de division est identique dans les cellules les plus diverses) ; on est donc en droit de remplacer la cellule par un modèle de constitution différente, mais présentant la même structure physique, par exemple, une structure alvéolaire.

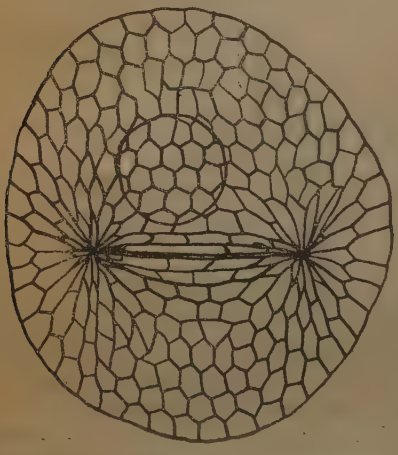


Fig. 3. — Modèle de caoutchouc de Rhumbler.
Le petit cercle à l'intérieur figure le contour du noyau.

Le modèle de Rhumbler se compose d'une solution de savon dans la glycérine, ou une solution de gélatine dans un mélange de gélatine et d'albumine, qui constitue une sorte de mousse. A l'intérieur de cette mousse, il détermine une alvéole plus grosse et, quand l'équilibre est rétabli, la dégonfle rapidement. Les alvéoles s'orientent et dessinent une figure radiaire ; celle-ci disparaît lorsque le dégonflement est total. On peut également reproduire les mêmes aspects à l'aide d'un modèle de caoutchouc. Pour créer des centres, on exerce simplement une traction par en dessous dans deux points symétriques du réseau et on observe, entre ces deux points, des alvéoles alignées qui simulent un fuseau et des asters (fig. 3).

En ce qui concerne la division du corps cellulaire, Rhumbler suppose ceci : la région équatoriale est celle qui est le moins influencée par les deux centrosomes, par conséquent à contenu

le moins visqueux, à la tension superficielle la moins grande. La substance de cette région tend donc à affluer vers les pôles et la bipartition se fait ainsi. Une autre explication est que la membrane cellulaire s'accroît plus vite que son contenu; il doit donc se produire un plissement, et comme le contenu cellulaire est moins dense à l'équateur, c'est là que la membrane doit s'invaginer. Mais ici nous retombons dans les explications physiologiques.

Un modèle a été construit également pour montrer la division du corps cellulaire. On forme avec un épais cordon de caoutchouc fermé sur lui-même un anneau à l'intérieur duquel on place symétriquement, à quelque distance l'une de l'autre, deux bagues de cuivre, reliées l'une à l'autre, et aussi à la circonférence par des cordons de caoutchouc. L'anneau de caoutchouc est maintenu par des épingles; le système est alors en équilibre. Si on coupe le lien entre les deux bagues, celles-ci s'écartent et se placent dans le demi-cercle correspondant. Si, en même temps, on enlève les épingles qui maintenaient l'anneau de caoutchouc, celui-ci prend la forme renflée aux deux côtés, avec étranglement au milieu; les deux bagues occupent les centres des parties renflées.

Il faut dire que les conclusions de Rhumbler reçurent une confirmation expérimentale indépendamment de ces modèles. Ainsi, Erlanger (1898) constata la structure alvéolaire dans l'œuf en division de l'Oursin et de l'Astérie et vit les alvéoles s'orienter sous l'action des centres, précisément comme le voudrait l'hypothèse de Rhumbler.

Houssay (1898) fait, comme Rhumbler, appel aux forces osmotiques et, se plaçant surtout à un point de vue géométrique, tâche de montrer la coïncidence de ces forces émanant de la sphère attractive avec celles qui seraient nécessaires pour produire certains phénomènes de la division de la cellule.

b) *Diffusion.* — Les expériences typiques sont ici celles de Leduc (1901-1906). En plaçant dans une solution quelconque (ou dans l'eau) une goutte d'un autre liquide, de pression osmotique supérieure ou inférieure, on détermine entre la goutte et le milieu environnant des courants liquides allant vers la goutte si elle est hypertonique, ou partant d'elle si elle est hypotonique. Leduc appelle *positif* et *négatif* les pôles correspondant à des gouttes hyper- ou hypotoniques. La

goutte est donc un *foyer de force* et les directions suivies par les courants sont des *lignes de forces*. Si on place dans une solution deux gouttes, il se produit entre elles un fuseau et des asters imitant les figures de la division cellulaire.

Nous avons bien, dans ces conditions, l'imitation parfaite d'un fuseau cellulaire. Mais on ne peut s'en tenir là : les deux moitiés du centrosome entre lesquelles s'établit le fuseau cellulaire se repoussent; elles ne peuvent donc être imitées que par des pôles de même nom. Mais, dans ce cas, on n'obtient plus un vrai fuseau, mais des lignes de force qui se repoussent et se rebroussent lorsqu'elles arrivent à se rapprocher.

Fig. 4. — Fuseau formé par diffusion d'après Leduc.

A la première difficulté vaincue s'en substitue donc une seconde, mais celle-ci n'est qu'apparente, car, dans la cellule, entre les deux pôles il y a le noyau. Pour imiter celui-ci, déposons entre deux pôles de même nom une goutte de liquide toniquement neutre et autrement coloré, représentant le noyau. Aussitôt la conformité se rétablit. Il se forme non pas un fuseau continu, mais deux demi-fuseaux allant de chaque pôle à la goutte, ou plutôt de la goutte aux deux pôles, car c'est dans ce sens que s'établissent les courants ; sous leur influence, la goutte se divise tout comme le noyau (fig. 4).

Ces théories, fondées sur l'osmose et la diffusion, sont intéressantes à plus d'un titre, et surtout en ce qu'elles n'invoquent que des forces dont la présence dans la cellule est parfaitement naturelle. Mais des objections sérieuses ont été soulevées.

En ce qui concerne la théorie osmotique de Rhumbler, on peut opposer que son explication repose sur l'existence à l'intérieur du centrosome de processus (aspiration de liquides, condensation de ces liquides, gonflement coïncidant avec une aspiration) qui sont à la fois compliqués, hypothétiques et invraisemblables.

A la théorie de diffusion de Leduc on objecte que la cellule n'est pas un milieu liquide contenant des foyers liquides

hyper- ou hypotoniques, mais un complexe de liquides et de parties figurées entre lesquelles il n'est point démontré que de pareils courants de diffusion existent sous la forme voulue pour produire les résultats annoncés.

Enfin, contre les uns et les autres, Hartog a soulevé l'objection qu'il y a là non point, comme dans la cellule, des fuseaux véritables, mais seulement deux cônes adossés par leurs bases, simulant un fuseau. Ces pseudo-fuseaux rappellent suffisamment les « fibres du manteau » du fuseau cellulaire, mais ne reproduisent en aucune façon les fibres continues du fuseau central.

2° THÉORIES POLAIRES

Les théories dont nous allons parler maintenant reviennent à l'image du spectre magnétique et attribuent les mouvements observés dans la mitose à l'action de forces qui, par leur nature même, sont de caractère double et polaire. Les filaments du fuseau ne sont plus, dans cette conception, des rangées d'alvéoles s'orientant d'une certaine façon, ni des courants liquides, mais des *lignes de force*, ou plutôt, car ces lignes ne sont que des trajets immatériels, des files de particules rangées suivant ces lignes et pour lesquelles Hartog a proposé le nom de *chaînes de force*.

La grande question qui divise les opinions dans cet ordre d'idées est de savoir si les deux forces agissantes sont de même signe ou de signes contraires.

Avant d'entrer dans le détail de ces théories, notons qu'une observation vient à l'appui de l'idée que ce sont bien là des forces polaires et non des effets de traction où de répulsion mécanique.

Geigel (1912) a montré que, si des forces attractives rayonnant d'un pôle tombent sur des particules mobiles disposées dans un plan, celles de ces particules qui occupent une situation plus centrale, étant plus rapprochées du pôle, doivent prendre l'avance dans le mouvement vers ces pôles sur celles qui, ayant une situation périphérique, en sont plus éloignées. Il avait même cru trouver là une objection aux théories polaires de la caryocinèse, pensant que cette condition n'était pas réalisée dans les figures vraies de la mitose. Mais Geigel est physicien et non biologiste. Hartog, en meilleure situation que lui de connaître le détail de la question, a constaté (1914) que

c'est le contraire qui est vrai: lorsque les chromosomes sont assez nombreux pour qu'il y en ait au centre de la plaque équatoriale, ces derniers sont toujours en tête du mouvement qui les porte vers les pôles pendant l'anaphase. Remarquons, d'ailleurs, que cette confirmation est valable aussi bien pour la théorie de Leduc que pour celles dont il nous reste à parler.

L'idée d'une force polaire, à pôle de même nom ou de noms contraires, suggère naturellement la comparaison avec les pôles magnétiques ou électriques et a dû faire naître des théories de cet ordre. Le spectre magnétique étant déterminé par l'action de pôles de noms contraires, il était naturel que les premières théories aient été fondées sur cette idée.

C'est Gallardo qui a le premier (1896) formulé une théorie basée sur l'analogie des figures de division avec les spectres magnétiques ou électriques. Les deux centrosomes étaient considérés par lui comme des pôles électriques de noms contraires, produisant entre eux un fuseau par une précipitation des particules protoplasmiques le long de la direction des lignes de force. On doit à Gallardo un modèle reproduisant avec beaucoup d'exactitude ces lignes: dans un vase, on met des cristaux de sulfate de quinine dans de l'essence de térébenthine où ils restent en suspension sans se dissoudre; les deux pôles d'une machine électrique plongent dans ce bassin. Il se produit autour de ces pôles des radiations, et entre eux un fuseau constitué par les cristaux.

Dans ses premiers travaux, Gallardo considérait l'existence de deux pôles de noms contraires comme absolument nécessaire; depuis, il a, comme nous le verrons, changé de point de vue. Mais cela n'empêche pas qu'il est le vrai père des théories électriques, aussi bien à pôles de noms contraires qu'à pôles de même nom.

Hartog (1902-1913) a continué dans la même voie. Pour lui, les deux centres de division de la cellule sont constitués par deux pôles chargés d'électricité statique de signes contraires. Mais les modèles qui lui servent à démontrer cette analogie sont constitués par des spectres magnétiques: de la limaille de fer se distribuant dans un champ magnétique; ce modèle est perfectionné à l'aide d'une enveloppe de fer imitant la paroi cellulaire; les chromosomes sont représentés par

des tigelles d'acier. Sous l'action des pôles de l'aimant, la limaille dessine un fuseau, les tigelles d'acier s'écartent les unes des autres et se rapprochent des centres respectifs le long des chaînes de force qui se raccourcissent, s'épaississent et donnent l'illusion d'une fibre qui se contracte. Pour que la reproduction soit plus parfaite, Hartog fait agir ses forces en milieu visqueux (glycérine), se rapprochant par ses propriétés physiques du milieu naturel.

Pour lui, ces images ne sont pas seulement une comparaison, mais l'expression de la réalité : si la limaille de fer se dispose suivant les directions véritables des lignes de force, il en est de même des particules protoplasmiques ; la seule différence est que la chaîne de force magnétique se développe en une seule fois tout entière, tandis qu'un filament du fuseau se développe de proche en proche.

Pour qu'une figure mitotique se produise, les pôles de noms contraires sont, d'après Hartog, nécessaires ; entre des pôles de même nom il ne peut se produire qu'un pseudo-fuseau, composé de deux cônes adossés par leurs bases, mais séparés entre eux ; il affirme que tous les fuseaux obtenus à l'aide de pôles de même nom (qu'ils soient magnétiques, électriques ou de diffusion) sont des pseudo-fuseaux.

Cependant, dans un travail tout récent (1913), Hartog décrit une expérience qui semble plutôt venir à l'appui de l'opinion opposée. Dans une cuvette supportée par les pôles de deux électro-aimants, on place une particule de fer doux supportée par un léger flotteur ; cette particule se rapproche du pôle le plus voisin en décrivant une courbe qui doit épouser les lignes de force émanant de ce pôle. Or, si les pôles sont de noms contraires, la trajectoire est convexe vers l'axe unissant les deux pôles, et, s'ils sont de même nom, elle est concave vers cet axe, conformément à la figure réalisée par le fuseau cellulaire.

Nous allons voir que la difficulté signalée ci-dessus a été levée par Gallardo sans sortir des théories électriques. Mais il convient de parler ici d'une théorie fort différente, où l'on voit des pôles identiques produire les effets que l'on croit d'ordinaire réservés aux pôles de noms contraires. Cette théorie, due à Lamb (1908), se base sur l'idée de déplacement de particules liquides.

Les physiciens ont constaté que deux corps en pulsation synchrone placés dans un liquide s'attirent ou se repoussent suivant que ces pulsations sont à la même phase ou à la phase opposée, et qu'ils déterminent dans le liquide des courants suivant les lignes de force et reproduisant avec beaucoup de ressemblance un spectre magnétique. Mais tandis que ce dernier n'apparaît que sous l'action de pôles de noms contraires, la même figure se produit sous l'influence des pulsations précisément lorsque l'action des pôles est la même : lorsque tous les deux sont à la même phase. — Si on substitue aux corps en pulsation des corps oscillants, ils se repousseront lorsqu'ils seront à la même phase et s'attireront dans le cas contraire, mais la figure qui sera fournie par les lignes de force sera aussi l'inverse de ce qu'on voit dans le spectre magnétique : le fuseau apparaîtra précisément lorsque les deux pôles se repousseront.

C'est ainsi que Lamb explique l'apparition du fuseau sous l'influence des centrosomes; quant aux chromosomes, il les considère comme des particules suspendues dans le champ d'action de ces centres pulsatils ou oscillants et qui, d'après les observations des physiciens, sont attirées vers ces centres si elles sont plus légères que le liquide environnant et, au contraire, repoussées si elles sont plus lourdes. Lamb admet que, dans la mitose, il se produit des changements dans le poids relatif des chromosomes et que ce sont ces changements qui déterminent leur groupement en plaque équatoriale (à ce moment ils seraient plus lourds et se trouveraient repoussés), puis leur attraction vers les pôles, correspondant au moment où ils deviennent plus légers.

La théorie de Hartog reste le type de celles admettant l'existence de pôles de noms contraires. Depuis, une explication plus parfaite et plus vraisemblable a été proposée par Gallardo. Elle a aussi cet avantage d'être non seulement fondée sur une comparaison d'aspect général avec un spectre magnétique, mais de se rattacher à une conception suggestive de Lillie, relative à la structure du protoplasma et à ses propriétés électriques. Le protoplasma est considéré comme un ensemble de colloïdes se divisant en deux groupes principaux : ceux du noyau et ceux du cytoplasma, les premiers acides et électronégatifs, les seconds basiques et électro-positifs. A leurs points de contact, leurs charges sont neutralisées et il en ré-

sulte une coagulation; c'est là l'origine de la membrane nucléaire. A l'état de repos, cette membrane maintient les charges séparées, mais lorsqu'elle disparaît, il se produit entre le cytoplasma et le contenu du noyau, notamment les chromosomes, une attraction; au contraire, les chromosomes eux-mêmes se repoussent.

Gallardo a adopté (1906) ce point de vue général, mais il l'a considérablement complété et perfectionné en ce qui concerne les phénomènes de la division. Rejetant sa première théorie, il admet actuellement que les deux pôles de la division sont de mêmes noms; contrairement à Lillie, qui considère les centrosomes comme négatifs, c'est-à-dire de charge contraire au cytoplasma, il leur attribue à tous les deux la même charge; mais les centrosomes se trouveraient à un potentiel plus élevé que le cytoplasma environnant. Cette charge est de signe contraire à celle des chromosomes. Lorsque la division commence, les centrosomes se divisent grâce à leur potentiel augmenté, puis se repoussent. Dans le noyau se produit un phénomène analogue : le suc nucléaire sortant après la dissolution de la membrane, le potentiel de la partie chromatique du noyau s'élève également et les chromosomes se repoussent. En même temps ils sont attirés par les centrosomes; lorsqu'ils viennent en contact avec eux, il se produit, par neutralisation de leurs charges contraires, une coagulation de colloïdes qui constitue la nouvelle membrane nucléaire.

En ce qui concerne la division du corps cellulaire, elle résulte, d'après la théorie en question, de l'augmentation de la tension superficielle à l'équateur, liée à la chute de potentiel résultant de l'éloignement des deux noyaux avançant vers les pôles. Cette dernière idée est contraire à celle de Lillie, d'après lequel la région de tension accrue serait constituée par les pôles qui s'arrondiraient en laissant la région équatoriale relativement plane; Mc Clendon suppose les relations contraires, celles précisément indiquées par Gallardo. Peut-être s'agit-il, en réalité, de deux stades différents : l'hypothèse de Lillie se rapporte au moment où la cellule s'étire, celle de Mc Clendon et de Gallardo à celui où un étranglement se forme déjà.

Diverses expériences sont venues confirmer la nouvelle conception de Gallardo. Son élève Damianovith a construit un

modèle artificiel ayant sur les autres cet avantage qu'il ne comporte que des substances colloïdes, c'est-à-dire analogues à celles de la cellule et à charges appropriées. Une couche de gomme ou de dextrine, étalée sur une plaque de verre et saupoudrée de fuchsine basique figure le protoplasma. La plaque équatoriale est représentée par une bande d'une solution de vert brillant ; de chaque côté de la bande se trouve une goutte d'une solution de violet acide ou de fuchsine acide. La bande verte repousse les grains de fuchsine basique qui sont, au contraire, attirés par les gouttes acides figurant les centrosomes. Sous ces influences, la fuchsine se dispose en lignes figurant exactement les lignes du fuseau de la motise (fig. 5). Damianovitch a pu ainsi reproduire non seulement le fuseau typique, mais différentes formes aberrantes, telles que les fuseaux pluripolaires.

Fig. 5. — Fuseau produit dans le modèle de Damianovitch.

Une autre série d'expériences, faites dans un esprit différent, celles de Pentimalli (1909 et 1911), vient également à l'appui de l'idée de Gallardo. Ces expériences tendent à prouver la réalité de la charge négative de la chromatine pendant la division. Pentimalli prend des racines de jacinthe, sujet commode parce qu'on connaît la direction des fuseaux lors des divisions cellulaires : ces fuseaux sont parallèles à l'axe de la racine. Il fait passer par la racine vivante un courant électrique très faible et constate ensuite sur les coupes le déplacement des éléments chromatiques vers l'anode. — On a fait à ces expériences cette objection que le déplacement des chromosomes est dû à l'action mécanique du rasoir, mais Pentimalli y a répondu en faisant ses coupes en sens contraire : le résultat restait le même.

De même, Mc Clendon (1910), dans des expériences sur les racines de jacinthe et d'oignon, et aussi sur les œufs de grenouille, a obtenu des résultats comparables.

Ces expériences, en même temps qu'elles apportent une preuve à la théorie de Gallardo, répondent à une objection faite à toute théorie d'actions électriques ou magnétiques

dans la cellule : celle de l'indifférence de celle-ci, en ce qui concerne les figures de division, à l'égard des courants continus ou alternatifs (objection de Roux et de Rossi).

La théorie de Gallardo a, en outre, cet avantage sur les autres théories précédemment décrites qu'elle est en accord avec certaines autres conceptions plus vastes qui, au lieu d'être liées à l'imitation artificielle des phénomènes de la mitose, ont été élaborées en vue de l'explication de phénomènes biologiques d'ordre beaucoup plus général, tels que l'ensemble des phénomènes de la division cellulaire, la parthénogénèse expérimentale et la physiologie cellulaire dans son entier. Ces conceptions sont celles de Lillie et de Delage. Nous avons déjà fait connaître la première. Quant à la seconde, elle nous aurait paru étrangère au programme de cet article si Gallardo lui-même n'avait cru pouvoir l'invoquer à l'appui de sa théorie. Aussi croyons-nous devoir reproduire ici, au moins en partie, la très longue citation qu'il en fournit lui-même (1).

Dans un mélange de colloïdes désigne différent, les granules ne se comportent pas individuellement selon le signe de leur charge : ils se portent tous ensemble vers le même pôle, vers l'anode si les négatifs sont en excès, vers la cathode dans le cas contraire. Un tel mélange peut donc être électriquement neutre et devenir positif ou négatif à la suite de faibles variations dans la proportion des colloïdes constituants. Il y a là une nouvelle condition d'instabilité. On conçoit aisément qu'une cellule au repos puisse avoir un noyau négatif par sa chromatine et un cytoplasme neutre, en sorte qu'elle est unipolaire. Une faible variation dans les constituants du cytoplasme peut rendre ce dernier électro-positif et établir la bipolarité, condition de la division. J'ai fait remarquer, il y a bien longtemps, que, à la base de toute division indirecte, se trouvent des phénomènes essentiels de division directe : c'est par division directe que le centrosome se scinde et que le spirème ou les chromosomes subissent la division longitudinale. Une intéressante suggestion de Perrin jette une certaine lumière sur ces phénomènes obscurs. Imaginons une particule extrêmement petite qui grossit peu à peu dans un milieu nutritif. Tant qu'elle n'a pas atteint une taille suffisante, elle ne peut recevoir aucune charge, la charge minima de l'électron correspondant, en raison de la densité électrique moyenne, à une surface donnée. Après avoir reçu cette charge, la particule continue à gran-

(1) *Les Idées théoriques actuelles sur la mécanique de la division cellulaire.* Année biologique, vol. XIV, pp. XXVII-XXVIII.

dir et il arrive un moment où elle reçoit deux électrons : ceux-ci étant de même signe se repoussent et déterminent la scission de la particule en deux autres, qui recommencent à grandir jusqu'à ce que le phénomène se reproduise. Ainsi peut s'expliquer la multiplication des granules sous une taille minima tant que n'intervient aucun phénomène de coagulation partielle.

Ce raisonnement peut s'appliquer aux microsomes constitutifs des chromosomes ou du spirème et au centrosome. Ainsi s'expliquerait la division, à un moment donné, du centrosome en deux autres qui se repoussent, et la division longitudinale des chromosomes dont les deux moitiés s'écartent vers les pôles sous la double influence de leur répulsion et de l'attraction des centrosomes, dont les charges sont de signe contraire à la leur.

La condition essentielle de la division est donc une bipolarité reposant sur les charges de signe contraire du centrosome et de la masse chromatique. L'œuf mûr, étant privé d'ovocentre, n'a qu'une polarité, et c'est pour cela qu'il ne peut se diviser. La fécondation a pour effet de lui procurer : 1° une masse de chromatine paternelle (non nécessaire à son évolution, mais utile pour communiquer au produit les avantages d'une double lignée ancestrale) ; 2° un centrosome qui est ou pourvu d'une charge de signe contraire, ou apte à recevoir une telle charge du cytoplasme ambiant.

L'œuf fécondé a donc cette double polarité qui lui permet d'effectuer la série de divisions successives qui constituent la segmentation.

Conclusion.

On ne peut se défendre de l'impression que toutes ces théories, et surtout les dernières, si séduisantes par leur élégance et qui semblent serrer de beaucoup plus près le problème des causes de la caryocinèse, constituent un progrès important, un grand pas en avant vers cette explication. N'est-ce pas, en effet, expliquer, et de la meilleure façon, un phénomène en apparence vital que de le ramener à des causes physiques et chimiques ? Mais c'est là une impression première qu'un examen plus attentif affaiblit plutôt qu'il ne la consolide. Il ne suffit pas d'imaginer des causes pouvant se substituer à la force vitale : encore faut-il que ces causes puissent intervenir. Or, où pourrait-on trouver dans la cellule les masses en vibration rapide et synchrone que réclame la théorie de Lamb ? Où pourrait-on trouver les substances capables de déterminer autour d'elles un champ magnétique ? Le nombre

des corps magnétiques est restreint; ils sont connus; tous sont des substances minérales extrêmement différentes des matières albuminoïdes qui constituent les éléments figurés du noyau. Les masses électrisées que réclame un troisième groupe de théories ne sauraient déterminer autour d'elles les champs électriques nécessaires, et cela par suite de ce fait qu'elles sont plongées dans un milieu électrolytique, c'est-à-dire conducteur.

Si, dans une solution électrolytique contenue dans un vase non conducteur, on plonge une masse métallique chargée d'électricité et maniée par l'intermédiaire d'un manche isolant, que se passera-t-il? Cette masse va-t-elle déterminer autour d'elle un champ électrique, comme cela aurait lieu si elle était plongée dans un diélectrique (non conducteur), tel que le pétrole ou l'air sec? Nullement. Si l'électricité est positive, je suppose, la masse métallique attirera une couche d'ions négatifs de l'électrolyte et les ions positifs correspondants se porteront à la surface externe du liquide. Il n'y aura pas de champ dans l'intérieur du liquide et il ne saurait y en avoir dans ces conditions, que l'on mette deux pôles au lieu d'un et que ceux-ci soient de noms semblables ou de noms contraires.

Ces remarques rendent bien précaires les explications fondées sur la présence de champs bipolaires électriques, magnétiques ou vibratoires, et l'on pourrait appliquer à ces séduisantes images de caryocinèse le mot de « calembour biologique », par lequel on avait caractérisé une autre catégorie de reproductions artificielles de formes vivantes. Il n'y aurait pas là plus de ressemblance qu'entre la forme en comète d'une Astérie amputée de quatre bras et les comètes des espaces interstellaires. Mais ces objections laissent intacte toute explication éventuelle reposant sur les charges des ions et des granules, comme aussi celles reposant sur les forces capables de se manifester en milieu conducteur, comme l'osmose, la diffusion ou telle autre restant à découvrir.

Si donc nous rejetons les théories vitalistes comme invoquant les forces mystérieuses qui ne deviendront claires que lorsqu'elles auront été réduites à des forces physico-chimiques, nous voyons que c'est aux forces moléculaires, combinées ou non avec les charges électriques des ions ou des granules, qu'il faut recourir pour chercher une explication possible des

phénomènes. Ces forces moléculaires sont d'abord la cohésion et la diffusion, invoquées dans les remarquables expériences de Leduc, puis la tension superficielle se manifestant dans les agrégats d'alvéoles des mousses de Bütschli au contact et par l'effet des modifications locales qui se produisent dans leur masse, et enfin les coagulations et liquéfactions de colloïdes, pouvant se produire, conformément à la thérie de Delage, par l'effet des variations des charges électriques, ainsi que par l'effet des changements périodiques du sens de la réaction, légèrement acide ou alcaline, dans des régions localisées du noyau, sous l'influence des modifications chimiques dépendant du métabolisme nutritif.

Les expériences de parthénogénèse artificielle, où Delage a montré l'influence capitale de deux traitements successifs, acide, puis alcalin, pour déterminer la segmentation de l'œuf vierge, ne démontrent-elles pas éloquemment l'influence de facteurs de ce genre dans la caryocinèse ?

Le problème nous paraît se limiter aujourd'hui à la question suivante : réaliser la forme si parfaite du spectre électrique bipolaire sans recourir à des forces autres que celles qui peuvent se rencontrer dans la cellule, telle que cohésion, diffusion, osmose, tension superficielle, charges des ions et des granules et coagulations et liquéfactions des colloïdes cellulaires.

Mais ce ne sont là que des indications bien vagues, utiles seulement pour marquer la direction des recherches qui doivent conduire à la découverte des facteurs précis de la division cellulaire.

YVE. DELAGE et MARIE GOLDSMITH.

PIERRE CHAMPION

ADIEU

Adieu. N'entamons pas la douleur de demain ;
tu es encore là, dans le présent. Je t'aime
jusques à ton départ effectif, d'un suprême
silence, agenouillé, muet, sur ton chemin.

Adieu. Ton image immobile
réflète le Destin, reflète le Passé,
réflète aussi, caché dans sa douceur subtile,
l'Avenir semblable au Passé,
l'Avenir qui meurt presque en naissant, effacé
de l'Heure à chaque mort d'une Seconde agile.

... O ton image devant moi
qui vais rester quand tu seras partie...
O le calme de nos deux êtres sans émoi...
Avant l'éloignement, la présence engourdie
dans la sérénité de nos cœurs épanchés
et de nos deux corps rapprochés
debout l'un devant l'autre et baignés de silence
et de paix par le soir, aurore de l'absence...

Nos sentiments divers ne peuvent pas, hélas !
se peindre tous avec les muscles de la face ;
nos yeux ont reflété l'existence qui passe,
mais notre intérieur ne se dévoile pas.
Et nos yeux ne sont que matière ;
tes beaux yeux ne sont qu'un miroir
dans lequel ce n'est pas ton âme qu'on peut voir,
car ton âme n'est pas derrière,

ton âme n'est pas prisonnière,
ton âme est un poème, un charme, un pur rayon,
un envol qui s'élance et qui toujours s'élève
vers un idéal, vers un rêve,
vers la purification.

Ah ! qu'êtes-vous donc, âme et cœur,
par rapport à nos nerfs, au corps, à la matière.
Leur obéissez-vous, créez-vous la douleur
ou la subissez-vous ? N'êtes-vous que chimère ?
Sentiments ! Sentiments ! Etes-vous fluide ou chair,
logez-vous dans le cœur, ou bien dans la cervelle,
logez-vous dans l'espace, autour de nous, dans l'air...
O mon âme m'es tu vraiment bien personnelle ?...

★

Adieu. N'entamons pas la douleur de demain;
Tu es encore là, dans le présent. Je t'aime
jusques à ton départ effectif, d'un suprême
silence, agenouillé, muet, sur ton chemin.

Oh! surtout, qu'aucun mot ne passe par nos lèvres :
ce pauvre cri romprait le charme séducteur
qu'exhalent sourdement nos âmes, en mineur.
Mais regardons du ciel les merveilleux orfèvres,
d'améthyste et d'or vieux nous sculpter un décor
et goûtons l'adorable extase de ce rêve :
notre amour triomphant va se survivre encor
pour mourir en beauté dans le soir qui s'achève.

Adieu ! Voici l'instant. Nous pouvons commencer
de souffrir dans nos corps... Réalité ?... Mirage ?...
Je crois voir dans tes yeux immobiles, l'image
de deux bras élevés comme pour apaiser,
au-dessus d'une chaire de prédicateur...
Je crois voir, dispersé parmi ta chevelure,
l'or de tous les étés abolis : la splendeur,
dans ton sein maternel, de l'ardente nature ;

la richesse, en ton corps entier, du paradis
où nous avons vécu des milliers d'ans, jadis.
O divine, ô reflet sublime de la vie ;
ô moitié de mon moi que l'égoïsme expie ;
tu vas partir... tu vas partir... tu vas partir...
et c'est encore moi que je vais voir mourir...
et c'est encore moi, toujours moi qu'en toi j'aime...
Oh comme je me sens être un centre absolu,
et comme je suis seul dans mon corps, dans moi-même
prisonnier de l'ambiance, exclu,
par ce qui fait ma vanité mystique,
du monde qui m'entoure et me reste étranger,
ma personnalité ! déisme mensonger,
par quoi je suis, dans l'univers, cellule unique.
... Il me plaît de penser à rebours, et de croire
que rien autour de moi n'existe en vérité :
tout n'est qu'illusion, espace, éternité,
mort immobile, mue un instant provisoire,
par le jeu de nos nerfs, seule réalité.

... Laisse-moi te toucher, parmi tout ces fantômes,
ô toi que j'ai aimée ; et mes mains sur ton front,
je sentirai, sous la caresse qu'elles font,
les nerfs de mon cerveau battre au creux de mes paumes.
... Adieu... N'entamons pas la douleur de demain...
tu es encore là, dans le présent... Je t'aime
jusques à ton départ effectif... d'un suprême
silence... agenouillé, muet, sur ton chemin...

MAURICE MONTABRÉ.

LE VRAI TEXTE DES MÉMOIRES DE CASANOVA

Un sujet sur lequel s'est épuisée la patience des bibliographes, c'est la différence énigmatique, extraordinaire, qui caractérise les diverses éditions françaises des *Mémoires* de Casanova, chacune se proclamant à tort « la seule complète », la seule « conforme à l'original ». En réalité, la discordance n'existe qu'entre l'édition Garnier frères et toutes les autres ; elle n'apparaît même qu'à partir du chapitre V du tome VI, lequel correspond au chapitre I du tome IX de l'édition Paulin et au chapitre XIV du tome V de l'édition J. Rozez. Notre distingué collègue Ettore Mola s'en est aperçu en même temps que nous, et cette constatation lui a dicté un article des plus judicieux, inséré dans l'excellente feuille littéraire si répandue en Italie : le *Fanfulla della Domenica* (1). M. Mola déplore que personne n'ait encore songé à écrire « une histoire complète des éditions des *Mémoires* casanoviens, et l'explication des différences que l'on rencontre dans les divers remaniements ». Il s'inscrit en faux contre l'affirmation gratuite d'Armand Baschet, qui nous engagea à accepter « avec confiance » les éditions Paulin, Rozez et Garnier, « fidèles copies, pour le texte du moins, de l'édition en français préparée sur le manuscrit autographe par le professeur Jean Laforgue (2) ». Une observation faite par Henri-Edouard Brockhaus, dans la monographie qu'il a consacrée, en 1872, aux travaux de son grand-père, fondateur de la grande maison de librairie allemande F.-A. Brockhaus, nous avait décidé, au contraire, à ne point partager la foi robuste de Baschet :

« L'édition de Bruxelles intitulée *la seule complète* est la reproduction de celle de Leipzig, mais incomplète... Elle pourrait être qualifiée de plus complète en ce sens que les person-

(1) N° 39, daté du 29 septembre 1912.
(2) *Le Livre*, livraison de mai 1881 : *Authenticité des* Mémoires *de Casanova.*

nalités historiques, désignées par des initiales dans l'édition originale, y sont nommées en toutes lettres. »

Cette note d'humeur narquoise de H.-E. Brockhaus a notre entière approbation ; il nous reste à la justifier, — et à combler les vœux, jusqu'à présent inexaucés, de notre ami M. Ettore Mola.

I

Nous croyons tenir le fil conducteur qui permettra de s'expliquer, une fois pour toutes, les métamorphoses bizarres de la rédaction originelle des *Mémoires*, la diversité des textes imprimés, les hypothèses contradictoires des commentateurs. Une confrontation rigoureuse de *toutes* les éditions (françaises) nous a donné la ferme conviction que les différences notables, les lacunes, les additions, les retranchements, sont dus à une cause très naturelle. D'abord, il ne faut pas prendre pour points de départ, ni pour éléments de comparaison, l'édition Garnier et l'édition Rozez, comme l'on a toujours fait ; l'examen doit remonter à la première édition, celle de F.-A. Brockhaus, et à sa première contrefaçon directe, qui est l'édition Paulin : car les huit volumes de l'édition Garnier frères de 1880 ne sont pas autre chose que la copie des douze volumes publiés par Brockhaus dans l'espace de douze ans, quatre à Leipzig (1826-1827), quatre à Paris (1832), quatre à Bruxelles (1838) ; de même que les six volumes de l'édition J. Rozez de 1860, — exactement reproduits, depuis, par E. Flammarion, — ne sont que la copie des dix volumes publiés par Paulin dans l'espace de quatre ans : huit en 1833 et deux en 1837.... Retenez ces deux dates ; bientôt le brouillard se dissipera.

Friedrich-Arnold Brockhaus, nous le répéterons à satiété, s'était rendu acquéreur, le 24 janvier 1821, de plusieurs manuscrits français de Casanova, parmi lesquels se trouvaient les insignes *Mémoires*. Il confia leur traduction en allemand et leur « arrangement » à Wilhelm von Schütz, professeur à Halle, et il les publia à Leipzig, de 1822 à 1828, après en avoir extrait des fragments pour son almanach : *Urania*, comme ballons d'essai. Alléché par le succès obtenu par cet ouvrage au-delà du Rhin, un libraire parisien, Tournachon-Molin (1), conçut le projet d'en tirer une édition française, la

(1) L'écrivain-photographe-aéronaute *Nadar* (pseudonyme de Félix Tournachon) appartenait-il à la famille du libraire ? M. Lehec nous l'assure.

mode étant alors aux Mémoires et aux « Souvenirs », authenthiques ou apocryphes. Mais, comme on ne connaissait que la version allemande, Tournachon-Molin fit traduire (1) au fur et à mesure, *d'après cette version*, les quatorze volumes in-12 qu'il mit en circulation de 1825 à 1829. Quoique l'édition Tournachon soit vertueusement mutilée, sensiblement abrégée, et n'ait qu'une importance chronologique, elle n'en est pas moins à consulter, pour vérifier des variantes de traduction et pour y recueillir une repartie de quelque valeur au chapitre des entrevues de Casanova avec Voltaire.

L'entreprise commerciale du libraire de Paris alarma à juste titre le libraire de Leipzig, qui se tint sans doute le raisonnement suivant : « Puisque je possède le manuscrit *français* de Casanova, pourquoi ne pas le publier tout de suite, paralysant du coup toute concurrence éventuelle, sans attendre que le marché européen soit inondé de volumes imprimés d'après mon édition allemande, châtrée ou intégralement retraduite ? » Et alors, sur la recommandation d'on ne sait qui, il chargea le professeur de langue française à l'Académie des Nobles de Dresde, un sieur Jean Laforgue, de lire le manuscrit des *Mémoires*, de le réviser, de supprimer ou d'atténuer à sa guise les descriptions, les phrases, les mots par trop obscènes, d'embellir le style, farci d'italianismes, par une tournure plus littéraire, d'établir enfin l'édition française qui parut de 1826 à 1838, ainsi que nous le disions plus haut.

Il résulta de la double édition Brockhaus : *l'allemande*, traduite sur l'original français par le professeur de Halle, et la *française*, remaniée par le professeur de Dresde, qui avait eu le même original entre les mains ; il résulta que Schütz conserva dans sa traduction plusieurs passages que Laforgue avait éliminés, les jugeant d'une crudité intolérable ou d'une négligeable insignifiance ; et Laforgue, de son côté, conserva des épisodes que Schütz avait estimés trop lascifs selon la moralité tudesque, ou des plaisanteries philosophiques peu en harmonie avec la mentalité protestante. Le travail de Laforgue ne se limita point à orner de fleurs de rhétorique la prose déshonnête de Casanova, ni à pratiquer des coupures imposées par un souci légitime des poursuites judiciaires, sinon par

(1) Les sept premiers tomes ont été traduits par M. Jung ; les sept derniers l'ont été par Aubert de Vitry, traducteur des *Mémoires de Gœthe*.

un sentiment de révolte contre les bestiales lubricités où l'aventurier vénitien se complut, même rétrospectivement, par la pensée à défaut du geste. Dans les trois derniers volumes de l'édition Garnier, collation scrupuleuse de l'édition *française* de Brockhaus, vous ne trouverez pas, à partir du chapitre V du tome VI, des pages entières, d'une décence parfaite ou d'une licence courante, et cependant d'un vif intérêt au point de vue documentaire, dont la lecture vous sera procurée par les tomes IX et X de l'édition Paulin, *à partir du premier chapitre du tome IX*, où commence la traduction non moins littérale de l'édition *allemande* de Brockhaus... Je souligne à dessein : *à partir du tome IX*, car toute l'obscurité vient de là.

Aussi vais-je projeter la lumière et démontrer pourquoi les éditions françaises Brockhaus-Garnier et Paulin-Rozez sont dissemblables.

En écartant l'édition Tournachon de 1825, qui n'était qu'une *retraduction* française, réduite et édulcorée, de la traduction allemande de Schütz, on peut hardiment déclarer que la première contrefaçon de l'édition française de Brockhaus fut l'œuvre du libraire Paulin. En 1832, huit volumes seulement des *Mémoires* arrangés par Laforgue avaient paru, quatre à Leipzig et quatre à Paris, ceux-ci chez Heideloff et Campé. Paulin copia tranquillement ces huit volumes, dont il effectua la vente dès 1833, persuadé que la suite ne tarderait pas à être publiée, et qu'il pourrait écouler sous son nom l'édition intégrale, fournie par Brockhaus, — à son corps défendant. La propriété littéraire, à cette époque, n'avait encore d'autre garantie que la loyauté facultative des maisons de librairie... Paulin avait compté sans son hôte : les années passèrent, on était à 1836, et la suite française des *Mémoires* restait au fond du secrétaire de Frédéric-Arnold Brockhaus. En 1837, Paulin, désespéré, acculé, assailli probablement de réclamations par les acheteurs de ses huit premiers volumes, se résigna à terminer son édition de la seule manière qu'il lui fût loisible d'employer. Il fit tout simplement comme Tournachon-Molin : il fit traduire *de l'allemand en français*, d'après la version de Schütz (achevée en 1828), mais sans permettre aucune mutilation, toute la partie des *Mémoires* qui manquait à son édition, c'est-à-dire les tomes IX et X, qu'il publia en 1837, com-

plétant ses huit volumes parus en 1833... C'est tellement ainsi que le dernier chapitre du tome VIII de Paulin finit, comme le dernier chapitre du tome VIII de Brockhaus, par le paragraphe ci-après :

Pogomas m'avait loué un appartement bourgeois et j'en avais l'adresse. J'allai y descendre, et je trouvai quatre pièces très bien meublées, dans une belle exposition, et sous tous les rapports *comfortable*, comme disent les Anglais, qui s'entendent si bien en tout ce qui constitue les aisances de la vie. Après avoir ordonné un bon dîner, je fis prévenir Pogomas de mon arrivée.

Nous ne saurions assez insister sur ce point : jusqu'à la fin du chapitre cité, les huit premiers volumes de Paulin, les huit premiers volumes de Brockhaus, et *toutes* les éditions françaises connues, Méline, Rozez, Garnier, Flammarion, sont identiques. C'est à partir du chapitre suivant que la *bifurcation* des textes est manifeste, et que le libellé des sommaires change. Pourquoi ? Parce que Paulin a cessé ici d'être le copiste minutieux de Brockhaus-Laforgue, parce qu'il devient ici, forcément, et jusqu'à la fin de l'ouvrage, le traducteur de la traduction de Schütz... Or, c'est Paulin que suivra Rozez en 1860. — Mais, en 1838, voici que Brockhaus fait paraître à Bruxelles les quatre derniers volumes des *Mémoires*, d'après le texte français soumis à Jean Laforgue, revu, corrigé, tronqué, augmenté ici, diminué là... Or, ce sont les douze volumes de Brockhaus-Laforgue que réimprimera Garnier en 1880.

Saisissez-vous maintenant l'origine, la cause de la diversité des éditions ? Schütz et Laforgue eurent tous les deux le manuscrit de Casanova entre leurs mains : l'un traduisit du mieux qu'il put, expurgea et supprima, n'ajoutant rien, par exemple ; l'autre corrigea du mieux qu'il put, expurgea, supprima, — et ajouta. Mais l'un et l'autre n'eurent point le même critérium. Schütz respecta certains propos, certains détails, souffrit certaines digressions, admit certaines aventures. Laforgue retrancha, par crainte, par lassitude, par inadvertance, ces propos et ces digressions, ces détails et ces aventures, maintenant toutefois dans sa rédaction, plus correcte et plus élégante que celle de Casanova, de nombreux passages sacrifiés par Schütz, des réflexions qui déplurent peut-être à ce dernier ou lui semblèrent indignes d'être traduites.

Ce n'est pas tout. Laforgue et Schütz ont lu le manuscrit chacun à sa façon ; je veux dire par là qu'ils en ont interprété *la graphie* de manière différente, dénaturant des noms propres, des titres d'ouvrages, des désignations de localités. S'il devient possible de rectifier par endroits, de substituer Nattier à Notier, Parrocel à Parosselli, le duc de Villars au duc de Vilardi, milord Maréchal à milord Marshall, Botta-Adorno à Botta-Adam, Folengo à Falengue, Merlin Coccaie à Merlin Cocci, Vadier à Varnier, etc., etc., parce que ce sont des personnalités en évidence, comment voulez-vous que les commentateurs, privés du manuscrit autographe, parviennent jamais à identifier des individus de moindre condition, des bourgades de minime importance, quand l'orthographe en est méconnaissable ? Il faudrait une véritable omniscience, une pénétration miraculeuse, pour se reconnaître dans ce défilé perpétuel, dans cette nomenclature touffue, dans ce tohu-bohu frénétique. Partout où passa Casanova, quel est l'archiviste passionné, le chercheur acharné, qui pourraient procéder à une enquête sérieuse, n'ayant à leur disposition que des indications erronées, indéchiffrables? Le hasard, beaucoup plus que l'érudition, les aidera quelquefois ; mais combien la reproduction *fac-simile* du manuscrit des *Mémoires* simplifierait toutes les recherches, confirmerait ou anéantirait plus d'une hypothèse ! Il peut se faire que Casanova ait mal orthographié lui-même un nom, mal transcrit par surcroît par Schütz et Laforgue, et que ce nom, dans son orthographe casanovienne, défectueuse, suffise à un lecteur avisé pour lui suggérer une restitution définitive. Je m'empresse d'apporter deux exemples topiques.

Page 1 du tome II des *Mémoires* (édition Garnier), on lit : « Le général des galères ayant ordonné une revue générale à Gouyn... » Page 6, on lit... « Je m'arrachai de ses bras pour me rendre à Gouyn... » — L'enseigne Casanova était en garnison à Corfou ; il connaissait à merveille la ville et les environs ; l'infatigable M. Gustav Gugitz (1) a précisé maintes circonstances de son séjour dans l'île célébrée par Homère, où j'ai vécu cinq ans. Cela m'autorise à présumer que le *Gouyn* indiqué par Laforgue et Schütz, certainement orthographié *Govin*

(1) *Casanova à Corfou*, trois feuilletons parus dans la *Duxer Zeitung*, nos des 2, 6 et 9 septembre 1911.

par Casanova, qui, selon le dialecte vénitien, élidait la voyelle finale de chaque mot, n'est pas un autre lieu que *Govino*, l'arsenal de Corfou, aujourd'hui en ruines, et situé à l'ouest du golfe, près de l'île de Vido.

Page 246 du tome VI, on lit : « ... Je portai tout l'argent à Rousse de Cosse, qui avait encore toute la somme dont Greppi m'avait accrédité. » Casanova était à Marseille (1763), et Greppi était un banquier de Milan, dont les descendants ont publié une curieuse *correspondance* relative à la Révolution Française. Mais qui était ce Rousse de Cosse, banquier sans doute comme les Audiffret d'Avignon et Tronchin de Genève? Je passai des mois à me le demander, piqué au vif dans mon amour-propre d'auteur d'une *Histoire du bataillon marseillais du 10 août* (1)... Un beau matin, époussetant des brochures amoncelées, j'en fis tomber une, intitulée : *Georges Roux*, — et ce fut un trait de lumière. Je me souvins qu'au XVIII^e^ siècle, à Marseille, vivait un armateur populaire, banquier par-dessus le marché, comme c'était la coutume, lequel déclara la guerre de course à l'Angleterre, et que l'on désignait en Provence sous le nom de *Roux de Corse,* je ne sais plus au juste pourquoi. Il lança un manifeste emphatique, débutant ainsi : « Georges de Corse à Georges d'Angleterre, roi. » Voilà mon Rousse de Cosse casanovien immédiatement retrouvé! Laforgue et Schütz ont mal lu tous deux. Casanova, peut-être, a écrit *Rousse*, qui est la prononciation méridionale de Roux, mais il n'a pas écrit *Cosse* pour Corse, c'est plus que probable.

Et ceci démontre l'impérieuse nécessité d'une reproduction photographique, ou de la communication du manuscrit autographe des *Mémoires*.

II

On a relevé, surtout en Italie, les graves suppressions commises par Laforgue; on a mentionné les détails minuscules, intéressants, que Schütz nous a conservés ; on a appuyé, avec aigreur, sur les considérations personnelles que Laforgue a glissées entre deux pages des *Mémoires;* mais Alessandro Ademollo et Aldo Ravà, quand ils ont eu à reprocher au traducteur allemand des omissions regrettables, se sont toujours

(1) En collaboration avec M. Adrien Marcel. — G. Charpentier, éditeur ; Paris, 1881.

montrés d'une aménité sympathique dont n'a pas bénéficié le rédacteur français, bouc émissaire chargé de tous les péchés qui défigurent le texte casanovien. Pourquoi cette inégalité dans les poids de la balance ? Laforgue était, au même titre que Schütz, un ouvrier littéraire astreint à une besogne littéraire, et je prouverai ailleurs que l'Allemand et le Français ont usé de procédés analogues, ont une responsabilité équivalente, en ce qui regarde l'original des *Mémoires*. Ademollo et Ravà sont obligés de convenir, avec leur loyauté habituelle, que la traduction de Schütz n'est point préférable à la « manipulation » de Laforgue ; Ademollo cite à profusion les coupures et les altérations de celui-ci, les moindres erreurs de copie ou de typographie, et passe sous silence les coupures, les négligences, les déformations de nous propres de celui-là.

Ravà s'indigne — et je m'associe à son indignation — parce qu'il a surpris Laforgue en flagrant délit de falsification, page 450 du tome IV des *Mémoires* (édition Garnier), où Casanova, récitant à Voltaire et à Mme Denis trente-six strophes du *Roland furieux* de l'Arioste, nous dit :

Je commençai aussitôt d'un ton assuré, mais non en déclamant avec le ton monotone adopté par les Italiens, et que les Français nous reprochent avec raison. Les Français seraient les meilleurs déclamateurs s'ils n'étaient contraints par la rime, car ils sont de tous les peuples ceux qui sentent le plus justement ce qu'ils disent. Ils n'ont ni le ton passionné et monotone de mes compatriotes, ni le ton sentimental et outré des Allemands, ni la manière fatigante des Anglais : ils donnent à chaque période le ton et le son de voix qui convient le mieux à la nature du sentiment qu'ils ont à rendre ; mais le retour obligé des mêmes sons leur fait perdre une partie de ces avantages.

Tout ce bavardage, exprimant, je gage, une opinion contraire à celle de Casanova, *n'existe pas dans le manuscrit original*, que Ravà eut la bonne fortune de feuilleter à loisir, profitant d'un élan de générosité dont l'actuelle maison Brockhaus n'est guère prodigue (1). Soit ! Mais Ravà pardonne-t-il à Schütz d'avoir escamoté tous les épisodes génois de Marcoline et de l'abbé Gaetano (frère de Casanova), de la

(1) *Comment furent publiés les* Mémoires *de Casanova*, article du journal *Il Marzocco*, de Florence, n° 46 (13 novembre 1910).

blonde Annette et de Mlle Crozin, la prétendue nièce? Qu'il compare le premier chapitre, si court, du tome IX de l'édition Paulin (chapitre XIV du tome V de l'édition Rozez), avec les chapitres VI et VII, si longs, du tome VI de l'édition Garnier; et la sévérité qu'il applique à Laforgue n'épargnera pas davantage Schütz, qui est aussi coupable... et récidiviste.

Que l'on n'aille pas s'imaginer qu'une sotte question de nationalité me préoccupe tant soit peu, dans le cas dont il s'agit. La traduction serait-elle espagnole, et le texte eût-il été retouché par un Luxembourgeois ou un Suisse, je me servirais de la même argumentation. Puisque Laforgue est pris à partie par la plupart des Casanoviens, j'ai eu à cœur de défendre cet humble professeur né à Marsiac (Gers), échoué à Dresde dans les premières années du XIXe siècle, et qui a acquis, dans notre groupe de bibliomanes, une notoriété à laquelle il était loin de prétendre. Il a fallu la correspondance échangée, en juillet 1867, entre Heinrich Brockhaus et Armand Baschet, pour nous apprendre son nom, absent de toutes les éditions des *Mémoires*.

Eh bien! pour moi, et pour ceux de mes collègues qui sont « du métier », il est hors de doute que ces *Mémoires*, s'ils avaient été imprimés tels quels, dans leur *écriture* absolument intacte, — pas un mot substitué, pas une virgule déplacée, pas de voile de gaze sur les peintures libidineuses, — n'auraient jamais rencontré l'accueil qui marqua leur succès à Paris, et dans tous les pays où pénétrait l'influence littéraire de la France. Ils auraient eu pour clientèle, je ne le nie point, ce public spécial de vieillards maniaques et de collégiens vicieux qui se délectent, par goût de dépravation, à la description vulgaire des scènes d'animalité humaine, et donnent en pâture à leur solitaire intumescence certains livres de style ordurier, cachés derrière les autres. Mais Jean Laforgue, grâce à la toilette dont il a revêtu les phrases difformes de Casanova, leur multipliant les élégances, recourant aux euphémismes, disciplinant une ponctuation anarchique, polissant des expressions barbouillées d'italianisme, rendant agréable souvent, attachante parfois, facile toujours, la lecture des *Mémoires*, Laforgue les a fait connaître à l'Europe entière, a attiré sur eux l'attention de la critique, a ménagé à Casanova son entrée — par effraction — dans la catégorie des écrivains que l'histoire

ne saurait plus ignorer, quitte à les reléguer dans la section suspecte des individualités dont la biographie est méprisablement résumée par les dictionnaires. Laforgue mérite donc, sous ce rapport, la reconnaissance de tous les Casanoviens, sans distinction de nationalité, et quelle que soit leur opinion sur les libertés dont il usa, dont il abusa, dans son travail de révision des *Mémoires*.

Cet ouvrage, insupportable dans sa rédaction primitive, et n'offrant pas l'attrait des gravures d'un Eisen ou d'un Marillier, eût rejoint sur les rayons de la bibliothèque érotique des collectionneurs les élucubrations similaires du marquis de Sade, de Choudard-Desforges et d'Andréa de Nerciat... Suis-je injuste quand je déprécie le style français de Casanova ? Il est bien mauvais, n'en déplaise aux Casanovistes étrangers, dont la compétence, j'ose le leur déclarer, n'est pas ici au niveau de leur ferveur, et que je renvoie, pour être édifiés sur la qualité de la syntaxe française de Casanova, à l'*Histoire de ma fuite des Plombs*, au *Messager de Thalie*, à *l'Icosaméron*, à la *Lettre à Léonard Snetlage*, à la lourde correspondance du vieux bibliothécaire... Des amis d'Italie m'ont avoué, dans leur sincérité, que Casanova n'écrivait du reste pas mieux en italien, — et c'était la langue de ses études ! Notez que je ne cherche pas chicane à notre Vénitien : il se servait le moins mal qu'il pouvait d'un idiome qui ne lui était pas familier, et je l'en félicite volontiers. Mais, sans « le coup de peigne » de Laforgue, disons-le franchement, les *Mémoires* auraient rebuté des milliers de lecteurs, et Sainte-Beuve n'en eût certes pas vanté « la facilité lumineuse », outrant l'enthousiasme jusqu'à s'écrier : « Je ne sais quelle grâce des Sévigné, des Choisy et des Bussi a passé par là et voltige sous cette plume d'au-delà des monts (1). »

III

La maison Brockhaus de Leipzig, propriétaire depuis près d'un siècle du manucrit des *Mémoires*, le garde jalousement dans son coffre-fort. En attendant qu'elle consente à nous en laisser prendre copie, ou qu'elle se détermine à les publier elle-même *in extenso*, tels qu'ils sortirent de l'écritoire de Casanova, rompant avec des scrupules professionnels qui nous

(1) *Premiers Lundis*, t. II, p. 218.

paraissent excessifs quand il s'agit de littérature plus ou moins historique, il y aurait lieu, à mon avis, de tenter une nouvelle édition qui serait un très habile mélange, une soudure invisible de la rédaction de Laforgue et de la traduction *retraduite* de Schütz, soit l'édition Brockhaus complétée par l'édition Paulin, avec les rectifications reconnues indispensables, les préfaces et chapitres inédits divulgués par Octave Uzanne, d'abondantes notes explicatives sur les personnes citées, les événements, les lieux, les allusions, etc., — notes que les laborieuses investigations de B. Gamba, F.-W. Barthold, Armand Baschet, L.-T. Belgrano, Alessandro Ademollo, l'abbé Rinaldo Fulin, E. Teza, H. Lœhner, Antonio Valeri (*Carletta*), parmi les disparus, et de MM. Uzanne, Ettore Mola, Alessandro d'Ancona, Charles Henry, Pompeo Molmenti, Aldo Ravà, Salvatore Di Giacomo, Gustav Gugitz, Lodovico Frati, Edouard Maynial, Tage Bull, Charles Samaran, le docteur Gnède, Giulio Cesari, Frédéric Kohl, Bernhard Marr, A. Morel-Fatio, F. Novati, Gaston Capon, Achille Neri, Horace Bleackley, Giulio De Frenzi, Benedetto Croce, Mario Brunetti, Gustave Kahn, Remy de Gourmont, Etienne Pollio, L. Dolcetti, parmi les vivants, rendraient commodes, instructives, divertissantes et précieuses.

Cela ne remplacera jamais le texte autographe, hé ! je le sais de reste..., mais à quoi bon récriminer? Tant pis pour la maison Brockhaus si elle se décide trop tard, c'est-à-dire après qu'un libraire intelligent et hardi aura entrepris, et terminé, l'édition que nous rêvons comme la seule relativement complète, faute de mieux. Lorsque cette édition garnira toutes les bibliothèques, j'avertis charitablement MM. Brockhaus que ce sera une spéculation plutôt désastreuse que de lancer en librairie l'édition vraiment définitive, celle qui serait la reproduction *fac-simile* du manuscrit de Casanova. La flamme casanovienne aura cessé de brûler, et les amateurs de « Mémoires » retourneront à Saint-Simon, qui avait le don d'écrire, qui peut être lu dans la meilleure société, et qui nous fait en grand seigneur les honneurs de sa galerie de portraits, unique au monde.

J. POLLIO.

LE CHEVALIER GLUCK
ET SA « RÉFORME » DE L'OPÉRA

—

Depuis les créateurs florentins du *Dramma per musica*, qui croyaient ressusciter, vers la fin du XVI^e^ siècle, l'antique tragédie grecque, jusqu'à Wagner, poètes, musiciens et même chorégraphes se sont acharnés, selon les conceptions et les idées de leur temps, qu'ils subissaient plus ou moins inconsciemment, à la poursuite décevante d'un idéal dont il nous est permis de dire, après trois grands siècles d'expériences, qu'on ne l'atteindra probablement jamais. Qu'il s'agisse des Florentins de la *Casa dei Bardi*, vers l'an 1600 ; du Florentin francisé Baptiste Lulli, sous Louis XIV ; de Rameau sous Louis XV ; de Gluck sous Louis XVI, ou de Wagner un siècle plus tard, —pour ne pas parler de nos contemporains, —l'union intime, la fusion en une œuvre d'art *une*, de la poésie, de la musique ou de la danse (ou de la plastique, du mouvement), a toujours été et reste le but inaccessible vers lequel tendent les efforts des compositeurs dramatiques.

Aux époques où les principes de ces tentatives souvent géniales ont été observés, s'opposent périodes de décadence artistique et de succès faciles, où les résultats obtenus, les « réformes » imposées s'exploitent et s'altèrent par le procédé : aux essais des Florentins succède l'opéra italien dans toute sa splendeur vide et sa brillante virtuosité, aussi éloignées qu'on peut l'imaginer d'une action dramatique ; entre Lulli et Rameau, puis entre Rameau et Gluck, l'opéra français n'est que pauvreté et mièvrerie ; et de Gluck, dont l'influence cesse vers 1820, jusqu'à Richard Wagner (vers 1890), règnent alternativement ou concurremment les Rossini, les Meyerbeer, les Halévy, les Auber, les Verdi, les Gounod, qui, malgré des pages remarquables et peut-être immortelles, ne parviennent pas à sortir des routines du « grand opéra » pour revenir à la vérité dramatique, ou, du moins, à créer, pour leur temps,

le drame en musique qui donnerait l'illusion de cette vérité dramatique.

C'est que les génies, ici comme partout, sont rares, et qu'une « réforme » des us et coutumes du théâtre lyrique exige impérieusement, tout comme une réforme politique et morale, un ensemble de circonstances favorables qu'il faut avoir l'énergie de susciter si elles n'existent pas. Or, il semble bien que seuls, un Lulli, un Gluck et un Wagner y soient parvenus.

§

La révolution accomplie par le chevalier Gluck, il y a un siècle et demi, n'a pas été aussi spontanée que l'ont cru longtemps les historiens de notre musique. Si Gluck, comme notre Rameau, trente ou quarante ans avant lui, la commença avec son *Orfeo* dès 1762, et l'imposa, une douzaine d'années plus tard, lorsque l'*Iphigénie en Aulide* et le même *Orfeo*, francisé en *Orphée*, furent joués à l'Opéra de Paris, il ne s'ensuit pas que cette réaction nécessaire contre l'opéra que les Italiens imposaient à toute l'Europe, — à l'exception de la France, — fût entièrement son fait. Du vivant même du compositeur, l'Italien Raniero da Calzabigi en réclamait déjà la paternité et Gluck lui-même, dans sa lettre manifeste adressée au *Mercure de France* en 1773, ne se faisait pas faute de la lui reconnaître (1).

Certes, ce curieux personnage doit en avoir sa part, mais les idées qu'il a émises à diverses reprises, dans des écrits peu connus, n'étaient pas absolument neuves : c'étaient en somme les idées de son temps; elles flottaient dans l'air, et nous les trouvons exprimées, vers le milieu du siècle, par Scheibe à Hambourg, comme par le comte Algarotti à Naples et par nos Encyclopédistes à Paris. Il ne manquait plus, pour les appliquer, que la venue du musicien de génie qui les comprît, et ce fut Gluck, précisément, qui, les ayant mises en pratique et sanctionnées par des chefs-d'œuvre, eut le bénéfice, aux yeux de la postérité, de les avoir inventées.

Ainsi que l'a montré M. Romain Rolland, dans une juste réhabilitation de l'illustre et fécond librettiste Metastasio, « la

(1) « Je me ferois un reproche encore plus sensible si je consentois à me laisser attribuer l'invention du nouveau genre d'opéra italien dont le succès a justifié la tentative : c'est à M. de Calzabigi qu'en appartient le principal mérite ; et si la musique a eu quelqu'éclat, je crois devoir reconnoître que c'est à lui que j'en suis redevable, puisque c'est lui qui m'a mis à portée de développer les ressources de mon art. » (Lettre de Gluck au *Mercure de France*, février 1773, p. 183.)

question du drame lyrique n'a laissé indifférent aucun des grands musiciens et poètes musiciens du XVIIIe siècle. Tous ont travaillé à le perfectionner, ou à le fondre sur des bases nouvelles. Ce serait une injustice de faire hommage au seul Gluck de la réforme de l'opéra. Hændel, Hasse, Vinci, Rameau, Telemann, Graun, Jommelli, et bien d'autres en furent préoccupés. Métastase lui-même, qu'on représente souvent comme le principal obstacle à l'établissement du drame lyrique moderne parce qu'il fut en opposition avec Gluck, n'eut pas beaucoup moins que Gluck (bien que d'une autre façon) le souci de faire entrer dans l'opéra le plus de vérité psychologique et dramatique, compatible avec la beauté de l'expression (1).»

Cet abbé Metastasio, contre lequel semble s'être faite la réforme gluckiste, ne concevait pas ses poésies sans musique : musicien autant que poète, il se les chantait au *cembalo* avant de les livrer aux compositeurs. Il avait, suivant le mot de Marmontel, le « pressentiment » de la mélodie qui devait accompagner ses vers. « Il eut le mérite, poursuit M. Rolland, de restaurer les chœurs dans l'opéra italien », tradition complètement tombée en Italie, mais qui avait subsisté à Vienne, avec J.-J. Fux et Carlo Agostino Badia. Dans le chœur des prêtres de l'*Olimpiade* (musique de Hasse, 1756), le musicien se montrait déjà précurseur de Gluck. Une lettre de Métastase à Hasse, précisément, écrite en 1749, vingt ans avant *Alceste*, au sujet d'un *Attilio Regolo*, met en pleine lumière l'esprit novateur du musicien. Les conseils qu'il y donne peuvent se résumer ainsi :

1° Suprématie de la poésie sur la musique : « les traits du visage », c'est la poésie ; « les parures brillantes », c'est la musique. « La musique doit suivre les mots, avait déjà proclamé Scheibe, dans son *Critischer Musicus*... On doit, par la musique, non pas affaiblir les mots du poète, mais les accentuer. Les notes doivent être conformes aux mots (2). » Gluck, dans la préface d'*Alceste*, en 1769, — préface rédigée d'ailleurs par l'abbé Coltellini, — déclarera :

(1) R. Rolland, *Gluck et Metastasio*, *Metastasio précurseur de Gluck* (revue musicale S.I.M., 15 avril 1912) ; cf., du même auteur, *Stendhal et la Musique*, dans *la Revue* du 15 décembre 1913.

(2) Voir Eugen Reichel, *Gottsched und J. Ad. Scheibe* (*Sammelbœnde der Internat. Musikgesells.*, juill. 1901, p. 661. Il faut noter que Gluck se trouvait à Copenhague, en 1749, où vivait Scheibe. Celui-ci publia son *Critischer Musikus*, à Hambourg, de 1737 à 1740, et le réédita en 1745.

Je pensai à restreindre la Musique à son véritable office, de servir la Poésie par l'expression, et par les situations de la Fable, sans interrompre l'action, ou la refroidir avec des ornements inutiles superflus et je crus qu'elle devait être (au poème) ce que sont à un dessin correct, et bien agencé, la vivacité des couleurs, et le contraste bien assorti des lumières et des ombres, qui servent à animer les figures sans en altérer les contours (1).

2° Importance donnée au drame : il ne faut pas laisser languir le débit de l'acteur, afin qu'il n'y ait pas de trous dans le dialogue, pas d'airs inutiles. La musique doit être subordonnée à l'effet scénique. Scheibe, déjà, avait écrit, entre autres critiques dirigées contre l'opéra italien :

Un compositeur a, dans l'élaboration d'une pièce avec chant (*Singspiel*), à faire attention au caractère des personnages, aux attitudes et aux mouvements des chanteurs et enfin à la mise en scène. C'est une illusion absurbe de beaucoup de chanteurs, qu'un chanteur d'opéra n'ait rien de plus nécessaire que de se servir de sa voix (2).

« Je n'emploie point les *trilles*, les *passages* ni les *cadences* que prodiguent les Italiens », écrit Gluck dans sa lettre du *Mercure* (3), et dans la préface d'*Alceste :*

Je n'ai donc pas voulu arrêter un acteur dans la plus grande chaleur du dialogue pour attendre une ennuyeuse ritournelle, ni couper un mot sur une voyelle favorable, pour faire parade dans un long passage de l'agilité de sa belle voix, ou pour attendre que l'orchestre donnât le temps par une cadence de reprendre haleine. Je n'ai pas cru devoir glisser rapidement sur la seconde partie d'un air, qui put être la plus passionnée et la plus importante, pour avoir l'occasion de répéter régulièrement quatre fois les paroles de la première, et finir l'air quand peut-être le sens n'est pas complet, pour donner au chanteur le moyen de faire voir qu'il peut varier capricieusement un passage d'autant de manières ; en somme, j'ai cherché à bannir tous ces abus contre lesquels depuis longtemps protestent en vain le bon sens et la raison (4).

3° Caractère psychologique attribué à l'orchestre. La symphonie, écrit Métastase à Hasse, « exprime les réflexions, les doutes, les troubles de Regulus ». Ici, Métastase émet bien

(1) Voir, *Ecrits de musiciens*, pub. par J.-G. Prod'homme, p. 379.
(2) Eug. Reichel, *op. cit.*, p. 662.
(3) *Ecrits de musiciens*, p. 395, *Lettre de M. le Chevalier Gluck sur la musique* (*Mercure de France*, février 1773).
(4) *Ecrits de musiciens*, pp. 379-380.

probablement une idée nouvelle à l'époque où il écrit : Scheibe ne dit rien de tel, et ne reconnaît pas encore ce pouvoir « à la bonne musique de traduire non seulement les paroles, mais l'âme cachée qui sent parfois tout autrement qu'elle ne s'exprime, — en un mot la tragédie intérieure (1) ». Gluck, ou son rédacteur, l'abbé Coltellini, ne fait que suivre l'abbé Métastase, dans cet alinéa de sa célèbre préface :

J'ai imaginé que la Sinfonie [c'est-à-dire l'ouverture] devait prévenir les spectateurs de l'action, qui est à représenter, et en former, pour ainsi dire, l'argument ; que le concert des Instruments avait à se régler à proportion de l'intérêt, et de la passion, et non pas permettre qu'une coupure disparate dans le dialogue entre l'air et le récitatif vînt tronquer à contresens la période, et interrompre mal à propos la force et la chaleur de l'action (2).

Métastase, en homme respectueux des usages établis, plein de goût et d'intelligence, parfaitement équilibré, mais érudit et mondain, manquait d'audace et de sève pour réaliser la réforme qu'il présentait, et que d'autres réclamaient : à Gluck, audacieux et violent, était réservé de la réaliser, grâce d'abord à la collaboration d'un Calzabigi.

Avant de parler de ce singulier collaborateur qui devait succéder à Metastasio et, dans la préface d'une édition parisienne des œuvres de ce dernier, en 1755, exposait ses idées sur le drame lyrique, il faut donner la parole au comte Algarotti. Ce grand seigneur esthéticien, ex-chambellan de Frédéric II, écrivait, la même année 1755, un *Essai sur l'Opéra* (*Saggio sopra l'opera in musica*) qui fut très certainement lu et médité par le futur auteur d'*Orphée* et d'*Alceste* (3).

Pour Algarotti comme pour Metastasio, l'opéra, ou plutôt le drame, c'est « la toile sur laquelle le poète a tracé et dessiné le tableau, dont une partie doit être coloriée par le compositeur, et l'autre par le maître de ballet ». Cela posé, quels sujets seront favorables à ce genre despectacle dont « un homme de goût un peu sévère a dit en France que l'opéra

(1) R. Rolland.
(2) *Ecrits de musiciens*, p. 380.
(3) Traduit en français, l'*Essai* d'Algarotti fut publié une première fois, dans le *Mercure de France*, en mai 1757, puis en brochure par le chevalier de Chastellux, en 1773. Il ne paraît pas que le texte italien ait été publié avant 1762, l'année même de l'*Orfeo*. Ce serait donc la traduction du *Mercure* qui l'aurait fait connaître d'abord.

étoit le grotesque de la poésie » ? — « Les sujets historiques pèchent par une trop grande sévérité, et il est bien difficile de trouver des divertissemens qui puissent s'y lier. » En quoi Algarotti apparaît comme un lointain précurseur de Wagner. Il insiste sur ce point :

Que le sujet contienne une action connue, grande, intéressante et assez merveilleuse pour que les yeux et les oreilles soient enchantés de toutes parts... Il faut que ce sujet, propre à intéresser soit mêlé non seulement d'air et de duo, mais encore de trio, de quatuor, de chœur, de danses, variétés de décorations et de spectacles ; en sorte que toutes les choses naissent du fond, de l'action et soient au poëme ce que de sages ornemens sont à la bonne architecture (1).

Des sujets légendaires, mythologiques, tels que les recommandera Wagner lui-même, « seroient très propres au théâtre ». Et Algarotti cite en exemples, Didon, Armide, Roland, Enée à Troyes (*sic*), Iphigénie en Aulide, tous sujets qui, à l'époque gluckiste, paraîtront sur la scène de l'Opéra de Paris.

Dans les critiques qu'il fait, en passant, à l'art de son temps, le noble amateur ne se montre pas moins perspicace : la cause du « désordre de la musique » tient à ce que « le compositeur veut travailler pour lui et plaire comme musicien... Aujourd'hui que les deux sœurs, la poésie et la musique, marchent séparément, il arrive souvent que l'une ayant à colorer ce que l'autre a dessiné, elle emploie à la vérité des couleurs brillantes, mais aux dépens de la régularité des contours. »

Ne croirait-on pas, ici encore, entendre Richard Wagner proclamer solennellement, au début de son *Opéra et Drame*, que « l'erreur dans le genre artistique de l'Opéra consiste en ce *que l'on a fait d'un moyen d'expression* (*la musique*) *le but et, réciproquement, du but de l'expression* (*le drame*) *le moyen* » et réclamant, dans son *Œuvre d'art de l'avenir*, la

(1) Dans sa *Lettre à M. D., un des Directeurs de l'Opéra*, du Roullet semble s'être inspiré de ces observations d'Algarotti : « Un chant simple, naturel, par l'expression la plus vraie, la plus sensible et par la mélodie la plus flatteuse ; une variété inépuisable dans ses sujets et dans ses tours ; les plus grands effets de l'harmonie employés également dans le terrible, le pathétique et le gracieux ; un récitatif rapide, mais noble et expressif du genre ; enfin des morceaux de notre récitatif françois de la plus parfaite déclamation ; des airs dansants de la plus grande variété, d'un genre neuf et de la plus agréable fraîcheur ; des chœurs, des duos, des trios, des quatuors également expressifs, touchans et déclamés ; la prosodie de la langue scrupuleusement observée, tout, dans cette composition (il s'agit d'*Iphigénie en Aulide*), m'a paru dans notre genre... (*Mercure de France*, octobre 1772, Lettre de du Roullet à Dauvergne ; *Ecrits de musiciens*, pp. 391-392).

réunion des trois « sœurs éternelles » : Danse, Musique et Poésie, qui « ne peuvent être séparées sans détruire le cercle de l'Art (1) ».

Au point de vue musical, Algarotti se montre gluckiste avant la lettre. L'ouverture « devrait faire partie de l'action ainsi que l'exorde du discours, et préparer l'auditeur à recevoir les impressions du drame ». L'accompagnement du récitatif par les instruments, déjà préconisé par Métastase, mettrait « moins de disproportion entre la marche du récitatif et celle des ariettes ». Il faudrait, d'autre part, abréger les ritournelles ou même les supprimer tout à fait ; faire accompagner les paroles par « diverses sortes d'instruments analogues au caractère des paroles » et viser toujours à « une belle simplicité », notamment en ne répétant « jamais les paroles qu'autant que la passion même y conduit » et en ne reprenant pas sans nécessité la première partie de l'air.

Quant aux ballets, dans les opéras italiens, ils ne sont « jamais liés à l'action », et doivent être bannis, par conséquent. Algarotti reconnaît cependant qu'ils sont parfois en situation dans certains opéras français.

Joignant l'exemple au précepte, le comte faisait suivre son *Essai* de deux scénarios d'opéra : *Enée à Troie*, et *Iphigénie en Aulide*, ce dernier bientôt utilisé par Gluck et son librettiste français, le bailli du Roullet; et lorsque le chevalier de Chastellux, en 1773, publia une nouvelle traduction de l'*Essai*, suivie de ces deux opéras, il ne manqua pas d'engager les directeurs de l'Opéra de Paris à faire représenter l'*Iphigénie* de Gluck, qui, disait-il, avait déjà été représentée sur le théâtre de Vienne au mois d'août 1772 (2). « Nous osons ajouter qu'ils auroient une belle occasion de contribuer à la gloire de la Nation, et de la venger du reproche qu'on lui a fait de n'avoir et de ne pouvoir pas même avoir de bonne Musique (3). »

La brochure d'Algarotti semble avoir produit un certain effet à son époque, et avoir été lue non seulement en Italie,

(1) *Œuvres en prose de R. Wagner, Opéra et Drame*, t. IV, p. 60, et *l'Œuvre d'art de l'avenir*, t. III, p. 96.

(2) Si cette assertion de Chastellux est conforme à la vérité, il ne peut s'agir que d'un essai, non public, la première d'*Iphigénie* ayant été donnée, à l'Opéra de Paris, en 1774.

(3) *Essai sur l'opéra* (trad. Chastellux, Paris 1773), p. 120, note 1. Cf. Grimm, *Correspond. littér.*, avril 1773 (édit. Tourneux, pp. 228-230).

mais encore en Angleterre et en Allemagne, où elle fut traduite, comme en France. Pour Napoli-Signorelli, qui écrivait vers 1775, Algarotti était « le philosophe le plus érudit et l'homme du goût le plus exquis qui nous ait raisonné sur l'*opera in musica* (1) ». Il se rencontrait d'ailleurs quelque cinq ou six ans avant *Orfeo*, avec Calzabigi, dont la *Dissertazione su le Poesie drammatiche del Sig. Abate Pietro Metastasio*, écrite vers 1754, peut être considérée comme contenant la théorie de l'opéra gluckiste tel que nous sommes habitués à le considérer.

§

Le librettiste d'*Orfeo*, d'*Alceste*, de *Paride ed Elena* et des *Danaïdes*, Raniero de' Calzabigi, né à Livourne en 1775, offre un de ces types d'aventurier comme le XVIIIe siècle en possède une amusante et pittoresque galerie. Homme d'affaires, inventeur d'un système de loterie qu'il vint mettre en pratique, en France, lors de la création de l'Ecole militaire, un rapport de police signale sa présence à Paris, au mois de mars 1750, comme secrétaire de l'ambassadeur de Naples, marquis de l'Hôpital, qui allait bientôt rentrer en France.

Son système de loterie, qui devait être alors toute sa fortune, mit Calzabigi en relation avec les financiers Pâris-Duvernay, et, par eux, avec Mme de Pompadour, intéressés à la création de l'Ecole militaire; et ce fut ainsi qu'il dédiait à la favorite, en 1754, le premier volume de l'édition parisienne des *Poesie del Signor Abate Metastasio*, « in signo di rispettoso (2) ». En préface à ce volume, que décore un joli frontispice d'Eisen, Calzabigi, « de l'Académie de Cortone », faisait, dans une longue dissertation, l'éloge de l'illustre poète impérial dont il publiait les œuvres et, chemin faisant, tout en payant son tribut d'admiration au plus fécond des librettistes, exposait habilement ses propres idées sur l'art dramatique et, notamment, sur l'opéra, dont notre Académie royale de musique lui avait révélé certainement une forme nouvelle pour un Italien. Et ce sont ces idées, en effet, qui devaient le guider dans sa réforme « gluckiste ».

(1) Napoli-Signorelli, *Storia critica de' teatri antichi e moderni* (177), cité par Max Fehr, *Apostolo Zeno* (Zurich, 1912), pp. 25-26.

(2) Parigi, Presso la Vedova Quillau. Le dixième et dernier volume ne parut qu'en 1769.

De la majesté, de l'énergie, des brillantes imaginations de la poésie del Signor Metastasio dépendent, à mon sens, la force, la variété et la beauté de notre musique, dit Calzabigi. L'harmonie qui se dégage de ses vers à la simple lecture s'imprime tout subitement dans l'esprit de nos compositeurs, et leur fournit toutes ces pompes musicales qui forcent l'admiration et le respect des esprits les plus prévenus. Je crois que l'on ne peut révoquer en doute que la poésie la mieux adaptée à la musique soit la plus belle poésie, et que la musique la mieux adaptée à la poésie soit la plus belle musique, et que, par conséquent, la nation qui aura la poésie la plus expressive pour sa musique, aura de même une musique plus riche d'effets, qui pourra produire facilement une sensibilité plus douce et plus facile dans les âmes des auditeurs. En vain, le compositeur de musique s'efforcera de réveiller la tendresse, la pitié, la terreur, en appliquant les sons à des paroles ineptes, dures, recherchées, ampoulées et insignifiantes. Il ne suffit pas au musicien, pour dépeindre harmonieusement la terreur ou l'amour, que le Poète ait fait parler Pluton ou Cupidon, et que l'action ait été située par lui dans les enfers ou dans le royaume de Vénus ; s'il n'a pas tout le premier ressenti les diverses impressions de ces deux sentiments divers, s'il n'a pas tout le premier éprouvé de l'effroi ou de l'amour, s'il n'a pas fait passer dans ses paroles ces moments de son cœur, et si son style n'est pas, en conséquence, de diverses couleurs, comme celui de Virgile quand il décrit les transports amoureux de Didon et représente les supplices de l'enfer ; le musicien ne trouvera pas l'harmonie analogue au sujet, et, ne se sentant pas ému pendant la composition, parce que le Poète ne l'était pas lorsqu'il écrivit, il ne produira que des agrégations de sons composites et sans effet ; semblable à cet excellent graveur qui, obligé de conduire son burin d'après un mauvais dessin, ne pouvait éviter que, malgré son art, on ne vît toujours sur sa planche les fautes du dessinateur.

« Il y a quelques personnes, poursuit Calzabigi, qui supposent que la musique soit indépendante de la poésie et que le compositeur puisse suppléer par l'excellence de l'harmonie au défaut des paroles », mais cette opinion est erronée. S'appuyant sur plusieurs exemples de poètes français et italiens (Quinault, Dante, Tasso), l'éditeur de Metastasio montre que c'est le poète qui inspirera le musicien et que, dès qu'il verra, par exemple, un morceau intitulé chœur de Démons, « il ne pourra que mettre une grande rumeur et, par conséquent une musique bruyante (*clamorosa*), mais d'expression nulle ».

Quinault, dont les tragédies lyriques, mises en musique par

Lulli, balançaient encore au milieu du XVIIIe siècle le succès des librettistes, généralement assez pâles, de Rameau, et de ses contemporains; Quinault, dont le nom revient souvent sous la plume de Calzabigi, a fait grande impression sur le poète italien; et on peut dire que, si la réforme gluckiste est due en partie à ce dernier, elle lui fut inspirée par le spectacle, sans doute bien dégénéré à l'époque, mais encore majestueux, des opéras louis-quatorziens (1). Néanmoins, après avoir examiné quelques-uns des poèmes de Quinault, Calzabigi conclut que le plan dont il fut l'inventeur est « chétif de soi-même et doit être absolument exclu du théâtre musical ». — « L'emploi que ce Poète renommé a fait de la magie est, sans aucun doute, défectueux, car, ainsi que nous l'avons démontré au sujet du magique, et aussi à propos du fabuleux, il ne peut intéresser continuellement: toutes les fois qu'au plan même s'adapte le pur vraisemblable : toutes les fois que des actions purement humaines (2) s'ourdissent sur ce pur vraisemblable, en excluant le divin du Paganisme et le diabolique et le cabalistique, en un mot, tout ce qui excède le pouvoir attribué à l'humanité, alors, il n'est pas douteux que, du chœur nombreux, du ballet, de la [mise en] scène, magistralement unie à la poésie et à la musique, il ne résulte un tout extrêmement agréable, où les sens plus vifs du spectateur se verront successivement alléchés par la variété et la magnificence des objets, au moment même où son esprit sera ému par l'intérêt qu'il prend à l'action et par la délicatesse de la poésie; et son cœur ravi doucement par les sons de la musique. »

Ces diverses lignes devront enfin se diriger toutes vers l'action comme vers le centre, et se perdre et se fondre toutes en elle : être non pas principales, mais subalternes : ne pas distraire l'attention du spectateur, mais être employées à solliciter son plaisir : ne pas lui présenter des objets hétérogènes, mais adéquats ; le poète et le compositeur de la musique devraient toujours avoir sous les yeux, à mon avis, le fameux précepte d'Horace : *Denique sit quodvis simplex*

(1) « M. Calzabigi, étant à Paris, fut frappé de l'effet de l'ensemble, de la liaison qui se trouvaient dans les opéras de Rameau et de Mondonville, écrivait Coquéau en 1779. Il admira cet enchaînement de scènes, ces successions variées de formes musicales qui les animaient... C'est donc à la France, à Rameau, à Cahuzac que M. Gluck doit sa gloire. Nous lui faisons honneur de nos propres dépouilles. » (*Entretiens sur l'état actuel de l'Opéra de Paris*. Amsterdam, 1779, pp. 154-155).

(2) C'est déjà, exactement, l'expression wagnérienne, le *Reinmenschliches d'Opéra et Drame*.

duntaxat, et unum; précepte qu'on sait bien n'être pas seulement applicable au plan de la Tragédie ancienne et de la Comédie, mais étendre sa loi à tous les plans d'actions théâtrales imaginables (1).

Ces idées, qui sont d'un homme de théâtre, Calzabigi, longtemps plus tard, les exposait encore dans une lettre à Alfieri, lorsqu'il disait :

Je crois que la tragédie ne doit être autre chose qu'une série de tableaux... Une tragédie est d'autant plus captivante et parfaite qu'elle est moins riche de mots et, par conséquent, plus mouvementée et plus pittoresque, de sorte qu'elle offre à l'imagination une matière riche et attrayante pour la peinture. L'action est donc dans le drame la chose principale (Horat., *Ars poetica*, 180 s.), et non pas le discours... (2).

Cette théorie devait trouver son complément dans un compositeur d'instinct aussi dramatique que lui, mais auquel les circonstances n'avaient pas encore donné l'occasion de se développer pleinement.

Calzabigi avait disparu de Paris vers 1758-1759, laissant son frère régler ses affaires, qui semblent avoir été assez embrouillées, avec l'administration de la Loterie de l'Ecole Royale militaire. Il était, en 1761, à Vienne, où, dit un biographe, ses connaissances commerciales lui acquirent de grandes faveurs et ne tardèrent pas à lui valoir le titre de conseiller aulique, avec une pension de 2000 florins. Par Métastase ou autrement, il y fit la connaissance de Gluck (ou peut-être l'avait-il rencontré auparavant, en Italie), et bientôt s'esquissa une première collaboration, avec le poème d'*Orfeo ed Euridice*.

Poète et musicien étaient faits pour s'entendre : les idées de Calzabigi étaient celles du compositeur, et l'Italien, lorsque le succès fut venu, ne manqua jamais de revendiquer la part qu'il avait prise à la « réforme » gluckiste, heureusement exploitée par le bailli du Roullet, librettiste d'*Iphigénie en Aulide*, que Gluck devait rencontrer à Vienne vers 1772. Dans une *Riposta* (de Calzabigi lui-même, semble-t-il) publiée en 1790, à Venise, et adressée à Arteaga, on lit que Calzabigi

(1) *Dissertazione... sulle Poesie drammatiche del Signor Abate Pietro Metastasio*, pag. CLXXXVIII-CLXXXIX, CXCIX et CC à CCI.

(2) *Lettere di Ranieroda'Calsabigi all' autore sulle quattro sue prime tragedie.* Napoli, 20 agosto 1783 (Alfieri, *Opere scelte*, Parigi, 1847, tome II, p. 12).

choisit Gluck pour mettre en musique son drame. « Ce fut donc Calzabigi qui finalement inspira à Gluck une musique merveilleuse sous une détestable poésie, tandis que jusqu'alors il n'en avait écrit que de la vulgaire sur les drames divins et la céleste poésie de M. (1). »

Calzabigi ne faisait d'ailleurs, dans cette *Riposta* à l'auteur des *Revoluzioni del Teatro musicale italiano* (1785), que reproduire une défense déjà adressée, l'année précédente, au *Mercure de France*. Voici à quelle occasion : l'Opéra venait de représenter avec grand succès *les Danaïdes*, de Salieri, livret du baron Tschoudi, terminé par le bailli du Roullet, le librettiste d'*Iphigénie*. Or, le livret de Salieri n'était autre que celui d'une *Hypermnestre* que Calzabigi avait donné à Gluck en 1778. Gluck commença ou esquissa l'opéra, puis le céda à Salieri ; il ne fut nullement question de Calzabigi qui, de son côté, faisait musiquer son *Hypermnestre*, à Naples, par l'Italien Millico, « non moins célèbre chanteur qu'excellent compositeur ». Et lorsque les *Danaïdes* eurent été représentées à Paris, le 26 avril 1784, sous le nom de Gluck, Calzabigi, qui n'était sans doute plus en bons termes avec le chevalier, depuis *Iphigénie*, dont le livret avait été demandé au Français du Roullet, adressait au *Mercure* parisien une longue protestation, d'où il ne nous importe ici que de relever les lignes suivantes :

J'ai pensé, il y a vingt-cinq ans, que la seule musique convenable à la poésie dramatique, et surtout pour le dialogue et pour les airs que nous appelons d'*azione*, étoit celle qui approcheroit d'avantage de la déclamation naturelle, animée, énergique ; que la déclamation n'étoit elle-même qu'une musique imparfaite ; qu'on pourroit la noter telle qu'elle est, si nous avions trouvé des signes en assez grand nombre pour marquer tant de tons, tant d'inflexions, tant d'éclats, tant d'adoucissemens, de nuances variées, pour ainsi dire, à l'infini, qu'on donne à la voix en déclamant. La musique, sur des vers quelconques, n'étant donc, d'après mes idées, qu'une déclamation plus savante, plus étudiée, et enrichie encore par l'harmonie des accompagnemens, j'imaginai que c'étoit là tout le secret pour composer de la musique excellente pour un drame ; que plus la poésie étoit serrée, plus la musique qui chercheroit à la bien exprimer, d'après sa véritable déclamation, seroit la musique vraie de cette poésie, la musique par excellence.

(1) *Riposta che ritrovo calmamente nelle gran cita di Napoli il Licenziato Don Santigliano di Gilblas.., alla critica ragionatissima delle Poesie drammatiche del C. de Calsabigi...* (1785).

... J'arrivai à Vienne en 1761 rempli de ces idées... M. Gluck n'étoit pas compté alors (et à tort sans doute) parmi nos plus grands maîtres... Je lui fis la lecture de mon *Orphée*, et lui en déclamai plusieurs morceaux à plusieurs reprises, lui indiquant les nuances que je mettois dans ma déclamation, les suspensions, la lenteur, la rapidité, les sons de la voix tantôt chargés, tantôt affoiblis et négligés, dont je désirois qu'il fît usage pour sa composition. Je le priai en même temps de bannir *i passagi*, *le cadenze*, *i ritornelli*, et tout ce qu'on a mis de gothique, de barbare, d'extravagant dans notre musique. M. Gluck entra dans mes voies... Je cherchai des signes pour du moins marquer les traits les plus saillans. J'en inventai quelques-uns ; je les plaçai dans les interlignes tout le long d'*Orphée*... J'en fis autant depuis pour *Alceste*. Cela est si vrai que, le succès de celle [la musique] d'*Orphée* ayant été indécis aux premières représentations, M. Gluck en rejetoit la faute sur moi (1).

Sans doute Calzabigi exagérait-il un peu son importance, et les signes de son invention, auxquels il joignait des indications dans le genre de celle-ci, pour le chœur des Furies (second acte d'*Orphée*) : *Raddolcito e conespressione di quelche compatimento*, n'étaient pas suffisantes pour donner du génie à Gluck, non plus que pour assurer l'immortalité à *l'Orfeo* d'un Bertoni ou à l'*Ipermnestra* d'un Millico. Mais on comprend qu'après les triomphes parisiens du maître, dont s'étaient fait gloire les du Roullet ou les Moline, Calzabigi, rentré à Naples (où il mourait, en octobre 1795) (2), éprouvât le besoin de revendiquer sa part de la « révolution » qui avait transformé le théâtre lyrique en Europe.

§

Quant à Gaud Lebland, bailli du Roullet, gentilhomme normand et chevalier de Malte égaré dans la diplomatie, il semble bien qu'il ne fit qu'indiquer à Gluck, d'après Algarotti ou Diderot (3), l'*Iphigénie* de Racine, et la lui préparer et découper pour la musique, selon les principes de Quinault. Il avait d'ailleurs pris part à la querelle des Bouffons (1753), en écri-

(1) *Mercure de France*, août 1784, pp. 128-137. Lettre de Naples, le 25 juin 1784.
(2) Calzabigi fut chassé de Vienne par l'impératrice, et privé de sa pension, à la suite d'une aventure avec une actrice en 1776. Il se retira d'abord à Pise, d'où sont datées un certain nombre de ses lettres, lors de la mise en scène d'*Alceste* à Bologne, en 1778. Il fut ensuite à Naples, où il tenta de faire accepter son système de loterie. Sa pension autrichienne lui fut rendue à l'avènement de Léopold, ce qui lui permit de terminer assez paisiblement sa vie.
(3) Dans les *Entretiens sur le Fils naturel* (1757).

vant une brochure, une « réponse sçavante » à Rousseau, qui ne nous est pas parvenue, et tout en préparant les livrets des *Danaïdes* de Salieri et du *Renaud* de Sacchini, il publiait, en 1776, une brochure anonyme, *les Drames-Opéra*, où, vraisemblablement, il rééditait, après l'expérience d'*Iphigénie*, ses idées d'il y avait vingt ans. Tout comme Calzabigi, il y proclame que c'est dans l'accord complet de la musique et de la poésie que dépend un bon opéra ; il conseille de préférer les « sujets d'invention », de mettre l'exposition en action, de traiter des sujets simples, et de prendre pour modèle les tragiques grecs, et surtout Euripide ; de varier les caractères des scènes, les mètres des vers, afin de permettre au musicien de multiplier, de varier et de contraster les effets. Les chœurs doivent prendre part à l'action ; les fêtes et les danses, généralement amenées à contre-sens dans l'opéra, doivent « l'être nécessairement par le sujet, comme dans l'enchantement d'Armide » ; sinon elles sont une distraction pour le spectateur. Enfin, le poète doit fournir au musicien « toutes les ressources de montrer toutes les puissances de la musique d'expression ».

La brochure de du Roullet n'était guère qu'une apologie de son système. Les contemporains ne la considérèrent sans doute pas autrement ; des couplets inédits, retrouvés dans les papiers de Favart, plaisantent assez spirituellement la *Lettre* du bailli.

De la scène lyrique
Quinault n'est plus le roi.
Lisez ma Poétique,
Vous direz comme moi.
Nous n'avons qu'un génie.
— Qui, M. le Bailly ?
— L'auteur d'*Iphigénie*.
— Ah ! M. le Bailly ?

Admirez sa sagesse.
Modeste en ses essais,
Par respect pour la Grèce,
Il parle mal français ;
Même en pillant Racine,
Son génie affoibli
Dément son origine.
— Oui, M. le Bailly !

Gardez-vous dans la fable
De choisir vos sujets,
Point de Dieux, point de Diables,
Ni fêtes ni ballets,
Cela sent trop l'enfance.
— Mais, M. le Bailly !
On peut aimer la danse ?
Hein... M. le Bailly ?

Aussi bien, la musique du chevalier n'avait-elle plus besoin du soutien de la littérature. *Armide*, assez discutée au début, puis la seconde *Iphigénie* allaient confirmer le succès de la réforme inaugurée par la première *Iphigénie*, *Orphée* et *Alceste*.

C'était le couronnement de l'œuvre prévue par nos encyclopédistes, préparée et secondée par les théoriciens italiens, et achevée par un maître allemand, ou plus exactement bohémien. Jomelli, le « Gluck italien », ne fit pas école, dit M. Romain Rolland. « Ce fut le Gluck allemand qui assura la victoire, non seulement à une forme d'art, mais à toute une race. Cette victoire se prolongea pendant un demi-siècle, jusqu'à ce qu'un Ultramontain, d'une autre envergure que Piccini, qu'il avait vaincu, vînt, avec l'aide du Berlinois Meyerbeer, faire oublier, pendant un autre demi-siècle, le chevalier et sa noble musique. Il ne fallut pas moins qu'une nouvelle révolution musicale, conduite par le Saxon Richard Wagner, pour rendre à son art « purement humain » la place éminente qu'on n'aurait jamais dû lui disputer.

J.-G. PROD'HOMME.

LA CASA SECA

—

A mes amis Hélène et Philippe Berthelot.

« Tu ne sortiras point de là
que tu n'aies payé
jusqu'à la dernière obole. »
LUC, XII, 59.

PRÉLIMINAIRES

Malgré Don Quichotte, il n'est pas de province d'Espagne moins connue que la Manche. Le Chevalier à la Triste Figure suffirait à l'illustrer; mais ses prouesses absorbent l'attention aux dépens du cadre qui ne s'esquisse que fugitivement, bien qu'avec exactitude, derrière sa longue silhouette.

On l'ignore.

Parce qu'elle n'a point su organiser de carnavals mystiques, — comme Séville durant la Semaine Sainte, — parce qu'elle ne ressemble pas au décor de Carmen, les touristes la dédaignent; et le silence de ses étendues ne compense pas, pour les dilettantes, la rareté de ses révélations artistiques.

Cependant nul comme ce pays si pauvre n'a conservé intacts, dans une lumière cristalline, sa beauté sauvage et son caractère de jadis. Il reste si simplement à l'écart de la civilisation que la phrase : « Quand je reviendrai en Europe » s'y prononce sans ridicule. Pour le visiter, on se résigne à coucher dans des posadas fréquentées par des muletiers qui manient facilement le couteau. En plein jour, au flanc des sierras, les loups apparaissent; et l'escopette des brigands compte encore parmi les surprises du chemin.

Justice, police, octrois, costumes, langage, types, réjouissances et rapines n'ont pas varié depuis l'époque de Le Sage, ni même de Cervantès, — et si les chevaliers de l'Idéal restent aussi rares qu'autrefois, les Sancho Pança s'y rencontrent à chaque pas, balancés au trot paisible de leur grison, l'air endormi et l'œil malin.

Par une contradiction décevante, au milieu de cette nature si recueillie et si vaste qu'elle devrait libérer l'esprit de toute servitude pour l'élever aux plus hautaines méditations, le Manchego des villes possède une âme plate, superstitieuse et rapace, dont le mauvais renom deviendrait fâcheux pour la province, si les gens du peuple ne le rachetaient par l'élan de leur générosité.

A l'âpreté bourgeoise, le misérable oppose son fatalisme plein de cordialité, et le contraste — semblable à celui du paysage et de la Société — s'affirme avec une telle puissance qu'il a suffi d'assembler quelques récits régionaux où se meuvent des personnages encore vivants pour composer ce livre, moins roman que symbole, à deux pas de l'authentique « Casa Seca ».

PREMIÈRE PARTIE

I

LA BROUSSE

Le crépuscule envahissait l'étendue des landes : presque à ras de terre la brousse, dense et obscure, devenait lac d'ombre.

— Hé, femme ! appela le vieux Joaquin.

Immobile devant une cabane de bergers, il portait gauchement un corps nu de fillette, et ressemblait, ainsi voûté, avec sa face poilue et ses vêtements de peaux de brebis, à un être fabuleux beaucoup plus proche d'une bête que d'un homme.

— Femme, répéta sa voix chevrotante, Dionisia, Dionisia! Corps-du-Christ, la vieille devient sourde...

— Et l'Innocent s'est nourri de langues depuis ce matin, riposta l'interpellée qui surgissait des broussailles, une cruche en équilibre sur sa tête. — Quel vacarme ! L'eau manquait, je viens du rio ; qui t'empêche d'entrer sans moi ?

Elle arrivait sur lui, sursauta :

— Jésus-Maria, qu'est-ce que tu tiens là ! Et tu restes planté dans le froid à défiler un chapelet de « Dionisia » au lieu de t'abriter ?

— Mais comment ? protesta-t-il.

D'un tour de main elle fit sauter la porte en roseaux qui s'appliquait comme un couvercle sur l'entrée de la hutte et poussa son homme à l'intérieur.

— Maintenant, parle : où as-tu ramassé cette vergogne ?

— Sous un olivier, près de la Laguna.

— Belle découverte ! Parions qu'elle ne connaît ni père ni mère et avec ça pas un jupon sur le ventre, et maigre comme une grenouille... et elle dort, pauvrette, sans se douter qu'un

vieux benêt s'obstine à lui tenir la tête en bas ! Jésus d'amour, te décideras-tu à la poser sur le lit ?

Le « lit » se composait d'un amoncellement de peaux de chèvres serrées contre la paroi de roseaux, maintenues au chevet par le tronc d'arbre autour duquel s'accrochait la cabane. Joaquin y laissa choir le petit corps, tandis que Dionisia avivait les braises sous le puchero de terre culottée où mijotait la soupe. Des lueurs fantastiques éclairèrent le réduit, si bas que le vieux ni la vieille n'y tenait debout, — et dans l'âcre fumée qui cherchait une issue, la fillette, toussant, ouvrit les yeux.

Des yeux clairs comme ceux des montagnards qui regardent indéfiniment sur la plaine ; des yeux où se reflétaient les lignes fuyantes de vastes horizons, des profondeurs d'eau mystérieuse, et la clarté de l'espace : des yeux verts dans un teint d'ambre pâle.

— Comment t'appelles-tu, précieuse ? crièrent-ils ensemble. Elle les regarda tour à tour avec une attention si naïve qu'elle semblait déchiffrer sa réponse sur leurs traits.

Ils souriaient.

— Candida, confia-t-elle alors d'un accent qui chantait et traînait à la fois.

— La cadence de l'Estramadura, entends-tu, mujer ? Elle a dû suivre les troupeaux des montagnards et se perdre.

— Ça ! Regarde la coiffure : deux petits chignons serrés au-dessus des oreilles à la manière gitane. Ces brigands-là l'auront volée, puis jetée au hasard dans un moment de panique. A qui appartiens-tu, petite ?

— A personne, affirma Candida sans hésiter.

— Voyez-vous ça ! Mange un peu, on s'occupera demain de retrouver tes parents : ou sinon, que faire de toi ? Veux-tu rester sur le plateau ? Veux-tu que le vieux te ramène dans la sierra ?

L'enfant tressaillit et jeta un coup d'œil alentour. Le couple se distinguait à peine dans la pénombre où la prenait à la gorge une suffocante odeur de suint ; aucun meuble, aucune provision : le dénuement. Mais la voix bourrue de la vieille l'enveloppait de protection, tandis qu'en face, contre le ciel scintillant, la crête des montagnes se déchiquetait, sombre et nette comme une main menaçante.

— Je reste ici, déclara-t-elle. Dionisia creva de rire :

— Une gloire comme elle s'inquiète de nous ! Notre gueuserie suffit pourtant à deux dans la hutte ; — qu'en dis-tu, l'Innocent ?

Joaquin balança la tête sans répondre. Il avalait sa soupe par lourdes cuillerées en souriant de toutes ses rides à l'intruse, adoptée dès la première minute, Dionisia le savait bien ; et Dionisia pensait comme lui. Mais les femmes ont besoin d'exercer leur langue comme les chèvres de mâchonner des ramilles pour se sentir vivre ; un berger qui connaît son monde n'y prête plus l'oreille, et se laisse bercer par le bruit. Gravement la petite bourrait ses joues de mie de pain en les dévisageant. Installée au milieu du lit, elle ne s'inquiétait pas plus que Joaquin des questions de la vieille et se laissait rudoyer avec indifférence ; elle paraissait déjà tout à fait chez elle. Lorsqu'elle eut achevé sa portion et bu un grand coup d'eau : « Buenas noches », prononça-t-elle en installant sa tête sur son bras replié, à la manière des chemineaux.

— Buenas noches, firent les vieux.

Et Dionisia, enveloppant soigneusement le frêle corps de leur châle de laine, reprit d'un ton indigné :

— Tu ne réponds rien, Joaquin ?... Tantôt on ne pouvait t'arrêter ; maintenant une gourde serait plus loquace que ta bouche. Si tu songes à rejeter cet oiseau du Seigneur à la brousse sous prétexte que nous n'aurions pas une poignée de pois-chiches pour le nourrir, tu fais bien de te taire...

— Patience ! soupira le méditatif.

— Car cette vermine me rappelle notre Luz, de sorte qu'elle ne nous quittera plus, hombre !

— A la volonté de Dieu ! grogna-t-il approbativement.

Les discours cessèrent, le feu s'éteignit. En moins de temps qu'il n'en faut à un chaton pour naître, la vagabonde dormait entre les siens, tranquille et secrète, dans la cabane au milieu de la brousse qu'aspergeaient les étoiles.

. . . . . .

Elle grandit dans ce coin de la Manche sans qu'on éclaircît le mystère de son origine, sans nostalgie, — belle, avec ses yeux clairs sous de forts sourcils et ses longs cheveux libres. La hutte et son immense cirque de sierras à l'horizon devinrent son foyer : le maquis épineux, qui, à des lieues à la ronde,

épousait étroitement la ligne eurythmique des collines, borna sa patrie.

... Elle s'en allait, chantant, vêtue d'un caraco plat sur sa poitrine plate, de jupes de cotonnade aux couleurs éclatantes, une fleur dans les cheveux, pieds nus, le long des pistes mal tracées où se multipliaient les empreintes de pattes de chèvres...

Elle s'étendait, chantant, sur l'herbe qui sentait fort, face aux nuages ; et l'air l'enveloppait de caresses, l'air subtil, frais comme de l'eau au printemps, d'une tiédeur de duvet en été...

Elle errait, chantant, sous les oliviers argentés des vallons, au bord de la Laguna où le vieux l'avait découverte, vers les sierras menaçantes ; toujours seule. Le Tio Joaquin gardait les troupeaux d'un propriétaire voisin ; Dionisia piquait de la dentelle devant leur cabane, lorsque ses occupations ménagères lui en laissaient le loisir. Ils ne possédaient aucun parent, et ne connaissaient que les bergers des environs. Mais Candida se passait de société.

Sur les plateaux éternellement silencieux, une dégringolade de moutons à flancs de collines, la silhouette d'un cavalier dressée à l'horizon, une théorie de femmes s'éloignant du rio, suffisait pour des heures à peupler son imagination. Lorsque le soleil déclinait, elle regardait les pâtres se draper dans leur cape en ramenant les troupeaux plaintifs, tandis que là-haut s'abattait sur terre une tristesse d'inquiétude et d'abandon : parmi les teintes assombries, les troncs de chênes-nains, très noirs, s'alignaient en échelle contre le couchant. Et la face chagrine de la lune s'élevait, jetant une lueur falote sur ces immensités nues rendues fantastiques, où le moindre souffle s'amplifiait en gémissement.

Solitude du ciel, solitude du sol... Candida rentrait en chantant, ses petites mains brunes effleurant la brousse, sans peur, parce qu'elle se sentait dans son domaine.

La brousse vivait, pour elle. Elle en aimait le parfum sauvage comme un chant de liberté, elle vénérait ses transformations fécondes, elle savourait ses ressources. Le vieux Joaquin lui avait appris à allumer des feux de racines en frottant un morceau d'étoupe contre un morceau de chanvre ; à choisir en automne les gros champignons blancs qu'on posait à même

la braise et qu'on dévorait rôtis, bien saupoudrés de sel et de cendres, au bout de baguettes affilées. Les glands doux des chênes-nains, les chicorées amères, les mûres complétaient ses repas de prédilection.

Sous la hutte, on dînait plutôt d'une tartine de miel, d'un peu de mouton séché ou d'un fromage dur comme pierre, à moins que Dionisia en veine de cuisine ne fît mijoter une *migas*, ou que Joaquin (aux jours de paye qui correspondaient aux quatre grands saints de l'année) ne les régalât d'une tranche de jambon mâchonnée sans respect : car la nourriture importait moins à la petite que le grand air ; pourvu qu'on lui permît de vaguer à sa guise, elle se contentait de bon cœur d'un morceau de pain parfumé à la menthe et mouillé dans l'eau de la rivière.

Ses promenades ne l'amenaient qu'exceptionnellement près des hommes. De temps à autre elle rendait visite à un potier établi dans une ruine, assez loin, sur les plateaux voilés d'azur... Des chèvres aux mamelles traînantes rôdaient par là sous la garde de pâtres vêtus de cuir, et en plein silence, le chant de leurs clochettes alternait avec le cliquetis des feuilles d'eucalyptus. Candida observait curieusement la naissance des cantajos rouges qui séchaient ensuite au soleil, et parlait si peu qu'elle mit des années à s'apercevoir que le bonhomme était sourd.

Même les habitations visibles de la cabane n'excitaient pas son intérêt. Une cependant l'effrayait ; la Casa Seca — une grande finca blanche qui s'allongeait entre les oliviers sur un mamelon voisin ; non qu'elle s'inquiétât ni même s'informât des causes du maussade sobriquet ; mais à cette « Maison Sèche » faisaient fond deux sierras noires, hostiles comme des geôlières, et jamais la vagabonde ne s'aventurait de ce côté-là.

Une brèche s'ouvrait plus à droite dans le grand cirque des montagnes et juste à l'avant, sur un plateau, le clocher d'une petite église se dressait comme un index vers le ciel, protégeant les bicoques blanchies à la chaux qui semblaient ramper contre terre. Rarement, rarement Candida atteignait ce village dont les ruelles lui répugnaient moins encore par les cloaques où se vautraient les porcs que par les émanations et les rumeurs humaines. Les estudiantinas du Carnaval,

les bourdonnements de zambombas aux approches de Noël, l'école, d'où s'échappaient les cadences de « kilimetros, ectrometros », vociférés en chœur, lui inspiraient une méfiance superstitieuse. Elle se sauvait de là toujours en courant, avec la terreur qu'on voulût l'emprisonner entre des murs elle aussi, puisqu'elle ne savait rien.

Mais personne ne s'occupait d'elle, — et ses parents adoptifs purent continuer à la gratifier d'une instruction aussi fantaisiste que sommaire.

Lorsqu'elle demandait à Joaquin, écoutant un piaillement aigu :

— Qui crie ainsi?

— L'oiseau du blé.

— Quel?

— Celui qui porte une dent au milieu du bec, répondait-il gravement.

Ou quand elle s'enquérait d'un nom de fleur :

— Florecita, — et d'animal : « Bicho » (petite bête). Cela leur suffisait.

Aucun des vieux ne savait lire, écrire, ni compter. Ils ignoraient les lois rudimentaires de la nature, ne soupçonnaient pas qu'une civilisation pût exister. Mais si le Tio Joaquin passait pour simple, Dionisia possédait, elle, toutes les sciences que nul n'enseigne : guérir les maux avec des herbes, conjurer les sorts malins, prédire le futur, soigner les bêtes et fortifier les âmes. C'était l'Expérience devenue vieille femme.

Elle recélait en outre un répertoire de chansons et de proverbes transmis de bouche en bouche depuis des siècles, qui résolvait sans équivoque les difficultés de la vie ; et Candida fut élevée à l'aide de *coplas* dont la sagesse simpliste fortifia son intelligence en friche aussi vigoureusement que s'implantent, dans la glaise âpre, les racines de la brousse.

Elle prit l'habitude de fredonner du matin au soir ; puis un hasard lui inspira le goût de la danse. En rentrant d'une de ses flâneries, certain crépuscule, le chant d'une guitare l'immobilisa près d'une roulotte devant laquelle trois enfants gitanes répétaient leurs exercices de gala : l'un, accoté à un arbre, grattait sur son instrument des motifs de sévillana, tandis qu'une petite fille de six ans se trémoussait en face d'un lour-

daud, dirigeant son partenaire et le musicien d'interjections impératives :

— Vamos, Chiquillo... Hé tu, Niño ! (« Allons, petit. Hé toi, enfant !)

Maigre comme une sauterelle, laide et coquette, cette femme minuscule dansait avec tant de souplesse que chaque inflexion de son corps évoquait les ondulations des blés sous la brise printanière...

Et Candida la regardait avec stupeur claquer des castagnettes, taper du talon, bouffer des jupons, — l'admirant de toute son âme sans soupçonner le travail que cachait tant de désinvolture.

Le soir même elle réclamait des castagnettes à Joaquin, qui lui en rapporta en cachette de la première foire où il se rendit ; et dès lors, sur la lande déserte qu'inondait le clair de lune, elle put improviser à son tour des danses de caractère scandées par le grêle orchestre de bois.

... Le vieux Joaquin disparut assez tôt. Dionisia comptait à cette époque un peu moins de trois douros d'âge (soixante ans) et les portait gaillardement : elle possédait encore la raideur splendide des femmes qui soutiennent la cruche sur la tête, une peau lisse, des cheveux abondants. Elle parlait d'une voix impérative, en employant un si grand nombre de diminutifs qu'elle grondait comme les autres plaisantent et s'attendrissait sur un ton de colère ; d'ailleurs l'enfant et le vieux, qui la connaissaient bien, ne faisaient pas plus cas de ses menaces que des nuages de l'an passé.

... Lui, Candida se le rappelait surtout par son vêtement pendu maintenant au pied de leur couche : veste de cuir, tablier de cuir séparé entre les jambes, bissac de cuir et sandales de cuir, cent fois rapiécés par des lanières de cuir, — défroque vieillie sur lui, crasseuse comme lui, qui avait longtemps paru à la petite sa peau naturelle.

Elle gardait aussi le souvenir de sa sérénité. Il ne s'émouvait de rien.

Un jour qu'elle l'avait rejoint au sommet d'une colline où il rêvassait, le bonnet sur les yeux, elle remarqua :

— On distingue à peine les chèvres sur la descente, señor, comment pouvez-vous les surveiller de si loin sans qu'il s'en perde ?

— Il s'en perd, affirma-t-il doucement.

Or si le loup volait une bête, il fallait, pour se disculper, fournir au maître un morceau de la dépouille, — ce dont Joaquin ne s'avisait jamais. Chaque accident coûtait donc une des brebis que le propriétaire de la Casa Seca allouait en paîment partiel à ses bergers : et Dionisia, qui parvenait à peine à remplir la marmite, tempêtait... Elle le privait de souper, dissimulant le bissac en peau-de-bique qui leur servait de huche et la corne de taureau où l'on gardait l'huile, pour mortifier son estomac. Mais il se couchait sans se plaindre, et aux plus véhémentes injures répondait par le doux hochement de tête devant lequel cédait la colère de la vieille comme s'abat le vent sous une pluie légère.

Au fond, elle admirait son Innocent autant qu'elle y tenait. Candida se rappelait encore la scène de lamentations qui avait ouvert la période d'agonie...

Depuis quelques jours, Joaquin ne sortait, ne mangeait, ne parlait plus. Un soir, au coucher du soleil, lorsque Dionisia parut avec la provision d'eau, il articula péniblement quelques syllabes :

— Lave-moi les pieds, mujer.

— Un homme malade, tu n'y penses pas ! se récria-t-elle.

— Si, si.

— Madre de Dios, nous annonce-t-il qu'il va mourir ?

Il s'entêta, et les gémissements de la vieille cadencèrent l'exécution de son étrange caprice.

Peu après (c'était fatal), Joachin s'éteignit.

Cette fois le caractère viril de Dionisia reprit le dessus. Tandis que des voisines assemblées autour du cadavre menaient le deuil suivant les rites manchegos, Candida, blottie dans les jupes de la veuve, l'entendit marmotter :

Ici l'on pleure pour un mort	*Aqui lloran por un muerto*
Et là on rit pour un vivant ;	*Y alli rien por un vivo :*
Il faut que tout se passe à rebours	*Todo al reves ha de hacerse*
Dans ce monde maudit.	*En este mundo maldito.*

Et cette copla pleine d'amertume servit d'oraison funèbre au Tio Joaquin.

. . . . . .

Elles continuèrent à vivre côte à côte en été, quand elles pouvaient subsister des maigres gains de leurs dentelles et de

leurs ruches. Une miche de pain suffisait alors à leur nourriture, et deux chemises et deux jupons les habillaient. Mais l'hiver, pour gagner quelque argent, la vieille louait ses services aux riches du village, et souvent retenue par son travail ne pouvait rentrer à la nuit. Elle tenta d'emmener la petite... Rien ne put décider Candida à quitter sa lande. Même quand le vent rasait furieusement le plateau ou que la neige tourbillonnait, terrée dans la hutte, elle s'amusait à guetter les fuites éperdues des moutons chassés par l'ouragan, des nuages qui jetaient sur les collines leurs ombres menaçantes; — ou riait de voir les femmes se sauver en retroussant sur la tête leurs jupes de couleurs, semblables à des fleurs mouvantes au-dessus des broussailles. La nuit, le sifflement de la tempête se mêlait aux hurlements des loups, et l'impondérable abri de roseaux tremblait comme une plume. Mais tenant serrée contre elle sa poupée de chiffons, Candida chantonnait sans peur ni mal ; car elle supportait le froid avec la résistance particulière aux misérables, et se sentait beaucoup plus en sécurité sous son chaume branlant que si l'on l'eût obligée à se réfugier là-bas, entre les murs épais de la Casa Seca : beaucoup plus, vraiment.

Et lorsque le jour revenait et qu'elle voyait passer les ouvriers des mines au teint blafard balançant d'un doigt leur lampe ronde comme un œil de hibou, elle s'indignait que des hommes fussent assez cupides pour préférer à la libre lumière l'ensevelissement régulier dans une fosse.

— Quand même ils gagneraient cent patacones (1) ! ripostait-elle aux sages explications de Dionisia.

Pour elle, il n'était qu'une richesse : l'indépendance. Une indépendance de gitane, ombrageuse, rude, qui dédaignait les menaces autant que les louanges et les dons.

Un jour que la vieille, installée sur un tabouret, peignait ses longs cheveux à reflets de cuivre et d'or devant leur cabane, une voiture cahotée par les fondrières s'arrêta près d'elles et le cocher s'informa de la Casa Seca.

— Ma fille va vous l'indiquer, dit Dionisia. — Monte sur le siège et conduis ces señores par le passage des troupeaux, petite.

Une voix gouailleuse s'échappa des rideaux de cuir :

(1) Le patacon vaut 10 centimes.

— Caramba, quelle chevelure! Le soleil peut rester derrière les nuages, nous emmenons sa petite sœur. Viens dans le coche, ma belle enfant.

Candida, qui s'était levée, se rassit en disant :

— No quiero.

Et Dionisia connaissait si bien la valeur de ce « No quiero » à l'r accentué, qu'elle répéta calmement :

— Elle ne veut pas.

Là-dessus l'exclamation d'une señora en colère éclata dans la voiture :

— A-t-on besoin de consulter cette gitanelle! Qu'on l'asseye près du cocher, et marchons.

— Patience, patience, Pepa, intervint le mari, dont la tête souriante parut à la portière. Il existe un meilleur moyen de convaincre les petites filles farouches... Prends ceci, rica.

La vagabonde regarda le señor aimable qui lui tendait une pièce, puis le visage furibond de la dame, et, sans gêne ni hardiesse, s'éloigna... Elle s'éloigna en reprenant son chant à la syllabe même où on l'avait interrompu, et ce chant disait :

Une gitane comme moi	*Gitaniya como yo*
Tu ne la trouveras pas	*No la tienes d'encontrar*
Quand même se ferait gitane	*Aunqae gitana se güerba*
Toute la chrétienté...	*Toita la cristianda* (1) !

Le soir, quand Dionisia, sans songer à la gronder, raconta la fin de l'incident et comment elle avait accompagné la voiture jusqu'à la Maison Sèche : « parce qu'il ne faut jamais négliger un gain honnête, hija mia », — la petite n'approuva ni ne protesta, pas plus qu'elle n'exprima un regret pour sa propre conduite.

Un instinct de silence la caractérisait. Jamais elle ne commentait une histoire, malgré les : « Qu'en penses-tu, niña? » dont les ponctuait la vieille ; ou bien ses interruptions semblaient « tomber de la lune », pensait celle-ci.

Un soir, par exemple, Madre Dionisia racontait la rupture du mariage de Luz, sa fille unique : « Luz me dit : — « Antonio me plaît, señora. » Je répondis : « Ça se peut, mais pas à moi, ma fille : un garçon qui jure Dieu et les Saints n'entrera pas dans ma maison. » — « Jésus ! Je l'épouserai quand

(1) Les formes dialectales ont été respectées dans les coplas.

même.» — « Bon. Dans ce cas ne compte ni sur une taie d'oreiller ni sur ta mère à ta noce. » Elle a fini par me croire et m'obéir, grâce à Dieu. »

Or Candida savait que Luz s'était laissée marier moins d'un an plus tard à un « homme sérieux » pour mourir en couches aussitôt après, et elle n'objectait rien à ce tragique destin. Mais quand la mère conclut, avec autorité :

— Car il faut que tu saches, niñita, qu'il existe deux chemins dans la vie : l'un obscur et plein de trous où l'on bute à chaque pas ; c'est celui du cœur ; l'autre clair et sans dangers où l'on marche la tête droite, en suivant la raison.

D'une voix singulièrement songeuse, la taciturne s'informa :

— Et le chemin du bonheur, Madre Dionisia ?

Bien entendu, la mère l'Expérience ne se souciait guère de répondre à une question aussi dépourvue de sens commun...

Alors, sans insister, Candida reprit sa chanson et s'en fut vers la brousse, dans la nuit.

II

EN VILLE

Ave Maria purissima! son las doce y sereno!

De rue en rue, à travers la petite ville enténébrée, le refrain nasillard du veilleur de nuit éclate et se prolonge, rythmiquement.

— Minuit, 31 décembre... Vous ne serez plus père cette année, résignez-vous, Don Alfonso, annonce une voix qui résonne comme une menace dans le grand patio froid.

D'un même mouvement, le maître de la maison et les familiers groupés autour du brasero lèvent les yeux vers la sage-femme dont la silhouette se découpe à l'entrée d'une chambre obscure.

— Doña Pepa semble à bout de forces et n'aide plus au travail. Dieu sait quand et comment l'enfant apparaîtra ! ajoute-t-elle en s'étirant d'un geste découragé.

— Je le prévoyais, cousin. N'avez-vous pas refusé d'allumer un cierge à San Jamon Nonato ? Cela revenait à condamner votre femme, claironne aigrement la célibataire Doña Serafina.

— Et par quel mystère ce bienheureux San Jamon s'intéresserait-il d'aussi près à la naissance de mon enfant ?

— Vous savez bien...

— Prit-il part à sa conception ?

— Que San Jamon...

— Et vous oseriez, cousine, proposer au mari de lui brûler une chandelle !

— ... Sainte Vierge, vous l'entendez !

— Où s'est enfuie la vertu de Doña Serafina, hélas, Don Inocencio !

— Paix, paix..., intervient avec onction le Confesseur de la Cathédrale, dont le triple menton, douillettement reposé sur la poitrine, semble contenir la somme des béatitudes humaines. Vous risquez la santé de votre femme à faire l'esprit fort dans ce cas, Don Alfonso.

— Ajo ! Allez-vous aussi me prêcher le San Jamon faiseur d'anges auquel recourent les Conchas de la rue ?

— Trêve aux railleries ! San Jamon Nonato — béni soit-il ! — naquit après la mort de sa mère par la protection de l'Esprit Saint. Une bulle spéciale lui accorde de ce fait le patronage des naissances difficiles, et depuis des siècles il accomplit journellement des miracles ; mais il peut refuser son aide aux mécréants...

— Des miracles ? Mettons que, si la malade meurt, la faute retombe sur l'accoucheuse, et si elle vit, on brûle de l'encens au saint : un sûr miracle comme je me chargerais d'en réussir, proteste avec vigueur la sage-femme.

Et Don Alfonso de rire :

— Señor curé, ne levez pas les bras au ciel, calmez vos signes de croix... La Carmen redevient dévote dès qu'on cesse d'empiéter sur ses attributions, parole!

— Le libertinage d'esprit se gagne comme une fièvre maligne, mon fils, soupire Don Inocencio. L'air qu'on respire dans cette maison est chargé d'impiété; prenez garde d'entraîner à votre insu des âmes au Purgatoire.

— Vous entendez, Carmen ?

— Le Purgatoire m'effraye moins que le Paradis peuplé des gens qui l'achètent avec des messes.

— La Carmen est enragée...

— Qu'elle s'en aille donc activer la délivrance de votre fem-

me, au lieu de pécher par chacune de ses paroles, opine dédaigneusement doña Serafina.

— J'attends les conseils de la señora célibataire!

— Avez-vous chatouillé la gorge de ma cousine avec une mèche de ses cheveux? L'avez-vous sortie de son lit ? L'avez-vous installée sur deux chaises ? Naturellement, non. Mais vous resteriez bien là à bavarder à tort et à travers jusqu'à demain matin.

— Voici mon tablier, riposte l'autre. A-t-on jamais vu ! Un curé, une demoiselle, m'apprendre mon métier... Si je suis seule inutile auprès de l'accouchée, bonsoir, je m'en vais.

— Un peu de patience ; nous savons tous qu'il arrivera ce que Dieu voudra, concilie le maître de la maison, les yeux luisants de malice. Mais vous pourriez vous fier, mujer, à l'expérience de doña Serafina ; elle en sait plus que vous et plus qu'aucune matrone de la ville, car voici trente ans bien sonnés qu'elle préside à toutes les naissances de la bourgeoisie.

— Corneille sans nid, marmotte Carmen en disparaissant dans la chambre noire.

Et le patio reprend son bourdonnement. Outre doña Serafina, don Alfonso et le Confesseur de la Cathédrale, se trouvent réunis là quatre joueurs de tresillo ensevelis dans un nuage de fumée : — un veuf à moitié sourd et d'autant plus loquace; — le procureur fiscal engagé dans une violente discussion avec l'alcalde, et le juge du Tribunal qui ponctue leurs répliques de : « Doucement !... Par le Ciel !... Allons, señores ! » pacificateurs.

Don Alfonso les écoute sans impatience, comme sans intérêt. Il songe à l'affaire assez désavantageuse qu'il a conclue le matin et tapote d'un doigt sec la tête d'une petite fille ivre de sommeil que personne ne songe à conduire au lit.

La voix de crécelle de doña Serafina domine les autres :

— Mauvais présage, ce retard ; les enfants paresseux à naître ne promettent rien de bon pour l'avenir. Il est vrai que le contraire ne vaut pas mieux : vous rappelez-vous la naissance de Milagros ? La cousine Pepa accomplit sa besogne à en perdre le souffle, et sans notre vœu à la Vierge des Miracles, nous ne sauvions pas la petite. A qui dédiez-vous votre seconde fille, Alfonso ?

— Aux Limbes, cousine; car je compte bien que ma seconde fille sera un fils : ce ver d'égout-là me suffit.

Entre les genoux paternels, le « ver d'égout » hurlant d'indignation reçoit pour se consoler un bloc de nougat dans la bouche : et don Alfonso, la mine assombrie, troque ses soucis d'affaires contre une préoccupation plus intime... La langue empoisonnée de Serafina devinerait-elle juste, pour une fois, Pepa s'aviserait-elle vraiment de le frustrer de l'héritier qu'il espère depuis six ans ? « Rien d'impossible avec ce caractère démoniaque », se répète-t-il rageusement.

Autour de lui, les pieds gelés sur la mosaïque, la plupart des visiteurs bâillent ; Inocencio somnole, emmitouflé de châles ; et seule Serafina continue à troubler la veillée de ses réflexions aigrelettes.

— Le sereno (1) annonce de la neige... Hélas ! Seigneur, ce n'est que trop vrai; voilà les flocons qui tourbillonnent contre le vitrage et il faudra barboter comme avant-hier pour rentrer chez soi... Ah Marie, Jésus crucifié, San José miséricordieux !

— Là, là, pitié pour nos oreilles ! Que signifient ces cris, cousine ?

— Comment n'y ai-je pas encore songé !

— Allons donc, parlez !

— Mais vous attendez deux enfants, Alfonso ! N'avez-vous pas appris la naissance des jumeaux Herera, avant-hier ? Je me trouvais là par hasard et les choses se sont passées absolument de la même façon. Comme Pepa, doña Socorro...

— Silence, Serafina ! tonne Don Alfonso.

Depuis des mois les allusions perfides à l'intimité de Pepa avec le docteur Herera le font sourire, mais à cette minute...

— Renarde ! éclate-t-il tout haut. Et Serafina savoure sa revanche, tandis qu'au bruit de la dispute le cercle réveillé se rapproche et que le veuf larmoie :

— Remerciez le ciel, Alfonso ! Si ma pauvre femme m'avait seulement laissé des jumeaux, mon foyer serait béni.

L'un se fait carliste et l'autre républicain, c'est la paix assurée, goguenarde l'alcalde.

Un cri... Un autre cri...

(1) Le veilleur de nuit qui passe d'heure en heure.

Don Inocencio marmotte des litanies avec précipitation, Serafina baisse les paupières, les joueurs de tresillo palpent leur scapulaire... Puis la sage-femme reparaît, la mine grave, et sans oser l'interroger Don Alfonso la suit dans la pièce sombre. Du fond de l'alcôve, une voix gémit :

— Encore une fille, Alfonso !

— Mes compliments, Pepa !

— Qu'y puis-je ? J'ai dépensé une fortune de cierges pour obtenir un fils. Regarde... Ils brûlent encore sur l'autel de Sainte-Marie-des-Neiges.

Des flammes tremblent devant un autel en rocaille.

— Je ne reconnais plus ton esprit d'économie... Allumes-en la moitié à saint Fructueux la prochaine fois et compare les résultats.

— Jésus, il raille quand c'est sa faute ! Si tu ne remplissais pas la maison de scandales et d'impiétés, la Providence écouterait mes prières.

— Chut, chut, pas de querelles... Tourmenter une femme qui sort d'un travail pareil, vous devriez avoir honte, don Alfonso. Si les hommes s'en chargeaient de temps à autre, m'est avis qu'ils chicaneraient moins sur le résultat. Et vous pourriez pourtant admirer cette miniature d'ange qui vous ressemble !

D'un geste, la Carmen écarte les voiles de la bercelonnette où dort, rouge et sage, la nouvelle venue si mal accueillie.

— Elle me ressemble ?? En tous cas, cette véritable petite Alarcon se soucie de mes paroles comme une Pieta d'un blasphème... Si nous en sommes redevables à ta patronne, appelle-la Nieves ; et repose-toi, Pepa.

Un signe de croix sur le petit visage, une génuflexion devant l'autel en rocaille, et sans enthousiasme l'esprit-fort regagne le patio.

— La mamà t'apporte un beau cadeau, Milagrito.

— Une mantille ?

— Mieux.

— Un grand peigne ?

— Mieux, mieux.

— Quoi donc : une poupée ?

— Réjouis-toi, mujer; une petite sœur...

— Ay ! sanglote de rage la fillette. Et les assistants s'amu-

sent, et l'écho des rires et des pleurs, parodique comme un chœur de comédie, s'engouffre avec doña Serafina dans la chambre pleine d'ombre où vagit la nouvelle-née....

Ce fut ainsi que Nieves Sanchez Alarcon, décevant tour à tour mère, père et sœur, mais sereine, conquit sa place dans la Société.

. . . . . .

Elle reçut l'éducation réservée à toutes les petites filles de la bourgeoisie espagnole.

On lui enseigna le catéchisme, à lire, à écrire, à réciter, à faire de la broderie, à taper du piano, à danser la sévillane, à poser son voile avec grâce, à suivre les processions...

On développa soigneusement ses défauts et même quelques-uns de ses dons. Son cœur se tira d'affaire tout seul. A la mort de son père (elle avait dix ans),l'obligation de s'immerger pour de longs mois dans le noir allait sans doute l'inciter aux larmes, lorsque les compliments des voisines sur son teint rehaussé par le crêpe transformèrent en allégresse ces velléités chagrines.

Et cependant sa jolie figure lui valait plus de rebuffades que de triomphes, car sa sœur aînée, irrémédiablement laide, manquait de résignation. Nieves s'efforçait de dissiper les querelles avec tact, non par crainte de vexer Milagros — elle en eût assez joui, — mais parce qu'elle sentait que sa mère favorisait l'aînée, et se méfiait des représailles.

Le caractère « démoniaque » de doña Pepa ne s'était pas amélioré depuis la perte de son mari; il se montrait au contraire de plus en plus prodigue en éclats dont la virulence répugnait à la nature mesurée de Nieves. Or, si habile que fût déjà la fillette à dissimuler ses impressions, un hasard malencontreux amenait trop souvent à ses prunelles certaines lueurs de dédain durant les scènes domestiques, ou un sourire d'ironie lorsque paraissait don Pedro, l'homme d'affaires si assidu de doña Pepa. Et ces sanctions muettes exaspéraient l'orgueil de la veuve qui, libérée sur le tard d'une autorité despotique, prétendait satisfaire son tempérament sans perdre pour cela le respect de son entourage; ce à quoi elle réussissait presque, grâce à sa méchante humeur et à sa solide fortune. Les servantes se succédaient terrorisées au logis où les amis devenaient rares; et le va-et-vient de familiers qui continuaient à

hanter la maison ne se composant plus guère que de solliciteurs et de gueux, personne ne se risquait à la juger.

Nieves cultiva dans cet intérieur orageux un singulier talent de diplomatie, avec la science de jouir des bonnes minutes sans s'émouvoir des mauvaises. Les cadeaux qu'on lui promit, qu'elle perdit occupèrent une place considérable dans ses réflexions. Elle accomplit ses devoirs en conscience, joua sans excès, — d'ailleurs si précoce qu'avant que ses jupes atteignissent aux mollets elle s'amusait déjà à tisser et enchevêtrer les soies subtiles de la destinée. Mais les señoritos de son âge répondirent à ses coquetteries par tant de maladresse qu'elle les méprisa.

Et cette première déception lui apprit à se réserver un domaine à l'abri des surprises du cœur, que gouvernaient seules les lois immuables de son intérêt... Sa complaisance créa ce domaine assez large. Persuadée qu'une précaution demeure stérile sans dommage — si elle ne fructifie pas avantageusement, — Nieves collectionna parmi ses camarades fortunés des promesses d'épousailles qu'elle entretint de faveurs discrètes, sans pour cela décourager les miséreux dont elle appréciait les charmes.

Elle joignait à tant de sagesse une mine ingénue, la rougeur facile et l'obéissance ostensible; d'une voix commune, comment les mères ne l'auraient-elles pas citée en exemple? Mais loin de s'en targuer, la petite fille-modèle souffrait cette flatteuse réputation avec tant de modestie qu'elle la rendait supportable à ses compagnes elles-mêmes.

De sorte que doña Serafina — génératrice des renommées — put ajouter cette perle à son collier :

— La nuit où Nieves vint au monde, je prédisais bien à son pauvre homme de père (Jésus veille sur son âme!) qu'une enfant si lente à paraître promettait exceptionnellement pour l'avenir...

III

LE RIO DE L'AIGLE

Vers le temps où Candida put natter ses cheveux jusqu'à la taille, madre Dionisia fit un héritage : un vieux berger leur légua sa chèvre. Et la petite, qui n'avait encore rien aimé ni

rien possédé, se mit à chérir la bête de tout son cœur fougueux.

Blanche, fine, avec de longs poils et des cornes recourbées, « Chivilla » témoignait d'une âme capricieuse qui lui avait valu, en ses deux années d'existence, plus de corrections que de fèves. Mais l'enfant adorait l'imprévu et les fantaisies de sa chèvre devinrent sa loi. La nuit, elle dormait la tête appuyée sur le ventre soyeux. Le jour, elles parcouraient ensemble l'étendue de la brousse : elles sillonnèrent les vallons, visitèrent le potier, s'amusèrent au bord de la Laguna... Une vague appréhension empêcha longtemps la fillette de conduire son amie au Rio de l'aigle.

Ce rio traversait la province de village en village et zigzaguait au pied du plateau entre les mamelons. De la cabane, il fallait accomplir un grand trajet pour le rejoindre : couper la lande, descendre à travers des fourrés plus hauts qu'une personne humaine dans le ravin sauvage et longer un ruisselet parfois torrentueux, parfois presque à sec, jusqu'à sa jonction avec la grande rivière.

Un véritable décor de rêve à cet endroit, évasé, solitaire, silencieux ; l'eau faisait un coude et pliait sous son poids les joncs et les nénuphars. Des rochers pâles, plaqués de lichen safran, s'amoncelaient sur les rives, semblables à des Saints pétrifiés. Au-dessus planait un aigle.

Lorsqu'elle le voyait traverser majestueusement d'un bord à l'autre, ou battre des ailes en lentes et graves courbes, Candida supposait qu'il jouait dans l'air tranquille ; et bien qu'elle y fût habituée, chaque fois que ce tenace compagnon la suivait de haut en projetant comme une tache son ombre sur le sol, elle en éprouvait un insurmontable malaise.

Pour le fuir, elle s'était aménagé un abri entre les roches dont elle avait comblé les interstices de terre et de plantes : granit sur la tête, granit sous les pieds, parois de granit; l'ouverture dominait la courbe du rio. Elle possédait ainsi une caverne plus spacieuse et mieux close que la cabane familiale, où il lui arrivait de passer la nuit sur une couche de joncs sans que la vieille s'en inquiétât.

Les jours de canicule, elle restait étendue à plat ventre, pendant des heures, le nez à la fenêtre, observant entre les rubans accablés des roseaux le lent remous de l'onde que les

araignées piquaient par saccades de rides concentriques. Sur les bords, parmi les menthes, les lézards aux paupières closes palpitaient de leur gorgerette pâle ; l'odeur résineuse des cistes rendait l'atmosphère dense... Alentour on n'entendait aucun, aucun bruit, — ou, dans le lointain, de faibles tintinnabulements de clochettes qui s'élevaient à contre-temps comme la berceuse même du Silence... Les collines rêvaient. Et plante parmi les plantes, vide de pensée, ivre de chaleur, Candida béate se confondait avec la nature.

Elle laissa s'écouler quelques semaines sans y conduire Chivilla, puis, la hantise de revoir ce refuge de prédilection triomphant de ses craintes, elle entreprit la course par une tiède journée de juin.

Dès le départ la chèvre s'annonça folle. Elle mâchonnait d'un air maléfique des brindilles de romarins, bondissait pardessus les tiges d'asphodèles, se jetait vertigineusement dans les pentes. L'enfant qui trébuchait à la suivre la grondait, et son rire, ses appels despotiques ou moqueurs rythmaient d'écho en écho les danses prodigieuses de la bête. Elles parvinrent au rio, enfiévrées par la splendeur du jour. Les rives somnolaient sous le soleil qui allumait au fil de l'eau mille petites étincelles. Les grenouilles faisaient la sieste ; l'aigle lui-même semblait dormir en tournoyant haut, si haut que Candida l'oublia tout de suite.

Elle se glissa derrière son amie dans la caverne fraîche, et, blottie entre les pattes de la chèvre, se mit à rêvasser en surveillant le courant ; le bruit des nervures ruminées résonnait jusqu'à son cœur et le faisait vibrer de tendresse... En vérité, que lui manquait-il ? Elle se sentait comblée de paix, Chivilla se serrait contre elle, le rio s'étalait sous ses yeux, et là-bas elle voyait la brousse baiser l'immense ciel bleu...

— Nous dirons à Madre Dionisia que j'ai découvert la maison du bonheur... Dors, ma blanche, dors, chuchota-t-elle en l'embrassant.

Et elle berça leur repos de soledades.

Puis Chivilla se mit à bêler : c'était une étrange plainte comme strangulée par l'horreur, suppliante, révoltée...

Candida se redressa :

— Pourquoi t'agites-tu, fille du diable ? Nous étions si

bien, tranquilles! Et pourquoi me regardes-tu avec ces yeux inquiets? Tais-toi, pour Dieu, quelle musique!

Elle s'étirait en bâillant, ses bras minces serrés autour du cou de l'animal :

— Tu veux te promener dans cette fournaise? Nous allons rôtir... Purissima, je comprends! Tu n'as plus de feuilles... Alors je descends.

De la rive elle cria :

— Hé, Chivilla, regarde ces fourmis rouges qui grouillent en ouvrant leur pince, comme elles ont l'air méchant! Viens donc leur donner un coup de langue, viens!

Mais Chivilla continuait à bêler, dans l'ombre, d'une voix lamentable.

— Qu'as-tu? Il n'y a pas de chien par ici, pas une âme... Saute vite.

La chèvre avança la tête, hésita, et de même qu'elle exécutait un saut périlleux, bondit museau bas et vint se réfugier contre les mollets nus de sa protectrice.

— Que d'histoires! Les fourmis ne vont pas te manger! J'ai honte de toi, ma fille.

Candida se penchait sur la république en tumulte sans songer à regarder derrière elle, lorsqu'un coup de vent suivi d'une plainte la firent girouetter :

— Petite, qu'y a-t-il?

Elle vit...

Abattu sur la chevrette, que ses ailes étendues couvraient en entier, l'Oiseau-géant l'affrontait d'un regard sanguinolent; avant même qu'elle eût esquissé un geste, il assura sa prise et d'une oscillation se mit hors d'atteinte en serrant contre son poitrail la victime terrifiée.

— Chivilla, ma Chivilla!

L'écho enfla l'appel d'épouvante et de désespoir : à portée de sa main, sous ses yeux, ce rapt féroce! Et le groupe, peu à peu diminuait dans l'azur... allait disparaître.

— Jésus, ay, Jésus! comment l'atteindre?

Tandis qu'elle sanglotait, éperdue d'impuissance, quelques gouttes visqueuses s'aplatirent sur ses lèvres :

— Dieu saint, c'est horrible! Chivilla, n'aie pas mal, ma petite belle! Je marcherai jusqu'à la sierra, je rejoindrai ce brigand, je le tuerai...

Et de là-haut, toujours plus haut, nombreuses et lourdes, les gouttes rouges pleuvaient sur sa face pâle d'angoisse. Elle discernait encore, dans l'éther limpide, les pattes de sa favorite pauvrement entrecroisées ; elle voyait sa tête ballottante, croyait même sentir son regard de reproche... Et cet abandon la transperçait d'une douleur si aiguë qu'elle ne pleurait plus, — mais criait, follement :

— Chivilla-â-â !

Comme pour la railler, le ravisseur redescendit avec sa proie au-dessus des rochers. Elle s'élança, ivre de colère, — et au même instant un coup de feu retentit. Tandis que d'un grand choc l'aigle tombait dans la rivière, la chèvre, retenue au passage, s'effaça sur la hauteur...

Candida continuait à courir sans s'inquiéter d'où lui venait ce secours ; à genoux, sur les mains, elle escalada les roches, roulant, glissant, haletant : un bêlement sourd la guidait, et derrière une touffe de joncs, elle découvrit, agenouillée dans un creux d'ombre, la pauvrette qui la regardait venir avec des yeux implorants : ses pattes semblaient brisées, du sang souillait sa fourrure.

Alors elle la saisit entre ses bras, le cœur si lourd de pitié et d'amour qu'elle en suffoquait : « Petite mienne, ma fine, ma jolie, ma sainte... »

Il fallait regagner le rivage : le fardeau pesait plus qu'elle, ses longs cheveux lui brouillaient la vue ; mais, pour sauver sa fille, elle se sentait les forces et l'ingéniosité d'une mère animale. De glissade en glissade, elle arriva jusqu'au sol.

Près du cadavre de l'aigle que les joncs emprisonnaient, elle lavait les blessures creusées par les serres, lorsqu'une interpellation la fit tressaillir :

— La bête t'appartenait donc ?

— Si, señor, balbutia-t-elle en se retournant.

Elle n'avait jamais vu de « Señor » d'aussi près ; et celui-ci, grand, fort, l'examinait de ses yeux bleu gris avec une insistance qui la brûlait de honte.

— Hé, hé, le voleur a reçu son compte ; mais s'il ne s'était avisé de redescendre, par l'enfer, à la hauteur qu'il venait d'atteindre je ne le touchais plus.

— Ce coup de feu...

— Sens la poudre ; mon fusil fume encore ; et tu as de la

chance, petite, car je ne passe pas souvent par ici. Mais en longeant le rio j'ai entendu ton cri — à réveiller les Sept Dormants! Pourquoi ? A gauche, à droite, derrière, devant... rien. En l'air ? J'ai aperçu la vilaine bête, compris, — et paf ! — Es-tu contente ?

— Jésus !

Une telle gratitude illuminait ses yeux glauques qu'il sourit, flatté :

— Comment t'appelles-tu ?

— Candida.

— Candida, — de qui ?

— Candida, répéta-t-elle simplement.

— Où vis-tu ?

— Là, dans une cabane de pasteurs, avec la vieille Dionisia.

— La rebouteuse, — marmotta-t-il —. Je devais la chasser après la mort du berger, mais elle sait trop de maléfices; et d'ailleurs la hutte tombe en pourriture. Ecoute un peu, chiquilla : veux-tu me porter l'aigle à la maison ?

— Quelle maison, señor ?

— La Casa Seca, sur le plateau. Tu connais bien la famille Jimenez ?

— De nom. On aperçoit la Casa Seca de chez nous.

— Tu ne t'en es jamais approchée ?

— Jamais.

— Pourquoi ?

— Parce que non.

— Mais tu m'apporteras l'aigle ?

— ... Oui.

— Pourquoi ?

Elle eut une brève hésitation :

— Parce que oui.

— Drôle de petite, fit-il en caressant complaisamment ses cheveux. Quel âge as-tu ?

— Je ne sais pas.

— Sans reproche, tu ne sembles pas savoir grand'chose.

— Madre Dionisia croit que j'approche de douze ans ; on m'a trouvée dans la brousse.

— Quelle jolie fille tu promets, remarqua-t-il avec un rire significatif. Garde l'aigle, tu le vendras au village pour t'acheter des rubans.

Les joues puériles s'empourprèrent :

— Je ne porte jamais de rubans.

— Tu es trop fière, précieuse : aucun novio (1) ne voudra de toi.

Elle eut un rire inattendu, plein de dédain, qui découvrait ses dents saines dans la pénombre des lèvres.

— Tu ris de moi ? dit l'homme stupéfait.

— Oh, non, sans vous Chivilla serait morte, protesta-t-elle ardemment. Mais au lieu de m'offrir l'aigle, acceptez cette chevrette, señor. Je la soignerai bien, elle guérira ; si vous la faites couvrir à l'automne, elle est assez forte pour nourrir son chevreau vers le printemps prochain.

Elle n'imaginait pas un sacrifice plus complet, et toute son âme généreuse éclairait son visage.

— Demonio, la belle enfant ! répéta l'inconnu, impressionné. Mais non, je n'accepte pas pour l'instant.

— Vous m'en voulez ?

— Rassure-toi. Je te réclamerai mieux que ta chèvre plus tard.

— Ce que vous voudrez, señor.

— Bien. Tu parles à Juan-José Jimenez, il ne l'oubliera pas.

Il avait chargé l'aigle sur son dos et semblait un oiseau fantastique prêt à s'envoler contre le couchant. Elle l'enveloppa d'un regard ébloui... Alors, avec un rire, il se pencha sur ses lèvres, les baisa selon l'usage, et disparut dans la brousse en sifflotant.

Au bord du rio, Candida demeurait immobile.

Une sensation merveilleuse décuplait soudainement sa vie. Elle avait à peine regardé ce passant, elle ne désirait pas le revoir ; au retour, elle ne souffla mot de la rencontre à Dionisia, et dans la suite ne s'aventura jamais à la Casa Seca. Mais son silence cachait maintenant un bonheur inexplicable, son chant l'enivrait, Chivilla lui devenait une sorte d'ex-voto qu'elle soignait avec fanatisme, — et quand elle s'en allait à travers les étendues léthargiques, rêvant, son regard passionné brûlait comme un cierge.

(1) Un fiancé, ou, plus justement, un amoureux.

IV

CORRIDA

Premier mai. Jour de corrida dans la petite ville provinciale; la famille Alarcon s'agite.

Depuis douze ans, la chambre à coucher où naquit Nieves n'a pas changé : au fond de l'alcôve, une lampe brûle toujours devant l'autel en rocaille de Sainte-Marie-des-Neiges (1). Mais l'intruse qui serrait les poings avec défi dans sa bercelonnette trône maintenant au milieu d'un cercle d'adulateurs.

Pour la première fois aujourd'hui elle doit porter la haute mantille de fête. Et doña Pepa, solennellement matrone, lisse avec de l'eau gommée ses cheveux noirs à larges ondes, y enfonce un peigne dont la garde magistrale regorge de fleurs, enveloppe le chef-d'œuvre d'une mantille blonde, tandis que les voisins et les voisines, installés là depuis deux heures, doña Serafina et le Confesseur de la Cathédrale, au premier rang, suivent les phases de la coiffure en échangeant des commentaires..

— Voilà, niña; tu peux t'en aller.

En grand arroi, au milieu des éloges, Nieves exultante traverse la pièce et rejoint au patio Milagros, simiesque comme une infante de Velasquez sous ses vêtements de parade.

Derrière les barreaux de la fenêtre, elles suivent le va-et-vient des gens hâtifs et les jeux du soleil, qui tourbillonne gaîment avec la poussière et le vent.

— Quel beau temps! déclare Nieves, pleine d'allégresse.

— Horrible! gémit Milagros. L'air froid t'avive le teint; mais moi, ma coiffure ne tiendra pas dix minutes dans cette rafale.

— La mantille t'abritera. Regarde comme le docteur Herera passe vite... Si soucieux qu'il ne songe pas à nous saluer. Fasse le Ciel qu'il ne soit rien arrivé de grave chez eux!

— Rassure-toi, corazon. S'agirait-il d'un désastre, ton Antonio ne manquerait pas de venir se pâmer aux toros devant ta première mantille.

— Ne te moque pas. Sais-tu que les deux fils Jimenez assisteront aussi à la corrida? Angel et Francisco.

(1) Santa Maria de las Nieves.

— Qui te l'a dit ?

— Rosita Mayoral les a rencontrés hier, quand ils arrivaient à cheval de la Casa Seca... Milagros, te rappelles-tu notre dernière course à la Casa Seca ? Il y a longtemps, longtemps, puisque papa nous accompagnait ; quelle excursion funèbre ! Je ne devais pas avoir plus de huit ans, et toi quatorze... Je vois encore ces grands plateaux nus et le chemin bourbeux où notre voiture enfonçait à moitié roues, et le ciel tout gris sur les oliviers gris, et les chênes-nains qui tachaient les landes de noir ; et j'entends les cris du cocher guidant les mules : ô ô Valenciana ! ô ô Jardinera ! » Mille fois j'ai pensé que nous allions verser dans les houx...

— Eh bien, après ?

— Devant une cabane accrochée à un olivier une vieille peignait une chiquilla de mon âge... Souviens-toi ! Les cheveux longs, légers, brillaient comme de l'or, à ce point que papa les a comparés au soleil ; et pour décider la gitanelle à monter dans le coche, il lui offrit une piécette : mais elle, au lieu d'obéir, ou de s'effrayer parce que maman criait, s'en est allée comme un oiseau, en chantant. Et c'est la vieille qui a dû nous conduire à la Casa Seca.

— Ce catéchisme va durer longtemps ? grogne Milagros.

— Tu comprendras bientôt. Maintenant rappelle-toi la Casa Seca ... Elle semblait si imposante du bas de la côte ; et puis à mesure que nous montions, on n'en voyait sortir que des animaux de basse-cour, des dindons, des poules, des porcs, des ânes, qui rôdaient çà et là, avec l'air de s'ennuyer...

Des vieillards étaient incrustés sur un banc devant la porte, si tranquilles qu'on les aurait pris pour des troncs d'oliviers avec leurs cheveux blancs qui luisaient dans le crépuscule ; et pas un ne leva les yeux pour nous regarder. Par contre, les enfants et les femmes pullulaient comme des mouches autour du coche... Nous sommes entrés. Nous avons pataugé entre les flaques de boue et des tas de fumier avant de nous enfermer dans une pièce basse, sans fenêtre, qui ouvrait sur la cour de la ferme...

— Nieves de mon âme, on t'a prêté de l'argent sur ma patience ?

— Mais attends donc ! Je parie qu'avant deux minutes elle t'intéressera plus que moi, cette Casa Seca. — Il y avait là, n'est-ce pas? — les trois fils Jimenez : Juan José, Angel et Francisco, avec leur cadette, Esperanza. Il y avait aussi le père, habillé comme un des paysans de la porte, dont les petits yeux vous regardaient sournoisement; il prisait en ayant l'air de se moquer du monde, pouah, le vieux bouc ! Jusqu'au soir, après son baiser, j'ai gardé sur la figure une goutte de jus de tabac qui me crispait la peau.

— Santos, moi, ce sont les nerfs ! Si cette litanie continue, j'appelle au secours.

— Bon... Eh bien, sais-tu que, cet affreux vieux étant mort, les fils Jimenez disposent depuis l'automne d'un patrimoine de deux millions? Et sais-tu qu'hier Angel prévenait Rosita Mayoral qu'il allait choisir ses places près des nôtres, à la corrida? Ah, tu me regardes... Et sais-tu que Rosita Mayoral suppose qu'il veut devenir ton novio ? Il a deux ans de plus que toi.

— Angel, tu dis? Il était long, maigre et triste comme un jour sans pain. Que fait donc le fils aîné?

— Oh, n'y songe pas, ma chère. Celui-là ne sort jamais de ses propriétés, et pour cause. Il paraît qu'il préfère les filles de la terre aux demoiselles.

— Possible... Mais moi, la campagne ne me plaît guère.

— Dame ! J'avoue que la brousse, et la brousse, et encore la brousse, et les plateaux tachés de chênes-nains, et la Casa Seca elle-même... Brrr ! Mais un novio qui vous apporte un million dans chaque main ne se rencontre pas sous le sabot de toutes les mules.

— Cela ne te regarde pas.

— Rosita Mayoral prétend que Francisco Jimenez ressemble comme deux cils à Bombita Torres, le joli torero, médite Nieves. Si Francisco s'occupait de moi...

— Cibolla ! Antonio Herera ne te suffit plus? Jusqu'ici on le prétendait le meilleur parti de la ville et tu t'en étais emparée. Qu'as-tu à faire maintenant avec les Jimenez? Et puis tu te mêles toujours de novios et de novias comme si tu en avais l'âge. Retourne donc à tes poupées !

— Remercie-moi plutôt que de gronder, mujer, ou je ne te communiquerai plus mes nouvelles.

Poudrée, coiffée, en toilette de gala, doña Pepa intervient :

— Allons, petites, je suis prête.

La mantille flatte son visage envahi par la graisse, flatte la maigre figure de doña Serafina... Depuis huit jours, la question hante tous les esprits : le temps aigre-doux d'avril permettra-t-il d'aller en taille à la corrida? Car le protocole interdit un manteau avec la mantille traditionnelle, et malgré le soleil, aujourd'hui, les dames peu vêtues frissonnent sous la brise.

Elles avancent... Pompeusement, les señoritas précèdent les matrones. D'arcade en arcade, sur leur passage, des jeunes gens se drapent dans leur cape et saluent jusqu'à terre. Elles répondent d'un faible mouvement de tête, avec la dignité requise; et un murmure admiratif voltige :

— La Nieves a coiffé la haute mantille...Déjà ! Elle la porte comme une reine... Quelle beauté... Des yeux de velours.Un teint de fleur... Un sourire d'ange...

Milagros esquisse une moue ironique ; Nieves, les cils modestement baissés, traverse le Paradis. Lorsque des amies les abordent, les mères vont grossir le groupe d'arrière tandis que les jeunes filles bavardent à l'avant avec volubilité. Nieves chemine entre Mariquita Herera et Rosita Mayoral.

— Seigneur! gémit la première, que la mantille te va bien, Nievecita, on te donnerait déjà quinze ans ! Et moi, quoique j'aie deux jours de plus que toi, maman me traite en petite fille et m'a refusé le grand peigne. Que va devenir Antonio quand il te verra si jolie ?

— Où est-il, Antonio ? Votre père a passé devant la maison sans nous voir, tantôt, — et sa figure était sombre, sombre. Aucun malheur chez vous?

— Vierge du Secours, j'espère bien ! A dire vrai, je ne les ai vus ni l'un ni l'autre depuis ce matin ; ma mère me frisait. Mais je sais par mon jumeau que notre aîné s'est occupé de trouver des places pour la corrida.

— Donne-moi des détails sur la course, si tu en as? interroge Rosita Mayoral. Combien de têtes?

— Six taureaux de cinq ans choisis dans les ganaderias d'Andalousie.

— Et quelles cuadrillas?

— Celles de Pepete et du Bombita.

— Baya ! Le beau Bombita ?

— Oui, ma chère, dont toutes les femmes sont folles ; une corrida magnifique. Antonio assure qu'on refuse déjà des billets à l'entrée.

— Sais-tu si ton frère a trouvé ses places près des nôtres ? s'enquiert Nieves avec nonchalance.

— Juste à gauche, par force. Il voulait éventrer le vendeur qui les lui chicanait.

Or, tandis que Nieves sourit, complaisamment, la voix perfide de Rosita Mayoral chuchote à son oreille :

— Ecoute une nouvelle. Le notaire Augustin Baez a disparu ce matin avec tout l'argent qu'on lui avait confié. Beaucoup de familles sont ruinées.

— Non !

— Si. Les Herera en tête. On prétend que, sauf la maison où ils habitent, il ne leur restera rien.

— Jésus, à qui se fier ! Mais tu dois te tromper ; Mariquita rit comme toujours et Antonio doit venir à la corrida.

— A quoi servirait de se priver d'une corrida ? objecte la jeune fille, les yeux placides. Et elle ajoute à part soi :

— Nous verrons bien si tu désires toujours me voler Antonio, ma petite Sainte !

Elles traversent la ville de part en part pour arriver à la Plaza, dont les gradins fourmillent de monde. Une rumeur grondante s'élève vers le ciel, une rumeur qui s'exaspère au soleil, éclate en couleurs crues et en odeurs violentes, un cantique fauve que rythment les palpitations innombrables des éventails...

Crient les marchands d'oranges et crient les vendeurs d'eau, crient les gamins, crient les hommes en colère, crient les señoras nerveuses et vibrent les coups de sifflets.

Une impatience plane sur la foule comme une fièvre ; — et alentour de cette fosse tumultueuse qui n'aspire qu'au sang, c'est le calme le plus absolu, le calme des collines aux pentes rouges dont les oliviers pâles méditent dans l'azur doré.

Deux jeunes gens s'inclinent devant les señoritas :

— Les fils Jimenez, de la Casa Seca, murmure-t-on.

Le plus âgé s'adresse à Milagros, qui sourit du mieux qu'elle peut.

Francisco, le cadet, dévore Nieves des yeux :

— Ma place ferait envie à toute l'assemblée, belle, déclare-t-il galamment. La providence m'assied à vos pieds.

Elle sourit : pour un garçon de quinze ans, le compliment n'est pas mal tourné ; et puis il porte avec élégance sa veste courte et son chapeau cordobèse, ce Francisco... Elle lui octroie un long regard, qui l'enflamme.

— Quelques fleurs de grenade dans ces beaux cheveux noirs? Les taureaux, — et d'autres! — en deviendront fous.

Elle remercie en piquant les fleurs sanglantes au hasard, d'un air un peu soucieux, car Antonio Herera s'approche.

— Pourrai-je accompagner mon frère à la fenêtre, ce soir ? susurre encore Francisco. Un seul mot d'encouragement, soleil de ma vie !

Elle abaisse ses paupières équivoques, sans répondre.

... La fanfare éclate, les cuadrillas défilent...

Et, attentif comme s'il ne portait pas dans sa poitrine l'affreuse certitude de leur ruine, Antonio Herera bavarde tendrement à la gauche de Nieves.

— Mon amour, accepte ces fleurs... Vois comme elles sont blanches, vois comme elles sont fraîches, — des fleurs d'amandier aussi pures que la neige, dignes de ma Nieves !

La flatterie ne semble pas lui plaire : sa figure reste fermée.

— Merci ! réplique-t-elle, tout sec.

Il l'observe sans comprendre.

— Tu es fâchée ? Qui t'a donné ces étoiles de grenade?

— Chut... Voilà le taureau.

... Le taureau a foncé dans l'arène, droit devant lui, comme un boulet destructeur. Il s'arrête... noir, puissant, étonné. Il regarde cette multitude. Que lui veut-on ? Il ne connaît que le silence et la liberté des steppes. Qu'est-ce que ce cheval à l'œil bandé qui s'avance vers lui en hésitant ?

Mais un chiffon rouge l'énerve, un coup de lance l'irrite. Il recule et se ramasse avec défi, le mufle bas, les sabots rageurs. La pique s'obstine. Il recule encore, queue battante... et on insiste ; le cheval hennit...

Alors, furieux tout à coup, il galope sur l'obstacle et enfonce sa corne ; — sans résistance, doux, doux, enfonce sa corne. Quelque chose l'accable pesamment, l'aveugle de sang... Le garrot surchargé d'entrailles qui coulent il recule pas à pas,

piaffant de colère, et une immense acclamation tourbillonne :

— Bravo, bravo, bravo, toro !

On le délivre, on l'attaque encore, d'autres chevaux s'abattent... Puis le jeu des banderillas commence.

— Tu ne me réponds pas, Nieves ?

— A quoi ?

— Qui t'a donné ces fleurs ?

— Un passant.

— Pourquoi ne tournes-tu plus les yeux de mon côté ?

— La course m'intéresse.

— Ah, je sens que tu me caches quelque chose. Qu'y a-t-il, par pitié ? Tu m'as fait remettre un œillet carné par Mariquita hier encore. Tu sais comme moi qu'un œillet carné signifie : « Je t'aime. »

Elle accentue, nettement :

— L'œillet carné d'une camarade de jeux signifie : fleur ; voilà tout.

— Sangre de Dios, menteuse, menteuse !

Le brouhaha joyeux de l'amphithéâtre étouffe le hurlement de sa souffrance. Il gronde entre ses dents, très pâle :

— Je ne comprends rien, je te jure. As-tu donc tout oublié ?

— Regarde la course, Antonio.

— Tu ne *veux pas* me répondre ?

— Sainte Patience ! soupire-t-elle.

Et son regard accueille avec bienveillance le regard amoureux de Francisco Jimenez, levé vers elle.

... Dans l'arène, le duel final s'engage comme une danse. Bombita Torres lutte avec grâce, se moque de la bête affolée qu'il déçoit et excite, qu'il trompe, qu'il épuise en courses vaines, et, souillé de sang et de bave, hérissé de banderilles, l'adversaire n'essaye plus de combattre, mais ruse, devant ce petit homme souple aux habits de satin.

Des milliers d'yeux les hypnotisent. Des milliers de souffles halètent avec leurs souffles.

— Aaaaah ! rugit enfin la foule... (et l'acclamation fait frissonner sur les collines, ainsi qu'une multitude de petites âmes tremblantes, les feuilles d'argent des oliviers).

En un éclair, l'épée du matador s'est enfoncée au nœud vital du taureau qui tombe à genoux, rendant le sang à pleins

naseaux, secouant sa crinière avec fureur, — terrible encore. Puis les yeux énormes se révulsent, les flancs tressaillent... Abandonné, désespéré, seul au milieu de cette meute féroce, le martyr s'affaisse.

Et là-haut une fillette s'est dressée, ivre de sang, ivre de mort. Elle n'accorde même pas un regard à celui dont la voix navrée supplie, près d'elle :

— Tu ne m'aimes plus ? O Nieves, ma Nieves, j'avais déjà tant de peine... C'est donc toi qui devais me donner la puntilla (1), dans ce désastre ?

Mais, penchée vers le joli garçon qui trépigne d'enthousiasme à ses pieds, elle lui jette câlinement :

— Comme vous ressemblez au vainqueur, Francisquito !

V

A LA FONTAINE

A soixante-quinze ans passés, madre Dionisia se chargeait encore des soins du ménage, lorsqu'un matin, en se levant, ses jambes endolories la trahirent :

— Ay Señor ! soupira-t-elle.

Candida la contraignit à rester couchée, et tout naturellement la remplaça.

Depuis l'hiver où l'inondation du rio avait emporté Chivilla, elle demeurait plus volontiers au logis, où son adresse à manier les fuseaux parvenait maintenant à assurer leur existence. La vieille se chargeait de vendre la dentelle, de quérir l'eau et les provisions ; elle, assise devant la cabane, faisait voltiger les bois entre ses mains agiles en laissant sa songerie vagabonder dans l'espace ou se fixer sur la Casa Seca, si blanche derrière les oliviers...

Elle était devenue femme, — et vigoureuse ; ses cheveux ensoleillés ne couvraient plus sa nuque. Mais rien n'avait modifié le mystère de ses yeux, ni la pureté de ses traits.

Comme elle ne voyait jamais un miroir, n'entendait pour tout éloge que les diminutifs très usés de Dionisia, elle ne soupçonnait pas sa séduction, pas plus d'ailleurs qu'elle ne s'en fût réjouie. Elle gardait son âme de petite fille à demi

(1) Donner la puntilla au taureau, dans une course, c'est l'achever d'un coup de poignard quand le matador l'a mal blessé.

consciente, absorbée par le rêve qui lui servait de religion. Quoique d'année en année l'origine de cet amour s'imprécisât au point qu'elle se rappelait à peine les traits de Juan-José Jimenez, elle continuait à lui dédier ses pensées, ses misères et ses joies comme à un protecteur mystique. Le besoin d'absolu qui la dominait trouvait en ce don perpétuel une jouissance si parfaite qu'elle n'en désirait, n'en imaginait aucune autre, et ne s'apercevait même pas, dans l'ingénuité de sa faveur, qu'elle créait le Dieu en même temps que le culte.

Et personne ne pouvait la désillusionner, car la mère l'Expérience ignorait cette chimère, qu'elle eût condamnée d'un haussement d'épaules; les faits seuls, avec leurs résultats positifs, lui paraissaient présenter dans la vie un intérêt quelconque.

Pendant deux jours, la silencieuse ménagère veilla machinalement aux soins d'intérieur ; puis, la réserve d'eau s'étant épuisée, elle se rendit au bord du rio. Par infortune, un moulin du voisinage en souillait le cours d'une couche d'huile corrompue ; il ne lui restait d'autre ressource que de s'approvisionner à la fontaine où se réunissaient les commères, non loin de la Casa Seca. Quoiqu'il fallût marcher assez longtemps pour y parvenir, la distance l'inquiétait beaucoup moins que les rencontres auxquelles cette course l'exposait ; mais Dionisia attendait son eau. Elle partit à regret, la tête chargée de la cruche en terre rouge.

Dès son apparition, les murmures circulèrent. Les femmes qui venaient et qui s'en allaient deux par deux, le ventre saillant, s'arrêtèrent auprès des laveuses pour chuchoter en la désignant : des filles riaient ; une chiquilla haute comme un coquelicot se planta devant elle, bouche bée.

Elle les examina sans malveillance, puis tout de suite cessa de s'en occuper. Appuyée à la fontaine, dont l'eau s'écoulait parcimonieusement, elle attendit son tour avec cette passivité manchega pour laquelle le temps ne présente aucune valeur, même relative ; et à la voir si pareille aux autres malgré sa réputation de sauvagerie, la curiosité générale la déserta.

Tandis qu'elle s'isolait dans ses songes, les bavardes reprirent leurs discussions passionnées sur un accident de la mine survenu la veille au soir, et les « Virgen ! » « Jesus ! » ponctuèrent abondamment les réquisitoires contre les chefs ;

car bien qu'il n'y eût pas eu perte d'hommes, les épouses et les mères, qui avaient vécu dans l'épouvante durant quelques heures jugeaient légitime d'en faire payer la responsabilité à de plus proches que Dieu.

Un avertissement courut de proche en proche avec la rapidité d'un signal d'alarme :

— Don Juan-José !

La pastora n'écoutait rien et ne remarqua pas la dispersion des groupes ; mais une pie l'ayant effleurée dans son vol, elle la suivit des yeux, — retint un cri.

A cheval, le poing sur la hanche, un homme apparaissait entre les chênes, grand, fort, les yeux gris bleu. Etait-ce vraiment le señor du rio ? Candida sentait son cœur cavalcader d'angoisse.

Et vite Juan-José discerna cette figure fascinée qui dominait, toute droite, les chevelures obséquieuses des femmes.

Il guida sa monture sur le sol spongieux.

— Toi, mujer, depuis quand cherches-tu ton eau à cette source ?

L'enclos appartenait aux propriétaires Jimenez. Ils avaient capté là une nappe souterraine et installé ce lavoir entre les arbres afin de rançonner à leur aise les misérables que leur envoyait la sécheresse des environs ; et ils exigeaient le paiement de leur eau avec une âpreté proverbiale. Mais comme la mère l'Expérience, par principe, ne blâmait jamais les riches, Candida ignorait leur ladrerie, de même qu'elle ignorait la servitude de la taxe. Elle crut simplement satisfaire à une curiosité :

— Je viens ici pour la première fois, et d'assez loin, señor. Le rio empoisonne aujourd'hui ; on ne peut y puiser l'eau à boire.

Il faillit réclamer son dû, hésita : cette attitude d'égale à égal le gênait.

— Et l'eau d'ici te paraît bonne ?

Elle y trempa ses lèvres ;

— Oui, très fine, et fraîche.

— Donne-m'en ; j'ai soif.

Son cheval clapota plus près encore : les voisines s'écartèrent.

Sans songer à s'offusquer du ton, silencieusement, Candida

emplit sa cruche et la présenta. Et tout en dirigeant le jet arqué dans sa bouche l'homme scrutait celle qui attendait, paupières basses, devant lui.

Il avait déjà vu ce visage réservé, entendu cet accent plus chantant que celui de la province ; mais où ? quand ? Jamais parmi les ouvrières des laveries, ni dans les rues du village ; encore moins à la Casa Seca. Alors ? Comment *reconnaissait*-il cette créature dont l'attrait s'exerçait sur ses nerfs avec une violence foudroyante ?

Elle releva la tête.

Autour d'eux les femmes s'étaient dispersées comme un vol de perruches jacassantes. Le silence du plein air, diézé de pépiements d'oiseaux, les enveloppait dans la paix accablée de midi ; au-dessus de la brousse s'élevait une buée de chaleur blonde et frémissante qui s'évanouissait contre l'azur...

Or c'était cette même quiétude — la quiétude dans la lumière — que reflétaient les insondables prunelles de la fille.

Un souvenir l'illumina ; il rendit brusquement la cruche :

— Jadis, ne t'ai-je pas rencontrée au bord du rio ?

— Si, señor.

— Te rappelles-tu ta promesse ?

— Hélas ! j'offrais ce que je n'ai plus. Voici deux hivers que l'inondation a emporté Chivilla.

— Il ne s'agit pas de l'animal, mujer.

Il s'était penché et la sondait d'un regard de convoitise :

— Connais-tu la Laguna ?

— Laquelle ?

— Le grand étang, vert comme tes yeux, que les herbes envahissent au printemps... derrière ces collines.

— Joaquin m'a trouvée là. J'y allais souvent quand j'étais petite.

— Bien. Beaucoup plus loin, en continuant vers les sierras du sud, il y a un quinto seul sur une éminence ; l'as-tu remarqué ?

— Près du sentier qui descend à la rivière ?

— Justement. Tu peux y entrer. Personne ne l'habite en ce moment, que moi, par intervalles.

— Qu'y ferais-je, señor ?

— Tu m'attendras.

— A votre disposition, mais je sais mal servir ; je n'ai jamais quitté notre cabane.

— Oh ! je t'apprendrai, sois sans crainte.

La voix gouaillait. Il lut dans l'étonnement du regard sa pureté enfantine, biaisa.

— Rappelle-moi ton nom.

— Candida.

— Tu n'as peur de moi ?

— Peur de vous, pourquoi ?

Un coup de cravache cingla le cheval.

— Ecoute : tu m'avais offert ta chèvre, autrefois.

— Vous l'aviez sauvée. Elle vous appartenait.

— Tu ne me la donnerais plus aujourd'hui ?

Elle l'enveloppa d'un regard troublant, si profond et si franc tout ensemble qu'il ne sut que s'emporter :

— Réponds donc !

— Je n'ai plus de chèvre à offrir, mais si je puis vous obliger je le ferai.

— Suppose que je sois malade ; tu ne me refuserais pas tes soins ?

— Jésus, non !

— Hé bien, sens comme mes mains brûlent ; j'ai la fièvre ; et tu vis avec une vieille femme, n'est-ce pas, une rebouteuse qui a dû t'apprendre à guérir les maux.

— La mère l'Expérience connaît beaucoup d'herbes, en effet.

— Elle t'indiquera le remède ; le reste regarde le Seigneur.

Elle demanda contre toute envie :

— Quand dois-je me rendre à la Casa Seca ?

— Non, *pas* à la Casa Seca ; apporte tes plantes au quinto ; demain j'y passerai la journée ; si le chemin t'inquiète...

— Au contraire, je préfère.

— Alors, c'est convenu. Mais pars assez tôt pour t'en retourner avant la nuit.

— Ne vous préoccupez pas : en prévenant la mère Dionisia, je puis coucher au bord du rio, où je possède un abri.

— N'explique rien à la vieille.

— Comment, rien ?

— Enfin, demande un conseil pour la fièvre, mais ne me nomme pas.

— Elle vous connaît ?

Il grommela :

— Peut-être bien... Niña, regarde-moi sans baisser les paupières et parle avec cœur : as-tu déjà un novio ?

Elle ne se hâta pas de répondre ; un afflux de sang empourprait ses joues et l'embellissait dangereusement.

— Un novio ? répéta-t-elle.

— Oui. Tu faisais la fière, autrefois, mais sans doute qu'en grandissant...

Un long silence pesa. Comme un vol de colombes, tous les rêves que lui avait inspirés cet homme, d'aussi loin qu'elle se le rappelait, battaient éperdument des ailes dans son cœur. Lui, Lui... N'avait-elle pas vécu avec Lui plus qu'avec la réalité ! Pouvait-elle prétendre qu'elle ne lui appartenait pas ?

— Ah ! tu te tais !

D'une voix qui montait des profondeurs les plus secrètes de sa vie, la taciturne avoua :

— J'ai un novio, oui ; depuis longtemps, depuis des années le même novio.

Il s'exclama, déçu :

— Qui ?

Alors elle leva de nouveau sur lui son regard lourd d'adoration et d'offrande et referma les yeux. Il restait stupéfait :

— Tu veux dire... Tu... Caramba !

Son rire triomphant fit frissonner l'eau.

— Mais alors accompagne-moi tout de suite !

— Je ne vous servirai à rien, expliqua-t-elle sans malice ; je ne supposais pas qu'il fallait se munir de simples, en venant ici.

— Par Dieu, tu plaisantes mal à propos.

— Je plaisante ?

— Bon, bon. Au moins demain ne me manque pas de parole, même si la vieille Dionisia cherche à te retenir.

— La mère Dionisia, ni personne, n'a le pouvoir de me garder ou de me faire aller contre ma volonté : c'est moi qui décide, accentua-t-elle, nettement.

— Bravo ! Tu remporteras ma meilleure chèvre pour ta peine.

Elle eut un geste de dédain :

— Je ne veux rien. A bientôt, señor.

— A bientôt, la belle, ricana Juan-José.

Et tandis qu'elle s'éloignait, droite sous son amphore, un sourire de fatuité découvrait ses dents de chien :

— Encore une... Il suffit de savoir leur parler. Quelles sans-vergogne, ces filles !

VI

A LA FENÊTRE

Il pleut, dans la nuit ; une lune brumeuse éclaire vaguement les rues étroites où gémit le mélancolique refrain du séréno :

Ave Maria purissima! son las diez y lloviendo!

— Francisco vient plus tard que d'habitude, il me semble, remarque Doña Pepa somnolente. Tâche de fixer ce soir la date de votre mariage, il faut en finir avec cette comédie, Nieves. Hier, pendant la messe, Antonio Herera ne te quittait pas des yeux ; il a même osé t'offrir l'eau bénite à la sortie... Oui, tu l'as refusée ; mais il aurait suffi que Francisco l'aperçût pour provoquer une querelle. Et tu sais que cet Antonio est gueux comme un rat d'église.

— Qu'y puis-je, mamà ?

— Qu'y puis-je, mamà ? Innocence de brebis, sainte Péronnelle ! La main me démange de t'aider à le comprendre, ce que tu y peux... Ah ! les fiançailles de ta sœur m'ont donné moins de mal : la chère petite ne s'amusait pas à faire poser Angel Jimenez des nuits entières devant sa fenêtre sans même lui jeter un salut, pour le croiser exprès le lendemain à la promenade, et lui sourire comme une tiple (1) ! Elle ne traînait pas dix amoureux à ses trousses, elle n'acceptait pas les saluts, les bouquets, les billets doux de tout le monde.

— Personne ne lui en offrait.

— Que ne peux-tu en dire autant !

— Merci, je n'y tiens pas.

— Insolente. Hââ.. âââ.. quel sommeil.. Sais-tu si les servantes sont couchées ?

— Depuis longtemps.

(1) Chanteuse de café-concert.

— Hélas !... Hââ... â... Mes douleurs se réveillent à l'heure où je devrais dormir.

— Pourquoi ne vas-tu pas au lit ?

— Au lit ? Il faut bien veiller sur toi... Hââà... Dios !

Un silence.

— Hàà... â... Ecoute : je vais mettre la lampe dans le patio et te confier à ta sagesse. Ne raconte rien à Francisco, il me croira là dans l'ombre.

— Bon.

— Tu ne crains pas de rester seule ?

La jeune fille hausse les épaules.

— Tu me demandes ça chaque soir.

— Tais-toi. Ne fais pas de bruit en rentrant dans ta chambre.

— Pas plus que d'habitude.

— Bonne nuit, Niñita.

— Passe-la bien, mamà.

Nieves, seule, s'approche des barreaux, scrute avec ennui la rue qui scintille sous l'eau et la lune. Des chuchotements l'emplissent, car le mauvais temps n'a pas chassé les novios des fenêtres.

Elle songe :

— Laisserai-je ce mal-appris se tremper jusqu'aux os pour le punir d'arriver en retard ? Volontiers... Mais il semblait soucieux et indécis, hier : gare à la rupture. On dit qu'Antonio l'a menacé de sa navaja en public ; stupide ! Je finirai par priver ce cher cœur des plus minces consolations s'il s'entête à me compromettre... Quoique ses baisers me plaisent, j'en conviens... Ha ! Tu m'as fais peur, Francisco.

— Nieves m'attendait ? Quelle joyeuse surprise ! — Et ta mère ?

— Elle dort, comme toujours.

Sans un geste d'accueil, la fiancée reste appuyée aux barreaux, en pleine nuit. Et leur dialogue discret se mêle au murmures des voisins. Ils décident du jour des noces, combinent un voyage en France...

— Mon âme, dit soudain Francisco Jimenez, y a-t-il longtemps que tu n'as rencontré Antonio Herera ?

— Que sais-je... des jours, des semaines ; je ne m'en souviens plus. Sais-tu à quoi je pensais en t'attendant, Francisquito ?

— A moi ?

— Presque. A la corrida où nous nous sommes connus.

— Chère mienne! Dès que je t'ai vue, je t'ai voulue. Pendant que mon frère saluait Milagros, je me jurai de te prendre pour femme, toi, petite fille de douze ans! Mais tu en paraissais bien quinze et tu étais déjà si jolie...

— Ce qui ne t'a pas empêché de courir à droite et à gauche avant de me revenir, señor mio!

— Je n'aimais que toi au fond du cœur; et puis d'autres garçons ne sont-ils pas venus parler à ta fenêtre durant ces six ans? Je le sais... On prétend même que tu pourrais tapisser les murs de la chambre des billets d'amour que tous, jeunes et vieux, t'adressaient.

— Quelle histoire!

— Non, par Dieu! Je me rappelle bien le soir du Vendredi Saint où je feignis de courtiser Rosita Mayoral pour te rendre jalouse (et tu m'en as gardé rancune pendant trois semaines). Tous ces chiens, te croyant libre, s'ameutaient autour de toi avec des yeux flamboyants.

— Devaient-ils me dédaigner pour te faire plaisir?

— Et ce vaurien de Don Pedro te serrait de si près que j'ai failli lui trancher les oreilles.

— Le bel exploit! Démolir l'homme d'affaires, le meilleur ami de maman!

— Il ne quitte pas votre maison.

— Mon père a laissé une fortune difficile à gérer, distille la voix ironique de Nieves.

— Il ne te fait pas la cour? Jure-le!

— Tu oublies le respect que tu me dois, Francisco.

— C'est vrai; je suis jaloux, oh, mais jaloux à tuer quelqu'un. Il suffit que je rencontre Antonio Herera pour voir rouge.

— Toujours cet Antonio! Qu'as-tu donc contre lui?

— Il te poursuit comme une âme damnée.

— Puisque je ne m'en soucie pas!

— Dimanche de Piñata, au bal, je l'ai vu te glisser des fleurs : tu les as acceptées.

— Virgen! De pauvres violettes sans parfum... Fallait-il l'outrager à plaisir?

— Qu'en as-tu fait?

— Des violettes? Je les ai jetées en sortant, affirme-t-elle sans hésiter... Connaît-il seulement le livre de messe où les pétales amoureux achèvent de jaunir?

— Tu portais une robe bien décolletée, ce soir-là.

— Ma robe rose m'allait mal, Francisquito?

— Elle t'allait trop bien au contraire; tu ne la mettras plus quand tu seras ma femme.

— Vraiment? Ta volonté soit faite, acquiesce-t-elle avec un sourire.

— Pardonne-moi. Je parle ainsi parce que je t'aime comme un fou. Mais ne t'éloigne pas de la fenêtre, Nieves... Nieves, je ne te vois plus! reviens aux barreaux, plus près.

— Je nous trouve à merveille où nous sommes.

— Oui, toi. Moi, la pluie me glace.

— Rentre chez toi.

— Non, console-moi.

— Et comment?

— Approche ton visage.

— Impossible, refuse-t-elle tranquillement.

— Pourquoi non?

— Ma mère me le défend.

— Ça, mujer! Depuis quand les novias demandent-elles pareille permission à leur mère?

— Depuis que les novios s'en vont par tous les cafés de la ville se vanter de leurs bonnes fortunes.

— Jamais moi!

— Peut-être un autre, marmotte-t-elle. Enfin, attends le jour des épousailles qui n'est pas si lointain. Je dois me confesser bientôt; je préfère n'avoir rien à me reprocher.

— Même pas un petit baiser?

— Voilà ma main.

— Ta joue, par charité!

— Excuse-moi.

— Que de prudence, Nieves!

— De la vertu, Francisco.

.... Et si dépité qu'il se retire, le lendemain, lorsque ses amis disputent devant lui des plus belles filles de la ville, le fiancé rougit d'orgueil :

— Fraîche comme une rose, Nieves Alarcon? Ce ne serait rien; mais pure comme un lis, je puis l'affirmer...

Et il complète à part soi, dévotement :

— Mon ange!

CAMILLE MALLARMÉ.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LES ROMANS

Lucie Delarue-Mardrus : *Un Cancre*, Fasquelle, 3.5o. — Pierre-Mac Orlan : *Le Rire Jaune*, Méricant, 3.5o. — Jules Perrin : *Annaïk sans place*, Fasquelle, 3.5o. — V. Bouyer-Karr : *La Détresse des Forts*, Sansot, 3.5o. — Franc-Nohain : *Le Journal de Jaboune*, Pierre Lafitte, 3.5o. — Noël Bangor : *Le Sang Bleu*, Perrin, 3.5o. — J. Cantel : *La Reine Cléopâtre*, Librairie Ambert, 3.5o. — Avesnes : *La Vocation*, Plon-Nourrit, 3.5o. — Louis d'Epur : *Au Soleil des Tropiques*, Figuière, 3.75. — Charles Géniaux : *Notre Petit Gourbi*, Lafitte, 3.5o. — Victor Joze : *Jérusalem-sur-Seine*, Nouvelles Publications Contemporaines, 3.5o. — Raymond Roussel : *Locus Solus*, Lemerre, 3.5o. — Pierre Custot : *Chichinette et Cie*, L'Edition, 3.5o. — Julien Reyne : *La Tête d'Ivoire*, Lemerre, 3.5o. — François de Nion : *L'Agonie de l'Aigle*, Flammarion, 3.5o. — Georges Montignac : *La Disparition de Mona*, la Renaissance du Livre, 3.5o.

Un Cancre, par Lucie Delarue-Mardrus. Mme Mardrus, qui, encore jeune, compte à son actif cinq volumes de vers et dix romans, est un des écrivains les plus inégaux que je connaisse, aussi bien lorsqu'il s'agit de prose que de poésie. On pouvait espérer beaucoup à ses débuts, tant pour cette sorte de sensibilité un peu brutale qui lui est propre, que pour un don d'imagination créatrice qui est assez rare, surtout chez les romancières de notre époque. Elle manquait déjà et de goût et de naturel, montrant dès l'abord cet amour de l'exagéré, et même du forcené dans l'expression, qui la caractérise. Il semble qu'il lui soit impossible d'être spontanée, *d'être simple*, et qu'il lui faille aborder toutes choses avec la vision spéciale, et faussée, du romantique. Lorsqu'elle débutait, on pouvait attribuer ces travers à quelque influence dont elle se libérerait peu à peu, et elle faisait preuve d'assez de qualités pour qu'on lui fît crédit. Malheureusement, au quinzième volume, Mme Mardrus reste la même, et ses défauts s'accentueraient plutôt : si le roman dont je dois parler aujourd'hui est moins mauvais à tout prendre que les précédents, celui dont un journal vient de terminer à l'instant la publication est de la plus médiocre qualité. Faut-il supposer cette jeune femme tout à fait dépourvue du sens critique qui, seul, peut agir comme un frein intérieur sur l'écrivain? ou devons-nous croire qu'elle ne se soucie point de créer une œuvre vraiment belle, et n'aspire qu'aux suffrages momentanés d'un public médiocre dans l'ensemble? C'est aux lecteurs qu'il semble avoir choisis qu'on peut juger un artiste ; or, de Mme Mardrus, la sentimentalité enveloppée dans des défroques romantiques, la sensualité traduite par de brutales formules à effet, ne peuvent atteindre qu'un auditoire de culture inférieure, et sensible sans affinement. La popularité, — que Mme Mardrus dans un

ancien article semblait confondre avec la gloire, — ne va presque jamais qu'aux auteurs médiocres, à moins que des raisons politiques ne viennent influer sur les jugements du public. Les esprits vraiment littéraires, après avoir bien auguré des débuts de Mme Mardrus, se désintéressent maintenant de ses productions, et c'est justice, car la postérité ne considérera pas plus ces œuvres, au point de vue artistique, que nous ne considérons les feuilletons d'Eugène Sue et les romans de Georges Ohnet. Encore le premier a-t-il su créer quelques types, — ce que ne saurait faire Mme Mardrus, — non qu'il se rapprochât plus qu'elle de la vérité psychologique, mais au contraire parce qu'il s'abandonnait tout à fait à son imagination et sa fantaisie, là où Mme Mardrus s'efforce de concilier la note réaliste et son goût de l'exagération et de la déformation.

Si je dis que *Un Cancre* est moins mauvais que les œuvres précédentes, ce n'est pas qu'il soit écrit et composé avec plus de scrupules attentifs et de sincérité dans l'exposé des caractères ; il a ce défaut, au strict point de vue *roman*, de donner l'impression qu'il fut créé par un poète (il y aurait quelque rosserie, après cela, à déclarer que les vers de Mme Mardrus sont presque toujours d'un prosateur, et pourtant c'est bien vrai !) mais, — prose ou vers, — Lucie Delarue-Mardrus donne chaque fois une meilleure note lorsqu'elle est inspirée par le souvenir de son pays ; pour la Normandie, où elle passa une partie de son enfance, elle a de l'amour, et elle sait le traduire, et cet amour est si vrai qu'elle renonce alors, dans ses descriptions, à ces phrases emphatiques ou feuilletonnesques qui rendent si comiques et tendues certaines de ses pages. Une émotion suggestive, et non plus fabriquée, livresque, maladroitement intellectuelle, gonfle les passages où elle nous dit la beauté sympathique de la Normandie, et, par elle, nous comprenons et — ce qui vaut mieux encore — nous sentons l'attachement de son petit cancre pour la terre, nous vivons avec lui, dans la ferme et les labours, les heures de mélancolie et celles de plaisir à demi-inconscient. Et telle est la force de suggestion d'un sentiment sincère que Mme Mardrus, si irritante et maladroite quand elle veut nous peindre les « affres de la passion », atteint à la beauté dans certaines pages enfin simples. Malheureusement, elle n'a pu s'empêcher de faire réapparaître dans la seconde partie ces éternels mannequins parisiens dont elle n'est jamais lasse à chacun de ses livres ; il est regrettable aussi que Mme Mardrus, qui ne savait comment terminer son roman, en ait tout à fait manqué la fin. Cependant, je le répète, il y a dans *Un Cancre* un essai de simplicité — sinon de simplification — qui pouvait faire espérer un changement dans la manière de l'écrivain. Pourquoi faut-il qu'avec sa toute dernière œuvre elle soit retombée dans sa plus mauvaise veine ?

Le Rire Jaune, par Pierre Mac Orlan. Je ne crois pas exagérer en considérant comme une manière de chef-d'œuvre, dans son genre, le singulier roman humoristique de Pierre Mac Orlan. Les Anglais et les Américains n'ont rien de plus réussi dans cette littérature spéciale.

Celui-ci n'est pas le « roman drôle » à quoi nous sommes habitués chez nous, et le plaisir que nous donne notre lecture ne va pas sans malaise ni perversité. Je voudrais arriver à démêler mes idées. Dans la vie courante, nos perceptions sont en quelque sorte doubles : simultanément, avec le fait *apparent* que nous constatons, nous en percevons un autre qui infirme l'autre impression, et nous éprouvons une grotesque petite satisfaction de vanité à savoir regarder au delà des simples apparences. Stendhal, si je ne me trompe, disait que le rire est produit par une association d'idées inattendue. Si donc l'humoriste *fait semblant de ne point voir au delà des apparences*, nous serons amusés, puisqu'il associera des impressions que nous avons coutume de négliger. Quand Pierre Mac Orlan prête ces paroles à un voyageur qui est dans le train : « un jeune homme quelconque s'installa dans le couloir pour mieux voir monter et descendre les fils télégraphiques... » pourquoi sourions-nous ici, sinon pour l'inattendu de cette réflexion qui repose pourtant sur une constatation que nous avons faite, mais dont nous n'avons pas été dupe. La gaieté sera donc toujours déchaînée en nous, simultanément, par une secousse, et par un mouvement réflexe de vanité.

Ceux qui rient devant un homme qui tombe ou une phrase naïve rient de satisfaction de se trouver momentanément supérieurs à celui qui se rend ridicule. Comprenez-vous alors ce qui s'ajoute d'ambigu à la gaieté, lorsqu'elle est déchaînée par la fausse maladresse de quelqu'un dont l'impassibilité ne nous dupe pas, et qui s'amuse peut-être — et nous le savons — de nous voir amusés par sa bonne volonté à se rendre ridicule pour nous. Toute la raison du succès des clowns anglais auprès des grandes personnes est dans ces singuliers mouvements intellectuels, dont elles n'ont pourtant qu'à demi-conscience. (Notez qu'à la base de l'accès de rire le plus naturel, *le plus enfantin*, il n'y a pas que la secousse de l'inattendu, mais aussi la vanité : la gaieté naïve s'augmente alors de ce que nous nous sentons supérieurs à elle, et de ce que nous sommes fiers d'être encore assez jeunes de caractère pour la pouvoir éprouver.) La drôlerie produite par un Mac Orlan rappelle, a-t-on dit, l'impression que ressentirait une personne à qui l'on aurait annoncé une bonne plaisanterie, et qui recevrait alors un fort coup de trique sur la tête. Je ne sais de qui est cette définition, mais elle est très juste. L'humour d'un Molière ou d'un Becque est âcre, amer, mais il ne prend jamais cette allure de « mauvaise farce » ; la caractéristique de l'esprit français

n'est pas la légèreté superficielle que l'on croit, ni le « sourire », c'est la profondeur et la précision ; ce qu'il perd en étendue, il le regagne en justesse, en acéré, et le rire français est souvent près des larmes, des larmes douloureuses qui semblent sourdre du plus profond de l'être.

Au contraire, le rire de Pierre Mac Orlan est un plaisir nerveux, et s'il est proche des pleurs, c'est comme l'est un chatouillement qui insiste. Le titre même de son livre le symbolise merveilleusement. Pour apprécier ce tour d'esprit, qui est très particulièrement anglo-saxon, il faut, étant Français, un tantinet de vice intellectuel. Comme j'avoue l'avoir goûté..., tirez les conclusions que vous voudrez !

Dirai-je encore que *le Rire Jaune* est bien écrit, et que certaines pages dépassent véritablement le genre choisi par M. Mac Orlan ? Amusantes illustrations de Gus Bofa, assorties à l'esprit du livre.

Annaïk sans place, par Jules Perrin.

> Les Bretonnes au cœur tendre
> Pleurent au bord de la mer...

Ces doux et mélancoliques vers de Charles Le Goffic, dont M. Perrin a épigraphié son roman, le résument. Annaïk, « si elle ne savait pas tout à fait ce qu'elle voulait, comprenait du moins ce qu'elle ne voulait pas ; et ce qu'elle ne voulait pas, c'est qu'on voulût pour elle ». Aussi refuse-t-elle le prétendant que pensait lui imposer sa grand'mère, et se laisse-t-elle aller à l'attirance qu'elle éprouve vers Jean-René. Mais celui-ci est marin, et la vieille grand'mère entêtée s'oppose au mariage de la petite, encore mineure. Annaïk devient la maîtresse heureuse de Jean-René, puis connaît les désillusions brutales, et ces deux êtres qui s'aiment se séparent enfin parce qu'ils ne peuvent plus s'entendre. Pourtant, le jour qu'il coule à la mer, Jean-René tend sa vieille montre d'argent au mousse, ficelé au grand mât : « Tu donneras ça à Anna Caradec. »

Toute seule à l'écart des autres, elle s'abîma dans sa douleur, une douleur singulière, où il n'y avait pas que de la tristesse, mais pleine d'infinis regrets : *elle sentait bien que quelque chose était parti d'elle qu'elle ne retrouverait jamais.*

La simplicité de ce roman, sa sobriété voulue lui confèrent un caractère personnel. La fin, le récit du mousse et son engagement, c'est presque tout à fait bien.

La Détresse des Forts, par V. Bouyer-Karr. Voilà un livre émouvant, qui contient de belles pages. La douleur des croyants qui ont perdu la foi est bien exprimée par les figures de l'abbé Denis et de sa sœur Laure. « Quand on a derrière soi vingt siècles de christianisme, il est possible de devenir des incrédules, mais on reste des chrétiens. » Si les romans ne poussaient pas en ce moment

aussi nombreux que les champignons dans un bois humide, j'aurais eu plaisir à parler plus longuement de celui-ci.

Le Journal de Jaboune. Il y a de l'esprit dans ce volume orné de charmants croquis très féminins ; et ceux qui aiment les enfants ne le liront pas sans plaisir. Toutefois, je reprocherai à M. Franc-Nohain de se contenter de traits amusants, mais un peu superficiels, et de ne point chercher à pénétrer assez profond dans l'âme de Jaboune. En outre, ces réflexions du petit, qui portent toujours sur des actualités, perdent un peu de leur sel quand une douzaine de mois ont passé sur les dites « actualités ». Ces allusions à de minces faits périmés (par exemple, les morceaux de sucre de « l'affaire du collier ») ne seront plus comprises dans quelques années, et le livre perdra son attrait.

Le Sang Bleu, par Noël Bangor. Ces nouvelles ne manquent pas d'intérêt, mais ne sont pas assez « resserrées » pour être comparées, comme l'annonce la Prière d'insérer, à du Mérimée. Elles contiennent des traductions de bien curieuses et savoureuses chansons de Hongrie.

La Reine Cléopâtre, par J. Cantel. Ce qu'il y a de mieux dans ce roman historique, c'est... la préface dont l'orna Anatole France, et dont je vous recommande deux pages délicieuses.

La Vocation, par Avesnes. C'est à peine un roman que ce récit des années de jeunesse d'un officier de marine, si bien qu'à ce point de vue le livre n'est pas réussi. Mais la thèse en semble juste, qui voudrait nous prouver que les examens imposés à l'entrée du Borda étouffent ou plutôt rebutent des vocations sincères, tandis qu'elles favorisent des forts en thème qui, dans la pratique, seront des inutiles. M. Avesnes a fait une œuvre dont la lecture est intéressante, et dont les nobles aspirations nous changent de la basse atmosphère parisienne.

Au Soleil des tropiques, par Louis d'Epur. Encore un roman qui n'a rien d'un roman. Tableau de la vie de certains officiers coloniaux.

Notre Petit Gourbi, par Charles Géniaux. M. Géniaux a écrit un charmant roman pour jeunes filles, de types et de psychologie un peu conventionnels, comme il sied au genre ; mais le pays où évoluent les personnages le rend plus intéressant, et la tenue du livre est suffisamment littéraire pour que nous n'oublions point que nous devons à cet écrivain des œuvres plus profondes.

Jérusalem-sur-Seine, par Victor Joze. Un très gros volume de cinq cents pages, que j'ai lu sans ennui d'un bout à l'autre. M. Joze, qui semble se spécialiser dans ces questions et bien connaître les milieux dont il parle, nous expose avec assez d'impartialité l'antagonisme irréductible des races aryennes et sémites.

Locus solus, par Raymond Roussel. J'aurais aimé de pouvoir lire en entier le livre de M. Roussel (qui n'a rien non plus d'un roman), car je n'ai pas oublié avec quelle bonne grâce son auteur m'octroya, voici deux à trois ans, plusieurs fauteuils pour sa pièce excentrique, *Impressions d'Afrique*. Mais en vain ai-je voulu, à plusieurs reprises, poursuivre jusqu'au bout ma lecture, chaque fois la migraine significative me prouva qu'il est des limites aux forces humaines. M. Roussel est-il un mystificateur, un humoriste (d'ailleurs médiocre), qui renouvelle insuffisamment sa manière et ses inspirations ? ou son cas est-il plus grave ? Ceux qui n'ont pas oublié, des *Impressions d'Afrique*, la statue en baleines de corset posée sur rails en mou de veau comprendront mes inquiétudes.

Chichinette et Cie, par Pierre Custot. Amusants dialogues, que je conseille pour les villégiatures folâtres. Comme M. Pierre Custot s'entend à la toilette féminine ! et quelle malice fine, supérieure à son livre, il doit avoir... Sous son air de n'y point toucher, le chapitre consacré à l'Espagnole Carmela est d'une adroite psychologie, et je ne sais rien de plus gentiment satirique que les causeries des trois jeunes crétins dans le Pétronille's Bar, ou l'évocation du gentleman mondain M. André, non M. René d'Anfrignan.

La Tête d'Ivoire, par Julien Reyne, roman psychologique selon la formule, et que je ne saurais blâmer ou louer d'une façon particulière.

L'Agonie de l'Aigle, par François de Nion. Feuilleton historique, dénué d'intérêt.

La Disparition de Mona, par Georges Montignac. Fort pathétique feuilleton policier, que je n'ai pu abandonner avant de l'avoir complètement terminé, tant les péripéties en sont palpitantes.

HENRIETTE CHARASSON.

LITTÉRATURE

Ernest Renan : *Fragments intimes et romanesques*, 1 vol. in-18, 3 fr. 50, Calmann-Lévy. — Louis Richard-Mounet : *Paul Claudel*, 1 vol. in-18, 2 fr., Figuière. — Paul Champagne : *Sur Paul Claudel*, 1 plaq., Louvain. — Rabelais : *Gargantua et Pantagruel, texte transcrit* par Henri Clouzot, 3 vol. in-18, 1.50 chaque, « Librairie Larousse ». — *Anthologie de l'Afrique du Nord. Poésie*, 1 vol. in-8°, 0 fr. 95, « Edition de l'Inprimerie algérienne », Alger.

Fragments intimes et romanesques, par Ernest Renan. Dans ce recueil on a réuni, à côté de *Patrice*, le petit roman déjà connu, une seconde version peut-être plus philosophique et plus directement psychologique de cet essai : *Ernest et Béatrix*, où Renan a noté son âme tourmentée. Ces pages ont parfois la forme d'un journal. Renan sent que la vie avance, qu'il devient un autre, et il ne veut pas perdre celui qu'il fut. Jamais, je crois, écrit-il, je ne

sentirai plus vivement. « Si j'attendais, retrouverais-je mon cœur, ce cœur d'aujourd'hui si plein de vague amour? Le malheur de ma position a imposé à ma vie de dures privations. Je n'ai connu ni les douces liaisons, ni l'amour d'un objet réel. Ma mère et ma sœur sont les seules femmes que j'ai connues et pu aimer. »

Béatrix sera l'expression ou plutôt le symbole de ce vague amour. Beatrix n'est pas une femme, elle n'est que l'idée que Renan se fait de la femme. Il écrit : « On ne touche pas ce qu'on adore », et il fait dire à Beatrix : « Je ne veux pas être heureuse, c'est trop vulgaire. » Pourtant, au bout d'un long dialogue philosophique, leurs lèvres se touchent et l'amant s'écrie, se ressouvenant des délectations eucharistiques : « Oh ciel ! quelles seront tes joies, si elles égalent celles que je goûtai en ce moment ineffable ! Le monde supérieur se développa à moi si grand, si sublime, si doux, si écrasant de beauté et de charme, que je faillis en mourir. Ce monde s'identifiait avec Beatrix, je ne distinguais plus l'un de l'autre. Béatrix était l'idéal, Beatrix était Dieu. »

Mais Beatrix a refermé la porte du ciel : la joie est trop vulgaire, et la souffrance et le sacrifice sont plus purs et plus beaux. Elle prononce : « Je reste dans le christianisme, car c'est ma forme, et d'ailleurs la plus belle que je connaisse. Si je voyais un système fait, plus beau, je serais pour lui. Mais il me faut un système. »

Alors cette Beatrix nous semble être, dans la pensée de Renan, autre chose que le symbole de la femme et de l'amour ; elle est encore peut-être le symbole d'une religion qu'il aime et qu'il voudrait posséder tout entière.

Esprit religieux, Renan fait de la religiosité, avec le rationalisme : il croit à l'esprit humain et à ses « divines destinées », à l'humanité et à son « impérissable avenir ». Le progrès de l'humanité, la dignité de l'homme... « je donnerais ma vie pour cela ». Pour ces idoles que M. Jules de Gaultier a appelées les idoles du ciel logique.

Les *Lettres* à François Liard, qui suivent dans le volume, sont antérieures aux précédents fragments romanesques, puisque Renan les écrivit pendant son séjour au séminaire de Saint-Sulpice. Ces lettres nous renseignent sur la vie d'un séminariste à cette époque, mais surtout elles nous font voir le lent travail souterrain du doute dans l'âme de Renan. Il étudie la philosophie, et son sens critique se développe : « Pour le pyrrhonisme encore autrefois, j'en riais de tout mon cœur, je ne concevais pas qu'il y eût des hommes assez absurdes pour donner dans de pareilles idées ; maintenant je n'en ris plus. » Il n'est pas encore sceptique, mais son esprit s'agrandit des doutes des grands philosophes. Nous en sommes, écrit-il, à la réfutation des divers systèmes contraires aux nôtres. Certains, comme celui de Kant et de Descartes, sont si mal réfutés « que je

pencherais plutôt vers eux, surtout vers celui du second », car, ajoute-t-il encore timidement, celui du premier n'est pas fort orthodoxe...

L'étude de la philosophie le trouble de plus en plus. Je t'assure, écrit-il à son ami Liard, que « qui n'a pas la foi ferme n'a qu'à s'y adonner pour la perdre tout à fait. Jamais je n'avais eu tant de difficultés et même tant de doutes positifs ». Il ne sait plus sur quelle foi s'appuyer : il est tour à tour déiste, panthéiste, autothéiste, idéaliste, matérialiste. Pascal le rassure, cet homme qui a été presque sceptique : « Cela est frappant : la plus forte tête qui ait existé n'a osé presque rien affirmer. » Et il écrit déjà cette pensée hardie pour un séminariste qui se prépare à recevoir la tonsure:

Les ignorants, au contraire, ne doutent de rien, ils tranchent tout, tout est évident, clair comme le jour ; il faut avoir perdu l'esprit pour ne pas voir cela : voilà leurs formules. D'où, par analogie, je suis tenté de faire ce raisonnement : quand on ne sait rien on ne doute de rien ; quand on sait peu, on doute peu ; quand on sait beaucoup, on doute beaucoup ; donc si on savait tout on douterait de tout, et toute la science se réduirait à voir l'incertitude de toute science.

Mais, au bout de ce raisonnement, il retombe dans la foi et dans l'exemple de Pascal : « C'était bien cela dans l'esprit de Pascal... Voilà un homme qui était au-dessus des préjugés, et pourtant il a été chrétien, cela est démonstratif. » Au moment de recevoir la tonsure, il hésite à s'engager, il tremble, il va pleurer « aux pieds de la sainte Vierge ». Mais il voit le « doigt de Dieu » dans toute cette affaire, car, au bout du compte, sa vocation s'affermit. L'année suivante, même hésitation devant les ciseaux sacrés ; il redoute les engagements que l'on prend « surtout pour l'esprit et la pensée », « l'obligation irrévocable de soutenir une cause que l'on croit vraie, étant jeune homme, mais que l'on serait comme obligé de soutenir encore, quand la maturité de la raison mènerait à une autre conclusion ». N'est-ce pas le signe d'une grande probité morale ?

La foi lui apparaît toujours comme le bien suprême : perdre cette foi lui semble un désastre, une calamité. Il écrit : de désolantes pensées m'affligent... je passe bien des moments cruels ; mais il se console en pensant « à ce Jésus, si beau, si pur, si souffrant qu'en toute hypothèse j'aimerai toujours. Même si je venais à l'abandonner, cela devrait lui plaire, car ce serait un sacrifice fait à la conscience, et Dieu sait s'il m'en coûterait. » La thèse même de *la Vie de Jésus*, où il continua à aimer Jésus dépouillé de sa divinité, apparaît déjà dans cette page du jeune séminariste, qui n'ose se décider à accepter le sous-diaconat :

O mon ami, que l'homme est peu libre dans la détermination de sa des-

tinée ! Voici un pauvre enfant, qui n'agit encore que par impulsion et imitation. Et c'est à cet âge qu'on lui fait jouer sa vie : une puissance supérieure l'enlace dans d'indissolubles liens ; elle poursuit son travail en silence, et avant qu'il commence à se connaître, il est lié sans savoir comment.

Pour être complet, il faut encore signaler dans ce volume *les Principes de conduite*, qui sont un règlement de vie et d'oraison, *les Confessions de Félicula*, fragment d'un roman inachevé où Renan étudie la naissance d'une hérésie d'origine orientale sur le sol lyonnais, et des poésies bibliques, imitation du rythme oriental.

§

M. Louis Richard-Mounet nous donne un très remarquable essai sur **Paul Claudel**, où il analyse avec une merveilleuse logique l'esthétique et la métaphysique du poète. Je ne puis citer ici que les prémisses et la conclusion de cette étude, mais tous ceux qui se passionnent ou s'inquiètent de l'art symbolique de Claudel étudieront ce petit volume, d'un raisonnement mathématique.

Dès les premières lignes, M. Louis Richard-Mounet définit son auteur : « Deux natures s'opposent en M. Claudel et qui sont contradictoires. De l'artiste il possède les pouvoirs lyriques et les dons d'imagination ; du métaphysicien il a la faculté d'abstraction et l'impitoyable logique poussant les plus dangereux sophismes jusqu'à leurs pires conséquences esthétiques. » Car, ajoute-t-il, M. Claudel envisage toute chose en tant qu'artiste et fait de ses imaginations l'objet des spéculations intellectuelles qui sont la substance de son œuvre.

La sensibilité, et non l'observation, fournit au métaphysicien l'argument de son discours. Par ailleurs, le métaphysicien emprunte à l'artiste ses moyens émotifs d'expression, pendant que celui-ci demande aux méthodes positives de l'observation scientifique ses moyens de développement psychologique.

Et M. Claudel est un logicien si parfait qu'il sait, à force de raisonnement, systématiser cette confusion des genres au point de la pourvoir, sophistiquement, d'une apparence de vérité esthétique. Il sait en déduire un Art poétique où ni l'Art, ni la Beauté littéraires ne sont directement en cause et dont les imperfections d'une œuvre, mieux que remarquable par beaucoup de points, traduisent fortement toutes les erreurs imputables au seul métaphysicien.

M. Richard-Mounet découvre dans l'œuvre de Claudel ce qu'il appelle « une hérésie esthétique » qui vient de son sentiment religieux, sentiment religieux qui n'est plus « effusion de vie poétique » mais « présence immobile et secrète, clarté intérieure où tous les produits de la sensibilité viennent se vêtir de beauté ». Ainsi Violaine est une forme abstraite « enveloppée d'imaginaire », une ombre « res

plendissante et lumineuse, inconsistante et inerte à qui M. Claudel fournit, selon sa méthode esthétique, tout ce qu'elle devrait trouver en elle-même pour exister. »

M. Richard-Mounet voit encore dans l'œuvre de Claudel « l'expression lyrique d'une philosophie positive dont les propositions sont masquées par les métaphores qui les recouvrent ». Et, soumise dans sa substance, sa matière, ses moyens de réalisation aux lois du positivisme scientifique, son œuvre, « contrairement à son ambition, n'est point de caractère mystique mais panthéiste ».

Pour conclure, M. Richard-Mounet, après avoir proclamé l'éminente qualité de l'intuition poétique de Claudel, écrit :

Le malheur est qu'elle fut détournée de son objet par le métaphysicien qui est en M. Claudel. Car la beauté remarquable de sa vision poétique, la puissance réelle de son génie lyrique, l'étendue et la sûreté de sa culture, tout lui permettait de prétendre à un monument plus parfait que l'œuvre qu'il a donnée jusqu'ici où il n'exprime que sa recherche morale de la vérité et que les moyens auxquels il fait confiance pour y atteindre : ceux d'un échange permanent du divin et du matériel s'opérant par l'homme et sous les aspects variés duquel M. Claudel envisage l'essentiel du dogme chrétien à travers les doctrines du plus rigoureux positivisme.

Et il voit en lui un des précurseurs de cette période de synthèse dont, dit-il, on peut prévoir qu'elle aura la valeur et l'éclat du classicisme. Ainsi soit-il.

C'est seulement éclairé par le flambeau de son intuition que M. Paul Champagne a voulu pénétrer dans l'œuvre du poète : **Sur Paul Claudel**. Il y découvre des rythmes, des pensées et des significations secrètes, et nous les révèle avec un enthousiasme plein d'amour. Il a bien vu que si Violaine devient aveugle, c'est que pour entrevoir la Divinité dans la ténèbre, selon le terme de saint Denys, seuls les yeux spirituels importent.

§

M. Henri Clouzot, dans cette nouvelle édition de **Gargantua et Pantagruel**, de Rabelais, a tenté de nous présenter un texte accessible à tous, qui ne soit pourtant pas une profanation envers ce chef-d'œuvre de notre langue. Disons, pour rassurer les lecteurs, que M. Clouzot, conservateur de la Bibliothèque Forney, est un des collaborateurs de M. Abel Lefranc, pour cette édition critique de Rabelais qui se prépare et où « la philologie, les sciences, la littérature antique, l'histoire, le folklore ne laisseront pour ainsi dire aucun point dans l'ombre ».

M. Clouzot, dans ce texte rajeuni qu'il nous présente aujourd'hui, a transcrit en orthographe moderne les mots de la langue générale. Les mots de l'ancienne langue conservent leur aspect, tout en subis-

sant quelques simplifications, telles que *cetui* pour *cestuy*... Mais s'il a conservé *dumet* pour *duvet*, *pigner* pour *peigner*, il a cru pouvoir transcrire *médecin* pour *médicin*, *esprit* pour *esperit*, etc., etc. Il y a peut-être un peu d'arbitraire dans ces délimitations, mais il faut reconnaître que M. Clouzot a obéi à un instinct très sûr de philologue, et à un goût parfait de lettré. D'ailleurs, des notes étymologiques et philologiques, au bas de chaque page, donnent la signification des mots de l'ancienne langue, conservés parce qu'en somme ils sont intraduisibles.

En tête du volume, une vie de Rabelais, mise au courant des découvertes les plus récentes, et un choix de jugements sur Rabelais empruntés aux écrivains anciens et modernes : La Bruyère, Voltaire, Chateaubriand, Sainte-Beuve, Michelet, Victor Hugo.

En outre, M. Clouzot s'est vu obligé d'opérer quelques coupures, mais aucune ne porte sur des passages « scabreux ». C'est bien un Rabelais intégral qu'il nous donne, et c'est avec regret, par exemple, qu'il a dû éliminer les prologues, afin d'alléger son livre. De nombreuses illustrations puisées aux sources les plus sûres nous précisent la figure de Rabelais et le décor de sa vie.

§

Je voudrais pouvoir dire que cette **Anthologie de l'Afrique du Nord**, ce recueil de poésies de Maurice Olivaint, Mme Maraval-Berthoin, William Calmel, Louis Galard...,etc.,est une révélation. Hélas ! ce ne sont que d'honnêtes poésies, qui auraient pu être composées dans la plus brumeuse Bretagne par des Parnassiens aveugles.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Georges Mangeot : *Autour d'un Foyer lorrain : La Famille de Saint-Lambert, 1596-1795*. Croville-Morand, 5 fr. — Marquis de Vogüé : *Une Famille Vivaroise*. Nouvelle édition, 2 volumes. Honoré Champion, s. p. — Paul d'Estrée et Albert Callet : *La Duchesse d'Aiguillon (1726-1796)*. Préface de F. Funck-Brentano. Emile-Paul, 5 fr. — Léon Cahen : *Les Querelles religieuses et parlementaires sous Louis XV*. Hachette, 2 fr. — Paul Fould : *Un diplomate au dix-huitième siècle : Louis-Augustin Blondel*. Plon-Nourrit, 7 fr. 50. — Memento.

Au cours de recherches sur Saint-Lambert, ce gentilhomme lorrain, qui abandonna le métier militaire pour les Lettres, fut l'ami des Encyclopédistes, l'amant de Mme du Châtelet (« Mais, Monsieur, qu'aviez-vous besoin de lui faire un enfant ! » clamait l'autre amant, Voltaire, lorsque la malheureuse mourut en couches), et, entre autres écrits, a laissé ce poème des *Saisons*, bien oublié, mais où j'imagine que M. Barrès trouve encore quelque agrément, — M. Georges Mangeot a été amené à s'occuper de la parenté de l'é-

crivain. L'ouvrage sur Saint-Lambert viendra plus tard. Voici, en attendant, sur **la Famille de Saint-Lambert**, d'excellentes pages d'érudition colorée, — un peu compactes, un peu laborieuses, mais tout de même traversées et remuées de verves.

Les travaux de la critique historico-littéraire sur Saint-Lambert ne sortaient guère, je crois, de l'à peu près. « Né... dans un château », disait, « de chic », Villemain, et M. Mangeot nous montre la photographie, et nous donne la description, de la maison paternelle d'Affracourt (d'ailleurs Saint-Lambert naquit probablement à Nancy) : une construction d'une bourgeoise rusticité. En outre, la question de savoir si Saint-Lambert était noble ou non, question dont l'origine remonte à un lapsus du registre paroissial, tenait beaucoup de place. Au moins, la voici désormais résolue. Le travail de M. Mangeot se rattache à ce mouvement de recherches dont la Lorraine, et particulièrement la Lorraine du XVIIIe siècle, a été l'objet depuis plusieurs fois cinq ans maintenant. J'ai suivi quelques-unes de ces recherches, notamment celles de M. Gaston Maugras, qui ont été contestées sans grande justice, et pour ma part j'accompagne toujours volontiers cet auteur dans la vallée de la Moselle ; plus volontiers, dirai-je, que dans la vallée de Montmorency. Je crois même qu'il m'en veut de ce que je n'aie été, dans cette dernière promenade, qu'un suiveur assez peu à portée, ou plutôt de ce que je me sois trop promené pour mon propre compte, si j'en crois le silence, inaccoutumé, par lequel il a répondu à mon article sur Delphine de Sabran.

L'œuvre présente de M. Mangeot compte donc parmi ce que le groupe historique lorrain a donné de bon. Nous faisons définitivement connaissance avec la famille de Saint-Lambert, avec son grand-père et son père, bons gentilshommes militaires de Lorraine, et de vieille souche ; et surtout avec son oncle René, par qui la gentilhommerie de la maison se commit et se diminua dans la robe ; magistrat malchanceux, qui pis est, destitué lors d'une des nombreuses vicissitudes politiques éprouvées à cette époque par le Duché ; et là-dessus, devenu homme d'affaires amateur, avec une indélébile candeur d'aristocrate, compromis dans une histoire de fausses lettres de cachet, où il fait, jouant à son insu le rôle le plus scabreux, une inaltérable figure d'honnête homme.

L'étude de M. Georges Mangeot contient cela, et aussi la vie de Charles de Saint-Lambert, le père du poète, avec un résumé de la carrière de ce dernier. A travers le tout, l'on a la reconstitution documentaire des choses, maisons, champs, domaines, campagnes et bourgs ; des choses et des êtres : il y a, dans ces pages, des religieux en procès, dangereuses gens qui firent faire sa chape-chute à l'oncle René, et de vieilles plaideuses, et des robins, et les beaux

officiers de l'armée ducale. Voilà, sous un petit nombre, des pages bien nourries. Elles en éclatent, à vrai dire, de bonne nourriture, de substance : mais si elles en sont lourdes un peu, elles n'en vont pas moins d'une allure alerte, si bien qu'on ne s'endort pas à suivre leur train.

L'oncle René, dans tout cela, est très représentatif du temps, non par lui-même, car une naïveté patricienne lui est restée sous la robe de l'homme de loi, mais par ses occupations. M. Mangeot caractérise ainsi ses procès : « Une affaire *bien française* (c'est moi qui souligne), où du moins chacun pour sa part avait fait dignement son devoir, tout en suivant normalement son *intérêt*. » L'intérêt... la morale de l'intérêt. Le poète Saint-Lambert, lui-même, reçut-il, ataviquement, quelque influence de cette « affaire bien française » ? L'intérêt, bien compris, domine sa vie, ou du moins ses doctrines. Voilà un oncle et un neveu qui, de l'épaisseur des documents, se dégagent déjà avec de nettes caractéristiques.

J'ai été en retard pour parler de cet intéressant travail de M. Georges Mangeot. Tant de livres attendent ! Mais j'espère que ces quelques lignes, quoique tardives, le paieront, pour leur part, de son effort.

Après l'histoire d'une famille lorraine, voici celle d'**Une Famille Vivaroise**. Famille de gentilshommes également s'achevant en gens de lettres. Mais cimier et « plume de fer », ici, ont, du moins le premier, plus de superbe que chez le lorrain Saint-Lambert. Ce qui n'empêche pas, d'ailleurs, le marquis de Vogüé de dire : « La vanité ne serait guère ici à sa place; notre histoire n'a rien d'exceptionnel ; c'est celle de cent familles nées sur le sol des anciennes provinces, y grandissant par les voies normales. »

Et il faut reconnaître, en effet, qu'il peut arriver, de nos jours, que les papiers des grandes familles nous soient montrés sans de trop grandes façons. C'est tout bénéfice pour l'histoire. Je crois que c'est ici le cas. La noblesse, gagnée aux bonnes méthodes historiques, ne fait plus trop dépouiller ses chartriers par des panégyristes à gages, secrétaires zélés, ou gens de lettres vendeurs de los. Les archivistes professionnels ont passé par ici, c'est visible, car un grand seigneur, ni personne qui ne serait point du métier, ne pourrait ordonner ainsi la matière documentaire fort drue qui forme la substance de ces deux compacts volumes. Et la famille, c'est visible aussi, ne s'est point trop laissée porter à transformer en vapeurs de gloire tant d'historique poussière. Elle a mis le ton du récit familier ; c'est parfait. Ces exhumations pouvaient avoir leur griserie pour le bon sens. On ne leur a demandé qu'une excitation scientifique. A la bonne heure.

Je laisse, là-dessus, à un lecteur assidu, que ces lignes y exhortent

suffisamment, le soin de noter par quels travaux particuliers, quelles formes de caractères et quels acheminements distincts MM. de Vogüé ont fait fortune, — je ne parle pas des deux derniers, nos contemporains, qu'on ne trouve point sous cette couverture, puisqu'ils ont eu la bonne grâce de s'effacer. Ces annales familiales s'étendent depuis l'an mil jusqu'à la guerre de Sept ans et la Révolution, en passant par les troubles albigeois, les guerres de religion et le service du roi Louis XIV. Cela va des démêlés féodaux et rustiques avec les bergers de Tournon aux grands commandements militaires dans les plaines d'Allemagne. Voilà qui dépasse évidemment de beaucoup l'ordinaire portée des petites paperasses de famille dont, chaque année, force tombereaux se déversent chez les éditeurs. Il est assez rare de voir des hobereaux de marque parler avec cette précision *de domo suâ*, en remontant aux plus hautes époques, et jusqu'à celle de la constitution du primitif domaine féodal.

MM. Paul d'Estrée et Albert Callet ont trouvé, dans la correspondance et dans la vie de **la Duchesse d'Aiguillon**, de nombreux renseignements sur l'époux de celle-ci, le célèbre intendant de Bretagne et ministre de Louis XV. Cette femme effacée, assez mal partagée sous le rapport des dons physiques, avait, dans sa pénombre, les qualités qu'il fallait, cœur dévoué, esprit attentif, fin et calme, pour devenir, rien qu'en écrivant des lettres familières, un historiographe hors ligne de son brillant et remuant mari, homme à histoires s'il en fut, à histoires non mauvaises d'ailleurs, suivant l'opinion de juges notables, au premier rang desquels Balzac.

Les Lettres de la Duchesse d'Aiguillon, reproduites par MM. d'Estrée et Callet dans la trame d'une attachante biographie, commencent à la fin de 1767 et vont jusqu'en 1785. Spécifiant l'importance de cette correspondance, ses éditeurs disent : « Elle accompagne en quelque sorte le duc d'Aiguillon dans une des périodes les plus agitées et les plus brillantes de sa vie politique, depuis l'heure où il quitte la Bretagne, chargé de toutes les malédictions de la province, jusqu'au jour où sa victoire sur ses adversaires, singulièrement appuyée par la Du Barry, reçoit la plus éclatante des sanctions dans la nomination de M. d'Aiguillon comme ministre des Affaires étrangères. Chemin faisant, la duchesse note les nouvelles de cour les plus importantes,... sans parler des intrigues et des cabales qui amèneront, après la mort du maître (Louis XV), la chute du favori. L'exil dans ce domaine d'Aiguillon n'empêche pas la duchesse de donner, par intermittences, quelques lignes à la politique : cadre qui s'élargira, quand il sera permis au courtisan disgracié de rentrer à Paris. »

La Correspondance s'arrête trois années seulement avant la mort du duc d'Aiguillon. Pour les parties antérieures de l'existence de la Duchesse et de la carrière du Duc, MM. d'Estrée et Callet ont tiré bon

parti de divers documents, de ceux notamment fournis par Soulavie dans ses compilations sur le comte de Maurepas, le duc de Choiseul et le duc d'Aiguillon. Un substantiel appendice sur cet informateur, dont la réputation n'est pas très bonne, on le sait, montre avec quelles précautions savantes MM. d'Estrée et Callet l'ont utilisé, car il est au demeurant très utilisable. Pour les dernières années de Mme d'Aiguillon, ces Méssieurs ont disposé d'une suite de lettres et de pièces, dont la provenance est on ne peut plus sûre.

Ainsi documentairement « réalisée », la duchesse d'Aiguillon apparaît, pour ce qui est de sa corrélation avec la biographie du duc d'Aiguillon et de là avec quelques-unes des pages les plus importantes de la fin du règne de Louis XV et du commencement du règne de Louis XVI, elle apparaît, disons-nous, selon la spirituelle et fort exacte expression de M. F. Funck-Brentano en sa Préface, comme une « commère de revue » ; une commère, certes, « très distinguée, très réservée, très grande dame », mais qu'il faut suivre, comme un guide qu'elle est, « parmi tant de faits divers et pressés l'un sur l'autre ».

M. Funck-Brentano, qui veut des adoucissements au jugement plutôt sévère porté par MM. d'Estrée et Callet sur Maupeou, qu'il approuve quant à lui dans sa lutte contre les Parlementaires, cite, d'un même point de vue historique, le jugement de Balzac (dans la Préface des *Chouans*) sur le politique si discuté que fut le Duc d'Aiguillon. Le lecteur nous saura gré de donner ici un extrait de cette page extrêmement lucide, où l'on trouve par avance la philosophie que peuvent suggérer les faits dont se nourrit la solide et séduisante biographie due à MM. Paul d'Estrée et Albert Callet. Balzac n'y donne pas raison à La Chalotais, passé, de nos jours, tabou démocratique :

La prospérité de la Bretagne était le fond même du procès entre La Chalotais et d'Aiguillon. Le mouvement rapide des esprits vers la Révolution a empêché jusqu'ici la révision de ce célèbre procès, mais lorsqu'un ami de la vérité jettera quelque lumière sur cette lutte, les physionomies historiques de l'oppresseur et de l'opprimé prendront des aspects bien différents de ceux que leur a donnés l'opinion des contemporains. Le patriotisme national d'un homme (Aiguillon), qui ne cherchait peut-être qu'à faire le bien qu'au produit du fisc et de la royauté, rencontra ce patriotisme de localité si funeste au progrès des lumières. Le ministre avait raison, mais il opprimait ; la victime avait tort, mais elle était dans les fers : et en France le sentiment de la générosité étouffe même la raison. L'oppression est aussi odieuse au nom de la vérité qu'au nom de l'erreur. — (Et pourtant !) — Que de gens de bonne foi seraient étonnés d'apprendre que la victime (La Chalotais) défendait les abus, l'ignorance, la féodalité, l'aristocratie et n'invoquait la tolérance que pour perpétuer le mal dans son pays !

Sur l'affaire d'Aiguillon on trouve précisément d'utiles textes contemporains dans un recueil publié par M. Léon Cahen, sous la rubrique : « l'Histoire par les Contemporains », avec ce titre : **Les Querelles religieuses et parlementaires sous Louis XV**. Les querelles religieuses s'élevèrent sur deux ou trois questions principales : Le Gallicanisme, le Jansénisme, sans oublier la condamnation des Jésuites. Quant aux turbulences parlementaires, si fréquentes et liées aux querelles religieuses, elles se ramenèrent toujours à ceci : contrecarrer l'action de la royauté. Elles se combinèrent, en maintes occasions, avec l'esprit provincial et particulariste. L'Affaire La Chalotais en fut le type. Les textes sont encadrés de commentaires et d'indications générales (état de la question, état de l'opinion pour ou contre, etc.). Citons, comme exemple de cette mise en valeur, les pages relatives aux mesures de Maupeou.

La publication de M. Paul Fould : **Un Diplomate au Dix-huitième siècle : Louis-Augustin Blondel**, donne quelques détails sur la diplomatie française à cette époque. Savait-on que le dépôt des Affaires étrangères, qui existe encore actuellement, est un vestige d'une « Académie politique », sorte d'école d'aspirants diplomates, fondée par Torcy et supprimée par Dubois ? C'est de cette école, fort raillée par Addison, que sortait Blondel. Elle semble n'avoir guère été fondée que dans le but de former des spécialistes de Chancellerie. Les grands seigneurs à qui l'on donnait de grandes ambassades ne passaient point par là. En revanche, les fils de la bourgeoisie s'y préparaient aux Commissions de second ordre qui leur étaient dévolues dans la carrière diplomatique.

Le diplomate Louis-Augustin Blondel est un de ces derniers. Toutefois, ses emplois devinrent par la suite considérables. Sans avoir tenu aucun rôle de premier plan, il se trouva placé de façon à voir de près les affaires : en Espagne, où il put observer les intrigues d'Albéroni ; à la cour du Hanovre, qui était celle de George Ier d'Angleterre, où, assez inoccupé, il se rabattit avec succès sur l'observation des milieux de Cour et du monde ; à la Cour de Savoie, auprès de Victor-Amédée, dont il reçut les confidences ; à la Cour électorale de Mayence, où les circonstances (vacance du trône de Pologne et imminence d'une guerre avec l'Autriche) lui donnèrent de l'importance, etc. M. Paul Fould a écrit cette biographie d'un diplomate secondaire d'ancien régime d'après les papiers de Blondel. L'anecdote se mêle agréablement, dans ces papiers, à l'information politique plus ou moins substantielle.

Memento. — *Lettres de Mgr Jean de Fontanges, évêque de Lavaur, 1749-1764*, publiées avec notice, notes et index par le baron de Blaïy de Gaïx ; Introduction de M. l'Abbé de Fénols ; Préface de M. J. de Lahondès.

(Honoré Champion, 3 fr. 50). Ce sont des Lettres écrites par l'évêque de Lavaur à un de ses parents, le baron de Gaïx, commissaire des guerres en résidence à Castres. On y trouve des détails et des aperçus sur le Jansénisme, la dispersion des Jésuites, les querelles parlementaires, comme aussi sur l'activité diocésaine et provinciale du prélat, — celle-ci à remarquer dans l'ordre économique. On peut en dire autant de maints autres évêques de France, à cette époque. La vie provinciale leur devait une part de sa fécondité.

EDMOND BARTHÉLEMY.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

L. Marchis : *Le Froid industriel*, Nouvelle collection scientifique, F. Alcan, 3 fr. 50. — Tchakhotine : *Transport lointain des œufs d'Oursin*. Société de Biologie, juin 1914.

Au moment où des vagues de chaleur passent sur notre pays, et nous rendent la vie pénible, on lira avec intérêt le très savant livre du professeur Marchis, de la Sorbonne, **le Froid industriel**.

Cet ouvrage comprend trois parties : *la Production du froid ; la Conservation du froid ; les Applications du froid.*

M. Marchis a fait une étude très complète des divers types de machines frigorifiques et des conditions de leur fonctionnement ; de nombreuses figures, et même quelques formules mathématiques, accompagnent le texte.

Fort important est le chapitre relatif aux *isolants thermiques ;* on y trouve les coefficients de conductibilité thermique de quelques isolants et des matériaux de construction.

La construction et l'aménagement d'un entrepôt frigorifique sont décrits ensuite dans tous leurs détails.

Il y a actuellement en France 80 entrepôts frigorifiques d'importances diverses, mais 15 au plus sont construits suivant les règles qui conviennent aux installations modernes. Parmi ceux-ci sont : le frigorifique des Halles centrales, à Paris, et l'entrepôt d'Epinay-sur-Seine. En Europe, c'est l'Angleterre qui tient le premier rang au point de vue du nombre et de la capacité des entrepôts frigorifiques.

Les *Surrey Commercial Docks Cold Stores*, à Londres, possèdent des chambres à — 10° C., dont la capacité est égale à 7.400 mètres cubes ; des chambres à + 4° C., dont la capacité est égale à 15.400 mètres cubes ; enfin des chambres à + 10° environ dont la capacité est égale à 29.000 mètres cubes. Les principales denrées conservées sont de la viande, du fromage, du beurre, du porc et des produits de la terre... A Southampton, la *International Cold Storage and Ice Cy L^d* possède l'entrepôt frigorifique le plus important de l'Europe. Il est en ciment armé, avec une capacité de 56.500 mètres cubes. Il contient 61 chambres séparées maintenues à des températures convenables ; parmi celles-ci il y en a d'installées pour contenir 10.000 quartiers de bœuf réfrigéré...

Déjà en 1908, les Etats-Unis avaient plus de 1.000 entrepôts frigorifiques pour toutes denrées.

La conservation des œufs est particulièrement difficile à réaliser. Les œufs sont en effet très sensibles aux diverses influences extérieures; en particulier une odeur forte dans l'air des chambres est susceptible de produire un effet nuisible et de gâter le produit. Pour conserver des œufs dans les chambres froides, il faut que les conditions générales de conservation, énoncées avec soin par l'auteur du livre, soient réalisées d'une manière plus stricte que pour toute autre denrée; la température et l'état hygrométrique doivent être aussi constants que possible (+ 2° ou 3° C.); la ventilation doit se faire à des époques fixes. Il faut éviter à tout prix que le jaune surnage et entre en contact avec la coque, car, dès que ce contact a lieu, l'œuf commence à se gâter; dans la Société anonyme des Frigorifiques de Bordeaux, les œufs sont placés séparément dans des alvéoles sur des étagères, et on peut retourner chacun d'eux deux fois par semaine, ce qui empêche l'ascension du jaune au travers du blanc. Au sortir des chambres, les œufs doivent être réchauffés progressivement, de façon à empêcher la formation d'une couche d'humidité sur les matériaux d'emballage, ils se couvrent en général de paille de bois inodore et sèche Quand toutes ces conditions sont réalisées, on peut conserver les œufs 5 à 6 mois; au bout de 3 à 4 mois, l'œuf peut encore être mangé à la coque. M. Lescardé préconise un procédé qui permet de les manger après dix mois; il les place en vase clos, dans un milieu gazeux composé d'anhydride carbonique et d'azote, sans oxygène, et à une température comprise entre 0° et 2° C., il n'y a plus d'évaporation à la surface des œufs, qui conservent leur plein.

La conservation du beurre demande d'autant plus de précautions que les causes d'altération du beurre sont de plusieurs sortes : des phénomènes physiques agissant soit sur la matière grasse, soit sur les autres constituants (eau, sucre de lait, caséine); des phénomènes chimiques d'oxydation; des processus de décomposition d'origine microbienne; en aucun cas, il ne faut tenter de conserver par le froid un beurre préparé dans de mauvaises conditions ou présentant des traces de rancissure ou d'altération quelconque; dans les chambres froides, il peut se développer des moisissures, ce qui exige le renouvellement fréquent de l'air, toujours filtré au travers d'une solution antiseptique, et des désinfections de temps à autre par le formol (lavages et vaporisations).

Les fruits frais peuvent être conservés pendant plusieurs mois à des températures basses. Il faut qu'ils aient une maturité convenable, les fruits cueillis verts restent verts, durs, et deviennent coriaces; les fruits trop mûrs ne tardent pas à pourrir. Les raisins doivent rester attachés à des branches que l'on plonge dans de petits flacons rem-

plis d'eau; à l'entrepôt Vriesseveem, à Amsterdam, on a conservé 3 à 4 mois du Black Alicante, la température étant de + 2° C et le taux de l'humidité 90 p. 100. Les pêches ont été conservées de 20 jours à 3 semaines.

Le froid est utilisé aussi dans le commerce des fleurs. Les oignons à fleurs sont conservés par le froid dans le but de retarder leur développement. Avec les oignons de lis, on obtient de bons résultats avec 1° C. et un état hygrométrique égal à 80 ou 85 p. 100. Les muguets se conservent à une température de 2° C. Les fleurs coupées peuvent elles-mêmes être conservées dans des chambres froides, également à la température de 2° C.

La conservation de la viande et celle des poissons ont donné lieu à des industries spéciales. M. Marchis décrit, avec beaucoup de soin, les frigorifiques d'abattoirs et les installations à bord des navires. On sait que la réfrigération de la viande a été préconisée et appliquée pour la première fois par un Français, l'ingénieur Charles Tellier, mort récemment; le premier aussi, il a effectué, en 1876, le transport à de longues distances des viandes refroidies à zéro dans l'air sec.

On voit, d'après ces quelques exemples, l'intérêt du livre du Professeur Marchis.

§

Récemment, la conservation par le froid a eu une curieuse application à des questions purement scientifiques; il s'agit, cette fois, de la conservation de cellules vivantes, en l'espèce œufs et spermatozoïdes d'Oursin. Depuis longtemps déjà, les biologistes ont reconnu que les œufs et spermatozoïdes d'Oursin sont un matériel de choix pour l'étude des premières phases du développement embryonnaire. Parmi les exercices pratiques de zoologie du P. C. N., un qui intéresse le plus les étudiants est le suivant: on leur fait ouvrir des Oursins mâles et femelles; ils puisent avec une pipette, dans les glandes génitales, d'une part des œufs, d'autre part des spermatozoïdes, et les déposent dans un verre de montre rempli d'eau de mer. La fécondation se fait sous leurs yeux au microscope, et bientôt le développement de l'œuf commence. Mais cet exercice présente quelques difficultés; il faut que les Oursins arrivent vivants et en bon état. On les expédie de Guéthary à Paris par l'express de nuit, soigneusement emballés dans des algues humides. Mais c'est surtout pour l'étude de la mécanique embryonnaire et la physiologie du développement que l'œuf d'Oursin s'est montré important. Les célèbres recherches de Jacques Loeb sur la fécondation artificielle ont été faites en grande partie sur l'œuf d'Oursin. Jusqu'ici, pour effectuer ces recherches, il fallait être au bord de la mer. Un savant russe, M. Tchakhotine, a trouvé un procédé qui permet un **Transport lointain des œufs** et sperma-

tozoïdes d'Oursin. On les retire de l'animal et on les met dans de l'eau de mer ; pour obtenir leur survie, on fait agir sur eux simultanément le froid et le cyanure de potassium, qui ont pour effet d'inhiber les oxydations et autres phénomènes catalytiques dans les éléments reproducteurs, qui suspendent leur vie en un mot. M. Tchakhotine place les œufs dans une très faible solution de cyanure dans l'eau de mer refroidie à 6° C. et en remplit une bouteille Thermos qui a, comme on sait, la propriété de conserver pendant quelques jours au moins la température. Les spermatozoïdes sont mis dans de petits tubes de verre qu'on place dans une autre bouteille Thermos remplie de glace pilée. Dans ces conditions, ils voyagent sans le moindre inconvénient de Villefranche à Saint-Pétersbourg. Arrivés à destination, on les replace dans la glacière, en solution fraîche, et encore pendant une vingtaine de jours on peut effectuer sur eux des expériences variées comme sur des éléments parfaitement frais.

GEORGES BOHN.

SCIENCE SOCIALE

J. Dessaint : *Les Conservateurs républicains et leur mission d'après Auguste Comte*, Perrin, 3 fr. 50. — Gaston Sortais : *Les Catholiques en face de la démocratie et du droit commun*, J. de Gigord, 3 fr. 50. — Édouard Berth : *Les Méfaits des intellectuels*, préface de G. Sorel, Rivière, 4 fr. — Robert Michels : *Amour et chasteté, essais sociologiques*, Giard et Brière, 5 fr. — Memento.

C'est avant le dernier sinistre du grand paquebot *l'Alexandre-Ribot*, sombré sur le récif Sembat, le jour même de l'appareillage, que M. J. Dessaint faisait paraître son livre **les Conservateurs républicains et leur mission d'après Auguste Comte**, et ce sinistre lui donne raison. La suppression radicale du « gouvernement de cabinet » devrait être le premier article de cette mission ! Mais ne devrait-elle pas de même être le premier point du programme des républicains révolutionnaires ? M. Sembat ne me contredirait pas, lui qui propose de choisir tous les ministres en dehors du Parlement. Et voilà, dans le gâchis présent, quelques « raisons d'espérer », comme aurait dit Brunetière. Le jour où le pays sera gouverné par des hommes nommés pour un temps fixe et qui n'auront pas, par conséquent, à marchander leur vie portefeuillue, chaque jour, à 600 Gastibelzas armés de peaux d'orange, on pourra faire quelque chose de bon. Je ne dis pas qu'on le fera, mais je dis que, jusque-là, on ne fera que du mauvais : incohérence, gaspillage et dégringolade. Ah ! quand donc se trouvera-t-il l'Homme d'État qui, appelé par le Président de la République à prendre le pouvoir lors d'une crise ministérielle, se présentera seul devant les Chambres, leur exposera son programme, leur dira le jour où il quittera le pouvoir, en ajoutant qu'il ne posera jamais d'ici là la question de confiance, et attendra d'avoir leur *oui*

pour choisir ses ministres, lui restant sans portefeuille avec deux ou quatre collègues qu'il associerait à la direction générale de sa politique et les autres ne s'occupant, sous son contrôle à lui, que de leurs ministères? Ajoutez à cela une petite procédure d'examen de cette direction générale, trois mois après qu'elle aurait pris fin, avec sanctions même bénignes, et il n'en faudrait pas davantage pour remettre le pays dans le droit chemin. Car, pour les autres articles du programme d'Auguste Comte, ils ne sont pas toujours commodes à appliquer, et l'institution notamment d'un *Pouvoir spirituel* impeccable et respecté par tous me semble à peu près aussi pratique que le grelot au cou du chat proposé par les ratons. Certes les positivistes ont toujours raison en théorie, mais il y a la réalité! « La soumission est la base du perfectionnement. » Allez faire entendre cela aux révoltés! « Substituer au catholicisme épuisé une foi démontrable. » Obtenez l'approbation des catholiques! « Incorporer à la société moderne le prolétariat spontanément surgi. » Qu'est-ce que cela veut dire? M. Dessaint assure que « cette phrase révélatrice illumine la difficulté jusqu'en ses profondeurs ». Je le souhaite, surtout si, comme il l'espère, elle doit « nous débarrasser de tout le galimatias de Karl Marx », mais il faudrait l'expliquer! Au surplus, indiquer ce qu'il faut faire est toujours facile; ce qui est plus délicat à dire, c'est comment il faut s'y prendre; là comme partout, il s'agit de choisir entre le mode autoritaire et le mode libéral, et je ne dis pas que les positivistes seraient incapables de choisir entre ces deux modes ni même de les combiner, mais toutefois, ici, les formules, même lapidaires, ne suffisent plus.

§

Ce sont deux questions de très inégale importance que traite M. Gaston Sortais dans son livre **Les Catholiques en face de la démocratie et du droit commun**. La première a été résolue depuis longtemps par un mot d'esprit de Pie VII : *Siate buoni christiani e sarete ottimi democratici*. Mais la seconde est vraiment tout autre, et à vrai dire c'est toute l'organisation de la société moderne que sa solution implique. Si l'Eglise se bornait à attaquer le droit commun établi, lequel peut être odieusement tyrannique, au nom d'un droit commun idéal qui serait, bien entendu, d'une qualité supérieure, elle aurait droit à toutes les acclamations de gratitude. Et si, quand elle se trouve en face d'un droit commun tolérable, elle s'en contentait loyalement, les méfiances qu'elle éveille se dissiperaient vite. Mais voilà; d'abord quand elle se résigne à vivre sous le régime des lois civiles existantes, même des plus libérales, elle déclare que c'est l'*hypothèse*, et que la *thèse*, ce serait un régime où elle jouirait d'une situation privilégée, et du coup les méfiances se dressent. En outre, l'Eglise, dès le début, s'est organisée en société non seulement spirituelle, mais temporelle, avec ses lois, ses taxes,

ses services, ses autorités, ses écoles, ses tribunaux, ses hôpitaux, et par suite elle se trouve en conflit perpétuel avec la société civile ; comment les mettre d'accord quand elles seront en opposition sur tel ou tel point : divorce, mainmorte, vœux perpétuels, serment, sacrilège, repos dominical, éducation morale ? Ici, l'intolérance des uns se heurte à l'intransigeance des autres, et la question n'est pas de savoir si cette intransigeance n'est pas noble, belle, logique, sacrée, etc., mais de savoir si elle triomphera, ce à quoi jusqu'ici l'animosité adverse ne se prête pas. Dans l'hypothèse, pour reprendre le terme ecclésiastique, on s'en tire toujours avec un peu de tact et de bon vouloir, ou seulement de souplesse. Mais pour rassurer complètement la société civile, il faudrait que l'Eglise précisât et limitât sa thèse. Qu'elle se proclame seule dépositaire de la vraie doctrine et ne voie qu'erreurs en dehors d'elle, c'est compréhensible, et c'est la moindre atténuation à cette rigueur qui ne le serait pas ; mais qu'elle demande à la société civile de penser comme elle sur ce point, autant demander à un chien de miauler comme un chat. Dans sa lettre aux évêques des Etats-Unis du 6 janvier 1895 Léon XIII, après avoir glorifié « la puissante fécondité qui appartient divinement à l'Eglise », ajoutait : « fécondité, qui pourtant produirait plus de fruits, si, outre la liberté, elle jouissait de la faveur des lois et du patronage de la puissance publique. » Ah ! que les croyants, y compris le Saint-Père, aient plus de foi dans la force rayonnante de l'Evangile, et ils ne se soucieront plus de « la faveur des lois » —. D'autant que pour ce qu'elles valent !...

§

Le livre de M. Edmond Berth : **les Méfaits des intellectuels**, rappelle l'attention sur le syndicalisme révolutionnaire qui a eu son heure d'éclat et qui maintenant, de l'aveu de l'auteur, « se décompose rapidement dans l'ambiance marécageuse en retombant soit dans le socialisme politique, soit dans le vieil anarchisme ». M. Edouard Berth et son maître, M. Georges Sorel, n'en proclament pas moins l'excellence de leur doctrine, et cela prouve du moins leur robuste confiance. Comment ne voient-ils pas que tout ce qu'il y a de bien dans leur thèse, amour et respect des travailleurs, haine et mépris des charlatans et des parasites, ne lui est pas propre, et que ce qui la constitue spécifiquement, ce micmac de révolutionnarisme, de bergsonisme et de grévomythisme, est, pour reprendre les expressions que M. Georges Sorel applique aux autres, d'une indigence intellectuelle pitoyable ? Certes ces messieurs sont merveilleux de justesse âpre et d'ironie vindicatrice quand ils flagellent les folies ou vilenies des collectivistes, des anarchistes et des parlementaires (ou démocrates comme ils aiment à dire), mais c'est bien le cas, une fois de plus, de parler

de paille et de poutre, car dans tous les tours de gobelet de Guesde, de Kropotkine et de Jaurès, il n'y a rien de comparable à l'abracadabra du Grand soir syndicaliste. Comme il faudrait, avec tous ces intellectuels, car nos syndicalistes le sont ! distinguer, préciser, débrouiller ! Par exemple, je le disais ici même (juillet 1908) à propos des *Réflexions sur la violence* de M. Georges Sorel, il y a violence et violence, et l'énergie morale de ces violents, à qui l'Evangile promet le royaume des cieux, n'a rien à voir avec le déchaînement de force brutale que les ouvriers syndicalistes réservent à leurs patrons. Comme son maître, M. Edouard Berth joue outrageusement sur les mots violence, démocratie, équilibre, quand, pour le dernier et en vue de réaliser cet équilibre qu'avec raison il prône, il affronte des forces de plus en plus intenses et de plus en plus hostiles ; cet équilibre-là ne se trouve que dans les schémas des traités de mécanique ; celui de la réalité sociale est fait d'adaptations plus que d'oppositions, et il se rompt toujours quand se heurtent des volontés qui ne sont pas exactement égales ; et puis il y a équilibre et équilibre, et celui de deux mouvements qui se neutralisent ne produit que paralysie quand celui de deux idées qui s'harmonisent engendre le progrès. Si les tenants du syndicalisme révolutionnaire joignaient à leurs qualités aiguës de sincérité, d'originalité et de perspicacité un simple grain de bon sens, ils verraient toute la niaiserie de leur attirail bergsonobakouninesque, et découvriraient que la vraie lutte sociale n'est pas celle des classes ouvrière et patronale dont les marxistes nous rebattent les oreilles, mais celle des producteurs et des non-producteurs, de tous les premiers, ouvriers, patrons, savants et même capitalistes, contre tous les seconds, politiciens, parasites, usuriers et même commerçants. Mais pour voir cela, il faudrait détourner les yeux de leur habituel spectacle de basse politiquaillerie qui entretient leurs haines vigoureuses, vertueuses et fallacieuses. De la sérénité ! et aussi de la lumière ! Qu'ils se réclament de Pascal, de Proudhon et de Nietzsche, soit ! encore que ces trois grands penseurs soient à bien comprendre, mais parmi les contemporains qu'ils s'attachent à d'autres qu'à leurs cornacs habituels. Le grand Tarde leur apprendra que l'opposition ne vaut téléologiquement que par l'adaptation, et le puissant Hauriou leur enseignera la vraie théorie des équilibres politiques et sociaux, et l'érudit d'Avenel leur révélera que le progrès du bien-être est fils de la science et non de la grève et du syndicat. Et du coup il ne restera rien du sorélisme... que ce qui est bon pour tous : l'hymme au travail, à l'énergie et à la fécondité.

§

Tout ce qui précède est bien grave ! Los à M. Robert Michels de Cologne, de Bâle et de Turin à la fois, qui, dans **Amour et chasteté, essais sociologiques**, nous rappelle que la sociologie a

aussi ses heures folâtres. Les titres seuls de ses chapitres ne font-ils pas venir l'eau à la bouche? *Nature et limites de la pudeur. Le Dualisme dans l'amour sexuel. Valeur et limites de la chasteté. L'élément physique dans l'amour....* Et quelle façon doctorale d'aborder son sujet! « Il existe toute une série de facteurs qui contribuent à rendre la femme ardente et timide en même temps au moment où elle va connaître la première étreinte sexuelle... » Voilà des facteurs dont on voudrait bien voir défiler la série dionysiaque! Je n'ose, en vérité, leur ouvrir la porte. Qu'il suffise de savoir que la Chasteté dont M. Michels admet la « valeur » et fixe « les limites » n'a rien de farouche, et que toutes ses sympathies vont à son frère l'Amour, aussi voluptueux, varié et peu fécond que possible. L'auteur est d'ailleurs très versé dans les littératures allemande, italienne et française (il cite à maintes reprises *Echalote et ses amants*) et très expert en érotologie comparée ; il loue « l'atmosphère violacée du Quartier latin », explique l'homosexualité des Allemands par la laideur des Allemandes, cite un proverbe vénitien assez savoureux sur la femme : *matrona in strada, modesta in chiesa, massaia in casa, mattona in letto,* et ajoute même à son bagage d'érudition cosmopolite des cas inédits et personnels : l'éveil de la pudeur chez sa fillette qui ne veut pas entrer au salon en chemise : « Toute nue, oui, je veux bien, mais à demi-déshabillée, non, j'ai honte », et le tour de force néo-malthusien de son meilleur ami qui « a procréé chacun de ses cinq enfants à l'aide d'un moyen préventif différent ». Etrange!

Memento. — Léon Bourgeois : *La Politique de la prévoyance sociale, tome I : La Doctrine et la Méthode,* Fasquelle, 3 fr. 50. M. Ernest Lavisse a raison de rappeler dans sa préface les titres de gloire de M. Léon Bourgeois, six fois ministre, ex-président du Conseil, ex-président de la Chambre ; et qu'il n'a tenu qu'à lui d'être Président de la République, et qu'hier encore, s'il avait été à la place de M. Ribot et M. Ribot à sa place à lui, il aurait entraîné les acclamations de la Chambre et que ce serait lui qui dirigerait notre politique en ce moment. Il a raison de rappeler tout cela, dis-je, car M. Léon Bourgeois, qui tient une si grande place dans la politique, est vraiment un bien piètre juriste, avec son *Quasi-contrat social,* et un bien médiocre penseur, avec sa *Solidarité,* et un bien quelconque écrivain. Mais il doit être causeur habile et séduisant pour être président de tant de commissions, comités, congrès, délégations, etc. On s'en assurera en lisant, si on a le temps, le recueil de ses discours dont le tome I vient de paraître sous le titre qu'on a vu. — Mme Bérot-Berger : *La Dame visiteuse dans la bienfaisance publique ou privée et dans le contrôle de la loi Strauss, protectrice de la maternité,* Giard et Brière, 2 fr. C'est un guide pratique qui sera très utile aux inspectrices et aux bénéficiaires de la loi du 17 juin 1913. Voilà de la vraie et bonne et encore insuffisante « solidarité » : Que toute jeune mère ait droit à une prime de 500 francs et que les autres lois sociales

attendent un peu, s'il le faut. — *Dixième Congrès international des femmes : Œuvres et institutions féminines. Compte-rendu des travaux par Mme Avril de Sainte-Croix*, Giard et Brière, 6 fr. Beaucoup d'idées et même de bonnes idées. Sur les 103 vœux qu'a adoptés le Congrès il y en a bien quelques-uns d'enfantins, par exemple le remplacement du mot *fille-mère* par *femme seule*, et d'autres fâcheux ou dangereux sur le droit de vote, la réglementation du travail, l'anti-militarisme, mais sur l'hygiène, la puériculture, la lutte anti-alcoolique, etc., il n'y a qu'à applaudir. — A. de Lachapelle: *L'Opinion du pays. Journal des Débats*, 11 juin 1914. Quelques observations statistiques : 37 députés aux dernières élections ont été élus à moins de 200 voix de majorité. Si la représentation proportionnelle avait été appliquée, il y aurait eu également 37 députés de moins d'un côté, autant de l'autre naturellement, ce qui aurait fait un déplacement de 74 voix. J'ajoute, de mon cru, une remarque plaisante, c'est que si la population du pays n'augmente pas, celle du Palais Bourbon grandit. La Chambre de 1875 n'avait que 533 députés ; celle de 1914 en compte 602. — Avec 602 souverains, on comprend, mal que certains en réclament un de plus. Tel M. Pierre Carnaud : *Faisons un roi*, Figuière, 3 fr. 50. D'autant qu'il se demande : Lequel ? Il préférerait en effet au duc d'Orléans, un Bourbon de la branche aînée, Espagne, Parme ou Naples. Mais tout cela, c'est de la politique, fuyons. — Justement M. Paul Roux nous ramène à notre docte et sereine rubrique avec son *Précis de science sociale; méthode et enquêtes*, Giard et Brière, 3 fr. 50. L'auteur est un des meilleurs membres du groupe d'études fondé par Demolins et de Tourville et tous ceux qui sont excédés de la creuse phraséologie des agrégés de philosophie qui se disent sociologues ou de la politiquaillerie passionnée des sous-vétérinaires qui se disent représentants du peuple, auront intérêt à apprendre avec lui ce que c'est que la vraie science des sociétés humaines.

HENRI MAZEL.

ETHNOGRAPHIE, FOLKLORE

Une soirée de folklore à Neuchâtel. — *Archives suisses des traditions populaires*. — *Schweizer Volkskunde*. — J. Joerger : *Bei den Walsern des Walsertales*, Bâle, 1913, 8°, 2 fr. — J. Jegerlehner : *Sagen aus dem Unterwallis*, Bâle, 1909, 8°, 4 fr. 50. — Du même : *Sagen aus dem Oberwallis*, Bâle, 1913, 8°, 8 fr. — Hanns Baechtold, *Die Gebraeuche bei Verlobung und Hochzeit mit besonderer Beruecksichtigung der Schweiz*, t. I, Bâle, 1914, 8°, 13 fr. 50. — A. van Gennep : *En Savoie*, t. I, *Du berceau à la tombe*, 1914, in-18, Chambéry, Dardel, 4 fr. — J. Bourrilly : *Enquête ethnographique dans le Bas-Languedoc ; le folklore dans le Gard et les Bouches-du-Rhône*, Nîmes, la Laborieuse, 8°, 1913. — Dr Jullien : *Pour un Musée Vivarais*, Aubenas, Habauzit, 8°, 1914. — Dr O. Guelliot : *Notes d'ethnographie champenoise ; les pâtisseries populaires*, illustré, Reims, Matot-Braine, 8°, 1914. — Henry Bischoff : *Quatre images*, gr. fol., Lausanne, Tarin, 20 francs.

Pendant le congrès d'Ethnographie qui s'est tenu à Neuchâtel du 1er au 5 juin dernier, il y a eu, parmi les réjouissances et réceptions, une soirée cinématographique où M. Tauern a expliqué les films qu'il avait pris dans les Indes Néerlandaises et ceux que M. Koch-

Gruenberg a rapportés du centre du Brésil, puis une **soirée consacrée au folklore local.**

L'idée primitive avait été de faire chanter par des enfants, des jeunes filles et des jeunes dames costumées en vêtements des diverses vallées locales, des chansons du dix-huitième et du commencement du dix-neuvième siècle. M. Rossat, dont j'ai signalé plusieurs fois ici les articles intéressants qu'il publie dans les *Archives suisses des traditions populaires*, mettait à la disposition du Congrès des versions nouvelles et des variantes inédites recueillies par lui dans les villages neuchâtelois; et M. Lauber s'était chargé de les harmoniser, ainsi que de diriger les chœurs. Mais ce programme a paru un peu maigre. Il est exact qu'une séance de chansons seules aurait été assez monotone. Fort heureusement, M. Clerc a apporté, lui aussi, une idée, qu'on l'a chargé de mettre à exécution : il a écrit un texte suivi et arrangé un scénario, un peu naïf mais fort adroit, qui permettait d'intercaler les chansons et de rompre leur monotonie en les situant dans la vie rurale.

On a donc joué cette pièce au théâtre: le succès que lui ont fait les ethnographes et les folkloristes présents a forcé l'organisateur général, M. Meckenstock, d'arranger deux représentations pour le public de la ville et du canton.

Je dois dire que pour nous autres étrangers, cette évocation des mœurs et des jolis costumes d'autrefois a été une révélation. Pour un temps du moins, les Neuchâtelois se sont trouvés reportés dans l'ancienne atmosphère de leur pays: joyeuse, simple et harmonieuse.

Au premier acte, c'est la fête du mai, avec les chansons et les rondes de circonstance. Le mai est annoncé par le guet et la vieille chanson du moyen-âge a rappelé à quelques assistants septuagénaires leur enfance et les niches qu'ils faisaient au veilleur de nuit. Au deuxième acte, c'est un mariage, avec son cortège et ses chants nuptiaux ; on voit intervenir un couple de vieux montagnards très amusants.

Au troisième, c'est une veillée, avec des chansons à boire et surtout de délicieux chants de fileuses. Au cours des trois actes, le régent (maître d'école) dirige les groupes et donne le branle; et à l'étudiant qui a joué ce rôle doivent aller des félicitations sincères. Car en lui, comme en tous les autres, ce qui a fait le charme de leur diction, c'est qu'ils n'ont pas tenté de déguiser leur accent, cet accent neuchâtelois, qui par moments nasalise les *i* et les *è*, les *in* et les *an*. Les petites filles des rondes surtout, intimidées, avaient dans leur prononciation des sonorités qui ont contribué à rendre plus locale et plus vraie encore cette reconstitution. J'ai entendu ensuite des Neuchâtelois craindre que cet accent eût rendu les habitants de ce pays ridicules pour les nombreux Français qui étaient venus au Congrès.

Que non : bien au contraire ! Ces Français, eux aussi, ont leur province ; et l'accent des acteurs les a touchés, car, par comparaison, il évoquait celui de leur pays natal, semblable ou non.

Et puis, comment voulez-vous qu'un ethnographe ou un folkloriste trouve matière à rire dans un détail local ? Cela serait inouï, et prouverait aussitôt que ce criminel ferait mieux de s'occuper à autre chose. N'est-ce pas à la chasse de ces détails que nous allons tous ; et n'est-ce pas pour nous le suprême plaisir, que de voir en actes, et réincarnés en des jeunes gens joyeux, ces trésors d'autrefois que trop souvent nous ne rencontrons plus que sous forme d'imprimés, desséchés comme des fleurs d'herbier ?

Mais ce qui a été plus gentil encore, ce fut, à la soirée offerte par Mme et M. du Pasquier, dans les vastes jardins et tout autour du buffet et des petites tables, les acteurs de la veille, courant, dansant, chantant, riant, habillés de leurs costumes. Quelques-uns de ces costumes étaient neufs, et avaient été copiés sur les originaux conservés au musée historique de la ville. Mais beaucoup de fichus, de châles et surtout de bonnets étaient authentiques, sortis pour ce jour des grands coffres de famille ; on m'a même indiqué des jeunes personnes qui s'étaient revêtues des robes de cérémonie de leurs arrière-grand'mères. Ce fut une chose charmante, et d'autant plus que bien des noms sont familiers en dehors de Neuchâtel ; il y avait là des Montmollin, des Merveilleux, des Boy de la Tour. Et passant près d'une charmille où bavardaient trois jeunes dames du dix-huitième siècle, l'idée me vint que Rousseau ne devait pas être loin, en train de fabriquer d'étroits lacets à donner aux jeunes mères qui allaiteraient leurs enfants.

Restons en Suisse : la Société des Traditions Populaires, dont le siège est à Bâle, montre une activité qui peut rendre jalouses ses émules de France et d'Allemagne. Les numéros trimestriels des **Archives** qu'elle publie se sont améliorés par le rejet, dans un petit périodique nouveau, **Schweizer Volkskunde**, de tout le fouillis des collectanea, questions, réponses, enquêtes sur de petits points, petites notices bibliographiques, etc. Je signale surtout le dernier fascicule des *Archives*, où l'on trouvera un bon article de Hoffmann-Krayer sur les poteries populaires de Heimberg, près Thoune, illustré de planches en trichromie, et un autre article, avec de nombreuses photos, de Th. Delachaux sur les jouets populaires suisses en bois et en poterie rustique. Ce sont des sujets de nature à intéresser les régionalistes de France.

La Société a continué à éditer ses Publications sous forme de brochures. Celle de J. Joerger sur **Les Habitants de la vallée de Vals**, bien illustrée, est fort bien faite à tous points de vue.

Parmi les jeux en honneur dans cette haute région il en est, celui de l'*atriba*, que je tiens à signaler aux enfants de mes lecteurs. L'un des joueurs jette contre le pied d'un mur un bouton de culotte; puis de même les autres ; celui qui, en partant de son bouton, sur lequel il met le petit doigt, arrive à atteindre juste au milieu du bouton d'un autre, le gagne ; il faut donc jeter juste à la longueur de son propre empan : un bon joueur rafle ainsi la réserve de ses camarades qui alors commencent à défaire les boutons de leur culotte, de leur chemise, puis dévalisent les habits de leur père, de leurs frères ; tous les boutons de la maison y passent, et l'auteur affirme que, pendant la période de l'année où on joue à ce jeu, c'est une grande misère dans toutes les familles, qui doivent faire venir de loin de véritables chargements de boutons.

Les deux monographies de M. Jegerlehner sur **Les Contes et légendes du Bas Valais et du Haut Valais** sont une excellente contribution au folklore de cette région, l'une des mieux étudiées de Suisse. On remerciera MM. S. Singer et Baechtold d'avoir ajouté aux textes des notes et remarques comparatives d'une très grande utilité, surtout pour ceux qui étudient les régions françaises ou italiennes voisines du Valais. M. Baechtold vient aussi de publier le premier volume d'une monographie historico-comparative sur **Les Fiançailles et le Mariage en Suisse**. L'ouvrage est trop touffu pour que je l'analyse ici en détail ; il est nécessaire aux folkloristes de tous pays et aux ethnographes, parce que l'auteur a étendu sa comparaison le plus possible. Du point de vue théorique j'aurais quelques objections à faire d'ailleurs : il me semble que M. Baechtold ne se rend pas bien compte comment naissent, se forment, se maintiennent et évoluent les usages; il leur cherche toujours des antécédents chronologiques directs, comme si le pouvoir d'invention avait cessé depuis les Romains, ou depuis le Moyen-âge ; il donne aussi au droit une force qu'il n'a pas eue; il y voit une source, alors que le droit n'est qu'un simple enregistrement de faits antérieurs, une pétrification au moment même où ils sont à l'apogée de leur force et commencent à décliner ; dès que le droit est intervenu, le fait tend à disparaître de la vie coutumière et sociale. Ceci semblera paradoxal d'abord. Mais qu'on examine de près n'importe quelle institution ; la seule action du droit qui soit durable est celle qui comporte une interdiction; il en est déjà ainsi dès Hammurabi et chez les sauvages les plus grossiers; mais le droit a beau accumuler les « ne fais pas ceci, ni cela », et combiner des systèmes de pénalités, les hommes trouvent toujours de nouveaux moyens pour créer d'autres formes de vie sociale ou individuelle, jusque-là imprévues, et qu'à grand'peine le droit introduit dans ses cadres rigides. Mais nous voilà loin du folklore! En tout cas, comme recueil de faits

bien classés et sainement interprétés, l'ouvrage de M. Baechtold marque un progrès certain dans l'étude des rites de passage.

§

En France aussi, on semble se mettre enfin au travail d'une manière plus systématique que par le passé. Je me permets d'abord d'annoncer la publication prochaine d'un livre de moi, le premier de cinq projetés, sous le titre global : **En Savoie**, que publiera l'éditeur Dardel, à Chambéry. Ce premier volume, **Du Berceau à la Tombe**, décrit en détail et explique les cerémonies du baptême, de l'adolescence, du mariage et des funérailles dans les deux départements ; sur plus de six cent cinquante communes, grâce à mes recherches personnelles et aux réponses à un Questionnaire spécial, il y en a environ cent cinquante sur lesquelles j'ai des renseignements. La proportion est encore faible ; mais il faut bien commencer par un bout, quitte à compléter dans dix ans, en une deuxième édition. Le volume suivant, qui est pour le printemps prochain, traitera Du jour de l'An à la Noël, c'est-à-dire des fêtes et cérémonies périodiques. Je compare, en outre les faits savoyards aux faits analogues de la Suisse romande et du Dauphiné. Quand bien même notre Savoie n'intéresserait pas directement les autres régionalistes, j'ai présenté mes matériaux de manière qu'au moins ma méthode d'enquête et d'interprétation soit applicable à d'autres provinces.

Je ne sais si ailleurs ont paru des monographies dans ce sens ; mais je sais du moins qu'il s'en prépare, pourvu que les bonnes volontés individuelles ne fassent pas défaut. Ainsi la Société des sciences naturelles de Nîmes a entrepris une grande enquête ethnographique dans le Bas Languedoc, et a d'abord chargé M. J. Bourilly de rédiger un **Questionnaire sur le Folklore dans le Gard et les Bouches-du-Rhône**. D'après mes expériences, je crains que ce Questionnaire ne soit trop vaste pour amorcer l'enquête ; car il passe en revue la vie populaire tout entière. On risque ainsi d'avoir des réponses très générales, parce que les gens peu au courant ignorent le sens des petits détails. Après essais, j'en suis arrivé à faire des questionnaires très restreints, par exemple uniquement sur la maison, ou sur les cérémonies de la naissance à la mort, ou sur les fées, revenants et sorciers, etc. Il vaut mieux s'y reprendre à plusieurs fois, mais alors très en détail. Je ferai le même reproche, mais atténué, au **Questionnaire** du Dr Jullien, relatif à **l'Ardèche** ; car l'auteur a surtout en vue la vie et la civilisation matérielles. Il est en effet plus facile de partir de là et d'arriver ensuite aux croyances et légendes qu'inversement. Dans cette direction, il faut signaler le succès grandissant du Dr Guelliot à Reims, qui a peu à peu réuni une collection champenoise importante, et peut ainsi commencer la mise en œuvre monographique ; sa brochure sur **Les Pâtisse-**

ries de la Lorraine champenoise est un petit modèle du genre. Et c'est là aussi un sujet d'enquête curieux, que je recommande fort aux régionalistes.

Moins de généralités, moins de choses à la fois, plus de détails précis et une localisation bien soignée, allant même jusqu'à l'indication des hameaux, de manière à pouvoir reporter ensuite sur une carte au 80 millième : voilà quelques améliorations de méthode qu'il importe de répandre partout, si l'on veut préparer pour le milieu de ce siècle les bases d'un grand ouvrage descriptif de la France rurale et populaire.

Enfin, je signale aux amateurs d'imagerie populaire les **Quatre Images** naïves à souhait, gravées sur bois et peintes à la main, que Henry Bischoff publie comme supplément aux *Cahiers Vaudois*, l'excellente revue, si originale et si vivante, de Lausanne; le tirage a été limité à 100 exemplaires et les planches ont été détruites; ne pourrait-on plutôt, dans un cas pareil, faire don des planches à un musée local?

A. VAN GENNEP.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

Cap. Cornet : *A la conquête du Maroc Sud (1912-13)*, in-18, Plon. — G. Percin : *Le Combat*, in-18, Alcan. — Com. G. Cognet : *Le Problème des réserves*, in-8, Chapelot. — Lieut.-Col. Debon : *Notre Parlementarisme et la Dépense Nationale en 1914*, in-18, Figuière. — *Etudes sur l'avant-garde*, in-8, Chapelot. — G. H. Bonnal : *La vie militaire du maréchal Ney*, Tome III, in-8, Chapelot. — Lieut. Caresme : *Bonaparte lieutenant en second*, in-8, Berger-Levrault. — G. Rémond et A. de Pennenrun : *Sur les lignes de feu*, carnet de bataille du Col. Djemal-bey, in-18, Chapelot. — H. Barby : *Brégalnitsa*, in-18, Grasset. — Memento.

Aujourd'hui que la grande victoire de Taza a fait pâlir l'éclat de la journée d'Austerlitz, il n'est sans doute pas très opportun d'attirer l'attention sur un livre qui s'intitule **A la Conquête du Maroc Sud**, conquête où le dernier Proconsul en Mauritanie ne joua, si je puis dire, qu'un rôle de comparse. Je m'y vois cependant obligé, pour plusieurs raisons. D'abord, j'ai pris un grand plaisir à lire ce livre : aucun n'est aussi évocateur de ce Maroc du Sud, aux immenses plaines ondulées, avec, pour fond de décor, les grands sommets neigeux de l'Altas. Son auteur, le cap. Cornet, est un soldat et un artiste ; il a le don de l'observation, de la couleur. On le sent familier avec ce pays, avec la mentalité, les mœurs de ses gens. Il aime ou il a aimé tout cela profondément, parce qu'il en a tiré les impressions d'une vie ardente, pleine et active. Il s'est fait l'âme d'un Africain. Il n'est pas exposé à l'erreur. Quand il chevauche sur les pistes marocaines, il ne croit pas qu'il fait colonne dans la Beauce. En second lieu, il a su rendre, d'une manière rapide et sobre, en évitant tout commentaire, la belle allure manœuvrière, énergique et

prompte de cette troupe, qu'entraînait, en un seul bloc, son jeune chef, admirable conducteur d'hommes, le colonel Ch. Mangin. Il s'agissait de souffler sur la horde de pouilleux, accourus du Sous, à la suite du maître-sorcier El-Hiba, mais de souffler dessus tout à fait, de l'anéantir d'un seul coup, en une fois. Le Résident-Général, grand chef, accouru en auto à Souk-el-Arba, hésitait ; il voyait tout s'assombrir autour de lui. Devant ses yeux, El-Hiba, protégé par la baraka, entraînait à sa suite toutes les tribus du sud, remontait victorieux vers Fez détrôner l'instrument de notre politique, Moulai-Youssef. Moulai-Hafid en avait bien fait autant quelques mois auparavant. Rendons justice au Général Lyautey ; il sut écouter et faire confiance. Il prit pour lui les responsabilités et déclancha le mouvement. Alors ce fut la marche foudroyante sur Marrakech, seulement interrompue par le beau combat de Sidi-ben-Othman, où fut littéralement pulvérisée la harka du prétendant ; puis l'entrée triomplale dans la Capoue marocaine. Tous les hésitants, tous ceux qui avaient douté de notre force, ralliés du coup à notre influence : ensuite ce fut la pointe vers le Sous, à travers les gorges de l'Atlas. Près du littoral, le jeune caïd Auflous était corrigé d'importance. Plus tard, devaient suivre la colonne du Zaïan et la conquête du Tadla, marquée par les durs combats de Ksiba. Toutes ces opérations se déroulent de septembre 1912 à juin 1913 ; elles marquent à coup sûr la phase la plus brillante de la conquête.

Elle est, en effet, essentiellement représentative d'une méthode, qui est tout à l'opposé de celles dont le général Lyautey s'est fait l'inspirateur et le protagoniste. Frapper vite et fort, c'est l'exploitation rationnelle, économique de la force qu'on a à sa disposition. Il n'est pas de méthode plus directe et plus agissante sur le Musulman : « Allah donne la puissance à qui lui plaît », dit le Coran, et seuls des journalistes ont pu s'étonner de voir nos adversaires, le soir de la prise de Taza, venir s'enrôler parmi nos goumiers. Etendre la force de partout, la distendre, la diluer, en multipliant les effectifs, ce n'est pas faire sentir la force, mais seulement le joug, insupportable pour de nouveaux conquis. Le père Bugeaud, qui devait connaître lui aussi, j'imagine, les « moyens et ressorts de la politique indigène », estimait que vingt mille hommes devaient suffire à la conquête du Maroc, que l'on croyait alors plus grand et plus peuplé qu'il ne l'est en réalité. Nous avons aujourd'hui plus de 80.000 hommes, qui piétinent sur place et fournissent largement aux maladies endémiques. A chaque fois que l'on veut achever de dessiner le travail de la conquête, il faut avoir recours à des coups de force, c'est-à-dire revenir à la méthode rationnelle, et la casse atteint un chiffre plus élevé qu'avec les procédés habituels. Qu'on relève les chiffres de nos pertes au cours des derniers combats. La théorie de la conquête par

la « tache d'huile » a eu sa vogue. Parbleu ! elle s'accommodait assez des idées en cours parmi le public de demi-intellectuels qui forme l'opinion chez nous. En réalité, il n'y avait pas loin du système de la « tache d'huile » à la « pénétration pacifique » de M. Jaurès. Seulement, il faut savoir ce que l'on veut. Il semble bien qu'on ait voulu, en définitive, asseoir notre domination au Maroc le plus tôt possible, y faire régner l'ordre et la sécurité. Nous avons payé une rançon assez belle pour cela — A quoi aboutit aujourd'hui le système de la tache d'huile ? A avoir recours, après des temporisations ridicules, à des coups de force ; par quoi l'on aurait dû commencer. La tache d'huile est d'ailleurs devenue la tache d'alcool : les mastroquets couvrent le pays. N'importe, puisse-t-on lire le livre du capitaine Cornet ; il est de ceux qui vous donnent le goût et la volonté d'espérer.

§

M. le Général Percin, dans son livre **Le Combat**, écrit ce qui suit : « Certains auteurs prétendent qu'avant de se porter en avant l'assaillant devait attendre qu'il eût obtenu la supériorité du feu. C'est une formule dénuée de sens. » Rien que pour avoir fait justice sommairement de cette niaiserie, qui a si longtemps dominé notre tactique de combat, M. le G. Percin aurait droit à notre reconnaissance. Il ne faut pas oublier d'ailleurs qu'on lui doit, en collaboration avec le Commandant Jacquenot, un *Essai de règlement sur le Combat*, paru en 1912, où, pour la première fois, apparaît nettement sans restrictions un véritable esprit offensif. Notre nouveau *Règlement d'infanterie* du 20 avril 1914 n'en est qu'un succédané ; il inaugure, il faut l'espérer, une ère nouvelle. **Le Problème des Réserves**, que le Commandant G. Cognet expose dans une étude un peu lourde, reste toujours posé sans avoir trouvé encore de solution satisfaisante. C'est que l'on touche ici au nœud même de notre organisation militaire, et l'unité de doctrine, si bien assise dans le domaine tactique, est loin d'être réalisée à ce point de vue. Une organisation méthodique, rationnelle, complète des *Réserves* aboutit pour les uns à ce système qui rappelle de trop près celui des *Milices*. Tous ceux qui restent attachés au service prolongé et à tout ce qui peut assurer la survivance d'une armée de métier ne veulent faire aucun fond sérieux sur les *Réserves*. C'est pourquoi l'on en est encore à chercher la formule qui donnera satisfaction aux uns et aux autres. Depuis quarante ans, les ministres qui se sont succédé rue Saint-Dominique ont travaillé, suivant les idées du moment, à défaire ou refaire l'œuvre de leurs prédécesseurs. La loi fondamentale fait toujours défaut. M. le com. Cognet, lui-même, parvenu à la fin de son étude, se garde de conclure ; il a estimé sans doute qu'il n'était pas opportun de prendre parti entre des opinions si opposées. Je préfère la netteté de pensée et le franc-parler de M. le lieut.-col. Debon. Son

livre, **Notre Parlementarisme et la Défense nationale en 1914**, est un acte de courage et de probité. Il est peut-être trop entaché de pessimisme ; mais les récentes déclarations de M. Ch. Humbert à la tribune du Sénat ne sont-elles pas venues confirmer ce pessimisme ? Il est vrai que notre organisme militaire est devenu une chose si lourde, si complexe, si soumise à toute sorte d'influences ! Je ne fais que signaler les belles **Etudes sur l'avant-garde** réunies en volume par la section historique de l'Etat-major de l'armée. Le tome III de la **Vie militaire du Maréchal Ney**, par le G. H. Bonnal, vient de nous être donné ; il nous conduit jusqu'au 15 février 1812, à la veille de la campagne de Russie. Une très attachante étude du lieut. Caresme, **Bonaparte lieutenant en second**, sur les débuts du jeune officier Corse à Brienne, à Valence et à Auxonne. Etude curieuse pour un amateur de psychologie.

Voici deux livres encore sur la guerre des Balkans. Sous le titre : **Sur les lignes de feu**, MM. G. Rémond et Alain de Penennrun publient le carnet de bataille du colonel Djemal Bey, aujourd'hui général, ministre de la Marine ottomane, et par occasion inspecteur de la flotte française, avant de procéder à de grands achats de matériel de guerre à notre industrie nationale, sur les fonds de l'Emprunt turc. Nous sommes ainsi assurés que quelques-uns d'entre nous rentreront dans leur argent. Le carnet de Djemal-Bey est extrêmement intéressant ; ce sont les notes d'un soldat énergique, violent, qui a vu de ses yeux ce qu'il raconte et qui a mis la main à la pâte. De tout ce que j'ai lu sur cette tragi-comédie des Balkans, c'est le seul écrit, à mon sens, qui soit vraiment vécu. Djemal commandait un fantôme de division au III^e^ corps, sous les ordres de Moukhtar-Pacha... Mais il faut lire son carnet. D'un autre côté, M. H. Barby, correspondant de guerre du *Journal*, réunit ses impressions de reporter sous le titre de **Brégalnitsa**, la grande traîtrise des Bulgares et l'immortelle victoire des Serbes. M. Barby a vécu en Macédoine, nous dit-il, en pleine épopée. Il a bien de la chance de posséder un tel don d'illusion.

Memento. — A. de Tarlé : *Murat ;* R. Peyronnet : *Davoust*, excellentes monographies de la collection des *Grands Hommes de guerre*, publiée par la librairie Chapelot. — Comte Wrangel : *Origines et débuts du Royal-Suédois*, la préhistoire de notre actuel 89^e^ de ligne, in-18, Figuière. — Hubert Jacques : *L'Allemagne et la Légion* (Chapelot), réponse documentée à la campagne poursuivie outre-Rhin contre la Légion. — *Trois millions de Généraux*, par un anonyme, pronostics allemands sur l'avenir militaire de la République des Gaules, où, sous une forme alerte, pleine d'humour, les amis du Régime trouveront de bonnes vérités à entendre. — Com. Janet : *Etude sur les opérations du groupe de l'Est à la Bataille du Chaho*, in-8, Chapelot. — *Revue d'Histoire :* Une opinion allemande

sur la genèse de la décision. — L'armée du Roi. — La manœuvre d'Eylau, etc. — *Revue militaire des Armées étrangères :* Les Manœuvres suédoises en 1913. Aperçus sur les guerres balkaniques, etc. — *Revue maritime :* Un grand port français oublié, « Brouage », la ville morte. Organisation de la justice militaire à l'étranger, etc.

JEAN NOREL.

GÉOGRAPHIE POLITIQUE

Charles Vellay : *L'Irrédentisme hellénique*, Paris, Perrin, 3.50, in-16. — Percy F. Martin : *La Grèce nouvelle*, adapté de l'anglais par Th. Pontsevrez, Librairie orientale Guilmoto, 4.50, in-16. — Philippe d'Estailleurs : *Les Balkans en flammes, la Bulgarie traquée*, Imprimerie J. Mersch, 3.50, in-12. — Comte de Landemont : *L'Elan d'un peuple. La Bulgarie jusqu'au traité de Londres*, 1861-1913, Plon-Nourrit, in-8.

Le problème de l'**Irrédentisme hellénique**, selon M. Charles Vellay, « offre un aspect exceptionnel. En général, tous les mouvements de protection qui s'accomplissent au nom du principe des nationalités ont pour caractéristique l'effort d'une minorité détachée de l'agglomération principale et qui tend à y revenir. Ici, au contraire, c'est l'énorme majorité de la race grecque qui est rejetée hors de son centre, et la Grèce tout entière ne constitue qu'une faible minorité dans l'ensemble de cette race. Entre les frontières politiques de l'hellénisme et ses frontières ethniques, il y a une disproportion énorme, puisque la Grèce ne comptait, à la veille de la guerre balkanique, que 2.632.000 habitants, tandis que les populations grecques irrédimées formaient un total de 6 à 7 millions d'âmes ». De ce total il y a lieu de retirer les Grecs d'Asie-Mineure disséminés sur toute la côte, et qui pour le moment ne réclament point leur union à la Grèce; mais en Macédoine, en Epire et dans les îles, pas d'Hellène qui ne tende à la fusion.

En Macédoine, voici quelle est la situation d'après les statistiques de M. Vellay, basées ordinairement sur le nombre des écoles grecques ou bulgares, qui sont en Orient les foyers de la propagande nationale. Au total, le nombre des musulmans est à peu près égal à celui des non-musulmans additionnés; mais si important que soit ce nombre, quelques droits que leur donne une occupation cinq fois séculaire, les Hellènes font bon marché des musulmans, qui ne se considèrent eux-mêmes que comme des occupants provisoires du sol. Restent seuls en présence les Bulgares et les Grecs. Dans tous les vilayets, les Grecs sont en très grande majorité. Cependant il faut excepter : dans le vilayet de Salonique, le sandjak de Serrès; dans le sandjak d'Andrinople, les cazas de Hafsa et de Moustapha-Pacha; dans le sandjak de Kirk-Kilissé, le caza de Tirnovo, et dans le sandjak de Ghioumouldjina, le caza de Achi-Tsélembi. Dans tous ces districts, les Bulgares l'emportent sur les Grecs, et dans celui de

Serrès, ils ont même la supériorité sur les musulmans. Comme, d'après le traité de Bucarest, le sandjak de Serrès a été attribué aux Grecs, tandis que, par le traité turco-bulgare de Constantinople, une grande partie des sandjaks d'Andrinople, de Ghioumouldjina, de Kirk-Kilissé et de Dédéagatch sont devenus bulgares, il s'ensuit que 120.000 Bulgares se trouvent sous la domination grecque, tandis qu'un nombre beaucoup plus grand de Grecs sont sous la domination bulgare. Le gouvernement hellène s'est depuis longtemps rendu compte que la nécessité d'une bonne frontière géographique l'empêche d'englober toutes les populations grecques de la Thrace. « Si nous devions nous étendre, sans solution de continuité, le long de la mer, a dit M. Vénizélos, la Grèce s'allongeant ainsi, sans colonne vertébrale, serait plus faible que si ses frontières s'arrondissaient dans un autre sens. » Néanmoins, les violences exercées sur les Grecs par les armées bulgares en 1913 ont amené Athènes à une première guerre ; et de temps à autre l'écho nous revient des persécutions que les Grecs essuient encore en territoire bulgare, et qui restent une cause de rupture permanente entre les deux États.

Après une pointe au Mont-Athos — où la Russie intrigue pour la création d'une république autonome placée sous sa « protection » — M. Vellay passe aux îles. Là, les Hellènes sont en face des seuls Ottomans et, comme ils l'emportent par le nombre dans une proportion de 19 contre un, comme ils ont seuls la richesse et l'instruction, il est douteux que le gouvernement jeune-turc parvienne à les « turquifier », ainsi qu'il en a la comique prétention ; selon toute apparence, les îles reviendront sous le régime autonome dont elles jouissaient sous Abdul Hamid, et de là à une indépendance qui les conduira plus tard à la réunion, à moins qu'une guerre navale heureuse ne précipite le dénouement favorable. De même à Chypre, les habitants ne sont pas loin sans doute de pouvoir « se gouverner selon leurs aspirations », et l'on assure que le gouvernement anglais lui-même se propose de réclamer à la Porte l'abandon du tribut annuel payé par l'île. Mais, à Rhodes et dans les Sporades méridionales ou Dodécanèse, l'occupation italienne, après avoir été accueillie comme une libératrice par les habitants, a bientôt fait peser un régime de terreur tel qu'Abdul Hamid, en regard, est apparu « comme un souverain de l'âge d'or ». Les intérêts économiques de l'Italie en Cilicie, joints à l'utilité stratégique du Dodécanèse, semblent devoir prolonger longtemps cette occupation, qui reste une menace, non seulement pour l'hellénisme, mais pour les puissances de la Triple Entente et par conséquent pour la paix européenne.

D'autres populations grecques se trouvent encore dans le nouveau royaume d'Albanie, dans une bande de 15 à 20 kilomètres contiguë à la frontière albano-grecque. M. Vellay, qui a visité ces régions,

assure que les musulmans eux-mêmes, dont beaucoup parlent grec, préféreraient à l'anarchie albanaise la domination d'Athènes; il reconnaît, en revanche, que ces populations irrédimées sont en très grande majorité de langue albanaise, et n'ont de grec que la religion. Cet inconvénient linguistique ne rend pas moins désirable, dans l'intérêt de la civilisation, l'union de ces Albanais à la Grèce; mais là encore l'hellénisme se heurte aux ambitions italiennes, qui tendent à la possession de toute l'Albanie du sud, et même de l'Epire occidentale avec Janina.

En même temps que M. Vellay nous expose les revendications des Hellènes séparés de la patrie, M. Percy F. Martin nous fait connaître, dans **la Grèce nouvelle**, le ménage du royaume. Il n'est pas reluisant. Après avoir été longtemps avariées, au point même que l'Etat ne trouvait de prêteurs qu'à 50 o/o, les finances n'ont été remises en état que par une tutelle internationale, qui perçoit le produit des divers monopoles, pétrole, sel, tabac, timbres, allumettes, etc. Les impôts, difficilement levés, ne consistent guère qu'en impôts indirects, frappant les objets de consommation, et rendant la vie très coûteuse, surtout dans les villes. Les mines, après une période de prospérité, sont en décadence continue. Les chemins de fer, pour une longueur totale de 1.600 km., sont répartis en sept Compagnies, auxquelles le gouvernement n'a pas su même imposer un écartement unique pour les voies. L'agriculture est de plus en plus délaissée faute de main-d'œuvre, et les administrations, par contre, grouillent d'employés inutiles. L'auteur, çà et là, nous donne de précieuses indications sur les mœurs. Les heures de travail dans les bureaux sont de quatre par jour, et nombre de fêtes sont entièrement chômées; il est d'usage, parmi les paysans, de ne se jamais laver, afin de ne pas enlever du corps les huiles saintes dont on les a frottés au baptême.

Cependant les conquêtes récentes de la Grèce, et surtout la possession de Salonique et de Cavalla semblent devoir modifier sensiblement l'état économique du royaume. Si elle n'est pas écrasée par une grande puissance ou par quelque coalition balkanique, la Grèce redeviendra, comme dans l'antiquité, fameuse par ses vaisseaux. La flotte de commerce qui en 1875 comprenait 28 vaisseaux d'un tonnage global de 8.140 tonneaux était en 1911 de 343 vaisseaux, 388.000 tonneaux. Le Pirée, qui n'était qu'un pauvre village il y a trente ans, est aujourd'hui une ville de 75.000 habitants. Il convient de noter que tous ces résultats ont été obtenus sans primes ou subventions du gouvernement, alors que, chez nous, l'excès des encouragements officiels a conduit la marine marchande à la ruine.

La Grèce comptera toujours des sympathies en France, où survivent, souvent contre tout bon sens politique, les vieux sentiments

philhellènes. Il n'en va pas ainsi de la Bulgarie, qui, après avoir soulevé ici l'enthousiasme des réacteurs par l'appel de son tsar à la croisade, a vu depuis s'élever une réprobation unanime contre les barbaries qui ont précédé la seconde guerre d'Orient. C'est pour nous faire revenir de cette prévention que M. P. d'Estailleurs a publié **Les Balkans en flammes, la Bulgarie traquée**, et M. le Comte de Landemont **l'Elan d'un peuple, la Bulgarie jusqu'au traité de Londres** (1861-1913). L'ouvrage de M. d'Estailleurs a davantage le ton du pamphlet que celui de l'histoire; une grande partie en est consacrée à laver les Bulgares des atrocités dont ils ont été accusés; et à retourner contre les Grecs des accusations pareilles, dont la plupart semblent d'ailleurs justifiées. Pour tout cet ordre de faits, il suffit de se reporter aux conclusions de la Commission Carnegie; toutes les clauses du droit international ont été violées, et les deux guerres d'Orient nous ramènent « aux temps de la conquête assyrienne », à une époque où le massacre des prisonniers et des populations allogènes était de règle. Cependant, M. d'Estailleurs nous donne d'intéressants détails sur les tendances d'un nombre de plus en plus grand de Bulgares vers le catholicisme. Ces tendances sont à retenir, comme un indice de progrès dans le peuple, — car il n'est pas douteux qu'en face de la barbarie orthodoxe, le catholicisme ne représente en Orient la civilisation, comme le protestantisme la représente lui-même en Occident comparativement au catholicisme. Elles sont de plus un témoignage renouvelé de la volonté qu'ont eue les Bulgares, dans toute l'histoire de leur principauté, de se soustraire à la tyrannie russe.

M. de Landemont n'a guère exposé de son côté que les deux guerres bulgares, guerre d'indépendance en 1877, et guerre de 1912-1913; et quoiqu'il l'ait fait surtout d'après les récits des journaux, son ouvrage reste utile provisoirement comme memento d'événements qui n'ont pas encore pris place dans les histoires savantes. Deux chapitres, qu'on aurait aimé à voir développés, renseignent sur le royaume de Bulgarie, et notamment sur les partis politiques. Deux grands courants semblent se partager le pays : l'un, russophile à l'extérieur est conservateur à l'intérieur; l'autre, à la fois national et démocrate, est celui qui, malgré la Russie, a imposé la constitution bulgare, l'une des plus libérales qui soient en Europe. Mais, de même qu'en Grèce et, disons-le, de même qu'en France, ces deux courants se ramifient en autant de partis qu'il se présente de chefs de bandes, et ceux-ci n'ont jamais pour programme que de satisfaire à leurs appétits ainsi qu'à ceux de leur clientèle. Tout cela d'ailleurs est seulement esquissé dans l'ouvrage de M. de Landemont, de qui le laconisme est assez singulier sur les événements qui ont précédé l'enlèvement, puis l'abdication d'Alexandre de Battenberg.

Mais ce qui importe au public français, c'est de se pénétrer, malgré certains traits de sauvagerie (qu'on retrouve du reste au même degré chez les Grecs), que les Bulgares sont le peuple le plus progressiste et le plus démocrate peut-être des Balkans. Autant que les Grecs ils sont accessibles à l'influence française. Leur prospérité est aussi nécessaire à nos intérêts économiques que leur puissance l'est à la paix balkanique, par le maintien de l'équilibre dans la péninsule. Enfin, entre tous les peuples des Balkans, ils méritent une attention particulière par la résistance qu'ils sont capables d'opposer aux ambitions russes, forcément opposées à nos intérêts dans tout l'Orient.

FERNAND CAUSSY.

LES REVUES

Les Ecrits Français : un poème de M. René Bizet. — *La Revue d'Italie* (fusion avec *France-Italie*) : un portrait de M. G. d'Annunzio, par M. Renato Serra. — *La Grande Revue :* opinions de l'élite allemande sur la France : le poète Richard Dehmel et le professeur L. Gurlitt. — *Miscellanées :* « Rondels des oiseaux », par M. Marcel Jay. — *Le Spectateur :* anecdotes irlandaises. — Memento.

Parmi les vers choisis avec un rare bonheur par **les Ecrits Français** (5 juin) et où l'on en trouve de M. Francis Carco (qui vient, par son *Jésus-la-Caille*, de faire un début tout à fait remarquable dans le roman), où M. Jean Pellerin extrait « d'un petit carnet » un poème émouvant à la Heine, — nous retiendrons cette pièce parfaite de M. René Bizet, qui confirme l'espoir très grand que peuvent fonder sur ce poète les amateurs de vers beaux sans grandiloquence et orfévris avec délicatesse :

UNE MORT

Si c'est de vos mains que je bois
La dernière tisane,
Du moins, chère, apportez-la-moi
En me contant « Peau-d'Ane ».

Car je ne veux point m'en aller
En pensant qu'on regrette
Ce pauvre corps, que j'ai traîné
Sans joie, de fête en fête.

Ni même mon âme ne vaut
La peine d'une larme.
Elle fut tendre et sans défaut,
Partant, sans aucun charme.

Ce que j'ai fait ? N'en parlons pas,
Si ce n'est pour sourire...
Je fus un jeune homme. Et cela
Suffit pour tout dire.

Gardez souvenir de mes yeux.
Eux seuls et leur lumière
Auront dit la grandeur du Dieu
Qu'ont cherché mes prières.

Que ce soit tout. Et quand la mort
Criera dans ma ruelle
Pour réclamer : Parlez plus fort !
Parce que j'ai peur d'elle.

§

La Revue « France-Italie » prend, à partir du premier numéro de sa seconde année, le nom, moins circonstanciel et plus simple, de *Revue d'Italie*. Elle s'unit à cet effet avec une Revue de ce nom qui a déjà onze ans d'existence honorable. Son inspiration, sa méthode, la distribution des matières dans chaque fascicule demeurent les mêmes ; sauf quelques améliorations, auxquelles nous espérons que d'autres pourront succéder, notre Revue reste bien celle qui a pu, en un an, conquérir l'estime du public de deux pays et rassembler de précieuses collaborations.

Ayant désormais consolidé les bases morales et techniques de notre entreprise, nous nous adressons de nouveau, avec une entière confiance, à tous ceux qui, de l'un et de l'autre côté des Alpes, s'intéressent au problème des relations entre les deux grandes nations latines, qui sont attachées à leurs glorieux souvenirs communs, et surtout à tous les Français qui savent la gloire de la pensée, de l'art de l'Italie dans les siècles passés, qui savent le prix de son activité présente. Nous répétons avec plus d'assurance : il fallait qu'il existât une grande Revue, organe des intérêts communs de deux grands peuples, de leur désir de s'entendre toujours mieux ; il fallait qu'il existât une Revue française entièrement consacrée à l'Italie. Et encore : puisque cette Revue existe et qu'elle est assurée de vivre, il faut qu'un public de plus en plus large accueille et encourage son effort.

C'est en ces termes que M. Julien Luchaire annonce la fusion de « France-Italie » avec son aînée : *La Revue d'Italie*.

Le n° 1 de la nouvelle publication (1er juillet) contient, sous ce titre : « le Dernier d'Annunzio », un portrait exceptionnellement bien venu de l'admirable auteur de *l'Enfant de la Volupté* et du fameux éleveur de lévriers de course.

Il s'en va de par le monde, comme ces anciens et prodigieux artistes, à la façon d'un Cellini, entré au service, non pas du Roi très Chrétien, mais d'une vie avide et inquiète. Il travaille l'or, l'argent, le marbre, le bois, le plâtre et le ciment, les matières précieuses comme les plus viles, avec une indifférence et une effronterie imperturbables. Et il est vraiment exquis, à une époque où tous les snobs et toutes les cocottes ne parlent que d'élévation spirituelle et d'idéal héroïque, ce spectacle d'un artiste qui travaille tranquillement pour l'argent, l'occasion ou le caprice, pour la nourriture de ses lévriers, la satisfaction de qui l'applaudit ou la commission de qui le paie. Au milieu de tout ce bruit et de cet éblouissement, parmi toutes ces choses dont on ne peut dire si leur voisinage est plus singulier qu'odieux,

il reste solitaire, svelte et élégant, impassible, avec sur le visage une froideur que nos yeux ne savent pas scruter : ils glissent sur quelque chose de lisse et d'éclatant, qui nous arrête et nous repousse, comme un dieu caché dans l'âme vaine.

Laissons de côté les instants où d'Annunzio est entraîné lui aussi par la vulgarité courante et parle de lui-même aux badauds avec le langage pompeux des hiérophantes. Regardons le nouveau d'Annunzio, plus commun, plus pratique, je dirais presque : commercial, que l'exil nous a montré et qui nous attire toujours comme un prodige. Dans ces besognes vénales, il se plaît, par goût et par ambition, à révéler des qualités artistiques d'une pureté inimitable, qui feront toujours le désespoir de tous les artistes bourgeois, à l'âme probe, riche seulement de bonnes intentions et de médiocrité. D'Annunzio ne peut pas être médiocre. Il peut être monotone, faux, parfois même détestable, mais il l'est d'une façon qui lui est particulière. Nous pouvons le détester et le fuir ; mais tous, au moment de prendre une plume et d'aligner des signes sur le papier, nous ne pouvons prononcer son nom sans un sentiment d'humilité et de respect. Quelle que soit la grandeur que nous avons en nous ou que nous rêvons d'atteindre, une chose est certaine, c'est que, dans la mesure où comme lui nous usons des signes de l'écriture pour créer des effets, nous sommes tous semblables, mais bien inférieurs à lui, pauvres et mesquins, immensément, à côté de lui.

Il y a outrance d'humilité, dans cette dernière phrase de M. Renato Serra. Aussi, est-ce l'une des grâces spéciales imparties à M. d'Annunzio qu'il inspire surtout les vertus dont il dédaigne pour soi l'usage. En vérité, la séduction de cet écrivain étonnant tient du sortilège. A preuve, ces lignes où le critique juge et se repent aussitôt :

Comment ne pas penser que d'Annunzio est fini, lorsqu'on le voit exhiber un vieil exercice de style, comme la *Vita di Cola*, qui nous ramène à une époque et à une ambition si différentes, et y ajouter des préfaces et des notes pour obtenir les dimensions du volume à imprimer? Il écrit des commémorations et des articles de circonstance, ramasse les débris tombés dans l'atelier, cherche dans ses tiroirs les bouts de papier, les pages détachées, les notes, tout ce qui n'a pas été développé et mis en œuvre pour le débiter au public.

Et pourtant rarement il a été aussi heureux.

Entendons-nous bien ; nous ne parlons pas maintenant du bonheur de son expression, du miel et de l'or qui coulent de sa bouche par une nécessité de nature, même s'il dit les choses les plus fausses et les plus ennuyeuses du monde. C'est là une qualité qui, jusqu'à un certain point, subsiste presque toujours chez lui ; et on pourrait reconnaître sa présence jusque dans les choses les plus mauvaises dont nous avons jugé la moralité suivant l'impression générale. Mais c'est une présence muette, si j'ose dire, surtout inutile, un vain prodige ; le caractère et l'accent du travail sont ailleurs.

Au contraire, dans ces choses écrites un peu au hasard, pour les envoyer

les unes après les autres à un journal, qui les paie et les imprime, les qualités vraies de d'Annunzio s'affirment dans leur naturelle pureté, sans thèmes, sans programmes. C'est d'Annunzio qui prend une chose quelconque et qui l'écrit.

C'est un spectacle magnifique.

« Magnifique » est un peu excessif, sans doute. Si quelqu'un traitait à fond « le cas d'Annunzio », il lui faudrait expliquer la gloire mondiale de cet artiste d'une valeur indiscutable, par le fait qu'il est le plus sensible et fidèle miroir où se réfléchisse notre jeune siècle ahurissant. Le pire et le meilleur y préparent sa maturité dans un désordre vertigineux. Ce désordre, M. d'Annunzio le personnifie, il y participe, il en accuse le détestable et l'excellent. Fort justement M. Serra relève, dans « l'intérêt du snobisme », « une des causes de la fortune de d'Annunzio ». Le génie familier de M. d'Annunzio a des antennes toujours en éveil qui lui indiquent le vent du snobisme. Les directions successives de l'écrivain ont eu, dès l'origine, une merveilleuse sûreté et, quoi qu'il ait fait ou fasse, il demeure en lui assez d'un bel artiste pour qu'on lui pardonne un mercantilisme qui le pousse à l'indiscrétion volontaire, calculée, de sa vie bruyante et des bavardages de son œuvre.

M. Serra termine par ces lignes :

Et nous nous sommes demandé de quoi cet homme pouvait encore être capable, qui peut tracer les limites de son travail, qui peut dire s'il ne va nous donner le volume de ses plus beaux vers, ou l'histoire de sa vie plus vraie ?

Ou peut-être rien.

L'unique chose qui nous reste de lui, lorsque nous le fixons avant de nous éloigner, est ce froid visage d'Alcibiade.

On ne pense pas à l'adolescent qui apparaît sur le seuil du banquet, couronné de violettes et éclatant d'ivresse, aux yeux fatigués qui le regardent dans la rougeur crue de l'aube ; on pense à l'autre, qui parle en Thucidyde, d'une voix claire, durcie par l'intelligence de l'expérience. Il dit qu'il est juste que son bonheur pèse à ceux qui vivent avec lui.

§

M. Jacques Reboul a entrepris une enquête sur « ce que l'élite allemande pense de la France ». Il publie, dans **la Grande Revue** (22 juin), les premières réponses.

Le grand poète Richard Dehmel s'exprime ainsi :

Naturellement, je ne cesse pas de placer le blanc écu de l'Humanité au-dessus des blasons bariolés des nations ; mais je ne puis pas continuellement revenir avec de nouvelles phrases les anciennes leçons de paix mondiale. Depuis vingt ans, l'élite intellectuelle d'Allemagne, comme celle de France, met son effort dans une explication réciproque, et toujours viennent clabauder entre elles les instincts bornés des fanfarons et de la

populace. Pourtant, David triomphera de Goliath : l'esprit finit toujours par l'emporter sur le poing et sur le coup de gueule. Ce n'est pas vrai que les peuples de ce côté-ci du Rhin et de l'autre soient prédestinés à une « inimitié héréditaire ». Une fois déjà, Français et Allemands ont régné sur la culture européenne dans une concorde séculaire. C'était lorsque ensemble nous chantions les légendes du héros Roland et que nous bâtissions les cathédrales gothiques. Ce temps reviendra ! Déjà, nous bâtissons les nefs de l'air d'après le même système et nous chantons les psaumes du travail dans le même rythme.

M. Ludwig Gurlitt, professeur, un des plus actifs réformateurs de l'éducation allemande, débute par cette page :

Mes sentiments pour la France ?

Je porte au fond de mon cœur un secret amour pour la France. Je n'ose en faire l'aveu qu'après avoir été invité à parler. Un des souhaits inexaucés de ma vie, c'est de connaître la France à fond, de la voir de mes propres yeux. D'abord le pays : Paris, Avignon, Chartres, Reims, Bourges, Poitiers avec leurs splendides cathédrales, la Bretagne et la Normandie, la Riviera et la région des Pyrénées. Tout cela captive mon imagination et m'attire avec une séduction mystérieuse.

Et les Français eux-mêmes ?

Je n'en connais personnellement qu'un petit nombre ; mais ceux-là ont vite gagné ma sympathie...

Nous éprouverions un véritable remords de ne point citer in extenso le nœud et la conclusion de la belle réponse du professeur Gurlitt :

... Nos peintres, nos sculpteurs et nos écrivains continuent de vénérer Paris comme leur grande Ecole, et les maîtres français qui ont frayé des voies nouvelles ne sont guère moins considérés et célébrés en Allemagne qu'en France même : nos marchands de tableaux exposent leurs œuvres ; musées et particuliers les achètent aux prix les plus élevés, et le public prend la peine nécessaire pour les comprendre. L'action de la littérature française sur l'Allemagne fut, de tous temps, plus puissante encore. Je ne puis me flatter de connaître toutes les richesses de cette littérature. Parmi les modernes, je me suis surtout familiarisé avec Zola, Balzac et Maupassant. Ce que je connais m'intéresse et me charme. Je suis ravi de l'audace conquérante des artistes français. Ils sont des « prodigues de leur âme » : ils se donnent tout entier dans leurs créations, ne craignent jamais de tout dire et de tout risquer. Mais ce caractère *dionysiaque* de leur art, comme l'appelle Nietzsche, ne dégénère pas en difformité et en barbarie ; il trouve son correctif dans le culte d'*Apollon*.

Dans le domaine scientifique, j'honore, chez le Français, son intrépidité dans la recherche de la vérité. La France est la patrie des lumières et du progrès intellectuel. Je sais ce que l'Allemagne doit aux Voltaire et aux Rousseau. Encore aujourd'hui, je considère l'*Emile* de Rousseau comme l'œuvre pédagogique la plus profonde de la littérature universelle, et comme toujours moderne et actuelle. J'admire surtout la hardiesse et l'é-

nergie des Français dans leur lutte contre l'Eglise. Nous avons en Allemagne aussi un peuple très éclairé et scientifiquement cultivé, qui serait intellectuellement mûr pour s'affranchir du clergé ; mais nous manquons du courage nécessaire pour conquérir à notre pensée moderne la puissance souveraine qui lui revient. La France a déjà réalisé ce qui est encore pour nous un idéal lointain : séparation de l'Eglise et de l'Etat, séparation de l'Eglise et de l'Ecole. Elle s'est dégagée de la croyance au miracle et du dogmatisme de l'Eglise, et a placé sa vie nationale sous l'autorité exclusive de la pensée scientifique moderne. Ce haut fait moral de la France a plus de prix, à mes yeux, que tous les exploits politiques et techniques de notre temps. Par là, elle est devenue la puissance spirituelle dirigeante en Europe.

Je n'ai pas besoin de motiver plus amplement mes sympathies pour la France. On pourrait fouiller mon cœur comme un vieux porte-monnaie sans y découvrir pour un liard de gallophobie. Comment pourrais-je haïr des hommes qui enrichissent à ce point notre vie ? Je souhaite, entre l'Allemagne et la France, une entente loyale, intégrale, fondée sur l'estime réciproque, une entente excluant toute méfiance et toutes les pensées hostiles. Je saluerais aussi un accord politique avec des transports de joie, comme le commencement d'une ère nouvelle pour la civilisation.

Tout effort, tout activité tendant à développer l'intimité des deux peuples est méritoire. Mais ceux qui, ici ou là-bas, réagissent intentionnellement contre cette entente commettent un crime inexpiable.

Une poignée d'égoïstes bourgeois, dans les deux pays, tendent, par appétit de lucre et soutenus par la servilité vénale de la presse, à entretenir des courants d'un chauvinisme agressif. Ces courants ne sont qu'en surface. Ils n'atteignent heureusement pas la moëlle des nations. L'enquête de *la Grande Revue* le prouvera, sans doute. Elle serait plus probante encore, si M. Reboul associait aux opinions qu'il recherche auprès d'hommes cultivés, le sentiment de quelques bonnes gens des usines, de l'atelier, des mines et des champs.

§

Miscellanées (juillet). — M. Marcel Jay publie d'agréables « Rondels des Oiseaux » :

RONDEL DU CYGNE

Pareil au chiffre deux, le cygne élégant nage
Sur le lac plein de ciel, bordé de saules verts.
Son image, dans l'onde, est un deux à 'envers,
Et tous deux ont la blancheur en apanage.

Contrastant avec les couleurs du voisinage :
Azur, nuages gris, rameaux aux tons divers,
Pareil au chiffre deux, le cygne élégant nage
Sur le lac plein de ciel, bordé de saules verts.

Gorgé d'orgueil comme un guerrier du moyen-âge,
Il glisse avec lenteur, les deux yeux ronds ouverts.
Parfois, il met son cou flexible de travers
Et le tord avec grâce et lisse son pennage;
Pareil au chiffre deux, le cygne élégant nage.

RONDEL DU SERIN

Cou tendu, le petit serin se gargarise
Et roule un air sonore en son syrinx chanteur.
Son duvet jaune et gris frissonne avec lenteur
Sous la caresse douce et fraîche de la brise.

Un pâtre du Tyrol, ioulant dans la nuit grise,
N'exhala jamais un refrain plus enchanteur.
Cou tendu, le petit serin se gargarise
Et roule un air sonore en son syrinx chanteur.

Chaque jour, à l'heure où l'heure poudrederize
Le front de l'orient et répand sa senteur
Dans l'air qui semble avoir bien moins de pesanteur,
Au sein des floraisons que la rosée irise,
Cou tendu, le petit serin se gargarise.

§

Du **Spectateur** (juin-juillet) ces « anecdotes irlandaises » :

Deux Irlandais se disputaient un jour avec âpreté sur l'utilité respective du soleil et de la lune :

— Il n'y a pas de doute que c'est le soleil qui donne le plus de lumière.
— Mais la lune a plus de bon sens.
— Comment ça?
— C'est facile à prouver.
— Mais encore?
— Eh bien, la lune brille la nuit, où nous avons besoin de lumière, tandis que le soleil vient en plein jour, alors que même un borgne peut voir clair.

— Vous n'achetez pas une malle, Patrick
— Et pourquoi que j'achèterais une malle?
— Pour mettre vos vêtements dedans.
— Et pour aller tout nu? Merci bien!

J'aurais dû vous prévenir de ce trou, dit un Irlandais à un de ses amis qu'il promenait dans son jardin et qui venait d'y tomber dans une fosse. — Ça ne fait rien, dit l'autre Irlandais, je l'ai trouvé tout seul.

Un avocat irlandais installé à Londres, s'absentant pour aller déjeuner, laissa cet avis dans le trou de la serrure : « Je suis au restaurant de l'Eléphant et du Château, où vous pourrez me trouver. Si vous ne savez pas lire, portez cet avis chez le papetier, qui le lira pour vous. »

Un Irlandais très myope, qui devait se battre en duel, demanda avec insistance qu'on le laissât se mettre six pas plus près de son adversaire que celui-là n'était de lui, tous deux devant d'ailleurs tirer au même moment.

Un monsieur voyant un ouvrier irlandais qui enlevait des planches devant un bâtiment lui demanda :

— Patrick, que fais-tu ?

— Vous voyez bien que je débouche la fenêtre de la cave.

— Et pourquoi ?

— *Pour laisser sortir l'obscurité.*

§

Memento. — *Rodumna* (juillet) : — Avec un beau poème de M. Louis Mercier, deux monographies importantes de MM. Pierre Dumarest et A. Chorgnon : « François Populle » et « M. Clerjon », qui furent maires de Roanne. — « Roanne, il y a cent ans », par M. G. de Courbeville.

La Revue de Paris (1er juillet) : — La IVe partie du livre adorable de souvenirs : « Le petit Pierre », de M. Anatole France. — « L'Œuvre de René Ménard », par M. Louis Aubert. — Le début parfait d'un nouveau roman de Mme André Corthis : « Le Pardon prématuré. » — « Comment Genève devint ville suisse », par M. E. Chapuisat.

La Nouvelle Revue (1er juillet). — « La Chanson de Mitylène », par M. J. de Bérys. — « Heures marocaines », par M. Marcel Frager. — « La Musique des ballets russes », par M. Touchard.

L'Effort libre (juin) : — « Catholiques amateurs », par M. L. Bazalgette. — « Dimanche de Pâques », par M. A. Spire. — « Remords », par M. C. Buysse. — « Poèmes du Ghetto », par M. C. A. Bialik.

Revue Sud-Africaine (juillet) : — M. A. Gautier : « L'Evolution de la matière brute. » — « Poèmes » de MM. A. Fontainas et A. Spire.

Le Double Bouquet (juillet) : — Poèmes de Mme C. Périnet de MM. R. Vincent, M. Cousinéry, L. Cendré, Ch. Grolleau, Ch. Perrot.

La Vie morale (juin-juillet) : — M. J. Péladan : « Sur la croix de Pierre. » — « L'Originalité religieuse de Rousseau », par M. Lionel Dauriac.

La Nouvelle journée (15 juin) : — « Le présent et l'avenir du syndicalisme français. L'opinion d'un militant », par M. Ad. Hodée.

Le Feu (juin) : — M. J. Dyssord : « Le Tronc de Saint Antoine. » — Mme Paule Lysaine : « La Chaîne. » — M. Victor Cyril : « Les Dévôts. »

La Revue des « Amitiés franco-étrangères » (juillet) : — « Nos miracles latins », par M. Paul Adam. — « De Berne à Bâle », par M. Sembat. — « La Légion étrangère et l'Allemagne », par M. P. Mille.

L'Occident (juin) : — « Un classique de l'Anarchie », par M. R. Narsy. — « L'Angoisse », poème de M. P. Aeschimann. — M. Fagus : « Estampes. »

La Renaissance (27 juin) : — Mme Suzanne Mercy : « Comment les femmes d'officiers équilibrent-elles leur budget ? » — M. Paul Rousseau : « La Réforme de notre aviation militaire. »

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Un sonnet inédit d'Alfred de Vigny (La Démocratie, 4 juillet). — *Paul Claudel, premier consul* (Le Temps, 14 juillet). — *M. Paul Reboux revient des Antilles* (Paris-journal, 3 juillet).

La Démocratie, le journal de M. Marc Sangnier, publie un sonnet inédit de Vigny avec une reproduction du manuscrit du poète. Ecriture hautaine et un peu féminine où M. de Rougemont découvrirait une sensibilité qui se cache ou qui se réserve. Ce sonnet est d'ailleurs une toute petite épave parmi les inédits qui restent à publier d'Alfred de Vigny. M. Tréfeu, l'héritier de Ratisbonne, possède encore des pages très curieuses et très belles du *Journal d'un poète* et une adaptation en vers de *Roméo et Juliette*, tragédie faite en collaboration avec Emile Deschamps et dont trois actes, si je ne me trompe, sont de la main de Vigny. Mais voici le sonnet inédit :

SONNET

A la Bourgeoisie qui blasonne les Poètes avec des armoiries ridicules.

Eh! quoi! vous désertez votre sage comptoir
pour bâtir des châteaux, Prudente Bourgeoisie,
vous qui portiez jadis courte robe à fond noir
y voulez-vous broder le noble écu d'Asie (1) ?

Dame Pernelle assise en votre humble manoir
vous y formiez jadis société choisie
et lorsque les auteurs venaient lire et s'asseoir (2)
ils ne voulaient qu'avoir fleuron de Poésie.

Eh ! quoi ! vous les fardez des couleurs d'un blason (3)
mal singé des Pennons qu'en nos belles années (4)
nous pendions teints de sang au seuil de la maison ?

Craignez que, réveillé par votre ambition,
le Bourreau qui faucha nos têtes couronnées
ne soit un jour trompé par la peau du Lion.

J'aime l'aristocratisme de ce petit poème, qui n'est pas des plus parfaits de Vigny. On sourira peut-être de la prophétie enclose dans le dernier tercet, mais ce sonnet, que nous révèle M. Marc Sanguier, viendra s'ajouter aux *Plus belles pages de Vigny*, que vient d'éditer le « Mercure ».

(1) y voulez-vous broder l'écu de fantaisie ?
(2) et lorque maint Poète en cercle y vint s'asseoir.
(3) Pourquoi vous faut-il donc les farder d'un blason,
(4) mal imité de ceux qu'en nos vieilles années.

Ces variantes sont les premières rédactions du poète.

§

M. Raoul Aubry, dans **le Temps**, consacre une étude biographique et anedoctique au « premier consul de France ». Ce premier consul, ce n'est pas Bonaparte; il s'agit du premier consul général de France, qui est M. Claudel. Le succès de *l'Otage* et de *l'Annonce faite à Marie*, à *l'Œuvre*, et ce mouvement de littérature religieuse qui s'est concentré autour de cet écrivain ont attiré la curiosité des critiques et des journalistes. M. Philippe Berthelot a bien voulu, écrit M. Raoul Aubry, « nous exposer la carrière si brillante de son cher Claudel » en une causerie dont voici quelques fragments :

Il nous rappela d'abord les débuts de la carrière de ce consul, aujourd'hui parvenu à une importante fonction diplomatique. Il est né d'une famille vosgienne, en 1868, et son pays d'enfance fut le Tardenois, partie boisée et vallonnée de l'Aisne, qui tient à la fois de l'Ile-de-France et de l'Ardenne. Et c'est sur cette terre natale qu'il a, plus tard, fait agir les héros de certains de ses drames.

Il fut excellent élève dans un lycée de Paris, prépara, à l'Ecole des sciences politiques, le concours du ministère des Affaires étrangères, fut admis aisément et commença sa carrière diplomatique aux Etats-Unis, s'y fit remarquer, et, encore très jeune, fut envoyé en divers postes de l'Extrême-Orient, où il manifesta ses qualités administratives par des études remarquables, à la fois sur les mœurs et sur les procédés industriels et commerciaux des Chinois; il devint un spécialiste des questions intéressant cet important pays, et il occupa le consulat de Tien-Tsin avec une autorité et une intelligence qui laissent encore au ministère des Affaires étangères des souvenirs impérissables :

— Vous ne pouvez vous imaginer, nous confiait M. Philippe Berthelot, quelle précision d'esprit apportait dans ses observations sur les pays où il était consul de France cet ingénieux et clairvoyant fonctionnaire, surtout lorsqu'il occupait le consulat de Fou-Tchéou, puis celui de Tien-Tsin... Il avait été déjà, à Paris, apprécié comme un poète original, un romancier audacieux qui fréquentait — en 1885, où il était encore collégien, et 1893, année où il partit — le salon de Mallarmé, les milieux symbolistes et il se passionnait pour les œuvres de Rimbaud. Il avait composé en 1889 un drame qu'il refit plus tard et publia : *Tête d'Or*, et le second drame qui suivit, *la Ville*, en 1892, fut imprimé sans nom d'auteur.

« Or, pénétré de l'importance et de l'intérêt de sa fonction consulaire en Extrême-Orient, Paul Claudel appliqua ses qualités exceptionnelles d'observation et de compréhension à l'étude approfondie et clairvoyante des gens et des choses parmi lesquels il vivait. Il avait beaucoup lu, et la vie exotique l'impressionna d'autant plus qu'il avait une vive curiosité de ces pays où il découvrait les religions asiatiques, les mythes assyriens, les traditions chinoises, et il lisait la *Bible*, saint Thomas et les grands tragiques grecs; il traduisait *Agamemnon* d'Eschyle et il fit imprimer à Fou-Tchéou, de piteuse façon, cette traduction très exacte.

« Il adressait à ses chefs du ministère des rapports nombreux, étudiant les questions les plus ardues et aussi les plus importantes. Il avait recueilli

des documents personnels — on lui avait refusé un crédit pour certaine mission qu'il voulait accomplir, et qu'il réalisa à ses frais, — et il les traduisait, les interprétait avec une force d'expression qui devait impressionner ses directeurs. Par exemple, il envoya des études d'une remarquable précision sur les « charbons », et un rapport sur la production et le commerce du thé, qui étaient de véritables documentations inédites.

« Et voici l'aventure plaisante dont il faillit être victime.

« Il adressait au ministère un long rapport, précis et documenté, sur la manière dont le Chinois récolte le thé, le prépare, le vend et l'expédie, et il avait établi qu'il y a 52 intermédiaires entre le Chinois producteur et l'Européen consommateur. Il avait fait précéder ces constatations d'une étude très précise, très claire, sur les mœurs et les traditions de la race chinoise, dont il établissait les vertus essentielles. Il comparait le Chinois attentif, rusé et cruel, au rat. C'étaient deux races à peu près pareilles, et il concluait par cette phrase, qui trahissait son humour charmant :

« D'ailleurs, écrivait-il, le Chinois a ceci de commun avec le rat : il porte, lui aussi, une queue! »

M. Philippe Berthelot n'était pas encore, en ce temps-là, le directeur des affaires politiques au quai d'Orsay, clairvoyant et d'esprit sûr, de libéralisme averti, qu'il est aujourd'hui, et son prédécesseur ne comprenait pas les rapports minutieux et documentés du consul général de Tien-Tsin, qui ajoutait toujours quelques traits pittoresques et des réflexions subtiles de philosophie. Ce brave fonctionnaire, ayant lu, par hasard, l'étude de Paul Claudel sur « les Chinois et le thé », eut un mouvement de stupéfaction et de terreur, qui se traduisit par cette note, qu'il écrivit en marge, d'une plume fébrile :

« Le consul général doit être un aliéné. »

Il mourut, d'ailleurs quelques mois après, et son successeur, trouvant ce rapport, le fit lire à M. Rouvier en lui contant l'accueil si singulier qu'il avait reçu. Le ministre s'amusa beaucoup de la note directoriale et déclara que cette étude était d'un merveilleux observateur et d'un bel écrivain.

Pendant ce séjour en Extrême-Orient, où il accomplit un travail volontaire et minutieux, l'imagination déjà riche de Claudel fut encore accentuée par le don lyrique qui l'exaltait en ces pays lointains. Il écrivit deux drames auxquels il donnait la Chine pour théâtre, et il rapporta, à son retour de ces villes tropicales, des notations orientales tantôt précises et exactes, tantôt chaudement colorées, selon l'impression qu'il ressentait des monuments, des temples ou des paysages. Et il exprime ainsi sa vision d'une escale qu'il fit pendant son voyage :

Je me souviendrai de toi, Ceylan, de tes feuillages et de tes fruits, et des gens aux yeux doux qui s'en vont par des chemins couleur de mangue...

Tout enfant, d'ailleurs, il s'était émerveillé pour la poésie des choses. Et Mme Sainte-Marie-Perrin, dans une étude très complète et abondante en souvenirs, cite cette jolie page qu'écrivait le futur poète :

Je me revois à la plus haute fourche du vieil arbre dans le vent, enfant balancé parmi les pommes. De là, comme un dieu sur sa tige, spectateur au théâtre du monde, j'étudie le relief et la conformation de la terre, la disposition des pentes et des plans ; l'œil fixe comme un corbeau, je dévisage la campagne déployée sous mon perchoir ; je suis du regard cette route qui, paraissant deux fois successive-

ment à la crête des collines, se perd enfin dans la forêt. Mais rien n'est perdu pour moi, la direction des fumées, la qualité de l'ombre et de la lumière, l'avancement des travaux agricoles, cette voiture qui bouge sur la place, les coups de feu des chasseurs... La lune se lève ; je tourne la face vers elle, baigné dans cette maison de fruits. Je demeure immobile, et de temps en temps une pomme de l'arbre choit, comme une pensée lourde et mûre.

A lire cette page on comprend que, dès son enfance, il y eut en Claudel ce mélange d'instinctive poésie et d'observation précise. Il n'est donc pas surprenant qu'il ait été le grand écrivain lyrique de *l'Annonce faite à Marie* et le consul consciencieux et averti d'Extrême-Orient. Il reprit sa carrière diplomatique en Europe, qu'il avait commencée comme consul à Prague et qu'il continuait, d'abord à Francfort, ensuite à Hambourg, où il est aujourd'hui le plus assidu, le plus zélé et le plus sûr de nos représentants diplomatiques.

Ces révélations ne seront pas inutiles pour faire comprendre ce qu'il y a de précis dans le lyrisme de M. Paul Claudel.

§

M. Gaston Picard, le plus jeune de nos critiques, a interviewé M. Paul Reboux, à son retour des Antilles, et **Paris-Journal** publie ces confidences d'un voyageur dédaigneux. La Havane? Elle ne présente rien de pittoresque, et ses cigares sont truqués. Cuba ? paysage morne. La Nouvelle-Orléans? aucun intérêt. Haïti? très mal connu des Européens : « nous ne le voyons ici qu'à travers de vieilles légendes. » Il y a là des mulâtres très intelligents, qui se passionnent pour l'affaire Caillaux, et qui lisent *la Vie des Abeilles* de Maeterlinck.

Voici un Haïtien qui s'appelle Paul Bourget. Est-ce aussi la connaissance de notre littérature qui a doté ce beau gars à peu près nu d'un nom fameux ?...

— Ses ancêtres s'appelaient bien autrement. Regardez ce document. C'est un almanach de 1819. Il porte les noms des gens de la Cour. Et quels noms! Le duc de Marmelade, le comte de Limonade, le marquis de Trou-Sardine... où les nègres les avaient-ils pris ? Affranchis, ils les choisirent eux-mêmes. Cela ne saurait s'inventer. Ils puisèrent donc, et dans les noms que leur pays tenait des anciens boucaniers, et dans les noms que les bergeries du XVIIIe siècle, puis la Révolution avaient mis à la mode chez nous. Les pays, c'était Limonade, Marmelade. Est-ce que les boucaniers n'avaient pas baptisé un endroit dangereux pour la navigation le Trou-Cochon ? Il y avait aussi des mots de France retenus çà et là. Et nous rencontrons des pages de la Reine comme Azor, Figaro et Compère-Noël, un capitaine Solide-Cupidon, des notabilités comme Pierre Coco et Prophète-Daniel. N'oubliez pas des Mercure, des Titus, des Almanzor... Ne les plaisantons pas. C'était des manières de héros, ces Haïtiens. L'un d'eux de cuisinier devint empereur. Il assura à son ancienne patronne une pension de six mille francs. La maladie venant avec l'âge, lorsqu'il comprit son inutilité, il se tua. Ecoutez maintenant ceci : sous la révolution haïtienne, vingt-cinq

prisonniers étaient dans un cachot. Ils attendaient — tous ensemble — qu'on décidât de leur sort. Enfin arriva le geôlier, tenant d'une main une lanterne, de l'autre, un papier. — « J'ai ordre de vous apprendre, dit-il, que dix d'entre vous ont été condamnés à la peine de mort. » Dix sur vingt-cinq. Lesquels? Les uns les autres indistinctement, ils se regardaient. Le geôlier reprit : — « Je vais dire leurs noms. » Et il approcha du papier la lanterne. Il le regarda un instant. Enfin, comme honteux, il avoua : « Je ne sais pas lire. »

Alors l'un des prisonniers prit la lanterne et le papier. Et ce fut lui qui lut la funèbre liste. Son nom était parmi les dix. Il continua de lire jusqu'au bout.

Puis il se plaça à la tête des condamnés. Et tous ils suivirent le geôlier. Ceux qui restaient entendirent bientôt le bruit des salves.

Mais la curiosité de M. Paul Reboux s'est surtout penchée vers les noirs, car il se propose, nous dit-on, d'écrire un roman, l'*Histoire de Romulus Coucou*, où il nous montrera un nègre souffrant « dans sa chair noire d'être amoureux d'une belle femme blanche »... Je songe que le roman de M. Reboux serait plus sincère s'il nous peignait un Européen souffrant dans sa chair blanche pour l'amour mystérieux d'une belle négresse. On ne peut faire sentir que ce qu'on a éprouvé dans sa chair blanche ou noire.

R. DE BURY.

MUSIQUE

Le Conservatoire et l'Opéra. — Ces deux établissements nationaux et également singuliers sont en ce moment d'actualité : le premier par ses concours annuels, le second pour sa quasi-déconfiture. Ils ont beaucoup plus d'analogie qu'il ne le semblerait peut-être à première vue, et offrent avant tout la particularité commune d'incarner les manifestations les plus éloquentes de l'esprit d'inertie et de jemenfichisme, d'indolence ignorante et d'irresponsabilité, qui distingue de façon si originale les mœurs et l'administration de notre doux pays de France. Tout a été dit sur l'enseignement théorique et pratique dispensé par notre Conservatoire, et j'y ai insisté dans feu *le Mercure musical* en octobre 1905. Cela n'a pas beaucoup changé depuis, et la nomination de M. Gabriel Fauré au poste de Directeur n'a guère fait que priver les classes de composition de leur plus précieux professeur. La caractéristique de cet enseignement est qu'il manque totalement de culture musicale, et il en manque parce que la presque unanimité des maîtres en sont eux-mêmes à peu près complètement dépourvus. Ils enseignent à leurs élèves un « métier » ; ils semblent incapables de leur apprendre « la musique ». Pour les futurs compositeurs, les éléments de ce « métier » consistent en des conventions arbitraires et puériles, venues on ne sait trop d'où et

condensés dans des traités *ad hoc* depuis l'institution des conservatoires, c'est-à-dire depuis un peu plus de cent ans. C'est un ensemble de traditions aussi dogmatiques qu'enfantines, qui se sont perpétuées en s'aggravant d'amendements issus d'un analogue primarisme. Dans tout ce qu'on enseigne et apprend d'harmonie au Conservatoire, il n'y a peut-être pas un mot qui ne soit contre-vérité, bourde, erreur ou convention caduque; et le pis est que les exercices corrélatifs se complaisent dans ce sens au plus oiseux fignolage. Il s'ensuit que le temps passé par un élève dans ces classes est employé par lui à acquérir des habitudes qu'il devra s'empresser de perdre, s'il y parvient jamais, pour écrire quelque chose qui mérite le nom de musique. La coutume d'enseigner l'harmonie avant le contrepoint est un anachronisme didactique commun à tous les conservatoires : c'est un peu comme si on enseignait la syntaxe et la rhétorique avant l'alphabet et la grammaire. Quoiqu'elle soit unanimement adoptée, elle fausse, en réalité, la conception et dénature l'esprit du contrepoint, qui précéda historiquement de loin la notion d'harmonie et de tonalité. On pourrait tout au plus soutenir la légitimité d'enseigner les deux à la fois, en arguant d'une obscure et tout inconsciente évolution parallèle. Il est certain que, comme y aboutit jadis son empirisme, l'étude du contrepoint conduirait fatalement à l'harmonie. Le processus inverse n'en demeure pas moins illogique, et il apparaît plus dangereux chez nous qu'ailleurs à cause précisément du susdit fignolage. Grâce à la routine indurée des « habitudes » d'écriture préalablement, longuement et méticuleusement inculquées, le contrepoint de notre Conservatoire n'est qu'une polyphonie bâtarde, destituée de toute valeur didactique. Le résultat de tout ceci est que le « métier » qu'on enseigne en cet établissement ne constitue qu'une sorte de jargon pédagogique, imposé par les examens autant que par les traditions du lieu, en retard de plus d'un demi-siècle en ses éléments sur la science théorique et la pratique artistique actuelles, et n'ayant, au surplus, pas le plus infime rapport avec ce qu'il est permis d'appeler l'art musical à un moment quelconque de son histoire dans le passé jusqu'à nos jours. C'est cependant à cette occupation que les élèves doivent consacrer laborieusement tous les instants de leur journée, sans que le plus souvent les multiples devoirs ou divers exercices obligatoires leur laissent le répit d'une heure pour connaître de la musique. On est donc à peine étonné de les voir étaler sans le moindre embarras une invraisemblable ignorance de la littérature musicale de tous les temps, et d'une façon générale, une inculture spécifique qui dépasse les bornes de tout ce qu'on peut rêver. Le couronnement de ces vains efforts est, comme on sait, le fameux Prix de Rome, prétexte à la mise en musique d'une cantate inepte, et décerné par un jury où six musiciens sont perdus parmi une quarantaine de sculp-

teurs, peintres, graveurs et architectes. Au vingtième siècle, les concours officiels récusent encore imperturbablement chez nous la symphonie et la musique de chambre. Tout cela est absurde et nul ne le conteste, et pourtant cela dure et durera probablement jusqu'à la consommation des siècles conservatoriaux. L'organisation de notre Conservatoire s'atteste si stérilement désuète qu'on décida, en 1892, de réunir une « grande commission » chargée de réformer ses usages, ses cours et ses programmes. Elle avorta bientôt lamentablement : il aurait fallu sacrifier trop d'incompétences, porter atteinte à trop de « droits acquis ». On a bien essayé toutefois de remédier à certains abus qui tournaient au scandale. En 1905, MM. Dujardin-Beaumez et Fauré écartèrent des jurys d'admission les professeurs de la maison, ayant remarqué leur indulgence toute spéciale pour les postulants des deux sexes qui avaient pris la précaution de leur demander des leçons particulières. Malheureusement, la plupart de ceux qui les remplacent sont également des professeurs qui donnent aussi des leçons particulières, et le prix de celles-ci n'a fait que changer de poche sans rien changer à leurs inéluctables conséquences. Il n'est même pas sûr que le remède n'ait pas été pire que le mal, en imposant à des professeurs officiels, — dont on n'a pas le droit, en somme, de suspecter à priori la bonne foi, et qui pouvaient fort bien faire un choix juste et sincère parmi la foule des preneurs ou preneuses de leçons, — des élèves à eux inconnus et parfois mal doués, préparés par des méthodes différentes et peut-être inférieures. Il semble que ce soit surtout le cas pour les instrumentistes. Au point de vue purement musical, la seule chose qu'on enseigne vraiment bien et même admirablement au Conservatoire, c'est le solfège. En cette matière élémentaire, la virtuosité acrobatique qu'il s'entend à développer chez des gosses impubères, témoigne que cet établissement est sans rival, et il est assez piquant de devoir constater que, dans une école de musique où les étudiants peuvent éventuellement fréquenter jusqu'à l'âge de vingt-cinq ou trente ans, l'unique enseignement satisfaisant soit d'ordre, à ce degré, primaire. Mais notre Conservatoire se rattrape avec ses classes instrumentales. Ici, les résultats s'avèrent généralement excellents, souvent remarquables même, à tout le moins en ce qui concerne la technique, car pour ce qui est de la culture musicale, de la sensibilité artistique et de la compréhension des œuvres, il n'y faut pas plus songer qu'ailleurs. A cet égard, on doit cependant faire la part de la jeunesse des lauréats, et les élèves qui suivent ces cours y apprennent du moins utilement leur « métier ». Quand ils en sortent, ils sont des exécutants accomplis, et rien ne les empêche de devenir des musiciens s'ils en ont l'étoffe : c'est déjà quelque chose. On n'en exigerait pas plus de leurs condisciples du chant. Mais là, c'est une pétaudière inquali-

fiable. Ses classes de chant sont la honte de notre Conservatoire. Les professeurs y seraient fort embarrassés d'enseigner un « métier » dont eux-mêmes ignorent tout de la théorie et à bien peu près autant de la pratique. Leur incompétence est si nettement reconnue qu'ils ont la réputation bien établie d'abimer ou casser les voix qu'un hasard fatal leur confie. Et leur culture musicale est au niveau de leurs capacités professionnelles. Ils ne comprennent ostensiblement rien à ce qui est proprement de la musique, et en connaissent d'ailleurs fort peu. Ils n'ont pas le plus lointain pressentiment de ce qui constitue la beauté des œuvres du passé pas plus que du style qui lui convient. Dans l'art moderne, leur choix se dirige d'instinct vers ce qu'on y peut trouver de plus médiocre ; ils y recherchent et préconisent des morceaux à effet grossier, à expression factice, grandiloquente ou fade et maniérée toujours, propices aux trucs et ficelles qui sont tout leur bagage et leur salut. Et on n'est pas surpris que, chaque année, un bon tiers des morceaux de concours d'opéra et d'opéra-comique soient pris dans les ouvrages de M. Massenet. Le concours de chant, où ils sont bien forcés de se risquer à des chefs-d'œuvre consacrés, est misérable. Ici, nulle compréhension ; ni art, ni style, ni « métier ». Nos scènes lyriques subventionnées subissent évidemment le contrecoup de l'impéritie conservatoriale. Peut-être n'est-elle pas étrangère aux ennuis de notre Opéra. Il est tout un répertoire admirable ou séduisant, dont la beauté et, partant, le succès impliquent chez les interprètes ce « métier » que les professeurs patentés auraient le devoir d'enseigner. Il semblerait tout indiqué que ce fût au Conservatoire qu'un directeur intelligent pût recruter une troupe capable de « chanter » comme il sied du Gluck, du Mozart et du Weber, voire du Rossini et du Verdi. Le *bel canto* pourrait fournir de savoureux contrastes à la déclamation wagnérienne. Mais la vérité crue, c'est qu'au lieu d'apprendre le chant au Conservatoire, on l'y désapprendrait plutôt. Cette situation est déjà vieille et de notoriété publique ; néanmoins elle dure et durera sans doute encore longtemps par la force de la routine et l'intangibilité des sempiternels « droits acquis ». Nous mourons d'inertie et de fonctionnarisme et il semble qu'à cet égard, si le Conservatoire a le pompon, notre Opéra détienne le record. Les démêlés de M. Jacques Rouché avec l'orchestre de l'Opéra l'ont révélé à tout le monde ; quoique ce ne fût guère un secret. On savait que la population panachée qu'abrite ce monument paradoxal y cultivait la loi du moindre effort avec la plus sereine obstination, mais on n'imaginait peut-être pas généralement quelle raffinée désinvolture certaine partie du personnel s'entend à déployer dans ce genre de culture. Nombre de gens se figuraient innocemment que l'orchestre de l'Opéra avait pour haut et délicat office d'assurer des exécutions aussi parfaites que possible des ou-

vrages représentés. Ils se trompaient étrangement. L'institution de l'orchestre de l'Opéra n'a d'autre but que de procurer à ses membres la faculté de faire imprimer ou graver sur leurs cartes leur nom suivi de la mention : « de l'Opéra » ; grâce à quoi ces messieurs, qui sont tous professeurs, peuvent donner des leçons ou toucher des cachets dans des soirées mondaines ou autres, à un prix évidemment plus rémunérateur que celui qu'on offrirait à quelqu'un dépourvu d'une telle étiquette. Aussi, pour satisfaire à ces exigences commerciales, les membres de l'orchestre de l'Opéra se sont arrogés le droit « acquis » de se faire *remplacer* quand il leur plaît et par qui il leur plaît sans même en prévenir ni l'administration, ni leur chef, ni personne. Ils viennent tout bonnement quand ils ont le temps, quand ils n'ont rien de mieux à faire. Il s'ensuit que, maints soirs de représentations ou reprises importantes, le chef d'orchestre se trouve tout à coup en présence de visages inconnus, qu'il n'a jamais aperçus aux répétitions, et dont les possesseurs déchiffrent tranquillement une musique qu'ils ont pour la première fois sous les yeux. Il advient en revanche, et même pour des nouveautés, que ce soit le titulaire qui occupe son pupitre ; mais il s'est fait remplacer à toutes les répétitions, et lui aussi déchiffre. Notre Opéra est le temple du déchiffrage, la succursale de la classe d'accompagnement du Conservatoire. Quel que soit le talent de ces professeurs et de leurs remplaçants dans la lecture à première vue, on s'en explique volontiers l'habituelle médiocrité des exécutions de cet orchestre. Il en est qui seraient hués à Perpignan. M. Jacques Rouché désire mettre un terme à ces errements déplorables. Ce singulier directeur de l'Opéra paraît y prendre la musique au sérieux. Il accorde à l orchestre les augmentations d'appointements sollicitées, mais réclame en échange un travail personnel, probe et zélé. Et c'est ici que MM. les professeurs regimbent. Ils veulent bien être payés davantage, et puis c'est tout. La première idée qui vous vient est de se demander à quoi rime une telle discussion. Partout ailleurs elle recevrait une solution facile. Nul n'est forcé d'appartenir à l'orchestre de l'Opéra. Si les conditions proposées ne leur conviennent pas, gênent leurs occupations d'affaires ou de professorat, pourquoi ne s'en vont-ils pas tout simplement ? Pour un qui partirait, il y a vingt artistes non moins talentueux, qui ne souhaiteraient que de les « remplacer » définitivement en signant le contrat qu'ils refusent. Mais ces messieurs, à l'Opéra, s'estiment fonctionnaires ; ils défendent des « droits acquis » contre quoi l'art, la musique, la dignité d'un établissement, en somme, national, le souci des efforts des créateurs et de la beauté des chefs-d'œuvre ne sauraient, à leur avis, prévaloir. Il faut croire, d'ailleurs, que c'est aussi l'avis de l'Etat, incarné par un ministre, car le cahier des charges imposé au nouveau directeur les submerge de sollici-

tude, eux et leurs congénères. De sorte que les choristes s'estiment également fonctionnaires : ces choristes grotesques, aphones ou braillards, incapables de chanter en mesure, qui font de l'Opéra la risée des étrangers et des provinciaux en voyage. Il paraît qu'eux aussi réclament de l'augmentation. Ce serait le bouquet. — Doux pays !

JEAN MARNOLD.

ART

Exposition des peintres du Midi (Bernheim-Jeune). — Exposition d'aquarelles de Jongkind (Bernheim-Jeune). — Expositions Dufrenoy, Jaulmes, Milcendeau (Galerie Druet). — Exposition André Lhôte (Galerie Vildrac). — Exposition Pégot-Ogier (39, boulevard de Clichy). — Exposition Eugène Delestre (Galerie de l'Art Moderne). — Exposition de dessin d'enfants (Galerie Malpel). — M. G.-H. Luquet : les *Dessins d'Enfants*, librairie Félix Alcan, 1 vol. in-8, 7 fr. 50.

Les Expositions particulières vont cesser d'ouvrir en même temps et partout leurs mille portes. L'été, qui disperse vers la forêt, la montagne et les plages, exposants et visiteurs, laissera bien fleurir de droite et de gauche quelques parois enluminées de couleurs, trouées de fenêtres sur la nature, mais le gros a passé ; la saison picturale se clôt, après les Salons et après cet afflux d'expositions particulières qui les accompagne. Autrefois les expositions particulières précédaient les Salons et les préparaient, c'était des avant-premières. Maintenant que la plupart des artistes glorieux ne vont plus aux Salons, même de leur personne, au plus en brève et furtive visite, les Salonnets concurrencent les expositions monstres et collectives. C'est la faute aux Salons trop fermés ou mal ouverts, mais c'est aux expositions particulières qu'on apprend le plus clair de ce qu'il faut savoir sur l'art actuel. Ce n'est pas parce que les Salons ferment que les expositions s'arrêtent ; elles cessent devant l'été, et c'est par une simple coïncidence de dates qu'elles s'interrompent après la fameuse distribution des récompenses, singulière averse de manne en gloire et en espèces qui tombe sinon au hasard, du moins tout de travers sur la foule des artistes, sans que les plus grands ou les plus fins, parmi ceux même qui ont coutume d'accepter ces honneurs officiels, en soient souvent pourvus. On a distribué cette année beaucoup de récompenses à beaucoup d'anciens élèves bien sages. Mais à quoi bon faire la critique détaillée d'un phénomène si annuel ? Si la justice revenait en ce monde, ce n'est point par les Salons qu'elle commencerait sa tournée, c'est certain ; mais peut-on exiger des Salons plus de raison et de justice que de toute autre réunion d'hommes, unis dans un même but par des idéaux contradictoires, et mettant à se tromper toutes les ardeurs de la foi, du faux goût, de l'instinct, de toutes les passions humaines bonnes ou mauvaises ? Les grandes médailles n'ont récompensé ni des vétérans glorieux, ni des jeunes à grande espérance. Tout cela

a été moyen, déplorablement étriqué, hiérarchique, avec des ententes, des concentrations, des prêtés pour des rendus et des marchandages comme on dit que cela se passe dans la vie politique ; l'année prochaine, il y a infiniment peu de chances que cela change, car on n'aura pas le temps, d'ici là, d'empêcher les ententes générales sur des noms de médiocres, ni le petit jeu de primes par lesquelles s'achalandent les grandes gloires d'Ecole et d'Institut.

La plupart des expositions que nous allons rappeler auront fermé leurs portes quand paraîtra cet article. Certaines ne sont plus que des souvenirs déjà lointains ; la faute en est à leur nombre.

§

Galerie Bernheim-Jeune, une exposition de **peintres du Midi** a rassemblé des noms célèbres parmi la jeune peinture. Ç'a été une aimable occasion de revoir de beaux Cézannes, des Cézannes durs et lumineux, vision de la montagne Sainte-Victoire ou de l'Estaque, de doux Renoir, des Signac vibrants, des Henri Cross polyphoniques, des ensoleillements fluides et ardents de M. Bonnard, des criques, des arbres fortement dessinés de M. Jean Peské, la surprise ingénieuse des neiges vénitiennes de Mme Agutte, des rochers violents et beaux de M. Valtat, etc.

Après on y a pu voir des aquarelles de **Jongkind** et ç'a été une des plus belles expositions de l'année ; il n'y a point à préférer les aquarelles de Jongkind à sa peinture, et encore qu'on ait dit, séduit par l'occasion et précisément conquis par les belles pages qu'on réunissait là, que Jongkind a été davantage et mieux lui-même dans l'aquarelle que dans la peinture, il faut croire que c'est souvent le caprice, l'occasion, le temps libre qui ont décidé Jongkind à se servir devant un paysage de l'aquarelle plutôt que de tout autre procédé.

Ces aquarelles sont très belles. Mais si un bon hasard, une bonne décision d'amateurs et de marchands réunissaient un jour dans une salle tout ou au moins une grosse partie de l'œuvre de Jongkind, ce peintre grandirait singulièrement, car c'est un des plus beaux artistes d'une période tout à fait belle de l'art du paysage. Qu'il est fâcheux que le beau tableau de Jongkind, le *Port de Honfleur*, qui est au musée d'Amiens, ne fasse point partie de la collection Camondo. Très peu de personnes le connaissent et c'est une merveille.

Chez Druet, on a vu des toiles légères, charmantes et claires de **M. Dufrénoy.** M. **Jaulmes** y a paru avec ses belles toiles décoratives, d'un aspect heureusement païen, baignées d'une belle lumière rose et blanche, sur des horizons de mer bleue, près de degrés de pierre blanche qui mènent à des palais tranquilles. M. **Milcendeau** y a apporté une nombreuse série d'œuvres. M. Milcendeau va souvent chercher ses sujets vers les marais de la Vendée. Il en rapporte des pages d'une curieuse tristesse, des cieux opaques, des arbres

maigres, des eaux lourdes et épandues. Il présente les paysans avec netteté, avec quelque bonhomie qui a trait à de l'humour : il aime les costumes bariolés et locaux, mais les plus caractéristiques de ses ruraux portent le feutre noir, la blouse bleue et le souci de l'argent ride leur face ; c'est au marché et à ses mille menues comédies qu'ils semblent songer. M. Milcendeau d'ailleurs, s'il va très souvent en Vendée, ne s'y spécialise pas ; des silhouettes d'Espagne bien campées près des fruiteries qu'il aime à peindre, égayées de grappes de raisins, de chapelets d'oignons et d'amas de tomates lui ont souvent donné l'occasion d'affirmer des dons sérieux de coloriste.

Galerie Vildrac, une bonne série du peintre **Lhote** a montré des toiles d'un art robuste et souriant, très apparenté au cubisme. Les tons de ces tableaux sont jolis et les lignes qui les enserrent sont originales, parfois un peu violentes dans un parti pris de solidité rectiligne. M. Lhote se réfère parfois aux concisions de l'imagerie populaire. Il met son sujet en pages fort heureusement ; ses aquarelles s'inscrivent dans la plus jolie atmosphère ; c'est un artiste distingué qui n'aurait sans doute qu'à se laisser guider simplement par des qualités naturelles pour donner des œuvres très captivantes.

§

M. **Pégot Ogier** expose, Boulevard de Clichy, chez un encadreur, avant qu'elles ne partent pour être exposées à Nantes, une quarantaine de pages, tableaux de Bretagne, mers bleues, prés verts, jardins touffus, bouquets d'arbres autour de petits clochers, rondes rieuses de jeunes Bretonnes en costume national, beuveries silencieuses parmi l'ombre des grands arbres tamisant un soleil en fête, paysages d'eaux vives, de mares, ciels libres et clairs : tous ces sujets traités d'un style alerte et dans une jolie lumière.

Galerie de l'Art Moderne, M. **Eugène Delestre** réunit des vues du port de Honfleur, des natures mortes très claires, des jardins fleuris, des aspects du joli village de Veules-les-Roses, des intérieurs parés comme des corbeilles, et des coins de marécages fleuris ou de falaise dure et grave ; peinture hardie et vigoureuse, presque toujours modelée au couteau, art laborieux, sincère épris de vérité, d'une éloquence un peu prolixe, mais à beaux accents de pittoresque et de vérité.

Galerie Malpel, les noms de **Picart le Doux**, **Van Dongen**, **Chagall** se lisent au bas de dessins très colorés, très naïfs, très savoureux où l'on trouve, à côté d'un esprit primesautier très particulier, des incertitudes de faire étonnantes chez ces artistes ; la raison en est que ce n'est point eux qui ont signé ces dessins rehaussés, ces violentes polychromies, mais bien leurs enfants ; l'idée d'exposer des œuvres d'enfants de peintre n'était pas banale ; la force de l'hérédité s'y démontre, et chez quelques-uns de ces jeunes exposants,

on rencontre un véritable sens décoratif ; je ne sais s'il y aura un futur Salon d'enfants avec des prix et des médailles. Déjà, à la galerie Malpel, on peut entrevoir qu'il y aura parmi ces enfants des peintres sages, à médailles, et des indépendants ; les indépendants dominent ; les qualités décoratives abondent parmi les œuvres de ces très jeunes aspirants artistes ; il y a d'un jeune Picart le Doux un champ fantastique couvert de meules en féerie, à moins que ce ne soit une mer diaprée sur laquelle glissent des voiles éclatantes et bariolées très amusante. Camille Pissarro, quand on lui parlait des Japonais ou des primitifs, tirait de sa poche des petits carnets où son fils Paul-Emile notait des arbres, des vaches, des ruisseaux, des paysannes. Il n'avait pas si tort ; l'enfance a de grandes intuitions ; un enfant doué crée des visions naïves, et cette naïveté a son intérêt. L'enfant est tout près de l'instinct, c'est-à-dire de l'intuition ; la vie vient ; elle fait de lui ce qu'elle peut ; les horticulteurs intellectuels ne sont pas toujours de délicats observateurs ; trop souvent ils faussent des esprits qui leur semblent pouvoir se plier à l'idéal imposé, et arrivent simplement à un à peu près situé entre les pensums qu'on leur inflige et la vérité qu'ils contenaient. Les qualités d'intuition s'effacent et c'est le diable que de les raviver. Enfin plus tard, certainement, quelques-uns de ces enfants, devenus illustres, se souviendront de leur début à la Galerie Malpel.

Nous trouvons à la galerie Malpel des dessins émanant d'enfants que l'atavisme a certainement dotés de qualités de dessin et de couleur ; mais tous les enfants, plus ou moins, dessinent. Un livre intéressant de M. G.-H. Luquet, les **Dessins d'un enfant**, étudie le jeu de cette plastique initiale à une lumière différente que les livres qui ont déjà traité ce sujet. Car la plupart étudient des dessins d'enfants nombreux et souvent inconnus des auteurs qui se livrent à une sorte de statistique, leur permettant de suivre le dessin chez la moyenne des enfants. M. Luquet rompt avec cette méthode et étudie non pas les dessins d'enfants, mais l'évolution et la mise en pratique de l'idée du dessin, chez un seul enfant, sans aptitude spéciale. Cette méthode a sa valeur. Elle permet à l'écrivain de constater que la plupart du temps le nom donné par l'enfant à son dessin une fois exécuté « ne correspond nullement à ce qu'il voulait faire quand il l'a commencé », et l'auteur reproduit des dessins où personne ne pourrait voir qu'une pipe, dans lequel, après son exécution, l'auteur (une petite fille) a vu une pipe, et pourtant elle avait eu l'intention nette de figurer un pichet. De nombreuses reproductions ajoutent à l'intérêt de ce livre, très documentaire. M. Luquet indique que cette monographie, à son sens utile, puisqu'elle suit chez un seul enfant toute l'évolution du dessin enfantin, n'a qu'une valeur relative vis-à-vis des lois générales qui régiraient la méthode de dessin des enfants. Il ajoute que

ces monographies se multiplieront et que de leur somme peut jaillir une psychologie complète du dessin des enfants...

Ne le souhaitons pas. De brèves études suffisent. S'il y avait trop de monographies sur des dessins d'enfant et trop d'expositions comme celle de la galerie Malpel, les enfants prendraient des défauts et des habitudes. Après le salon des femmes peintres, nous aurions celui des enfants peintres, ce serait beaucoup.

GUSTAVE KAHN.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Au Musée du Louvre : la collection Camondo; la donation Peytel. — Réouverture du Musée Carnavalet.— Ouverture du Musée de Châalis. —Memento bibliographique.

Tout arrive : la **collection Camondo**, léguée au **Musée du Louvre** en 1911, a été enfin ouverte au public le 4 juin dernier. On ne saurait d'ailleurs être trop étonné de cette lenteur d'installation si l'on songe que les services d'architecture du Louvre, à qui incombe ce retard, ont mis plus de vingt ans à achever, d'après les plans de Lefuel, le grand escalier du pavillon Mollien, au haut duquel se trouvent les nouvelles salles et qui a été inauguré par la même occasion.

On se rappelle dans quelles conditions ces collections sont entrées au Louvre : le comte Isaac de Camondo les lui léguait à la condition expresse qu'elles fussent acceptées en bloc. Or, dans cet ensemble composé d'œuvres d'art d'Extrême-Orient, de sculptures du Moyen âge et de la Renaissance, de meubles et objets d'art du XVIIIe siècle et de tableaux modernes, si les collections du XVIIIe siècle séduisaient par leur rare somptuosité, les œuvres de nos peintres impressionnistes et post-impressionnistes, par contre, effaraient prodigieusement la plupart des membres du Conseil des Musées, et il ne fallut rien moins que la pensée des millions représentés par ces pièces de mobilier exceptionnelles, aujourd'hui où la vogue du XVIIIe siècle continue de susciter les plus folles enchères, pour le décider à accepter le cadeau ; la pendule des *Trois Grâces*, dite « pendule des trois millions », fit passer la pilule des Manet, des Monet, des Degas, des Toulouse-Lautrec et des Cézanne. Et c'est ainsi que ces peintres tant honnis dans les milieux officiels et académiques ont pris place au Louvre, tout près de nos classiques, avec lesquels, en dépit des apparences et des protestations d'aujourd'hui, ils feront plus tard, n'en doutez pas, très bon ménage, grâce aux qualités de style et de métier qu'ils possèdent en commun avec les vrais maîtres. Et comme, à ce moment, la plupart des œuvres de cette école moderne auront passé le Rhin ou l'Océan (le mouvement est com-

mencé depuis plusieurs années) sans que notre Conseil des Musées ait eu la pensée de les retenir, pas plus que le Louvre n'a retenu jadis les Millet et les Rousseau partis en Amérique, les Courbet émigrés en Allemagne ; comme le Luxembourg n'aura guère eu à transmettre au Louvre que les quelques toiles, si difficilement acceptées naguère, de la collection Caillebotte, on sera reconnaissant à M. de Camondo d'avoir conservé à notre pays un choix sinon aussi parfait qu'on le souhaiterait (c'est l'affaire d'un musée, et non d'un amateur, de constituer une semblable sélection), du moins très caractéristique et très précieux, d'œuvres dues aux maîtres les plus représentatifs du mouvement moderne. Pour l'instant, une clause du legs stipulant que la collection devrait, durant cinquante ans, être présentée intégralement dans son ensemble, et la présence de maîtres vivants dans cette réunion lui créant, comme à la collection Moreau-Nélaton, des conditions d'existence à part, la conservation du Louvre a très ingénieusement tiré parti de locaux à forme d'appartements situés au-dessus des salles des Primitifs français, entre le pavillon Mollien et la Grande Galerie du bord de l'eau, pour l'y loger et lui garder en même temps son caractère de collection privée, et, sauf l'inconvénient qui résulte, pour quelques tableaux, de leur accrochage à contre-jour entre des fenêtres, l'effet est des plus heureux (1).

Une sorte de vestibule renferme, suivant une disposition adoptée chez le donateur, les œuvres d'art d'Extrême-Orient, qui furent l'objet des premières dilections de M. de Camondo. Des kakémonos, placés dans l'escalier, peintures chinoises de l'époque des Ming, servent d'introduction à cette salle, toute tapissée d'un choix de belles estampes de Masanobu, Toshinobu, Harunobu, Shunsho, Shuniyei, Kiyonaga, Sharaku, Utamaro principalement, Yeishi, Hokusaï, etc., et où l'on admirera, en outre, de grandes statues en bois peint, laqué ou doré, provenant du Japon, notamment une déesse *Kwannon* du VII^e^ siècle et un *Jizo* du IX^e^ siècle, puis d'extraordinaires masques de danses ou de drames, saisissants d'expression et de vie, des brûle-parfums en forme d'animaux et autres objets en bronze, des laques, etc. — La petite salle du Moyen âge et de la Renaissance n'offre qu'une trentaine de pièces, mais il en est, parmi elles, de très précieuses : dans les œuvres françaises, un masque funéraire en cuivre de l'école limousine du XIV^e^ siècle, un buste-reliquaire de diacre, bois sculpté du XV^e^ siècle, une grande *Vierge* bourguignonne

(1) Non moins que de cet arrangement, il faut louer la Conservation du Louvre du précieux catalogue que, dès le premier jour, elle a mis à la disposition du public et qui, dû à MM. Paul Vitry, Carle Dreyfus, Paul Leprieur, Louis Demonts et Gaston Migeon, donne sur chaque œuvre les renseignements les plus complets, indiquant sa provenance, les expositions où elle a figuré, etc. Il est, en outre, accompagné, malgré son prix modique, de 64 planches où sont reproduites en excellentes photogravures les pièces marquantes de chaque série.

en pierre ; parmi les œuvres italiennes, trois bronzes hors de pair : un buste vénitien ou lombard, plein de vie et de robustesse, où l'on veut voir une effigie du maréchal Trivulce ; un groupe, *Mercure et Argus*, production nerveuse et fine de l'école florentine du XVe siècle ; puis une merveilleuse plaquette, la pièce capitale de cette réunion, représentant la *Crucifixion* et attribuée à juste titre à Donatello ; enfin, une grande statue équestre en bois doré de *Saint Georges*, d'un accent encore tout gothique, avec un mélange de rudesse et d'élégance qui nous engage à y voir, plutôt qu'une œuvre de l'Italie du Nord, comme dit le catalogue, une création de cette école tyrolienne toute voisine qui réunit en elle les caractères de l'art allemand et de l'art italien et qui a produit, avec Michel Pacher, de si expressifs chefs-d'œuvre.

Nous voici aux peintures. C'est, avec le mobilier, le morceau de résistance de la collection : les quatre salles que nous allons traverser ne renferment pas moins de 138 toiles, pastels, aquarelles ou dessins de notre école du XIXe siècle, allant de Corot et de Delacroix à Cézanne et à van Gogh et faisant suite, en quelque sorte, à l'admirable collection Moreau-Nélaton. On ne saurait, il est vrai, y trouver le plan d'ensemble qui fait de cette dernière un tableau si harmonieux et si caractéristique de l'évolution de notre art moderne de Corot à Manet et à Carrière ; quelques maîtres seulement, et entre autres M. Degas, semblent avoir eu la prédilection de M. de Camondo, et tandis que quelques-uns (tel Jongkind) pourraient être moins abondamment représentés, certains autres ne le sont pas (tel Gauguin), ou le sont trop peu ou assez mal (tel Renoir). Mais la plupart des œuvres qui nous sont offertes n'en sont pas moins d'une haute valeur et témoignent d'un goût et d'une sagacité auxquels on ne saurait trop rendre hommage. En tête, voici Corot, avec deux exquis tableaux de figures : *Fillette à sa toilette*, et surtout *l'Atelier*, délicat comme un Vermeer ; Delacroix, également avec deux peintures : *Passage d'un gué au Maroc* et *Chevaux se battant dans une écurie*, puis un pastel, et deux aquarelles de fauves dignes d'être mises en parallèle avec le superbe *Tigre cherchant sa proie*, de Barye, qui eut les honneurs de l'Exposition centennale en 1889. Et voici Manet avec sept toiles, toutes de choix : *Lola de Valence* qui inspira à Baudelaire les vers (d'ailleurs très infidèlement évocateurs) que l'on sait ; le *Fifre*, si crânement campé, si admirablement peint (et qui fut refusé au Salon de 1866 !), le *Port de Boulogne*, une charmante scène d'intérieur : *Au piano* (portrait de Mme Manet) et trois savoureuses natures mortes. La pléiade des grands impressionnistes vient ensuite : tout d'abord Sisley, dont huit œuvres, et principalement l'*Inondation à Port-Marly*, la *Barque pendant l'inondation*, la *Neige à Louveciennes*, le *Printemps*, font

admirer la délicate et profonde vérité de rendu; Camille Pissarro, représenté par deux toiles, dont une, *Paysanne assise*, figura à la Centennale de 1900 ; Renoir, avec trois peintures toutes récentes ; Claude Monet, avec une série de quatorze toiles qui s'échelonnent de ses débuts (*La Charrette*, datée de 1864, où se révèle l'influence de Corot et de Courbet) à sa dernière manière et font partie, pour la plupart, des célèbres suites des *Cathédrales*, de *La Seine à Vétheuil*, des exquis *Matins sur la Seine*, des *Nymphéas*, des *Vues de la Tamise*, où, avec une virtuosité toujours croissante, le prestigieux magicien a su saisir et rendre, pour la joie de nos yeux, toute la féerie des jeux de lumière les plus subtils sur les vieilles pierres et sur les eaux. Avant de passer dans les salles des Degas, admirons ici encore cette sereine composition de notre cher Puvis de Chavannes : *Jeunes filles au bord de la mer*, vision calme et harmonieuse comme une églogue antique. — Avec Sisley, M. Degas est le triomphateur de cette réunion. Il y est représenté par onze peintures et quatorze pastels ou dessins : nulle part ailleurs, sans doute, ne se trouve un ensemble aussi important et qui permette mieux d'étudier et d'apprécier ce maître parfait, le premier de tous aujourd'hui, celui qui a le mieux su, note Edmond de Goncourt, saisir, « dans la copie de la vie moderne, l'âme même de cette vie ». Comme pour Monet, M. de Camondo a su réunir des morceaux extrêmement typiques des séries des *Jockeys*, des *Repasseuses*, des *Danseuses* et des *Nus* féminins sur lesquels est portée de préférence la curiosité aiguë de cet observateur passionné des attitudes et des mouvements; notations incisives, « documents humains », comme eussent dit les naturalistes, d'une vérité implacable, et parfois d'une crudité qui serait déplaisante, si la perfection du dessin, la maîtrise du plus beau métier qui soit n'élevaient ces œuvres bien au-dessus de la trivialité des sujets qui les ont inspirées. M. André Michel l'a écrit à juste titre (1) : « Il est incontestable qu'il entre dans l'art d'un Degas beaucoup de pessimisme; mais on n'y trouverait certes rien de bas. On reconnaît toujours dans ses moindres croquis, et si humble ou si laid que soit le motif, la marque d'une distinction native. Le sujet peut être déplaisant, le thème n'est jamais banal, et si l'intention est souvent amère l'exécution est toujours savoureuse. » Peinture raffinée de gentleman, dira à son tour M. Paul Jamot (2) : voyez plutôt la *Femme à la potiche*, le *Pédicure*, la *Classe de Danse*, et cet exquis *Foyer de la danse à l'Opéra de la rue Le Peletier*, dix autres peintures

(1) Feuilleton du *Journal des Débats* du 9 juin 1914.

(2) Au cours des articles qu'il a publiés sur la collection Camondo dans la *Gazette des Beaux-Arts* (mai, juin et juillet derniers) et où l'œuvre de M. Degas est l'objet de l'analyse la plus pénétrante.

ou pastels encore. — Il faut rapprocher de Degas son fils spirituel, Toulouse-Lautrec, comme lui psychologue incisif, âpre dissecteur du Paris névrosé, mais toujours aristocratique jusque dans les peintures les plus implacables : sa *Clownesse*, d'un dessin si magistral, est, en dépit des cris qu'elle fera pousser, une œuvre singulièrement forte et expressive. — Plus encore que celle de M. Degas et de Toulouse-Lautrec, l'entrée de Cézanne au Louvre est un événement d'importance : Cézanne, objet de scandale pour le clan académique, objet d'admiration et de respect pour la jeune génération, lasse des formules de l'Ecole et même des analyses trop inconsistantes des impressionnistes, et qui, avide de solide méthode et de synthèse, salue en lui l'éducateur par excellence, le restaurateur des règles classiques. Cinq toiles et quelques aquarelles le représentent ; parmi les premières on admirera surtout ses natures mortes et son paysage : *La « Maison du pendu » à Auvers-sur-Oise*, d'une construction et d'une facture si calmement robustes, d'une si belle couleur, une des œuvres où il a donné le plus pleinement toute sa mesure et réalisé le plus fortement toutes ses recherches ; quant aux aquarelles, infiniment délicates de ton, elles font souvenir du mot de M. Renoir : « Comment fait-il ? Il ne peut pas mettre deux touches de couleur sur une toile sans que ce soit très bien. » — Enfin, les *Fleurs* de Van Gogh sont un beau spécimen, mais malheureusement isolé, de l'art de ce fougueux décorateur et coloriste.

Il n'est pas besoin d'insister longuement sur l'importance et la beauté des collections du XVIIIe siècle ; elles émerveilleront tous les visiteurs. Au premier rang il faut placer le meuble de salon de l'époque Régence, composé d'un grand canapé recouvert en tapisserie des Gobelins, d'un petit canapé, de quatre fauteuils et de quatre chaises recouverts en Aubusson, qui provient sans doute de Versailles, car le grand canapé porte l'estampille : « chambre du Roy », et qui fit partie des collections du baron Double en même temps que cet autre admirable mobilier en tapisserie de Beauvais d'après Boucher qui, grâce à la générosité de Mme Boursin, héritière de Chauchard, est entré aussi au Louvre l'an dernier (1). Puis c'est une admirable commode-bureau que Molinier attribue à Riesener et à Gouthière ; un délicieux bureau de dame, en bois de rose ; une exquise table à ouvrage par Delorme ; un fauteuil de bureau signé Jacob, et qui provient du mobilier de la reine Marie-Antoinette ; un grand paravent en tapisserie des Gobelins, par Neilson ; d'autres meubles encore. Et voici la fameuse pendule des *Trois Grâces* attribuée avec vraisemblance à Falconet et qui eut tant de succès à l'Exposition rétrospective du Petit Palais, en 1900 ; puis, une merveilleuse soupière en

(1) *Mercure de France* du 16 mars 1913, p. 423.

argent, avec son plateau; des bras d'applique Louis XV et Louis XVI de la plus riche élégance; une collection d'admirables faïences françaises des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles, pièces exceptionnelles de Rouen, de Sceaux, de Nevers, de Moustiers, de Strasbourg; enfin, aux murs, recouverts des boiseries Louis XV que l'administration des Beaux-Arts avait très heureusement retenues pour le Louvre lors de la démolition de l'hôtel du Gouvernement militaire de Paris, place Vendôme, deux belles tapisseries de Beauvais de la suite des *Pastorales* de Huet, la traduction en tapisserie par Cozette de deux charmants portraits d'enfants d'Hubert Drouais, un portrait de gentilhomme peint par Perronneau, et quelques dessins choisis, notamment deux magistrales « préparations » de La Tour, dont l'une est son propre masque et l'autre le portrait de M^lle^ Dangeville, une délicieuse académie de femme de Watteau, un amusant Fragonard, un *Bal* et un *Feu d'artifice* par Augustin de Saint-Aubin, un fin portrait de Pajou par C.-N. Cochin, un charmant croquis de *l'Impératrice Joséphine dans les jardins de la Malmaison*, par Prud'hon, etc.

§

Une autre donation importante va encore enrichir le Louvre : M. Joanny Peytel, l'un des vice-présidents de l'Union des Arts décoratifs, voulant fixer de son vivant le sort des plus beaux objets de sa collection, lui a fait don, sous réserve d'usufruit, de vingt œuvres appartenant aux grandes époques, depuis l'art égyptien jusqu'à la période contemporaine. Ces pièces seront réparties, conformément au désir du donateur — qu'on ne saurait trop louer d'une semblable décision, dans les différentes séries des collections nationales. — Le département des peintures recevra la *Singerie* de Watteau, qui a figuré à l'Exposition de Berlin de 1912, un beau *Portrait de J.-F. Millet* par lui-même au crayon, le *Portrait d'Alphonse Daudet et de sa fille* par Carrière, un paysage de Sisley : *Allée d'arbres à l'automne*, le *Portrait du prince de Galles*, depuis Edouard VII, par Bastien-Lepage, etc. Les autres collections s'enrichiront d'un admirable pendentif sacerdotal égyptien, figurant une tête de crocodile en bronze damasquiné d'or; d'un buste d'homme en calcaire peint de l'époque thébaine; d'un curieux vase grec à peintures noires, représentant une scène de clinique; d'un grand groupe hellénistique en bronze trouvé à Rhodes et figurant *Eros et Psyché*; d'un admirable tapis persan du Moyen âge à combats d'animaux; de la grande clef de fer incrustée d'or du tombeau de Barkouk; d'un plat hispano-mauresque à décor de clefs, pièce presque unique; enfin, de plusieurs objets d'art musulman qui compteront parmi les plus précieux du musée oriental du Louvre.

§

L'occasion ne nous a pas encore été donnée d'aller à **Châalis**

visiter, dans le magnifique domaine légué à l'Institut de France par Mme Edouard André en vue de conserver dans son intégrité, « à l'abri de la prétendue civilisation moderne qui souille, déshonore, détruit tout », ce lieu de beauté et de repos, l'ancienne abbaye, convertie en château et où elle avait rassemblé une collection d'œuvres d'art qui, sans pouvoir être comparée au riche Musée Jacquemart-André, à Paris, contient néanmoins quelques belles pièces : bustes français du XVIIIe siècle, meubles et tapisseries des époques Louis XIV et Louis XV, tableaux de Tocqué, de Largillière et de Michel Vanloo. Mais nous tenons à signaler tout de suite l'ouverture au public de ce nouveau musée (1), comme nous signalons également à nos lecteurs la réouverture du **Musée Carnavalet**, réorganisé de la façon la plus heureuse, en particulier en ce qui concerne les collection de la Révolution et de l'Empire, et augmenté de salles nouvelles dont une, située dès l'entrée, offre une réunion extrêmement pittoresque de vieilles enseignes parisiennes.

Memento. — La place nous manque, également, pour parler longuement de quelques livres récents consacrés aux musées. Mais il s'agit de suites à des ouvrages dont nous avons déjà dit ici la valeur, et ces nouveaux volumes sont dignes de leurs aînés.

C'est d'abord le tome VIII du précieux *Inventaire général des dessins du Musée du Louvre et du Musée de Versailles* (*Ecole française*), par MM. Jean Guiffrey et Pierre Marcel. Ce volume (Paris, Ch. Eggimann ; in-8°, 146 p., avec 621 ill. ; 15 fr.) ne concerne que deux artistes: Charles Le Brun (déjà commencé d'étudier dans le tome précédent) et Sébastien Leclerc. L'innombrable suite des dessins du premier, compositions religieuses, mythologiques, allégoriques ou historiques, études d'après nature, etc., le remplit presque en entier ; seules les dernières pages sont consacrées à Sébastien Leclerc et à ses délicates esquisses, dont la plupart figurent des batailles de Louis XIV et sont sans doute des dessins pour la série gravée des *Conquêtes du Roi*. Comme dans les volumes précédents, la plupart des dessins décrits — 593 pour Le Brun, 28 pour Leclerc — sont reproduits en fines phototypies, très lisibles malgré leurs petites dimensions, dans des planches hors texte.

Nous accueillons aussi avec plaisir — mais un plaisir mêlé de profonde mélancolie — le tome II de l'inventaire analytique que le regretté F.-L. Bruel avait entrepris de la riche *Collection De Vinck*, au Cabinet des estampes, réunion unique de gravures de toute espèce, où se trouve évoqué un siècle de l'histoire de France, de 1770 à 1871. Ce deuxième volume (Paris, Imp. Nationale; in-8, XIV-807 p., avec 23 planches ; 35 francs), que F.-L. Bruel avait encore pu préparer a été mis au point par deux de ses collègues : MM. Jean Laran et Marcel Aubert, qui prendront sa succession, et préludent à cette tâche en lui rendant un hommage ému ; il com-

(1) Comme nous tenons aussi à signaler l'excellente *Notice et guide sommaire des monuments, des collections et de la promenade du Désert* (av. 24 planches et 2 cartes ; Paris, Bulloz, édit.) qu'a rédigé pour les visiteurs M. Louis Gillet, conservateur du château.

prend les documents consacrés à l'Assemblée constituante : des vues de l'Assemblée, de la charge du prince de Lambesc aux Tuileries, de l'attaque de la Bastille, de Bailly remettant au roi les clefs de la ville de Paris, de Mirabeau à son lit de mort, de la fête de la Fédération au Champ-de-Mars, de l'arrestation de Louis XVI à Varennes, de l'acceptation de la Constitution par le roi, du couronnement de Voltaire à la Comédie-Française, des scènes de mœurs, des estampes satiriques, etc., nous font participer aux émotions mêmes des contemporains, et les notices détaillées et très érudites qui accompagnent ces planches ou décrivent les gravures non reproduites ajoutent encore à cette intéressante évocation.

De son côté, M. Léon Deshairs, conservateur de la Bibliothèque des Arts décoratifs, si parfait et délicat connaisseur de notre art français du XVIII^e^ siècle, nous donne le deuxième des beaux albums qu'il a entrepris de consacrer aux *Dessins du Musée et de la Bibliothèque des Arts décoratifs :* en 80 planches contenant 248 motifs reproduits par les excellents procédés de M. D.-A. Longuet qui les édite, il nous offre un choix de nouveaux dessins empruntés au *XVIII^e^ siècle : fin du règne de Louis XV et règne de Louis XVI*, in-4 ; 80 fr.). Nous assistons à l'élaboration et à l'expression définitive de ce style charmant qu'on appelle le style Louis XVI et dont M. Deshairs, en une notice pleine de substance, nous fait en raccourci l'histoire. Tous les amateurs, tous les artisans décorateurs, sans compter les historiens d'art, trouveront le plus grand intérêt à la consultation de cet ouvrage.

Enfin, l'éditeur Hermann Freise, de Parchim (Mecklembourg), nous envoie le tome II de sa précieuse publication des dessins de Rembrandt. Il nous donne cette fois, avec un commentaire critique du D^r^ Karl Lilienfeld, tous ceux du Cabinet des estampes de Berlin : *Rembrandts Handzeichnungen* ; II. Band : *Kœnigl. Kupferstichkabinett Berlin* (in-4, 27 p. et 176 planches ; 25 marks). Non moins variés de sujets que ceux du Cabinet d'Amsterdam, publiés précédemment, ces 176 feuillets, où Rembrandt a jeté des esquisses de compositions bibliques ou historiques, des études d'humanité parfois d'après les siens (qu'on se rappelle le célèbre croquis de sa fiancée Saskia et l'admirable *Enfant qui crie*) ou des notations de nature apparaissent ici dans toute leur beauté et leur émotion, grâce à la fidélité des reproductions photographiques, et font admirer toujours davantage le génie de ce maître incomparable.

AUGUSTE MARGUILLIER.

LETTRES ALLEMANDES

Une enquête sur « l'élite allemande ». — Karl Frenzel et Julius Rodenberg. — Oskar Panizza. — Memento.

Il y aura vingt ans au mois d'avril prochain que le *Mercure de France* publia, d'un commun accord avec la *Neue deutsche Rundschau*, son « Enquête franco-allemande ». C'était la première fois depuis 1870 qu'une entreprise dans ce genre était tentée et elle avait ce caractère particulier que sa préparation se trouvait être le résultat d'une entente entre deux publications, l'une française, l'autre allemande, tant sur le texte du questionnaire que sur les personnalités

qui furent consultées. A vrai dire, il ne sortit pas grand'chose de cette consultation. Si, des deux côtés, on témoigna une égale bonne volonté de s'accorder tant sur le terrain intellectuel que sur le terrain économique, il fut facile de constater que, sous les réponses allemandes, se cachait généralement une réserve hautaine, alors que les réponses françaises faisaient preuve d'une bienveillance tempérée de scepticisme. Marcel Schwob, dont la clairvoyante intelligente devinait l'abus que l'on allait faire dans la suite de toutes ces vaines tentatives de « rapprochement », fut à peu près le seul à s'affirmer absolument négatif. L'auteur du *Roi au Masque d'or* répondit :

Relations sociales ? Mais nous sommes, je crois, en relations « suivies » d'espions.

Relations intellectuelles ? Mais M. Hauptmann fait jouer ses pièces à Paris et le Théâtre Libre donne des représentations à Berlin.

Je n'en demande pas plus. D'ailleurs, l'allemand est une langue européenne que les Français peuvent lire tout comme les Allemands peuvent lire le français. Il semble donc inutile de proposer des « moyens ». S'il s'agissait de la Chine, il y aurait à voir.

Cette enquête, dont il sera amusant de rappeler un jour les péripéties, m'est revenue à la mémoire en lisant, dans la *Grande Revue* les premières réponses d'une consultation sur **Ce que l'élite allemande pense de la France**, entreprise par M. Jacques Reboul. Il y a vingt ans, notre enquête, qui n'était du reste pas signée, avait un peu plus d'ampleur. Néanmoins, un rapprochement s'impose entre les deux consultations. Avec le recul des années les perspectives se sont quelque peu modifiées, mais il n'en est pas moins intéressant de mettre en regard les réponses que nous obtenions alors avec celles qu'a sollicitées M. Reboul.

Justement l'enquête de la *Grande Revue* débute avec la consultation de M. Richard Dehmel. M. Reboul appelle l'auteur de *Zwei Menschen* « le plus grand poète l'Allemagne actuelle ». C'est aussi notre avis ; mais en 1895 la direction de la *Neue Rundschau* considérait Dehmel comme *nicht geeignet*. Son avis paraissant sans importance en Allemagne, le *Mercure*, après l'avoir sollicité directement, le publia seul en y ajoutant le texte allemand.

M. Dehmel estimait alors qu'avant d'aboutir à un rapprochement qu'il considérait comme désirable, à tous les points de vue, il convenait tout d'abord de remplir cinq conditions. Les voici :

1° Une entente entre les deux peuples sur la libération (*Befreiung*) de l'Alsace-Lorraine, transformée en un Etat intermédiaire analogue à la Hollande, la Belgique et la Suisse ;

2° Une entente entre les deux peuples au sujet d'un désarmement général en Europe et une transformation complète du service militaire actuel ;

3° Une révolution démocratique en Allemagne ;

4° Une révolution aristocratique en France ;
5° Quelques siècles de patience.

Nous ne savons pas si M. Richard Dehmel signerait encore ces lignes. En tous les cas il semble y faire allusion quand il écrit dans la *Grande Revue :*

Depuis vingt ans, l'élite intellectuelle d'Allemagne met son effort dans une explication réciproque, et toujours viennent clabauder contre elle les instincts bornés des fanfarons et de la populace. Pourtant David triompha de Goliath : l'esprit finit toujours par l'emporter sur le poing et sur le coup de gueule. Ce n'est pas vrai que les peuples de ce côté-ci du Rhin et de l'autre soient prédestinés à une « inimitié héréditaire ». Une fois déjà, Français et Allemands ont régné sur la culture européenne dans une concorde séculaire. C'était lorsque ensemble nous chantions les légendes du héros Roland et que nous bâtissions les cathédrales gothiques. Ce temps reviendra, ce temps reviendra !

Le dernier passage de cette réponse appellerait quelques commentaires. Personne ne conteste plus aujourd'hui que le style gothique a été inventé en France et que les Allemands n'ont fait que l'imiter, de même qu'ils ont imité nos poèmes du moyen âge. Les travaux de M. Joseph Bédier et le substantiel ouvrage de M. L. Reynaud sur l'*Influence française en Allemagne* donnent à ce sujet d'utiles précisions. Il n'y a donc pas eu collaboration, mais subordination. C'est le propre des Allemands, ne l'oublions pas, de s'attribuer ce qui ne leur appartient pas. M. Richard Dehmel, malgré son apparente impartialité, n'échappe pas à ce travers.

Relèverons-nous d'autres réponses ? Le sujet en vaudrait la peine. Voyez, par exemple, Mme Lucia Dora Frost, qui reproche à l'esprit français son humanisme et qui revendique pour l'Allemagne le droit d'être nationale. Il y a cent ans les positions étaient interverties et les philosophes allemands se glorifiaient de leur universalité. Mais l'une des réponses recueillies par M. Reboul doit retenir particulièrement notre attention, c'est celle de M. Oscar A. H. Schmitz. Cet essayiste distingué, qui est un grand voyageur, appartint pendant quelques mois à la colonie étrangère du quartier latin. En 1897, si j'ai bonne mémoire, on le voyait fréquemment attablé au milieu des vétérinaires mystiques du café de la Source, où il discutait théosophie et hermétique. Depuis lors, il a publié des ouvrages intéressants sur la psychologie de l'Angleterre et de la France. Son *Land der Wirklichkeit*, qui porte le sous-titre « problèmes de la Société française », contient des observations sinon toujours justes, du moins assez curieuses. Pourquoi termine-t-il ses dithyrambes franco-allemands par des réserves qui ont presque le ton d'une menace ? « Ensemble nous déciderons du sort de cette vieille Europe. » C'est tout à fait gentil. Cependant M. Schmitz poursuit :

Mais n'oubliez pas ceci : la porte des Vosges doit rester close. Tant qu'elle était ouverte, les armées françaises ont franchi le seuil quand bon leur semblait. Pensez aux campagnes de vos rois et de Napoléon. Depuis que nous gardons la clef de la porte nous n'en avons jamais abusé. La fondation de notre Empire armé a apporté la paix à l'Europe, et nous sommes le seul grand peuple qui, depuis 1871, n'ait fait de guerre à personne, ni en Europe ni au dehors.

M. Maurice Muret, en consacrant un feuilleton du *Journal des Débats* au *Pays de la Réalité*, avait déjà constaté, dans l'appendice de cet ouvrage, des traces sensibles de chauvinisme allemand. Il faut que nous nous habituions à l'idée qu'ils sont tous comme cela en Allemagne. Ceux-là même qui, jusqu'à présent, faisaient preuve de sympathies françaises sont emportés par l'élan de pangermanisme qui s'est emparé du pays tout entier.

§

La littérature allemande vient de perdre, à peu de jours de distance, deux de ses doyens. Le 10 juin mourait à Berlin M. **Karl Frenzel**, qui avait atteint l'âge de quatre-vingt-sept ans. Ayant débuté dans l'enseignement secondaire, il écrivit tout d'abord pour des revues de familles, pour prendre en 1862 la direction littéraire de la *Gazette nationale*. C'est là que, pendant quarante ans, il publia régulièrement ses feuilletons dramatiques, très lus, très écoutés et très discutés aussi, lorsque le vieillard se trouva aux prises avec le mouvement réaliste qui débuta vers 1890. Frenzel était un classique nourri des écrivains français de la bonne époque. Très attaché au vieux Berlin, il eut quelque peine à s'accoutumer aux transformations de la capitale du nouvel empire. Il jugeait cependant avec entrain et bonne humeur l'évolution des choses et des gens qui se déroulait sous ses yeux. Critique et voyageur, il publia également des romans et des nouvelles qui parurent d'abord dans *Deutsche Rundschau*, dont il fut un des fondateurs. M. Julius Rodenberg lui a consacré deux pages de souvenirs émus dans ce périodique, auquel il avait appartenu pendant quarante ans. Il a rappelé qu'un buste de Molière en bronze ornait le cabinet de travail du défunt et que les œuvres de Diderot et de Voltaire, en édition in-8, tenaient la meilleure place dans sa bibliothèque.

Précisément quelques jours après avoir fait paraître dans la *Rundschau* ces notes nécrologiques sur un ami de cinquante-cinq ans, **Julius Rodenberg** mourait à son tour, âgé de quatre-vingt-trois ans. Nous avons déjà rappelé, lorsque fut annoncée la retraite prochaine de M. Rodenberg, qui se proposait d'abandonner le mois prochain la direction du périodique qu'il avait fondé, quelle a été la carrière si harmonieuse et si bien remplie de ce grand honnête homme. Son œuvre tient tout entière dans sa revue qui fut la première en date des grandes revues allemandes, conçues sur le modèle fran-

çais. C'est là qu'il publia son grand roman *les Grandidiers*, là aussi que parurent ses vers. Mais il eut surtout le don de susciter des talents, et les meilleurs écrivains de l'Allemagne contemporaine ont été mis en relief par lui. Dès les débuts de sa revue, il s'attacha Théodor Fontane ; il eut pour collaborateur les grands Suisses Gottfried Keller et Conrad-Ferdinand Meyer, des femmes de lettres comme Marie Ebner-Eschenbach, Lady Blenerhasset, Marie de Bunsen et Enrica d'Handel-Mazzetti. Ces quelques noms suffisent à témoigner de sa perspicacité. Mais la personnalité de Rodenberg était au niveau des meilleurs d'entre ses collaborateurs.

Voici plus de dix ans déjà qu'on n'entendait plus parler d'**Oskar Panizza**, cet écrivain bizarre dont nous avions maintes fois entretenu nos lecteurs. Ses œuvres, toutes épuisées, sont maintenant recherchées par les bibliophiles, et les catalogues des bouquinistes les cotent à très hauts prix. Ses démêlés avec la justice bavaroise avaient profondément aigri Panizza. Il serait peut-être encore en prison, si sa précieuse personne n'avait été confiée, en 1904, à une maison d'aliénés de Munich. M. Hanns Heinz Evers s'est proposé de tirer de l'oubli ce « poète maudit » des Germanies. Il va faire paraître une série de contes fantastiques, à la manière Edgar Poe, que Panizza, déjà gravement atteint, avait conçu durant ses heures de lucidité. Le volume portera le titre de *Visions du Crépuscule*.

Memento. — M. Richard Fester commence, dans la *Deutsche Rundschau* (juin-juillet), la publication d'un long exposé historique intitulé « la genèse de la dépêche d'Ems ». L'affaire de la candidature Hohenzollern y est présentée sous un jour nouveau. — A propos du centenaire de la naissance de Dingelstedt, M. R. Gœhler communique des documents inédits sur les relations de Gutzkow avec Dingelstedt.

Das literarische Echo (1er juillet) consacre son article de tête à Léopold Ranke, l'historien des papes dont on réédite les œuvres. M. L. Feuchtwanger se demande si ses œuvres vont de nouveau connaître la vogue et il conclut que ce ne serait pas là un mauvais signe pour notre temps. M. Carl Strecker rend compte des dernières publications de la littérature nietzschéenne et se livre à un formidable abatage du pamphlet de M. Otto Ernst, qui s'intitule « Nietzsche le faux prophète ».

Max Reinhardt a représenté pendant quelques semaines, au Cirque Busch de Berlin, un mystère de M. Karl Vollmœller intitué « le Miracle ». C'était, pour le grand metteur en scène, un prétexte à faire évoluer, devant 5.000 spectateurs, des masses de 2.000 acteurs. De ce drame sacré il n'y a pas grand'chose à dire, sinon qu'il rappelait assez les exhibitions qui furent de mode chez nous il y a quinze ou vingt ans. La satisfaction à la fois religieuse et littéraire qu'y trouvèrent certaines gens n'eût pas été troublée, si un certain M. Dinter, ne s'était avisé de protester au nom de l'orthodoxie catholique. M. Dinter, qui est secrétaire du syndicat des auteurs dramatiques allemands, n'avait pas payé sa place et se permit néanmoins de troubler la représentation en adressant un discours aux spectateurs.

Son intervention fit scandale et l'entreprise bénéficia aussitôt d'une excellente publicité. On répandit alors le bruit que le pape avait reçu en audience privée et M. Karl Vollmœller et sa femme Maria Carmi, comédienne de talent qui incarne dans « le Miracle » le personnage de la vierge Marie. Pie X aurait témoigné sa haute satisfaction au sujet des tendances de la pièce et donné sa bénédiction à l'auteur et à la charmante interprète. Après l'incartade de M. Dinter, on ne pouvait trouver mieux comme réclame. Mais il fallut bientôt déchanter. La *Gazette populaire de Cologne*, organe officiel du centre catholique, se fit envoyer un télégramme de Rome, démentant sèchement la nouvelle de l'audience.

Voilà M. Vollmœller, soudain rentré dans la catégorie des écrivains profanes, tandis que ce pauvre M. Dinter était privé de son lucratif secrétariat. Les auteurs dramatiques ont, en effet, considéré que c'était nuire à leurs intérêts professionnels que de protester contre les entreprises de l'un d'entre eux. Dans les *Suddeutsche Monatshefte* (juillet), M. Ulrich Rauscher, revenant sur cet incident, critique à la fois les conceptions esthétiques du « Miracle », l'attitude de M. Dinter et les procédés des auteurs dramatiques. « M. Dinter n'a rien fait qui l'eût rendu indigne de remplir les fonctions qu'il occupait. Il a seulement été inopportun. Le syndicat des auteurs allemands considère la manifestation de Dinter comme « incompatible avec les intérêts de l'Association ». Il vaudrait mieux dire : avec les intérêts du pourcentage. Les opportunistes ont éloigné le frondeur. Les écrivains ont anathématisé une conviction qui pourrait leur coûter quelque chose. Par son interruption, M. Dinter, consciemment ou inconsciemment, a touché juste. Mais les auteurs dramatiques veulent réaliser des bénéfices et se soucient peu de ce qui est vrai ou faux. »

En tête des *Weisse Blaetter* (juin), M. Franz Blei publie des « Marginalia » à l'œuvre de Wedekind. Il convient qu'il y a une grande part de snobisme dans l'admiration que les Berlinois professent pour l'écrivain de « l'Eveil du printemps » et passe tour à tour en revue les idées neuves et paradoxales qui, dans les drames de Wedekind, devaient forcément choquer le public. — M. René Schickele fait paraître des fantaisies sur un voyage en Grèce. Sous le titre de « les jeunes filles », il mêle des impressions de l' Acropole à des souvenirs d'un séjour à Paris.

HENRI ALBERT.

LETTRES ROUMAINES

Sextil Puscariu : *Dictionarul Limbii române;* Académie Roumaine, Bucarest. — Ov. Densusianu et A. Candrea : *Dictionarul etimologic al Limbii rômane*, Socec, Bucarest. — Fondation universitaire Carol I.

Un des premiers soins dont le roi Carol avait chargé l'Académie Roumaine fut la publication d'un dictionnaire ; non plus sur le modèle du mémorable *Glossariu* publié par la Société Académique (1873-1876), dans lequel les auteurs Laurian et Massim avaient estropié les vocables roumains avec un zèle touchant à leur donner la forme la plus latine possible... ou impossible ; mais dans le but nettement indiqué par le Souverain de sauvegarder la langue popu-

laire avec son vocabulaire ancien, fût-il d'origine slave, grecque, madyare ou turque. Il était temps. Depuis 1866, N. Cretulescu et C. A. Rosetti signalaient la pernicieuse influence des brusques transformations politiques sur le parler du pays. Dans la séance du 23 mars 1884, le roi mettait donc à la disposition de l'Académie une somme annuelle de 6000 lei, modeste mais déjà capable d'assurer les travaux de ce qui devait être l'**Etymologicum magnum Romaniae**, et il exprimait l'espoir que cinq ou six années suffiraient à son achèvement. Dès 1886, en effet, le savant linguiste roumain, B.-P. Hajdeu, en publiait deux volumes. Mais ce grand homme avait entrepris l'œuvre sur un plan si monumental, avec une telle profusion de textes, une telle largeur de vues, que, le premier coup de collier donné, il se reposa sur ces lauriers; onze ans plus tard il n'y avait encore ajouté qu'un IIIe volume et rempli le IVe par une manière d'introduction, rien moins que linguistique, sur les *Fondateurs de l'Etat Roumain* (1230-1380), en revanche une belle page d'histoire nationale. La continuation du Dictionnaire lui était enlevée et confiée à M. A. Philippide (1897), qui, en deux ans, avec ses collaborateurs, le P. Marian de Bucovine et le prof. Urban Iarnik de Prague, réunit ses fiches. Entre temps, des critiques justifiées entamèrent quelque peu le prestige du professeur de Jassy ès matières de philologie; en outre, son plan était encore si vaste que la rédaction menaçait de s'en éterniser. Les allocutions du roi à l'Académie reviennent périodiquement exprimer des vœux pleins d'une mélancolie bien compréhensible : « Nous désirons tous pouvoir jouir *dans un temps pas trop éloigné* de cette œuvre insigne, mais Nous surtout qui avons franchi le seuil d'un demi-siècle de notre vie. » Enfin en 1905, le roi donne clairement à entendre que « la perfection de l'ouvrage importe moins que son existence », qu'il vaut mieux se limiter, pourvu que l'*Etymologicum* puisse être bientôt entre toutes les mains. M. Philippide n'admettant aucune restriction à son projet, l'Académie fit appel à des forces jeunes : MM. Ov. Densusianu et S. Puscariu. Las! entre ces deux protagonistes de la philologie roumaine se produisit un certain heurt de la science française et de la science allemande, dont la collaboration eût cependant été des plus propices à conditionner un travail remarquable. Mais M. Densusianu ayant, de plus, posé la condition de s'associer M. A. Candrea-Hecht, l'Académie crut devoir repousser cet étranger, et M. Sextil Puscariu demeura l'homme de la tâche.

M. Densusianu s'en consola en publiant immédiatement, avec M. Candrea, un **Dictionnaire étymologique de la langue Roumaine** : *I. Eléments latins* (1), qui était une réponse du

(1) Edité par la vénérable maison Socec, pour le 50e anniversaire de sa fondation (1907).

tac au tac à l'*Etymologisches Wœrterbuch der rumänischen Sprache* lancé par M. S. Puscariu avec, paraît-il, la haute approbation de M. Meyer-Lübke, le célèbre romaniste viennois, et dont M. Densusianu avait fait des gorges chaudes (*Viata noua*, III, 5 et 6 : *un dictionnaire prétendu étymologique*). Autant l'ouvrage bâclé de M. Puscariu fourmillait d'erreurs de fond et de détail, autant celui de MM. Densusianu et Candrea se présente comme un petit chef-d'œuvre d'érudition, de clarté et de simplicité, comme une œuvre de science, en un mot, admirablement préparée par les travaux spéciaux de l'éminent professeur, toujours au courant des résultats les plus sûrs des études de morphologie et sémantique récentes. Le lexique y est extrêmement riche, les étymologies appuyées sur une ample documentation, point tapageuse. Nous n'y reprocherions que le classement, suggestif d'ailleurs, des dérivés à la suite du mot-type — parce qu'il rend les recherches moins aisées que l'ordonnance alphabétique — s'il ne servait, d'autre part, à donner une haute idée de la *vitalité* des radicaux latins en roumain.

La même année, M. Puscariu, professeur à l'Université de Cernauti, mis en possession des quelques centaines de mille fiches de M. Philippide, pouvait produire le premier fascicule du **Dictionnaire de l'Académie** et la publication a dès lors suivi un cours normal : de 1907 à 1913 ont paru deux tomes qui vont jusqu'au mot *grozav*. La hâte du début a malheureusement entraîné un certain nombre de négligences qui ont nécessité de longs appendices et errata. Il n'est que drôle, à coup sûr, de voir les fascicules mêmes du Dictionnaire porter une fois *fascicolal*, une autre fois *fascicula*, et revenir indifféremment tantôt à l'un, tantôt à l'autre de ces deux termes. On ne s'arrête pas à des définitions comme celle de l'aéroplane : « ballon avec des appareils de gouvernail », puisqu'elles ont été corrigées après coup. On pourrait souhaiter, sans plus, que tels mots fussent mieux expliqués, car par exemple *buzurina* : « épithète donnée aux moutons », n'apprend rien à personne. Mais l'on s'étonne qu'un homme instruit comme doit être un docteur d'Université allemande commette, dans sa *Préface*, l'inadvertance de confondre, en tant que néologismes, *téléphone* qui est un terme scientifique et *odol* qui est une vulgaire marque de commerce ; ou la faute de goût de proposer comme expression commune, pour les Roumains de partout, le mot *slobod*, qui est franchement hongrois et grossier (malgré les *slobozie*, anciennes franchises dont il garde le souvenir dans le pays) ; et l'on n'en croit pas ses yeux, lorsqu'il avoue ne point faire de différence entre plusieurs diminutifs, là où les Roumains de Roumanie (il fallait entendre Hajdeu, Caragiale ou Grigorescu) les établissent jusqu'à cinq et six degrés, avec quelles finesses de nuance ! Il ne devrait pas non plus citer comme mot in-

traduisible en français (1) « parce qu'il exprime une idée (*sic !*) inconnue aux Français » : *mamaliga*, alors que nous avons, pour désigner le pain ou la bouillie de maïs, le vieux nom *atole*, les *gaudes* franc-comtoises, la *cruchade* landaise et surtout le *millas* languedocien, qui se cuit dans le même chaudron, se renverse de la même manière que la mamaliga, et dont la préparation fait l'orgueil des ménagères de la Montagne Noire dans l'Aude, où Henri IV en mangea et s'en lécha les doigts (il est donc historique) ; tandis que le mot *dor* n'est à peu près rendu que par l'allemand *Sehnsucht*, sans équivalent français. Et pourquoi donner la forme *praesidens*, au nominatif, à l'origine de *presedinte*, président ? Mais M. Puscariu n'émet aucune prétention à de l'ouvrage parfait.

Son mérite demeure immense d'avoir mis sur pied la première édition du Dictionnaire. Grâce à lui il existe. Le vœu du roi s'accomplit, au bout de trente ans ! Il sera facile désormais de rectifier, d'améliorer, de compléter. Tel quel l'ouvrage rendra des services inappréciables à tous. Il apporte une quantité de mots anciens et dialectaux que les écrivains pourront reprendre ou admettre à neuf. Ce sera leur rôle de les faire vivre et de les anoblir. Car l'Académie est trop raisonnable pour vouloir rien fixer ; elle ne saurait, en Roumanie, avoir la superstition d'un langage classique immuable proposé comme modèle à toute la postérité ; elle reconnaît, avec M. Ch. Bally (*le Langage et la Vie*), que « la langue parlée, qualifiée de vulgaire, est la seule véritable, parce que la seule originelle ». Et ceux qui font à bon droit la guerre à l'abominable surcharge des doublets empruntés au français, roumanisés à la grosse, incompris de la foule qui leur donne les sens les moins possibles à prévoir, trouveront là de quoi éviter ce caractère de *petit nègre* qu'a pris aujourd'hui le roumain usuel. L'emploi du Dictionnaire, — espérons-le avec M. Puscariu, — ramènera la langue, fût-ce par le retour de soi-disant archaïsmes, parfaitement en usage encore dans les campagnes, et perdus dans les villes par la seule faute de l'instruction obligatoire, à cette richesse dont le géographe Hoffmann (cité dans un discours du roi, 1891) disait en 1840 que « si on la cultivait, le roumain mériterait de devenir la langue de tout le genre humain ».

Encore faudra-t-il qu'on le lise ! Il n'y a pas longtemps (*Lumina noua*, 12-I-1913) que le grand champion de la « culture roumaine », l'historien Nic Jorga, écrivait : « Demandez au Bucarestois de vous exprimer ses désirs : il énumérera tout au monde, depuis les diamants de la couronne d'Angleterre jusqu'au manteau du Prophète. Mais il y a une chose qu'il ne demandera pas : c'est le livre et la bibliothèque qui le contienne. Il n'en éprouve pas le besoin. Aussi ne lui en donne-

(1) Par décision de la Commission du Dictionnaire, tous les mots sont suivis de leur traduction française, ce qui est plus qu'un acte de courtoisie, une preuve de culture.

t-on point. Et c'est pourquoi la capitale de la Roumanie est une ville civilisée. » On n'est pas plus amer, ni plus injuste d'ailleurs : la Bibliothèque de l'Académie depuis des années est fréquentée chaque mois par plusieurs milliers de travailleurs; il est peu de publications importantes qu'on y demanderait en vain; elle a un fonds d'ouvrages anciens et de manuscrits extrêmement précieux que contiendra bientôt un immeuble spécial. Mais il y a plus. Le roi Carol n'a pas oublié les Bibliothèques allemandes si accessibles, si bien montées et si pratiquement organisées que les jeunes Français eux-mêmes (lisez M. Jules Huret) trouvent plus de facilités à aller préparer des thèses à Berlin qu'à la Nationale de Paris. C'est donc encore le roi qui a doté Bucarest d'une Bibliothèque à l'usage des étudiants, mais également ouverte à tout solliciteur : elle porte le nom de *Fondation Carol I* et s'est avérée, Dieu merci, non pas seulement une conception généreuse et utile, mais une des fondations les plus fécondes du règne. Une part des bons effets qu'elle produit revient en premier lieu à l'excellent directeur, M. Tzigara-Samurcas, un érudit et un artiste qui ne se contente pas de remplir là les charges de son administration, mais qui y a fait preuve de profondes qualités d'éducateur. Par suite de dons successifs du Souverain, qui ont entraîné plusieurs legs de belle valeur, la Fondation dispose de près de 100.000 lei de revenus, dont 20.000 par an sont affectés aux achats de livres, 10.000 environ à différentes bourses délivrées par les Universités de Bucarest et d'Iassy, et quelque 5000 à divers subsides pour impression de thèses, etc. Elle est abonnée à environ 90 revues étrangères et reçoit, en vertu d'une loi de 1904, toutes les publications du pays, soit un millier de volumes, et plus de 150 périodiques. Une faveur très rare, obtenue par l'entremise personnelle de M. Tzigara-Samurcas, accorde à la Fondation le communiqué de tous ouvrages introuvables par certaines grandes Bibliothèques étrangères, comme celles de Vienne et de Strasbourg. Un nombre moyen de 5000 lecteurs par mois y vient consulter de 5 à 10.000 livres et revues. Cela représente un énorme et réjouissant progrès dans les mœurs de la jeunesse universitaire roumaine.

MARCEL MONTANDON.

LETTRES NÉERLANDAISES

Is. Querido : *Saul en David*. Amsterdam, Maatschappij voor Gœde en Gœdkoope Lectuur. — Frederik van Eeden : *Sirius en Siderius*. II. *Het Kind*. Amsterdam, W. Versluys. — Jacob Israël de Haan : *Libertynsche Liederen*. Amsterdam, P. N. van Kampen en Zoon. — G. Kalff : *Inleiding tot de studie der Literatuurgeschiedenis*. Haarlem, Tjeenk Willink. — W. H. W. de Kock : *Waarom de Max Havelaar geschreven werd*. La Haye, van Stockum. — G. F. Haspels : *Vondel*. Baarn, Hollandia-Drukkery. — André de Ridder en Gust. van Roosbroeck : *Charles Baudelaire*. Zwolle, Tjeenk Willink. — Memento.

Parmi les livres récents qui attendent un compte rendu, il y en a

deux qui méritent une attention toute spéciale : **Saül et David**, de Is. Querido, et *Het Kind* (l'Enfant), de Frédérik van Eeden. Ce livre, qui fait partie d'une suite sous le titre général de *Sirius et Siderius*, a été précédé déjà d'un premier volume qui fait l'office d'introduction et qui s'intitule : *De Ouders* (les Parents).

Saül et David représente la première tentative dramatique d'un romancier notoire dont il a déjà été maintes fois parlé précédemment. Querido, à ses débuts, a composé des poésies lyriques d'un caractère un peu artificiel. Le présent drame est également écrit en vers, mais en vers d'une facture ferme et d'un caractère plutôt épique que dramatique. Il en résulte que l'œuvre est surtout livresque et les quelques représentations n'ont pas eu de prise sur le public, malgré qu'il y ait quelques scènes qui, bien jouées et bien montées, auraient pu porter, si elles n'avaient été noyées dans un ensemble trop verbeux. Mais à la lecture les beautés littéraires acquièrent toute leur valeur, surtout les parties descriptives. Il y a notamment un très remarquable récit du combat de David et de Goliath et une délicieuse peinture que David donne de son pays natal. Au début de la lecture la figure de Saül apparaît d'un grand intérêt, seulement il n'y a pas d'évolution psychologique; l'auteur relate sans cesse un même état d'âme, de sorte que l'attention se lasse. Is. Querido a modifié un peu le récit biblique : David n'est sacré qu'à la fin de sa lutte avec le roi légitime. Is. Querido, comme auteur dramatique, promet une prochaine revanche avec une pièce à sujet moderne, *Van de familie* (de la Famille), où se déroulera l'opposition entre un père, attaché à sa foi juive orthodoxe, et un fils épris tout entier de l'idéal socialiste.

§

La première œuvre par laquelle Van Eeden se fit un nom dans la littérature hollandaise, c'est *De kleine Johannes*, — dont Léon Paschal a donné une adaptation française sous le titre de Jeannot, — récit aux allures légendaires et décrivant l'impression que la vie et la science font sur une âme puérile. Van Eeden s'y montre un idéaliste très pur avec des révoltes contre les interprétations matérialistes et rationalistes de son temps.

C'est là la dualité qui se manifeste essentiellement dans le caractère même de Van Eeden et dans son œuvre. Van Eeden fit des études de médecine qui, forcément, assujettirent son esprit aux méthodes des sciences actuelles et un long combat se développa d'où s'engendrèrent diverses œuvres portant toutes l'empreinte de cette lutte intime. Par exemple dans *Het lied van Schyn en Wezen* (le Chant de l'Apparence et de l'Etre) se manifestent des sensations d'un profond mysticisme, tandis que, dans *Van de Koele Meeren des Doods* (Des froides eaux de la Mort), c'est le médecin qui décrit un cas de psychologie pathologique sans épargner aucun détail. S'il

fallait envisager toute l'évolution de Van Eeden, ses recueils d'études nous procureraient une matière des plus instructives ; mais ces articles restent en marge de son œuvre littéraire. Van Eeden, en même temps qu'un militant, disciple un peu de Tolstoï, fut toujours épris de confiantes utopies qu'il tenta de réaliser sur ses propres terres et qui échouèrent complètement. La figure de van Eeden est donc des plus complexes et il faudrait de longues considérations pour exposer les aspects divers de son esprit et envisager son œuvre entière. Son activité littéraire s'est abondamment manifestée dans des poèmes lyriques, des romans, des drames sociaux. Cette œuvre manque d'unité, elle est cahotée, on y perçoit les accents d'une lutte intérieure entre l'humilité et l'orgueil, entre des penchants mystiques et des tendances sociales et surtout matérialistes. Quant à ces dernières, il ne s'en est pas encore entièrement dégagé, mais il semble, dans ces derniers temps, être devenu plus conscient de ses visées et c'est à quoi, certes, a dû contribuer sa découverte en quelque sorte du poète hindou Rabindranath Tagore, dont il fut un des premiers à traduire de l'anglais les œuvres poétiques.

L'œuvre nouvelle de Van Eeden, **Sirius et Siderius**, se révèle comme une étape décisive de cette évolution dont nous avons tenté de donner un aperçu nécessairement imparfait. C'est l'histoire d'un enfant prédestiné, à en croire ces premiers volumes parus, à jouer dans l'humanité le rôle d'un Messie. Le premier volume nous montre les parents victimes des iniquités sociales, mais sur qui veillent, parce que Sirius est leur fils, des puissances supérieures dont la principale se personnifie en Siderius.

Au début du second volume, nous trouvons Sirius et sa mère dans une maisonnette, sur une colline, près de San Francisco, où, tout en vivant au milieu d'une nature exubérante, ils ont au loin le spectacle de la cité vicieuse et corrompue. Cette âme puérile porte en elle une idéalité pleine de clartés intuitives. Pour nous faire pénétrer dans l'être intime de son héros et nous révéler la pureté avec laquelle il envisage le monde, Van Eeden le fait écrire à son père absent ; et ses lettres sont tout spontanément rédigées en vers, des vers, naturellement, de Van Eeden, et qui sont très profonds, très adéquats, sans aucune affectation et un peu apparentés aux poèmes de Rabindranath Tagore. La mère joint à ces lettres ses commentaires explicatifs, ses remarques. Nous ne pouvons relater ici toutes les péripéties qui sont comme l'école où l'enfant se prépare à sa mission future. Citons le gentilhomme japonais Akori, qui est le domestique de Sirius, et le pasteur Sheldon, qui représente le christianisme avec une bonhomie un peu trop prononcée. Ils entourent l'enfant et lui révèlent des aspects de la vérité qui se manifeste avec plus d'éclat encore dans les doctrines d'un prêtre bouddhiste. Le génie protecteur de l'enfant :

Siderius, le fait parcourir avec lui une partie de l'Amérique et lui fait entrevoir des visions supraterrestres aux symboles profonds.

D'autres volumes doivent encore compléter ces deux-ci et exposer dans toute son ampleur la philosophie décidément idéaliste de l'auteur. L'œuvre, dans son état actuel, constitue déjà une réalisation admirable et qui fera date dans la carrière littéraire de Frederik van Eeden.

Il nous reste à mentionner un beau volume de vers de Jacob Israël de Haan : **Libertynsche liederen** (*Chants libertins*). Le poète célèbre ses héros avec un lyrisme à la fois délicat et puissant. Il a pris des motifs empruntés au livre d'Eekhoud, *les Libertins d'Anvers*, à l'*Hellenica* de Pierre Quillard, qui parut dans le Mercure (1900), à *Escal Vigor*, également d'Eekhoud. Les sentiments que le poète chante s'écartent quelque peu de la norme, mais la manière dont il les chante est tout à fait remarquable.

En abordant les livres de critique, il convient de parler en premier lieu de l'**Inleiding tot de studie der literatuurgeschiedenis** (Introduction à l'étude de l'histoire littéraire) du professeur G. Kalff, qui constitue un aperçu des doctrines esthétiques actuelles. Il a élaboré son travail avec un esprit rassis, voulant être équitable dans le jugement qu'il porte sur chacune des doctrines. C'est là un point de vue d'une impartialité qui donne à l'ouvrage une valeur scientifique qui manque à mainte œuvre similaire. Mais il montre aussi par là, et c'est triste à remarquer, combien est incolore l'histoire de l'art quand cette histoire est envisagée purement et simplement comme de l'histoire. Le point de vue scientifique est difficilement compatible avec l'art qui est le triomphe de l'individu et de l'individualisme. Il y a là une contradiction secrète qui apparaît dans de nombreuses pages de ce livre. Ainsi, quand le professeur Kalff loue une appréciation de Shelley sur la poésie et qu'il la déclare profonde et élevée, on lit entre les lignes que Lui, le professeur, en sait cependant beaucoup plus sur la poésie que le poète. On peut se demander si toute étude sur l'art ne consiste pas à tourner autour de la matière comme les savants qui étudient un volcan tournent autour du cratère. Ah ! si le savant s'y précipitait, il prendrait contact peut-être avec le brasier mystérieux, mais il s'y consumerait aussi, lui et sa science.

Celui qui connaît vraiment ce que c'est que l'art n'en parle pas de sens rassis, mais il professe ardemment sa foi ou bien se tait.

Une étude de W. H. W de Kock, « **Waarom de Max Havelaar geschreven werd** (*Pourquoi Max Havelaar fut écrit*), m'a paru tout à fait condamnable. Je n'aime guère, pour ma part, Multatuli, l'auteur de *Max Havelaar*, et je ne l'ai jamais aimé. Je ne suis donc pas tenté non plus de supposer chez lui de nobles mo-

biles dans l'élaboration de ses œuvres. Mais une diatribe comme celle qu'a écrite M. de Kock dénote trop d'incompréhension. Il ne convient pas de négliger ce problème qui s'imposait précisément ici : Comment une puissance telle que celle de Multatuli a-t-elle pu se manifester, avec également des éclats de beauté, si cette force n'avait d'autre essence que la laideur? Le travail de M. de Kock est un réquisitoire qui en réponse appelle un plaidoyer.

Nous avons encore un petit essai de G. F. Haspels sur **Vondel**, bref, substantiel, suggérant, également par son style, l'époque tout entière du poète, un des meilleurs abrégés et des plus complets qu'on ait écrit sur notre grand classique. Pour finir encore un titre : **Charles Baudelaire**, par André de Ridder et Gust, Van Roosbrœck.

Memento. — Quoique n'ayant pas paru en volume, il vaut la peine de citer une étude des plus complètes, des plus approfondies et de grande allure que Herman Van Puymbrouck a consacrée à la personne de Georges Eckhoud et à son œuvre dans les nº de décembre-juin de la revue *Groot Nederland*.

J. L. WALCH.

LETTRES TCHÈQUES

Josef Kaizl : *Z mého Zivota*. Vol. III, Prague, Vilimek. — Alois Jirasek : *Jan Rohac*, drame en cinq actes, et *Rozmanita prosa*, Prague, J. Otto. — Emanuel Chalupgny : *Studie o Otokaru Brezinovi*, etc., *Feuilletony*, Prag « Prehled » et *Vltava*, Prague, Fr. Borovy. — Julius Bodnar : *Myjava*, Myava Pazicky.

Le copieux troisième volume de **Mémoires** de feu Josef Kaizl, — je rappelle que ce fut le premier Tchèque admis à un ministère autrichien, — vient de provoquer un beau tapage. Songez donc ! Le ministre y confesse sans vergogne que, dans la faible mesure du possible, il s'efforce de tenir la balance égale, c'est-à-dire proportionnelle, entre ses compatriotes et les Allemands ! Il faut du reste lire un tel dossier pour avoir une petite idée des difficultés, vraiment inextricables, auxquelles doit faire front la machine gouvernementale autrichienne ; pour bien se rendre compte aussi des injustices, des vexations continuelles qu'endurent les nationalités, un peu par leur faute, puisqu'elles ne cherchent qu'à s'entraver mutuellement et par là forcément à contrarier le gouvernement, même le mieux intentionné à leur égard, ce qui du reste n'est pas souvent le cas à Vienne. Il y a là 938 pages d'un témoignage de première main, apportant un appoint irrécusable à l'histoire de la politique intérieure de l'Autriche et spécialement des questions tchèques pendant les années 1890 à 1900, soit à celle de six ministères, balayés les uns par les Tchèques, les autres par leurs adversaires. La moindre concession arrachée par les Slaves met en effervescence les Allemands, insatiables favoris de

toujours. Dès que Kaizl, un travailleur acharné, qui n'a jamais rien laissé à mi-chemin, est devenu en 1898 ministre des finances, il nomme des employés tchèques dans ses bureaux (les Tchèques auraient droit à 24 o/o des places dans chaque ministère; on ne leur en concède aujourd'hui, et avec quelle mauvaise grâce, que 14 o/o); il alloue quelques subventions aux entreprises tchèques à l'ordinaire systématiquement délaissées, à l'agriculture et aux travaux publics ; et surtout, crime irrémissible, il veille très sévèrement à l'exécution des ordres ministériels quant à l'égalité des langues. Ce qu'il a obtenu aux siens, dans son seul département, est encore loin d'atteindre au minimum de leur droit le plus élémentaire. Il n'est pas l'homme des protections aveugles et ménage aux Allemands leurs tours avec la plus scrupuleuse impartialité. Naturellement ceux-ci, qui le trouvaient plus que strict, ont poussé dans leurs journaux des cris d'orfraie à l'apparition de ce beau livre : Kaizl avait « tchéquisé » la monarchie! Et voici que beaucoup de Tchèques mêmes reprochent à M. Zdenek Tobolka l'*inopportunité* de cette publication, à vrai dire peut-être un peu trop pressée. Mais nous serions les derniers à nous en plaindre, tant l'importance et l'intérêt en sont d'ordre supérieur. Qui en aurait le plus droit — et encore ne s'y trouve-t-il rien de compromettant, — ce sont les propres camarades de parti de Kaizl, dont l'impatience et les maladresses attirent parfois ses vertes admonitions. Voici un exemple : une ville de Saxe adresse à la ville bohême de Kolin un acte. A Kolin, le conseil communal est tchèque ; il renvoie à la ville de Saxe sa lettre : « Nous ne savons pas l'allemand ! » Ainsi ces braves gens exigent qu'une municipalité d'Allemagne leur écrive en tchèque ! La ville allemande alors fait aller la chose à son ministère d'où elle passe à l'autrichien ; et c'est au pauvre Kaizl d'essuyer la belle colère de l'Empereur François-Joseph. Voici donc un petit fait grand comme une tête d'épingle, une simple niaiserie provinciale, qui met en branle les rouages gouvernementaux de deux immenses Empires. Alors Kaizl en est réduit sans cesse à des objurgations de ce genre, qui en reviennent au mot fameux de Palacky et qui demeurent, dans la situation actuelle, la loi et les prophètes :

Croyez-moi, lorsque d'ici, d'un point plus élevé, je vois toute cette machine d'Etat sans cohésion, disjointe et affaiblie, en Cisleithanie comme en Transleithanie, je n'en sens que mieux l'importance et le haut prix pour nous de cet Etat auquel beaucoup d'entre nous donnent des ruades au lieu de s'y attacher et de le consolider. Nous ne pouvons être sauvés que par une politique *autrichienne* avec conscience, énergie et empressement. Tout le reste n'est que phrases et bêtise.

Quant à la valeur littéraire de ces mémoires, elle est pour nous incontestable et dans la mesure même où elle n'aspire pas à la litté-

rature. C'est le tchèque vivant et c'est l'histoire qui s'écrit par les faits. Le journal, dont le charme des premières années a été dit ici, maintenant s'écrit de plus en plus en style télégraphique; les rapports et discours sont ceux d'un spécialiste ; les lettres griffonnées toujours en hâte n'ont pas le temps de faire de toilette ; elles n'en *parlent* que mieux ; elles vont droit au but, donnent leurs instructions ou critiquent avec une fermeté et une netteté auxquelles rien de plus n'est à souhaiter. Et l'on en peut dire autant des parties qui sont écrites en allemand. Les époques ministérielles clairement résumées par M. Ed. Tobolka feraient à elles seules une publication politique de premier ordre.

L'œuvre nouvelle de M. Alois Jirasek, **Jan Rohac**, montre que, déjà au xv^e^ siècle, les choses n'en allaient guère mieux. Cette « pièce historique », comme la qualifie l'auteur, illustre magnifiquement la lutte d'une minorité pour qu'on tienne les promesses qui lui ont été faites, et grâce auxquelles elle a déposé les armes. Et pourtant cette lutte en arrive presque à outrepasser le bon sens, à rendre déraisonnable la raison. Après la mort du redouté Zizka, la Bohême est en ruines. Son armée, « les Orphelins », ne veut plus rien entendre, et pour cause, aux promesses de Sigismond et des conciles ; elle veut, en dépit de tout, continuer la guerre. Dès 1434, cependant, sa résistance est brisée ; les Orphelins ont été brûlés par centaines ; ils se soumettent, sauf la petite troupe de Jan Rohac, qui se retire à Tabor. Deux ans plus tard, le nombre de ses fidèles s'est encore restreint, il ne lui reste qu'à s'enfermer dans son château de Sion, d'où il envoie pour son propre compte une déclaration de guerre à Sigismond, au moment où, à Jihlava, on l'acclame à son entrée dans le pays comme roi de Bohême. Rohac est dès lors considéré comme un malfaiteur et un ennemi de la patrie par ses anciens camarades eux-mêmes. Mais l'avenir le plus proche prouvera qu'il avait sa raison de se méfier des nouvelles promesses impériales. Après un siège de six mois, son château est pris, lui et les siens amenés à ce « fripon roux de Sigismond », qui les fait pendre pour terroriser un pays où, de toutes parts, la rébellion commence à redresser la tête à la suite des continuels parjures du souverain.

M. Jirasek a raison de ne pas appeler drame cette page d'histoire découpée pour la scène. De drame à proprement parler, il n'y en a aucun. Tout l'intérêt gît dans la logigue obstinée d'un entêté aux prises avec une logiquè contraire à la sienne. Ni déclamation, ni philosophie, ni fanfaronnade: des hommes de fer se tiennent tout entiers derrière leurs idées. La nécessité de se soumettre paraît aussi implacable que justifiée l'obstination de Rohac. Il a été souvent dit ici, et il faut le redire une fois de plus à cette occasion, quel maître est M. Jirasek dans la reconstitution de ces époques hussites et dans

leur incarnation en des personnages représentatifs, étudiés et campés avec le relief d'un Jean-Paul Laurens. Ses œuvres sont si bien sorties de l'époque hussite qu'elles en ont emporté la sévérité, l'éclat des faux terribles, les vociférations et les cantiques, l'idylle simplette et l'odeur des pelisses de mouton. Ces drames ont beau être tout action, comme ils sont aussi tout caractère, ils supportent admirablement la lecture. Le langage des héros, même de troisième plan, est tel qu'il suffit de les entendre parler le moindre bout de scène pour être au fait sur leur compte. Et puis l'auteur excelle à mouvoir les foules, à individualiser les groupes dans les cohues des grandes solennités.

En dehors de son théâtre, il serait jusqu'à un certain point permis, même après trente-neuf volumes, de lui reprocher de loin en loin une sorte de gaucherie bien à lui, par exemple dans ses descriptions, manœuvrées un peu comme on inventorie, et où c'est en raison directe du nombre considérable de petites phrases hâchées menu, ou au contraire de la longueur essoufflante des périodes, qu'il faut un effort de bonne volonté pour se mettre bien en tête ce qu'il a entendu. Le dernier de ces volumes : **Proses diverses**, renferme entre autres des extraits de mémoires, découverts dans un village de la frontière morave, Kozlov, par le peintre Max Svabinsky, lequel s'était rendu acquéreur d'une maison anciennement habitée par un vieil original, F.-E. Velc, dont les paperasses étaient serrées au grenier. A côté de souvenirs sur quelques hommes importants du XIXe siècle, il y a là surtout des documents, parfois fort pittoresques, sur les troubles de 1848 à Prague, que Velc observa d'abord en ville même, comme membre des comités, puis de la lucarne d'une maison de la Mala Strana, qu'il surveillait en l'absence du propriétaire, et d'où il sortait après chaque accalmie recueillir les nouvelles, ainsi que les enfants vont ramasser de la grêle après l'orage. Un seul trait : il eût sans doute plu à Victor Hugo, ce gavroche de Prague, qui, du haut d'une barricade, n'en finissait pas de montrer son derrière aux grenadiers impériaux avant d'être atteint par leurs balles. Le tableau de cette époque mouvementée par un vieux savantasse original, terré en son trou de province, est singulièrement vivant. M. Jirasek devrait bien publier les dits mémoires en entier.

Dans la préface de ses **Feuilletons** réunis, M. E. Chalupny énumère les titres de noblesse dont certains journaux les ont gratifiés. Tantôt lui, tantôt eux, sont : « de la boue, de la gaminerie, une idiotie sans bornes, de la lâcheté, de la salive de gamin, du mauvais goût tout pur, pis que le péché contre le Saint Esprit (*sic* : reconnaissez là à propos de journalisme le vieux levain hussite), le malotru littéraire bien connu, un sacrilège envers les idées modernes, un chien, un souabe, un pou intrus (*sic*) ; digne du pilori, de la mai-

son de santé, d'un tribunal disciplinaire, de la chambre des avocats, etc.,etc... » Ce sont les aménités de tous les jours de la vie tchèque, paraît-il. M. Chalupny ne s'en croit pas moins un très brave homme et nous partageons sa conviction. Ce qu'il y a de certain, c'est que nous lui devons,et ses pires ennemis le lui concèdent, la monographie la plus complète, la plus savante et intéressante du plus populaire des poètes et pamphlétaires, Karel Havlicek, et d'excellents essais sur le poète **Otokar Brezina**. Dans son volume consacré à **la Vltava**,la grande rivière nationale que la France s'obstine à appeler du nom allemand de Moldau, il nous raconte le voyage en radeau de quelques étudiants sur le parcours navigable de ladite rivière et de ses principaux affluents. On peut discuter une forme qui veut trop être amusante, on ne saurait contester l'abondance des renseignements. On regrette toutefois qu'un auteur, qui voit et sent si bien les beautés de sa chère rivière, ne soit ni assez naïf, ni assez peintre pour nous en mieux donner la sensation. Il est vrai d'abord qu'il s'adresse à un public qui a, lui aussi, son expérience de ces beautés et ensuite que,là où son texte s'arrête,le rôle des images est d'achever. Ce qui est raconté d'une façon charmante (et qui donne une telle envie d'en tâter), c'est l'existence des flotteurs. Oh ! les braves gens ! Leur langage spécial, leurs mœurs pas mal robinsonnières pourraient fournir, quelque jour, l'occasion d'un beau roman.

Sans avoir la prétention d'être aussi incomplète que de bien grandes encyclopédies officielles, la modeste monographie du bourg slovaque de **Myava** a osé paraître dans des conditions vraiment touchantes et, malgré quelques répétitions et lacunes, réussit à être plus intéressante que beaucoup d'autres, chez nous aussi, subventionnées par des états ou académies. Dix travailleurs de bonne volonté et un imprimeur débutant s'y sont attelés sous la direction du pasteur évangélique Julius Bodnar. Myava est le pays de l'*Entêtement slovaque* de William Ritter,qui a traité de l'architecture paysanne locale, de manière à la faire aimer par le peuple qui, tout en la créant, demeure inconscient de sa beauté. M. Bodnar a eu la partie historique, qui était certainement la plus difficile : « car c'est une grande misère que d'écrire l'histoire chez nous ! D'archives, il n'y en a point. Informez-vous d'un procès verbal, il est perdu ; recourez aux gens compétents, leur compétence ne va pas jusqu'à savoir. N'est-ce pas insensé de constater que les protocoles de la commune commencent en l'an 1890,que tout ce qui a précédé est perdu ; que ceux de l'église évangélique ne commencent qu'en 1861 ? » M. Michel Simonovic a établi la topographie de cette petite ville d'où dépendent 120 hameaux ; M. Samuel Ostriezsky explique les circonstances nationales ; pour ma part, je me suis efforcé de mener à bien les chapitres costume,

dialecte, chant et musique ; M. L. D. Kubany s'occupe des broderies et coutumes ; le Dr Michal Slàvik des noms propres, de l'organisation communale, du commerce et des questions économiques ; le Dr Slabej, des questions d'hygiène ; M. Pavel Lacko des églises et confessions, M. Pavel Usiak de l'émigration. Nous avons fait du mieux que nous avons pu et ne croyons pas pour autant avoir réussi un chef-d'œuvre.

JANKO CADRA.

VARIÉTÉS

L'Ame d'un Archiduc. — On a dit un peu de tous côtés dans la presse que l'archiduc François-Ferdinand, en mourant, avait emporté son secret dans la tombe. Ses propres futurs sujets se plaignaient eux-mêmes qu'il fût resté pour eux une énigme. Un homme d'Etat comme le comte Andrassy a dit de François-Ferdinand qu'il était « un point d'interrogation ». Et sans doute est-il inutile et vain de se demander, aujourd'hui, quelle eût été sa politique.

Mais l'homme, pourtant, s'était en partie révélé lui-même à tous dans un livre qu'il avait publié autrefois, et qui est resté inconnu en France. C'est le journal de son voyage autour du monde (*Tagebuch meiner Reise um die Erde*). Les voyages sont une grande expérience des hommes et des choses. En glanant dans ces souvenirs de feu l'archiduc François-Ferdinand, il n'est pas difficile de découvrir ses préférences, ses antipathies, et de voir où le portaient ses inclinations, quelles étaient les tendances de son esprit et, pour tout dire d'un mot : les dispositions foncières de son âme.

Il avait alors trente ans, un âge où la personnalité morale est déjà formée. Le vieil empereur, aidé de son premier ministre, le comte Taafe, avait en vain essayé de lui faire prendre femme. De guerre lasse, on envoya l'archiduc voyager. Il ne semble pas en avoir été enchanté, bien qu'il ait pris grand plaisir aux parties de chasse qu'il put faire. Mais il était homme de famille, et casanier. Le premier Noël passé loin des siens le désola. Une de ses sœurs se maria en son absence, et au retour il s'arrête à peine à Paris — qu'il aime beaucoup, dit-il — afin de la rejoindre plus vite et de la voir dans son nouveau *home*.

Deux traits de caractère sont très marqués chez François-Ferdinand : il est un timide silencieux, et il a tout l'orgueil des Habsbourg. En ce dernier point, il ressemble bien à son père, l'archiduc Charles-Louis, un anachronisme vivant, dont on disait : « S'il eût vécu au XIVe siècle, il eût fait un souverain idéal. » Aussi, quand, à bord de *l'Impératrice des Indes*, notre touriste se voit mêlé sans façon à d'autres voyageurs et privé de fumer dans certains salons du

navire, sa fierté est-elle mise à rude épreuve. Et pour ce qui est de son humeur taciturne, il tombe presque amoureux, aux Indes, d'une jeune Américaine, non parce qu'elle est ravissante, mais parce qu'elle joue au tennis avec lui dans le plus complet silence. Enfin, pour achever de le peindre au moral, disons que, s'il est Habsbourg, il est du type Joseph II, le père de son peuple. L'archiduc Franz-Ferdinand montre dans ce journal de voyage tout l'intérêt cordial et chaleureux qu'il a toujours porté aux petites gens.

Que pense-t-il des autres nations, et en particulier de la France et des Français? Pour ceux-ci, c'est bien simple : il les aime instinctivement; sa sympathie pour tout ce qui est français éclate à chaque occasion. Il a toujours une épithète flatteuse pour eux. Il se réjouit de revenir en Europe à bord du transatlantique *la Bretagne*, parce que « chaque coin du navire est rempli de la joie de vivre, de rires et de gais bavardages ». Pour lui, la qualité qu'il prise le plus, c'est ce confort moral du cœur à l'aise, cette *gemüthlichkeit*, dont le terme est intraduisible. Or, il la retrouve, sous une autre forme, avec des traits un peu différents, mais le même doux visage, dans le tempérament français. « Nous autres Autrichiens — dit-il quelque part — avons beaucoup de points communs avec les Français. Il y a quelque chose dans les deux races qui vibre à l'unisson. »

Ce n'est pas comme avec ces « roides Anglais » (*steife Engländer*). L'archiduc admire comme il convient leur sens pratique; mais il a peu de sympathie pour eux en tant que race. Il les prise individuellement, comme Lord Lansdowne, qu'il connut aux Indes — lequel rendit à sa mémoire un bel hommage, l'autre jour, à Londres, — mais il ne les aime pas comme nation. L'Anglo-Saxon ne lui dit vraiment rien. Il reconnaît son pouvoir de domination, dont la mainmise sur l'Inde est la plus éclatante démonstration; mais il trouve que l'Anglais s'entend surtout à assurer son confortable aux dépens et au détriment des autres peuples. Evidemment, il juge l'Angleterre une nation brutale. Certains massacres cynégétiques aux Indes soulèvent son indignation de chasseur loyal et de véritable sportsman. Et puis, véritablement, la cuisine anglaise révèle un manque total et pénible de goût! L'archiduc n'est pas un gourmet — dit-il — et compte « les plaisirs de la table parmi les moindres joies de la vie », mais enfin un dîner français — et il loue les Japonais de les imiter — prédispose quelqu'un à trouver du charme à la vie, et à penser charitablement de son voisin.

Quant à l'Allemagne et aux Allemands, il y a là un mystère. Durant les deux volumes de son Journal, l'archiduc semble avoir évité avec soin de parler d'eux. Mais, par contre, dans les rares circonstances où il le fait, il est facile de voir la réserve plus que glaciale qu'il observe. Fut-ce un scrupule d'éditeur timoré? Nous ne sommes pas éloigné de

le croire, et l'on a dû émonder bien des passages trop durs sur les alliés de l'Autriche. Ce silence, à lui seul, en dit long. Par exemple, dans je ne sais plus quelle ville, un résident allemand s'offrit à servir de cicerone volontaire à l'archiduc, et celui-ci rapporte le fait, par souci d'exactitude, sans gratifier l'Allemand du moindre merci en passant. « Des touristes allemands de mauvaise humeur », dit-il quelque part et c'est tout. On comprend que lors de l'apparition de ce *Voyage autour du monde* il y eut, en Allemagne, un léger désappointement, pour ne pas dire plus.

Du moins, en ce qui regarde les Etats-Unis et les Américains, aucune censure préventive ne s'est-elle exercée. Et Jonathan et ses frères durent-ils encaisser de rudes vérités.

L'archiduc n'aime pas les Américains et il le dit franchement; il le montre à chaque page du récit de son voyage chez eux. Ce qui leur a aliéné de prime abord totalement sa sympathie, c'est précisément le manque absolu de cette *gemüthlichkeit*, qu'il prise par-dessus tout. Même la grandeur, et la hardiesse indéniable, qui est dans le caractère américain, et qu'il reconnaît et admire au point de vue technique de l'industrie, par exemple, lui paraît souvent « toucher au désordonné, au bizarre, au grotesque, même à quelque chose de répulsif ». C'est que ces Américains, qui savent violenter la nature pour la plier à leurs besoins, se montrent également durs à leurs concitoyens et à leurs frères.

Il est franchement indigné de la façon dont ces « surhommes » se conduisent avec leurs inférieurs. Il leur reproche durement d'édifier leurs fortunes sur la misère et la ruine des autres. Ils vont droit leur chemin, marchant sur les pieds de tous. Jamais l'absence foncière de compassion, la rudesse brutale de la lutte pour la vie n'a été plus nettement stigmatisée que dans certains passages du livre de l'archiduc François-Ferdinand. Cette chasse aux dollars semble l'avoir positivement écœuré. Il contemple, un soir, la ville de New-York, du haut d'un balcon, et déclare que la « folle danse autour du veau d'or » ne lui est jamais apparue aussi sauvage. Il n'y a que les Chinois qui lui soient encore plus antipathiques. Ce n'est pas la haine de la démocratie qui le fait parler ainsi. C'est vraiment son sentiment d'humanité qui est blessé par la rudesse américaine.

Aussi les bons Hollandais lui semblent-il les vrais colonisateurs selon son cœur. Au Japon, il regrette les vieilles mœurs patriarcales. En Australie il est ravi, précisément, de la vraie simplicité démocratique.

Dernier trait bien particulier : ce François-Ferdinand, qu'on nous a représenté comme un soldat avant tout, à l'esprit guerrier, ne montre dans son Journal aucune trace d'humeur belliqueuse. Il n'y a pas une ligne qui respire l'amour de la guerre et de la gloire des

armes. L'âme de cet archiduc ne s'y montre nulle part une fille du dieu Mars, animée du démon des batailles.

E. DE MORSIER.

LA VIE ANECDOTIQUE

Mlle Claudine Peské. — Adrien Blandignère. — La Foire aux valets.

Dernièrement la Galerie Malpel avait organisé une intéressante exposition de dessins d'enfants.

Le premier prix de cette sorte de concours fut décerné avec raison à **Mlle Claudine Peské**, fille du peintre Peské.

Cette enfant de onze ans joint à de grands dons décoratifs un véritable talent littéraire.

Elle illustre ses propres poèmes et j'ai copié les vers suivants dans les aquarelles qu'elle exposait rue Montaigne.

Voici une impression de la forêt de Fontainebleau, où l'on trouve :

Sous les feuilles fanées,
Des petits champignons,
Des cèpes, des giroles,
Tout gracieux et ronds.

Voici encore un *Printemps* plein de fraîcheur :

Voilà Printemps s'amène.
D'un air joyeux il a chassé
Le vieil hiver tout glacé.
Avec lui il nous amène
Fleurs de pervenche, lilas, rose blanche,
Myosotis et coquelicots.
Voilà Printemps s'amène
Et l'on entend dans la plaine
Le coq qui crie à gorge pleine
Le joyeux cocorico.

On retrouve dans ces vers d'une poétesse de onze ans la simplicité et l'art délicat de quelques poètes du XVIe siècle.

On assure que Mlle Claudine Peské se destine à la poésie plutôt qu'à la peinture.

Je ne sais pas ce que ses talents deviendront. Aujourd'hui, toutefois, ils sont véritables, et je crois que l'on peut déjà les goûter sans restriction.

Je parlais dernièrement, avec mon ami Toussaint Luca, des types assez extraordinaires que nous avions connus dans le midi, dans notre enfance. C'est alors qu'il me dit qu'il avait été un moment question d'élever un monument au poète **Adrien Blandignère**, qui

vivait sur une partie de la commune de La Turbie, appelée le Carnier, et qui est rattachée aujourd'hui à la commune nouvelle de Beausoleil.

Il vivait chichement du produit des acrostiches qu'il faisait dans les cafés. Il rimait encore des compliments lors de tous les événements officiels et les adressait soit aux ministres, soit au président de la République lui-même. Il les faisait imprimer ensuite et distribuait ces plaquettes à ceux qui lui commandaient des acrostiches.

Il s'intitulait *candidat perpétuel à l'Académie française*, je crois même qu'il n'en voulait qu'au fauteuil de M. Renan, et il ne sortait jamais sans avoir la poitrine constellée d'un nombre infini d'ordres étrangers de toutes sortes et de toutes nuances.

J'avais gardé quelques-uns de ses vers, notamment ses poèmes sur l'alliance franco-russe. Ils valaient leur pesant d'or. Malheureusement je les ai égarés.

Je me souviens qu'un matin nous nous promenions avec Toussaint Luca dans le sale quartier piémontais du Carnier, et plus précisément dans la petite portion de ce quartier nommée le Tonkin.

Sur la route une troupe de gamins et de gamines entourait Apollonie, une femme de ménage qui, âgée, était encore belle, brune et bien faite. Les gamins et gamines, qui la connaissaient bien, la voyant passer tous les jours, avaient pris l'habitude de se moquer d'elle et, parce qu'elle était brune et peu soignée, ils l'appelaient *Biffabrenn*, ce qui signifie à peu près breneuse en piémontais. Il y avait des gamins tout petits, qui criaient le plus fort et détalaient avec une rapidité de chevreuil lorsqu'elle essayait de les frapper. Il y avait encore des gamins et des gamines plus grands. L'une avait dans les treize ans et portait un bébé dans les bras. Les uns étaient pieds nus, d'autres n'avaient que des souliers, la grande avait des bas et des bottines. Ils chantaient : « Madama Biffabrenn, madama Biffabrenn ». Tout à coup, la femme de ménage, irritée par les cris injurieux des gamins, se retourna avec un geste qui fit reculer la troupe et leur cria le mot de Cambronne. Aussitôt un chœur répondit : « Merda-rosa, merd'a ti ros'a mi. » C'est de cette scène inoubliable que j'ai tiré plus tard quelques éléments de mon manifeste milanais, *L'Antitradition futuriste*, qui vient d'être imitée avec bonheur par les nouveaux artistes et poètes anglais, dans le premier numéro de leur revue trimestrielle : *Blast*. Au chœur des gamins, la femme de ménage cria un : « Plandrong ! » sur lequel ils se turent, tandis qu'elle s'adressait à Adrien Blandignère, qui venait de paraître sur le petit balcon d'une bicoque de bois, le pot de chambre à la main. Elle s'inclina en minaudant : « Boujor mouchieu ! » puis s'avançant : « Ah ! mou-

chieu, vous ne savez pas. Il y a mon mari qui s'est sauvé, vous savez ». Et elle pleurnichait : « Hé hi hi hé hé! je le croyais si brave. Ah! mouchieu! » elle disait cela d'un air désespéré qui marquait une douleur seulement de surface et s'éloignant alors faisait des gestes, tandis que les gamins revenus près d'elle chantaient encore : « Madama Biffabrenn, Madama Biffabrenn ! » Et nous restâmes pensifs à regarder le singulier vieillard, en redingote et tête nue, descendre doucement son escalier en tenant avec précaution le grand vase de nuit qui était la seule chose blanche dans cette rue pavée de briques, où les murailles des maisons étaient d'une saleté infecte.

En faces'étendait la Méditerranée, calme et bleue par places comme si l'eau laissait transparaître d'énormes saphirs. Le Rocher de Monaco la pénétrait, massif et élevé, supportant de merveilleux jardins suspendus, et la cathédrale alors inachevée, dont le portail s'ouvre face à la mer. Accrochés aux flancs perpendiculaires penchaient les cactus fleuris et déjà en fruits, les grenadiers sauvages, les figuiers feuillus, les géraniums aux bouquets rouges et les lambrusques aux fleurs roses.

Derrière s'élevaient les montagne, qui ne laissent qu'une bande étroite de terre libre jusqu'à la mer, la Tête de Chien qui simule assez un dogue au repos, bien que son nom vienne d'une confusion entre un camp dont cette montagne était la tête et le mot *can*, qui signifie chien dans les patois locaux, puis la Turbie avec sa tour d'Auguste, le mont de la Justice, où il semble d'en bas, à cause d'une carrière, qu'il y ait des ruines, bien qu'il n'y ait plus trace d'un temple à cette déesse, le Mont Agel, qui domine la région, et toutes les autres montagnes qui s'étendent en ondes demi-circulaires jusqu'en Italie.

Et quand Adrien Blandignère fut descendu, il passa près de nous et nous salua gentiment en passant.

« Bonjour, messieurs, j'ai fait hier un double acrostiche Félix Faure et Nicolas Ier. J'en suis très content et j'espère bien que cette fois-ci on me donnera enfin les palmes académiques. »

§

Ce même jour, le même Toussaint Luca, qui est chef de cabinet du préfet de la Vienne, m'a parlé de **la foire aux Valets.**

« Certaines provinces de la douce France ont pieusement conservé leurs anciennes coutumes et traditions.

« Parmi elles, il en est une fort originale et d'un caractère agreste : c'est la foire aux valets, qui se tient au commencement de juillet dans la Touraine, le Poitou et le Béri.

« L'autre jour, à Châteauroux, le spectacle de la foire aux valets ne manquait pas de pittoresque. Il y avait là plusieurs centaines de

valets de fermes, ouvriers agricoles et filles de métairies, attendant paisiblement, tout en conversant dans leurs dialectes savoureux, d'être loués pour l'année.

« En des colloques animés, maîtres et domestiques échangeaient offres et demandes. J'ai constaté, au surplus, que les exigences de ces derniers devenaient plus grandes tant au point de vue des gages que sous le rapport de la nourriture et des conditions de logement.

« Quelques prix étaient intéressants à noter. Un maître berger gagne de 750 à 850 francs; une bergère, 350 à 420 fr. ; un vacher, de 250 à 400 fr. ; un petit berger, de 200 à 230 fr. ; une cuisinière, de 400 à 500 fr. ; une fille de ferme, 500 fr. : un « bricolin » ou une « bricoline », de 300 à 400 fr. ; un valet de charrue, de 800 à 1.000 fr.

« Il va sans dire que les domestiques agricoles sont nourris et logés. Et leurs gages prennent en grande partie le chemin de la caisse d'épargne. »

Et il ajouta :

« J'ai encore vu cette foire aux valets dans certaines localités du Vivarais, en particulier à Saint-Agrève (Ardèche).

« Je t'enverrai un de ces jours un relevé de noms de familles assez bizarres qui rappellent d'une façon moins poétique les mêmes que Loti nous a révélés.

« C'est ainsi que j'ai découvert : M. l'Homme à la Bonne, M. l'Homme à la Bonne femme.

« Certains noms de villages sont également singuliers.

« Il y a même un hameau qui s'appelait, il y a peu de temps, la Ville de Merde et qui a été autorisé à s'appeler maintenant la Ville Mal Nommée. »

GUILLAUME APOLLINAIRE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Archéologie

Henri Hymans et Fernand Donnet : *Anvers.* Avec 103 grav.; Laurens. 4 »

Esotérisme

Charles Nicoullaud : *Nostradamus, ses prophéties;* Perrin. 3 50

M. Sénard : *Edward Carpenter et sa philosophie;* L'Art Indépendant. 1 50

Histoire

Au service de la Nation, lettres de volontaires (1792-1798) recueillies et publiées par le Col. Ernest Picard ; Alcan. 3 50

Dotation Carnégie pour la paix internationale : *Enquête dans les Balkans;* Crès. » »

Comm. Jean de La Tour : *Les prémices de l'alliance franco-russe*; Perrin 3 50

Léon Molinos : *Quelques souvenirs d'un octogénaire;* Plon. 5 »

Maxime Vuillaume : *Mes Cahiers rouges. X : Proscrits ;* Cahiers de la quinzaine. 2 »

Linguistique

Grillot de Givry : *La Prononciation du latin dans les textes liturgiques ;* Bourlon. » »

Littérature

S.-S.-A. Bertrand : *Cervantès et le romantisme allemand ;* Alcan. 10 »

Léon Bloy : *Le Pèlerin de l'Absolu, 1910-1912 ;* Mercure de France. 3 50

Camille Le Mercier d'Erm : *Le Barde Mathaliz.* Avec un portrait et des dessins ; Parti nat. breton. 0 50

Camille Le Mercier d'Erm : *Les Origines du nationalisme breton ;* Parti nat. breton. 0 50

Emilie de Morsier : *Parsifal de Richard Wagner ou l'Idée de la Rédemption,* suivi d'une étude sur la genèse de *Parsifal,* par E. de Morsier. Préface d'Edouard Schuré ; Fischbacher. » »

Louis Piérard : *Un poète de la vie populaire : Max Elskamp ;* Van Oest. » »

Bettina Strauss : *La Culture française à Francfort au XVIII^e siècle ;* Rieder. 6 »

André Tibal : *Etudes sur Grillparzer ;* Berger-Levrault. 5 »

Fernand Vandérem : *Gens d'à présent ;* Ollendorff. 3 50

Musique

Grillot de Givry : *Notice sur les instruments de musique exposés au Musée de Cluny ;* Bourlon. » »

Pédagogie

Mironneau et Cathala : *Anthologie littéraire illustrée* à l'usage des écoles primaires supérieures ; Colin. 3 25

Philosophie

Julien Benda : *Sur le succès du Bergsonisme ;* Mercure de France. 3 50

Henri de Sarrauton : *Philosophie scientifique ;* Albin Michel. 3 50

Poésie

Jacques Baguenier Desormeaux : *Marjolaine ;* S. n. n. d. » »

Eugène Bizeau : *Verrues sociales.* Imp. ouvrière, Orléans. 1 »

Gabriel Guémard : *La Chanson de l'antéchrist ;* Ed. d'Isis, Le Caire. » »

Alain Gurval : *Pour les Bretons.* Dessins du Barde Mathaliz ; Parti nat. Breton. 0 50

Stéphane Mallarmé : *Un coup de dés jamais n'abolira le hasard ;* Nouv. Revue franc. 3 50

Raymond Méchain : *Le Missel de Chérabin ;* Messein. 3 »

Albert Metzvil : *Au pays d'amour ;* Grasset. 3 50

Claude Odilé : *Les Noces d'Ariel ;* Imp. Briau-Hill, Bruxelles. » »

L.-F. Saint-Ay Siveray : *Chansons d'Orient ;* Temps présent. 3 50

Publications d'Art

Charles Morice : *Quelques maîtres modernes ;* Messein. 5 »

Questions médicales

Dr Pierre Bonnier : *Défense organique et centres nerveux ;* Flammarion. 3 50

E. Régis et A. Hesnard : *La Psychoanalyse des névroses et des psychoses ;* Alcan. 3 50

Questions militaires

Boû-Mat : *Souvenirs d'un légionnaire ;* Messein. 2 »

Lieut.-Col. S. Colin : *Napoléon ;* Chapelot. 1 50

Roman

Marcel Barrière : *Saint-Ange d'Ax ;* Lemerre. 3 50

Abel Bonnard : *Le palais Palmacamini ;* Fasquelle. 3 50

Paul Bourget : *Le Démon de midi ;* 2 vol., Plon 7 »

Louis Cario : *Annette ;* Ferreyrol. 3 50

Noel Francès : *Tante Aymée ;* Grasset 3 50

Johannès Gravier : *La Marchande de beauté ;* Ollendorff. 3 50

Gyp : *La Petite pintade bleue ;* Calmann-Lévy. 3 50

Marcel Laurent : *La Femme...;* Lemerre. 3 50
M. F. Le Soc. : *La Routine;* Grasset. 3 50
René Loysel : *L'Aube mystique ;* Grasset. 3 50
Pierre Mac Orlan : *Le Rire jaune;* Mericant. 3 50
A. de Morina de Verna : *L'Idole de Daniel;* Imp. Chaduc, Belley. » »
Georges Rivollet : *Bénédicte;* Fasquelle. 3 50
Georges Turpin : *La Cité en flammes*, suivie de *Jacques Averz, la Sorcière* et *Jehan de Falaise;* Glomeau. 3 50
Un Roman vécu il y a XXV siècles, Adaptation de Jean Capart; Vromant, Bruxelles. 3 50
Willy : *Les Amis de Siska;* Albin Michel. 3 50

Sciences

Eugène Coquidé : *Côtes et plages de France*. Préface de M. Marcel Dubois. Guilmoto.. 5 »
Armand de Gramont, duc de Guiche : *Essais d'aérodynamique*, 4e série; Gauthier-Villars. » »
J. Lœb : *La Conception mécanique de la vie*. Trad. de l'anglais par H. Mouton ; Alcan. 3 50

Sociologie

L. Capitan et Henri Lorin : *Le Travail en Amérique avant et après Colomb*. Avec 27 grav. et 6 pl. en coul., Alcan. 5 »
Jacques de Coussange : *La Scandinavie, le Nationalisme scandinave ;* Plon. 3 50
Valeran d'Espic : *Ce qui nous attend quand les gallo-jacobins auront fait notre paix avec l'Allemagne*. S. n. n. d. » »
Téruaki Kobayashi : *La Société japonaise*. Trad. du japonais par M. Junkichi Yoshida. Préface de M. Tongo Takébé; Alcan. 5 »
Georges Pioch : *15000 ! La foire électorale;* Ollendorff. 3 50

Théâtre

Hubert-Fillay : *Fête du travail*, scène en vers avec partie musicale ; Le Nouvelliste, Blois. 0 25
L. Nass et G.-J. Witkowski : *Le Nu au théâtre depuis l'antiquité*. Avec 123 illust. ; Le François. 6 »

Voyages

Christian Beck : *La Suisse vue par les grands Ecrivains et les Voyageurs célèbres*. (Le Trésor du Tourisme, III) ; Mercure de France. 3 50
Paul Jamot : *En Grèce;* Floury. 3 50
Georges Renard : *A travers les régions de la France ;* Marcel Rivière. 3 50
Henry Spont : *Les Pyrénées*. Avec 16 reprod. ; Perrin. 3 50
Rafael Errazuriz Urmeneta : *Venise, la Ville des Doges*. Trad. de l'espagnol par Mme Jean Carrère. Tome II; Plon. 3 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Une lettre de M. Henri Albert. — Une lettre du Dr Ch. Pélissier. — Une lettre de M. Fernand Caussy. — A propos du Fort Saint-André-de-Villeneuve-lès-Avignon. — L'esprit de Georges Carpentier. — Bons mots et anecdotes. — Un procès de presse à Berlin. — Le théâtre du Peuple de Bussang. — Publications du *Mercure de France*. — Le sottisier universel.

Une lettre de M. Henri Albert.

Mon cher ami,

Permettez-moi de revenir en quelques mots sur le conte de M. Georges Brandès, *Don Quichotte et Hamlet*, dont les lecteurs du *Mercure* connaissent la conclusion par la note que nous avons publiée aux Echos du 1er juin.

La rédaction du *Berliner Tageblatt* me fait observer que la version de

Don Quichotte et Hamlet, publiée par elle, contenait implicitement cette conclusion, bien que le « rocher de la bêtise humaine » ne fût pas mentionné dans les dernières lignes du conte. A la fin du premier chapitre on lit en effet :

« Les Béotiens étaient considérés parmi les autres Grecs comme les représentants de la bêtise et l'on pourrait très bien considérer le château-fort de la bêtise comme une simple attrape qu'un coup vigoureux suffirait à renverser. Mais on a pu constater alors que ce château était de granit pur, construit sur du granit, qu'il était insurmontable, imprenable, telle une forteresse qui repousse toutes les attaques... Je veux le revoir, ce château de granit, construit sur du granit, construit sur une roche inébranlable... Que mes derniers jours s'écoulent à y édifier une Eglise, l'Eglise de l'avenir... »

Donnons acte au *Berliner Tageblatt* de cette précision et croyez-moi bien cordialement votre

HENRI ALBERT.

Une lettre du Dr Ch. Pélissier.

La Palme (Aude), le 12 juillet 1914.

Monsieur le Directeur du *Mercure de France*,

M. Paul Duchon, de Cusset, intervient dans votre dernier numéro, à titre de parent et d'héritier des droits de Blanchot de Brenas, dans la controverse à propos du « Curé de Cucugnan », et affirme le plagiat de Roumanille.

Il conteste d'abord que l'invention du fond puisse, seule, conférer la propriété littéraire. J'en suis fâché pour lui, mais il se trouve, sur ce point, en désaccord complet avec Blanchot de Brenas lui-même : en effet, celui-ci s'est cru obligé, pour les besoins de sa cause, pour donner un fondement à son accusation de plagiat, de revendiquer mensongèrement l'invention du sujet (après avoir avoué qu'il répétait l'histoire telle qu'elle lui avait été contée)'; aurait-il eu recours à ce procédé déloyal s'il avait cru que le plagiat ressortait de la simple comparaison des textes, et que ce plagiat était formel, patent, manifeste ?

Que si M. Duchon, qui semble révoquer en doute l'authenticité du sermon prononcé par l'abbé Ruffié, regardait aussi comme douteux que le sujet ait été traité antérieurement à Blanchot, et était du domaine public comme toutes les traditions populaires, je le renverrais au poète narbonnais H. Birat, dont le *Sermon du Père Bourras* a été écrit antérieurement à 1857, — comme je l'ai démontré, — et non pas en 1860.

M. Duchon affirme ensuite que la propriété littéraire résulte « de la mise en œuvre du sujet, par la composition détaillée, par la mise en scène et la façon de conter ». Eh bien ! mais il nous semble que tout cela s'applique merveilleusement à Roumanille, « qui avait, écrit M. J. Plantadie, un réel talent d'arrangeur, de metteur en scène, un don naturel de bien conter (1) » ;

(1) *Courrier du Centre* du 5 avril 1914.

donc, tout ce qu'il faut pour faire du sermon « une œuvre qui lui appartient », pour employer les propres expressions de M. Duchon. Peut-on admettre que le *Cascarelet*, qui savait donner à tout ce qu'il racontait un tour si personnel, mis en présence de ce joli sujet de conte, était homme à copier, à traduire servilement ? Non, et ce qu'il y a mis de sien fait justement toute la saveur du récit, comme le prouve la comparaison de son texte, si riche en fioritures, avec celui de Blanchot, où la trame du conte est réduite à ses lignes essentielles.

Je sais bien qu'il y a l'aveu de Roumanille, dont M. Duchon se fait un troisième argument : « Je traduisis tout ce que je pus traduire. » Mais n'était-il pas naturel que Roumanille se donnât cette posture humiliée pour esquiver une grosse responsabilité pécuniaire en ne refusant à son adversaire aucune des satisfactions qui pouvaient flatter son amour-propre littéraire ? Car Roumanille dut avoir certainement la crainte d'avoir encouru une responsabilité ; il ne pouvait en être autrement, car un fait matériel était indéniable : c'est qu'il avait bien réellement pris à Blanchot le sujet, le sens général et les développements du récit. Mais n'aurait-il pas changé d'attitude s'il avait pu se présenter à la barre du tribunal avec les documents que nous possédons aujourd'hui ? Et risquait-il de perdre son procès si, d'une part, il eût pu prouver que, ce qu'il avait pris à son adversaire, sujet, sens général et développements, celui-ci l'avait pris lui-même à l'abbé Ruffié, dont il n'avait fait que *transcrire* le texte *oral ;* si, d'autre part, il eût allégué la priorité indiscutablement acquise à H. Birat ; si, enfin, il avait pu démontrer l'origine folk-lorique du thème ?

M. P. Duchon voudra bien remarquer que mon intervention dans ce débat n'a eu pour but ni « de sauver l'honneur du Félibrige », ni de me faire le champion de Roumanille, qui, en l'espèce, n'avait nul besoin d'un plus petit que soi, ni d'amoindrir les mérites littéraires de Blanchot de Brenas, encore moins d'attaquer la mémoire de ce dernier. Non ; si j'ai cru devoir dire mon mot, c'est uniquement parce que, connaissant depuis mon enfance le sermon prononcé à Cucugnan par l'abbé Ruffié, j'avais toujours eu la conviction que celui qui, le premier, avait porté l'histoire dans le domaine de l'histoire de la littérature, précisément avec le titre de « Sermon du Curé de Cucugnan », devait forcément la tenir de l'abbé Ruffié, directement ou indirectement ; j'en avais longtemps et inutilement cherché la preuve, lorsque le *Mercure de France* du 1er février dernier est venu me la fournir toute mâchée. Or, cette preuve, en rétablissant les véritables conditions de l'emprunt fait par Roumanille à Blanchot, permettait de préciser ce qui revient à chacun d'eux, et faisait apparaître comme singulièrement exagéré, selon moi, le gros mot de plagiat : c'est ce que je me suis efforcé de démontrer.

Donc, je ne puis crier au voleur ! comme me le propose M. Duchon ; mais je lui concède très volontiers que, dans le dernier paragraphe du conte du *Cascarelet*, « son brave coumpaire », duquel Roumanille déclare tenir l'histoire, pourrait être désigné par son véritable nom de Blanchot de Brenas : La réputation du *Cascarelet* n'y perdrait rien, et celle de Blanchot y gagnerait..... *tout.*

Dr CH. PÉLISSIER.

§

Une lettre de M. Fernand Caussy.

Paris, 16 juillet 1914.

Mon cher Directeur.

Votre savant collaborateur Edmond Barthèlemy a présenté les *Œuvres inédites* de Voltaire avec une faveur dont je ne suis peut-être pas digne pour ma part, et que, très certainement, je ne suis pas seul à mériter. Une publication de cette importance était délicate à entreprendre dans l'état du marché des livres, qui ne comprend pas moins de trente-deux éditions des Œuvres complètes de Voltaire publiées au XIXe siècle; il va de soi que, réduit à ses propres moyens, aucun homme de lettres n'aurait pu l'assumer. Aussi est-ce le désintéressement d'Edouard Champion qui a permis d'en arrêter le plan, comme son dévouement et son activité en ont assuré la réussite. Si elle a rencontré dans le public savant la faveur que constate votre collaborateur, c'est à Edouard Champion d'abord que nous devons en rendre grâces, et c'est encore lui que nous devons remercier cet hiver, quand paraîtront les tomes II et III, actuellement en cours d'impression.

Le mode de souscription auquel nous avons eu recours n'a en rien le caractère que lui attribue M. Barthèlemy; ce n'est pas *un volume*, que nous avions à lancer, mais une publication en neuf ou dix volumes : et, mieux informé des circonstances, votre collaborateur aurait su que ce mode s'imposait. Il est d'ailleurs d'un usage général pour les collections scientifiques, et la librairie française n'en connaissait pas d'autre à l'époque de sa plus grande prospérité, lorsqu'elle publiait des œuvres aussi étendues que le *Consulat et l'Empire* de Thiers.

Veuillez agréer, mon cher Directeur, l'expression de mon plus cordial dévouement.

FERNAND CAUSSY.

§

A propos du Fort Saint-André de Villeneuve-lès-Avignon.

Cher Monsieur Alfred Vallette,

Je demande au *Mercure* son habituelle hospitalité pour les questions d'art, afin d'informer ceux qui le lisent des faits suivants.

La Commission des monuments historiques continue ses *massacres* de l'Histoire en remettant *à neuf* des ruines dont l'aspect est évocateur à ceux qui aiment la France et la beauté inspiratrice aux artistes.

Pourquoi cette commission a-t-elle pris à tâche de détruire méthodiquement les rares vestiges de l'art du moyen âge? Pourquoi ne sait-elle pas que les pierres sont éloquentes par leur vétusté et qu'un monument que l'on a remis à neuf, *pierre par pierre*, n'est plus autre chose qu'un pastiche sans vie qu'il eût mieux valu construire *à côté* de la ruine que sur ses fondements? Pourquoi faut-il enfin que nous assistions tous les jours à l'anéantissement des chefs-d'œuvre, soit de la part des restaurateurs *sans respect*, soit de la part des vandales aveugles?

Quand nous allons dans les églises ou les palais dits nationaux, nous ne rencontrons plus ni la poésie, ni l'âme des artistes d'autrefois. On a élagué avec soin ces choses *nuisibles;* un architecte, ou plutôt un géomètre,

ou, mieux encore, un ingénieur a aboli cela, pour ne laisser que l'épure froide de son stérile compas. Et voilà ce qu'on appelle *conserver l'Histoire;* l'histoire qui tient *toute* dans cette pierre vénérable et authentique que l'on enlève pour en faire du gravois, l'histoire qui ne saurait exister jamais dans l'odieuse copie exécutée à forfait par le maçon borné qui a charge de remplacer l'artisan inspiré d'autrefois. Voyez le château de Saint-Germain, celui de Fontainebleau; partout la pierre neuve rend les façades indifférentes, les formes sans évocation, les ensembles froids, administratifs, morts.

Que l'on soutienne, que l'on donne aide et force à ce qui cède, à ce que le temps pousse à terre, cela est bien, cela est œuvre sainte ; mais que, sans respect, on refasse des monuments entiers dans le seul but de mettre de la pierre neuve là où il y en avait à la couleur des siècles, cela est impie, faux, dégradant, anti-artistique et anti-historique.

Voici d'un peu longues mais nécessaires considérations, pour arriver à exposer un acte du pire vandalisme que va consommer la Commission des Monuments Historiques. Il s'agit du Fort Saint-André, à Villeneuve-lès-Avignon. Ce monument, construit au XIVe siècle, a tout le caractère des bâtiments féodaux. Il s'étend comme une ville ceinte de ses murs, près du village auquel il fait un fond admirable de lignes sinueuses et dorées. Démantelé par les hommes et les âges, il porte la trace des assauts, celle des abandons et des colères. Il est grandiose de délabrement et son utilité est précisément d'être ce qu'il est : une évocation. Ceux qui l'ont vu, soit des hauteurs d'Avignon, soit de la route qui conduit à Villeneuve, ne l'oublieront plus. Il répond à l'imposante *Tour de Philippe le Bel*, majestueusement debout sur le roc, près du Rhône. Qu'on le classe, qu'on le respecte, qu'on y mette un gardien; cela est bien, cela est digne ; la ruine est ainsi à l'abri de l'avidité du paysan qui en dérobait les pierres pour construire sa ferme, du vandale qui se plaisait à y abolir un régime qu'il croit avoir été son tyran.

Mais dans le fort même, outre un gardien, s'était installé un architecte. Non content d'avoir défiguré son enceinte par une ridicule maison à créneaux, ce personnage a entrepris de *recréneler* le Fort entier, et on lui a alloué vingt-cinq mille francs pour cela. Donc d'ores et déjà il est à l'ouvrage, et la récente nouvelle nous arrive d'Avignon que, *si on ne sévit pas*, dans peu de temps le beau fort historique sera un fort moderne, mesquin, ridicule, insupportable, qui dressera sur le village même de Villeneuve une accusation de stupidité si grande que les artistes fuiront épouvantés et que ce bibelot à quatre sous fera honte à l'Histoire, à la commission des monuments, à Philippe le Bel et à la France ancienne ou moderne. Que faire? Dire son opinion. Protester, que cela serve ou non ; renoncer les hommes qui font de telles choses, les monuments qui les subissent...

Pour le Fort-Saint-André, c'est une question de vie ou d'anéantissement. Tel qu'il est, il est vivant; tel qu'il sera, dans un an ou deux, il sera mort.

On s'étonne de ces dépenses inutiles, de ces réparations grotesques, de ces souvenirs détruits à jamais au nom de la conservation.

N'eût-il pas été plus simple d'envoyer ces vingt-cinq mille francs à une magnifique église qui tombe en ruine dans le Comtat? A défaut de cette générosité, que la politique eût pu mettre en procès, on eût pu encore em-

ployer cet argent à la plus inutile des choses; elle eût encore été plus urgente que ce méfait.

Littérateurs, peintres, hommes d'esprit de la France et du monde, laisserez-vous en silence s'accomplir ce massacre de l'Histoire *par la commission qui a pour devoir de la conserver ?*

ÉMILE BERNARD.

§

L'Esprit de Georges Carpentier. — Une jambe passée sur le dossier de sa chaise, dans un mouvement qui tire en haut tout le pantalon, le coude droit sur la cuisse, la main gauche dans la poche, le veston bien coupé laissant voir un gilet de fantaisie, la cravate sombre sortant d'un col empesé à rayures, Georges Carpentier penche le buste en avant, de sorte que son épaule se lève comme pour accentuer l'ironie de son sourire. Il est chez lui, au repos, en *gentleman*, et il ressemble à un humoriste montmartrois, à un Poulbot qui aurait fait fortune assez vite pour ne rien perdre de lui-même.

Le sourire de Georges Carpentier a contribué grandement à sa popularité. C'est le sourire de coin du gamin de Paris. Entre les lèvres à peine déformées par les coups de poing, les dents, petites et parfaitement régulières, s'alignent. Même malice dans l'œil, dont la paupière, infléchie naturellement, donne au regard de la douceur et de la ruse.

Ecoutons maintenant Georges Carpentier expliquer comment il est devenu écrivain :

Ah! si je n'avais pas eu de méthode, peut-être aurais-je consenti à écrire la façon de porter un direct du gauche, un swing du droit, que sais-je, à la rigueur un uppercut... Mais j'avais une méthode, il me la fallait décrire, être profond, subtil, neuf, et le poids horrible de ma responsabilité m'écrasait...

Hélas! mes amis s'obstinèrent. J'eus beau m'insurger, supplier :

« Amenez-moi Jack Johnson, livrez-moi aux justiciers redoutables de la F. F. B., je consens à tout, mais cachez cette plume que je ne saurais voir !... » Mes amis n'en voulurent point démordre. Ils étaient innombrables et j'étais seul, car le fidèle Descamps, lui-même, m'avait abandonné...

Que vouliez-vous que je fisse? Je jetai l'éponge, et cessai ce combat inégal. J'achetai un gros encrier, une quantité effrayante de papier blanc et me mis à la besogne, poussant des soupirs qui eussent attendri un tigre.

Voilà bien la blague toute simple d'un homme d'action.

Elle s'affine, lorsque Carpentier se laisse aller à prendre au sérieux son rôle de boxeur-moraliste :

Par-dessus tout, essayez d'arborer un aimable sourire : Allez à votre adversaire et serrez-lui la main avec un visage aussi joyeux que si vous veniez de retrouver un ami de vingt ans.

Si vous êtes battu, serrez de bon cœur la main de votre vainqueur, et rappelez-vous qu'une défaite honorable n'entraîne après elle aucune honte.

Si, au contraire, vous gagnez la bataille, ne quittez jamais le ring sans affirmer à votre adversaire qu'il est le meilleur boxeur que vous ayez rencontré. Ça ne coûte rien et c'est au cœur du vaincu un baume délicieux. Ne dites jamais à personne que vous auriez pu knockouter votre adversaire bien plus tôt que vous ne l'avez fait; il se trouverait peu de gens pour vous croire.

Si vous avez été mis knock-out, il n'est pas nécessaire d'aller raconter partout que ce knock-out est dû au choc de votre tête contre le plancher et non aux coups de votre adversaire (il y a des gens si sceptiques), ni croire que vous êtes la proie infortunée des circonstances. Règle générale et souffrant bien peu d'exceptions, les knock-outs n'arrivent qu'aux gentlemen insuffisamment versés dans les choses du *Noble-Art*.

Ce ton de pince-sans-rire n'est d'ailleurs pas tout à fait nouveau pour nous. C'est le ton de Tristan Bernard, homme de boxe, lui aussi. Il y a donc un humour particulier aux gens de sport. On le retrouve sur les vélodromes, sur les terrains de foot-ball, et les rédacteurs des journaux spéciaux en tirent d'heureux effets dans leurs comptes-rendus. La brochure technique et presque auto-biographique que publie Georges Carpentier, et à laquelle nous avons emprunté quelques citations, fournirait une contribution excellente à l'étude de l'humour sportif.

§

Bons mots et anecdotes. — La scène se passe entre deux écrivains, MM. P... L... et H... B...

H... B... se vante de n'avoir pour lui-même aucun secret. Il se connaît, dit-il, à fond, et dans les moindres détails. Agacé par tant d'assurance, P... L... l'interrompt.

— Eh bien, je connais un mot qui vous dépeint parfaitement et qui prouve que, moi aussi, je vous connais, encore mieux, peut-être, que vous ne vous connaissez vous-même.

— Quel est ce mot ? fait H... B...

— Ah ! je ne vous le dirai pas. Devinez-le. Il commence par un C.

— Combien a-t-il de lettres ?

— Huit.

Alors, H... B... ouvre un dictionnaire et s'y plonge. Il ne relève la tête qu'au bout de deux heures.

— J'ai trouvé, dit-il, deux mots de huit lettres entre lesquels j'hésite.

— Quels sont-ils ?

— *Canaille* et *croquant*. Est-ce un de ces deux mots que vous m'appliquez ?

Mais P... L... se contente de rire, de ce rire qui ressemble à un cri d'oiseau nocturne.

— Ce soir, chez moi, dit H... B... je continuerai mes recherches.

Et P... L..., qui raconte l'anecdote à un ami, de s'exclamer :

— Le malheureux ! Le voyez-vous penché sur son dictionnaire et se fatiguant les yeux jusqu'au milieu de la nuit à chercher parmi les épithètes désobligeantes celle qui le définit le mieux !

Le patron d'un café littéraire situé à Montparnasse se plaignait qu'un établissement rival du sien lui eût pris une partie de sa clientèle.

— Comme vous le savez, ajoutait-il, ma clientèle est surtout composée de..., non, pas de métèques ; enfin d'admirateurs du Beau... Comment donc les appelle-t-on ?... Ah ! j'y suis : des *esthèques !*

Des « esthèques » ! Le mot mérite de faire fortune. Il en dit long.

§

Un procès de presse à Berlin. — Frédéric Nietzsche a, dans la personne de M. Otto Ernst, un ennemi déclaré. Les accusations de gâtisme et de sadisme sont les moindres que profère M. Ernst à l'égard du philosophe. Mais elles ne sont pas du goût de tout le monde, et, récemment, le journal la *Post* le fit bien voir à M. Ernst. Celui-ci avait fait sur Nietzsche une série de conférences au cours desquelles il avait exposé tous ses griefs,

sans succès d'ailleurs. La *Post* l'attaqua rudement, disant que c'était le plébéien qui se révoltait en M. Ernst, que, par son origine, son éducation et son instruction, il était inapte à comprendre la morale aristocratique de Nietzsche.

M. Ernst se fâcha tout rouge et envoya du papier timbré à la *Post*. S'estimant lésé dans son honneur d'homme et d'écrivain, il réclamait une somme d'argent en réparation de ce dommage. Le tribunal condamna la *Post* à 100 mark d'amende. Jugement qui ne plut ni au demandeur ni au défendeur. On alla en appel, et les plaideurs furent renvoyés dos à dos.

Ne nous hâtons pas trop de sourire de l'aventure. La susceptibilité d'un homme de lettres allemand n'a d'égale que celle d'un homme de lettres français.

§

Le Théâtre du Peuple de Bussang (Vosges) donnera en août, comme tous les ans, trois représentations :

Les dimanches 9 et 16, *l'Anneau de Sakountala*, pièce légendaire en 7 actes, de Kalidasa, adaptation nouvelle en vers ;

Le dimanche 23, *Amys et Amyle*, pièce héroïque en 5 actes et 6 tableaux.

Pour tous renseignements et demandes de places, s'adresser à l'administration du Théâtre du Peuple, à Bussang (Vosges).

§

Publications du « Mercure de France »

LE PÈLERIN DE L'ABSOLU, pour faire suite au *Mendiant Ingrat*, à *Mon Journal*, à *Quatre ans de Captivité à Cochons-sur-Marne*, à *l'Invendable* et au *Vieux de la Montagne*, par Léon Bloy. Vol. in-18, 3. 50 (3 japon et 10 hollande).

LA SUISSE VUE PAR LES GRANDS ÉCRIVAINS ET LES VOYAGEURS CÉLÈBRES. Vol. in-16 de la Collection *Le Trésor du Tourisme*, publiée sous la direction de M. Christian Beck, 3.50.

SUR LE SUCCÈS DU BERGSONISME, *précédé d'une Réponse aux Défenseurs de la Doctrine*, par Julien Benda. Vol. in-18, 3.50 (7 hollande).

§

Le Sottisier universel.

Quant à Henri de Régnier et Drésa (j'associe à dessein les noms de l'écrivain de *Double maîtresse*, du *Soleil de Minuit*, du *Bon plaisir* et du peintre de chez Druet), ce sont des auteurs que les délicats élisent et chérissent. — *Gil Blas*, 13 mars.

La collaboration littéraire Vast-Ricouard, que la mort de ce dernier avait récemment dissoute, vient de disparaître entièrement par suite du décès de M. Vast. — *Gil Blas*, 15 mars.

Lorsqu'une lettre lui parvient par aventure, c'est une main précieuse de femme qui l'ouvre et la lit. — *Gil Blas*, 30 janvier.

Ce portrait, qui prétendait représenter Ingres « dans sa jeunesse », est celui d'un homme dans toute la force de l'âge : il n'a de commun avec Ingres que l'absence de système épilatoire. — *Renaissance*, 25 juillet.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE (G. ROY), 7, rue Victor-Hugo.

Le Livre d'occasion

PREMIÈRES ÉDITIONS DE FRANCIS JAMMES

Se souvient-on du sourire protecteur par lequel Mendès accueillit la première œuvre de Francis Jammes : *Un Jour ?* Le pauvre homme de lettres ne reconnaissait pas un poète. Etourdi par sa rhétorique alexandrine, Mendès n'entendait que balbutiement dans le langage du cygne d'Orthez. — Des années ont passé et les causes de méprises sont aujourd'hui tout autres. Des passions politiques et confessionnelles vicient notre jugement sur l'auteur de *La Brebis égarée*. On peut certes différer d'avis sur la valeur lyrique des *Géorgiques Chrétiennes*. Certains pourront regretter la poésie enivrante de *Le Triomphe de la Vie*, mais la personnalité d'un écrivain ne se révèle-t-elle pas au moyen de toutes ses œuvres ? Personne ne niera, par contre, que la prose de Francis Jammes est parmi les plus belles qu'on écrive actuellement. *Clara d'Ellébeuse*, *Almaïde d'Etremont*, *Le Roman du Lièvre*, sont des œuvres lumineuses et tendres, artistes et naïves.

Aussi ces livres sont-ils, dès à présent, l'ornement des bibliothèques. Chaque année on en fait des éditions nouvelles en grands formats, qui trouvent des acquéreurs chez ceux mêmes qui possèdent les anciennes. Celles-ci atteignent, d'ailleurs, de beaux prix, qu'il est intéressant de connaître.

Un Jour, Paris, Editions du Mercure de France, 1896, in-8, exemplaire sur Hollande, vaut 80 francs.

De l'Angélus de l'Aube à l'Angélus du Soir (1888-1896), Paris, Mercure de France, 1898, vaut 140 fr. l'exemplaire sur Japon et 170 fr. celui sur Hollande. L'exemplaire sur papier ordinaire vaut 30 francs.

Quatorze prières, Orthez, 1898, vaut 165 francs. Cette édition n'a pas été mise dans le commerce.

Enfin les ouvrages suivants, sur papier de Hollande, édités par le MERCURE DE FRANCE, valent : *Clara d'Ellébeuse* 1899, 15 francs — *Almaïde d'Etremont*, 1901, 95 francs — *Le Triomphe de la Vie*, 1902, 110 francs — *Le Roman du Lièvre*, 1903, 100 francs — *Pomme d'Anis*, 1904, 150 francs — *Pensées des Jardins*, 1906, 70 fr. — *L'Eglise habillée de feuilles*, 1906, 125 francs.

Clairières dans le Ciel, Paris, édité par les soins de « Vers et Prose », en 1906, n'est qu'une plaquette de 15 pages, mais cette édition tirée à très petit nombre et non mise dans le commerce est des plus rares. Un exemplaire s'est vendu récemment 200 francs.

De même l'édition originale de *Poèmes mesurés*, Paris, Mercure de France, 1908, tirée à 75 exemplaires, vaut 165 francs.

Enfin *Les Géorgiques Chrétiennes*, chants I à VII, Paris, Mercure de France, 1911-1912, 3 volumes in-12, édition originale sur papier vélin d'Arches, avant l'édition en un volume, vaut 120 francs.

Ces enchères sont parmi les plus remarquables et parmi les plus éloquentes.

FIRMIN TILLET.

PETITES ANNONCES

1 fr. la ligne de 45 lettres ou signes, espaces compris. Minimum 2 lignes. Les insertions sont payables d'avance. Mandat-poste au nom du Mercure de France, *26, rue de Condé, Paris.*

OFFRES

G. Beranger, 40, rue de Vaugirard, Paris-VI^e^.

Deux premières années (complètes) de la *Nouvelle Revue Française*.

G. Vanor : L'art symboliste.

Plowert : Petit glossaire symboliste.

Moréas : Les Premières armes du symbolisme.

Spinoza : Œuvres. trad. Saisset, 2 vol., reliure romantique.

DEMANDES

Dermée, 17, rue Berthollet, Paris V^e^.

Roger Milès : Comment discerner les styles du VIII^e^ au XIX^e^ siècle.

G. Riat : Courbet (Floury).

COLLECTION PRÉCIEUSE

De livres curieux consacrés aux femmes et à l'amour

Dernières nouveautés parues :

Petite Dactylo	1 vol.	**10 fr.**	**La Villa des Angoisses**	1 vol.	**5 fr.**
Miss	—	**5 fr.**	**Journal d'une masseuse**	—	**3 50**
Quinze ans	—	**5 fr.**	**Corruptrice**	—	**3 50**
Esclave amoureuse	—	**5 fr.**	**La Vénus Pervertie**	—	**3 50**

Envoi franco contre mandat adressé à J. FORT, éditeur, 71-73, faubourg Poissonnière, Paris

Il sera envoyé comme **prime** deux beaux volumes ornés de jolies vignettes et de belles eaux fortes à tout acheteur d'un des volumes ci-dessus.

Catalogue envoyé gratis sur demande.

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT

PARIS A LONDRES

Viâ DIEPPE ET NEWHAVEN PAR LA GARE SAINT-LAZARE

Services rapides tous les jours et toute l'année (Dimanches et Fêtes compris).

Départs de Paris-Saint-Lazare : à 10 h. (1re et 2e cl.) *viâ* Pontoise et à 21 h. 20 (1re, 2e et 3e cl.), *viâ* Rouen, grande économie.

PRIX DES BILLETS

Billets simples valables 7 jours : 1re classe, 49 fr. 45. — 2e classe, 36 fr. 20. — 3e classe, 24 fr. 25.
Billets d'aller et retour valables 1 mois : 1re classe, 85 fr. 15. — 2e classe, 61 fr. 15. — 3e classe, 42 fr.
Ces billets donnent le droit de s'arrêter, sans supplément de prix, à toutes les gares situées sur le parcours ainsi qu'à Brighton.

Demandez le Catalogue 73 envoyé **franco** ainsi que le prospectus spécial du

" TERPI "

pour relier soi-même

toutes publications, tous fascicules, etc.

Maison TERQUEM, 19, rue Scribe, PARIS

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues

Par M. CLAUDE, 6, rue Vivienne

MONTMORENCY Maison pour commerce, 6, place du Marché. Mise à prix : 25.000 fr. **GROSLAIS** Boulangerie, 12, Gde-Rue. M. à p. 12 000 fr. Terrain 205 m. M. à pr. : 50 fr. A adj. 2 août, 1 h. Étude de Me DUPONT, notaire à Montmorency.

Demandez
le Catalogue complet
des Éditions
du
Mercvre de France

CHEMINS DE FER
DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

CARTES D'EXCURSIONS

1re, 2e et 3e classes
(individuelles ou de famille)
dans le *Dauphiné*, la *Savoie*, le *Jura*, l'*Auvergne* et les *Cévennes*.

Emission dans toutes les gares du réseau, jusqu'au 15 septembre.

Ces cartes donnent droit à :

La libre circulation pendant 15 ou 30 jours sur les lignes de la zone choisie ;

Un voyage aller et retour, avec arrêts facultatifs entre le point de départ et l'une quelconque des gares du périmètre de la zone. Si ce voyage dépasse 300 kilomètres, les prix sont augmentés, pour chaque kilomètre en plus de : 0 fr. 065 en 1re classe, 0 fr. 045 en 2e classe, 0 fr. 03 en 3e classe.

Les cartes de famille comportent les réductions suivantes sur les prix des cartes individuelles : 2e carte : 10 0/0 — 3e carte : 20 0/0 — 4e carte : 30 0/0 — 5e carte : 40 0/0 — 6e carte et les suivantes : 50 0/0..

La demande de cartes doit être faite sur un formulaire (délivré dans les gares) et être adressée, avec un portrait photographié de chacun des titulaires, à Paris, 6 heures avant le départ du train ; 3 jours à l'avance dans les autres gares.

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT

BILLETS DE BAINS DE MER

L'Administration des chemins de fer de l'Etat, dans le but de faciliter au public la visite ou le séjour aux plages de la **Manche** et de l'**Océan**, fait délivrer jusqu'au 31 octobre les billets d'aller et retour ci-après, qui comportent jusqu'à 40 °/o de réduction sur les prix du tarif ordinaire :

a) BAINS DE MER DE LA MANCHE

1° Par ses gares des lignes de Normandie et de Bretagne :

Billets individuels valables suivant la distance, 3, 4 et 10 jours (1re et 2e classes) et 33 jours (1re, 2e et 3e classes).

Les billets de 33 jours peuvent être prorogés d'une ou deux périodes de 30 jours, moyennant supplément de 10 °/o par période.

2° Par ses gares des lignes du Sud-Ouest :

Billets individuels de 1re, 2e et 3e classes, valables 33 jours avec minimum de perception de 56 fr. en 1re classe, de 37 fr. 80 en 2e classe et de 26 fr. 65 en 3e classe.

(Faculté de prorogation comme ci-dessus.)

b) BAINS DE MER DE L'OCÉAN

1° Par ses gares des lignes du Sud-Ouest :

Billets individuels de 1re, 2e et 3e classes, valables 5 et 33 jours. Les billets de 33 jours peuvent être prorogés dans les conditions indiquées ci-dessus.

2° Par ses lignes de Normandie et de Bretagne :

Billets individuels de 1re, 2e et 3e classes, valables 33 jours avec minimum de perception de 56 fr. en 1re classe, de 37 fr. 80 en 2e classe et de 26 fr. 65 en 3e classe.

(Faculté de prorogation comme ci-dessus.)

BULLETIN FINANCIER

Les Bourses étrangères ont, comme la nôtre, fait montre du plus grand pessimisme. A Londres, l'anxiété est vive au sujet du Home-Rule, et l'intervention royale ne permet pas d'assurer qu'une entente pourra être conclue entre les partis. Le marché de New-York fut irrégulier, les Etats-Unis ne semblant guère disposés à reconnaître M. Carbajal le nouveau président du Mexique. Mais le principal facteur de la baisse profonde qui s'est étendue à toute la cote fut la note remise par l'Autriche à la Serbie.

Le groupe des Rentes françaises a particulièrement été éprouvé. Le dernier emprunt abandonne deux points et demi, et l'on explique cette différence, qui est d'autant plus déconcertante qu'on se trouve à quelques semaines de l'émission, par le dégagement simultané d'acheteurs qui avaient de grosses positions.

Notre 3 o/o perpétuel n'est pas mieux tenu et tombe à 80 fr. ; cette chute paraît logique, tant il semble naturel et tentant de l'arbitrer contre du 3 1/2 o/o à 88,50.

L'extension du mouvement gréviste en Russie coïncidant avec le voyage présidentiel chez notre Alliée a affecté les valeurs russes, industrielles ou fonds d'Etat, qui se présentent toutes en recul marqué :

Russe 4 o/o 1901, 85,50 ; Consolidé 4 o/o 83,70 ; 4 1/2 o/o 1909, 94 fr. ex-coupon ; 5 o/o 1906, 99,30 ; 3 o/o 1891, 71 francs.

Le Roumain 4 o/o 1898 est fermement tenu à 88,50 ; l'Héllenique 5 o/o 1881, qui vient de détacher son coupon. faiblit à 284 ; les dispositions restent mauvaises sur l'Ottoman Unifié à 79,80, plus mauvaises encore sur le Serbe à 73,50. M. Toutcheff, ministre des Finances de Serbie, a déposé au Sobranié un projet d'ouverture d'un crédit de 100 millions de francs pour de nouveaux armements.

Les fonds bulgares sont calmes : le 5 o/o 1902 est à 480 francs.

Le *Journal Officiel Bulgare* a publié le texte des contrats relatifs à l'emprunt conclu avec la Disconto Gesellschaft de Berlin ainsi que l'oukase royal ratifiant le vote du Sobranié.

Les chemins français, exception faite pour le Midi à 1104, abandonnent tous une fraction plus ou moins importante. Orléans 1275 ; Est 891 ; Nord 1660, Lyon 1220.

Le marché de nos grandes banques s'est trouvé affecté par de nouvelles réalisations dont la contre-partie fut souvent difficile. La récente élévation du droit de timbre sur les opérations de bourse et sur les timbres de quittance ne peut qu'être préjudiciable aux établissements de crédit :

Banque de Paris 1270 ; Union parisienne 720 ; Crédit Mobilier 449 ; Banque française pour le Commerce et l'Industrie 253 ; Crédit Lyonnais 1460 ; Société Générale 720 ; Crédit français, 310 ; Comptoir d'Escompte 955. Le Crédit Foncier, dont les bénéfices pendant le premier semestre 1914 se sont élevés à 11.784.467 fr. contre 10.545.555 fr. pendant la même période de 1913 se maintient facilement à 874.

La Banque Ottomane subit l'influence des fonds balkaniques et réactionne à 55[illegible]. La Banque russe du Commerce et de l'Industrie est aussi plus faible à 814.

LE MASQUE D'OR.

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

Capital : 200 Millions de Francs entièrement versés

SIÈGE SOCIAL : 14, rue Bergère.

Succursale : 2, place de l'Opéra, Paris.

Président du Conseil d'Administration : M. Alexis ROSTAND, C. ✱
Vice-Président, Directeur : M. E. ULLMANN, O. ✱
Administrateur Directeur : M. P. BOYER, ✱

OPÉRATIONS DU COMPTOIR

Bons à échéance fixe, Escompte et Recouvrements, Escompte de chèques, Achat et Vente de Monnaies étrangères, Lettres de Crédit, Ordres de Bourse, Avances sur Titres, Chèques, Traites, Envois de fonds en Province et à l'Etranger, Souscriptions, Garde de Titres, Prêts hypothécaires Maritimes, Garantie contre les risques de remboursement au pair, Paiement de Coupons, etc.

AGENCES

45 Bureaux de Quartier dans Paris — 16 Bureaux de Banlieue — 180 Agences en Province — 11 Agences dans les colonies et pays de Protectorat — 12 Agences à l'Étranger.

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le Comptoir tient un service de coffres-forts à la disposition du public *14, rue Bergère; 2, place de l'Opéra; 147, boulevard Saint-Germain; 49, avenue des Champs-Elysées,* et dans les principales Agences.

GARANTIE ET SÉCURITÉ ABSOLUES

COMPARTIMENTS DEPUIS 5 FRANCS PAR MOIS

Une clef spéciale unique est remise à chaque locataire. — La combinaison est faite et changée par le locataire, à son gré. — Le locataire peut seul ouvrir son coffre.

BONS A ÉCHÉANCE FIXE

Intérêts payés sur les sommes déposées :

De 6 à 11 mois ½..... 1 1/2 0/0 | De 1 an à 2 ans..... 2 0/0
Au delà de 2 ans et jusqu'à 4 ans, 3 0/0

Les Bons délivrés par le Comptoir National aux taux d'intérêts ci-dessus, sont à ordre ou au porteur, au choix du Déposant. Les intérêts sont représentés par des *Bons d'intérêts* également à ordre ou au porteur, payables semestriellement ou annuellement, suivant les convenances du Déposant. Les *Bons de capital et d'intérêts* peuvent être endossés et sont par conséquent négociables.

VILLES D'EAUX (Stations estivales et hivernales)

Le Comptoir National a des agences dans les principales *Villes d'Eaux;* ces agences traitent toutes les opérations comme le siège social et les autres agences, de sorte que les Etrangers, les Touristes, les Baigneurs peuvent continuer à s'occuper d'affaires pendant leur villégiature.

LETTRES DE CRÉDIT POUR VOYAGES

Le Comptoir National d'Escompte délivre des *Lettres de Crédit* circulaires payables dans le monde entier auprès de ses agences et correspondants; ces Lettres de Crédit sont accompagnées d'un carnet d'identité et d'indications et offrent aux voyageurs les plus grandes commodités, en même temps qu'une sécurité incontestable.

Salons des Accrédités, Succursale, 2, place de l'Opéra

Installation spéciale pour voyageurs. Emission et paiement de Lettres de Crédit. Bureau de change. Bureau de poste. Réception et réexpédition des lettres.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois sur 224 pages et forme dans l'année six volumes

—

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre. Les nouveaux abonnés d'un an reçoivent à titre gracieux le commencement des matières en cours de publication.

FRANCE		ÉTRANGER	
Le numéro..... *net*	1.25	Le numéro.....	1.50
Un an.....	25 fr.	Un an.....	30 fr.
Six mois.....	14 »	Six mois.....	17
Trois mois.....	8 »	Trois mois.....	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.